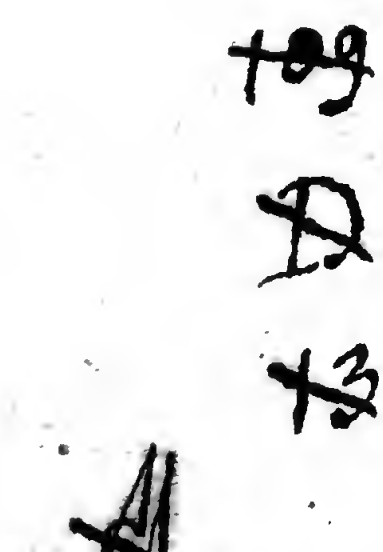
Digitized by Google

TEOLOGIA
POLEMICA
163
K
39-40.
BIB.NAZ.NAPOLI

BI NAZ.
NUELE P
03
K
NAPOLI



LES MOTIFS
DE
CRÉDIBILITÉ

Rapprochés dans une courte expoſition, prouvés par le témoignage des Juifs & des Payens, développés par les Peres des quatre premiers ſiécles de l'Egliſe, & par les Auteurs modernes les plus célèbres, qui ont écrit en faveur de la Religion Chrétienne ;

Avec une Table raiſonnée qui préſente la ſuite & l'enchaînement des Preuves.

Ouvrage poſthume de M. l'Abbé TRICALET, Supérieur du Séminaire de Saint Nicolas du Chardonnet, à Paris.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Imprimeur-Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT GÉNÉRAL.

TOUCHÉ vivement des progrès de l'impiété & des coups redoublés qu'elle ne ceſſe de porter à notre ſainte Religion ; incapable d'ailleurs, par bien des endroits, de venir à ſon ſecours, je n'ai pû que faire des prières & former des vœux pour ces zélés & ſçavans hommes qui ont pris ſa défenſe & aſſuré ſes droits. J'ai lû dans leurs livres même, ou dans les analyſes que les Journaux en ont faites, preſque tout ce qui a été écrit ſur cette matiere, & j'ai extrait pour mon utilité particuliere les endroits qui m'ont paru

les plus intéreſſants. C'eſt le Recueil de ces Extraits que j'oſe préſenter au Public, ſur l'avis de quelques perſonnes intelligentes, qui ont cru qu'il lui ſeroit agréable & même utile. 1°. Parce que c'eſt un abrégé choiſi d'un grand nombre de volumes que bien des gens n'ont pas la commodité d'avoir ou de lire. 2°. Parce qu'on n'a preſque rien fait entrer dans ce Recueil qui ne fût à la portée de tout le monde. 3°. Parce que la variété qui s'y rencontre, attache & ſoulage le Lecteur dans des matières très-ſérieuſes, dont pour cela même, il pourroit quelquefois ſe dégoûter. On a mis à la tête de ce Recueil, en forme de Préliminaire,

ou d'Introduction, un petit Traité sur la Religion qui a été fait dans la vue de se rappeller au besoin, par une heure de lecture, les puissans motifs que nous avons de demeurer constamment attachés à la foi que nous professons. On trouvera ensuite les témoignages qu'ont rendus les Juifs & les Payens mêmes à notre sainte Religion ; divers passages des Peres & des Docteurs de l'Eglise des quatre premiers siècles, où les preuves en sont développées ; & une Dissertation sur la certitude des Faits Evangéliques, extraite du *Journal Chrétien*, dont on nous a permis de faire usage. Enfin le second volume sera rempli des

traits épars dans les Auteurs modernes les plus célèbres, qui ont écrit *ex profeſſo*, ou autrement, en faveur de la Religion. Ces différens morceaux offrent la ſolution des plus grandes difficultés que les Incrédules ayent jamais oppoſées au Chriſtianiſme, & viennent à l'appui des principes établis dans l'*Expoſition* & dans la *Diſſertation* du premier Volume.

On trouvera, à la fin du ſecond, quelques omiſſions qui y ont été faites, avec la Table alphabétique de tous les Auteurs Juifs, Payens, Ecrivains Eccléſiaſtiques anciens & modernes, Catholiques & Hétérodoxes.

AVERTISSEMENT

ſur la premiere Partie.

LE but de cette expoſition eſt d'affermir les Fidèles dans leur croyance, & de les prémunir contre la ſéduction des Incrédules.

Pour cela, après quelques obſervations préliminaires, 1°. Sur les Incrédules en général; 2°. Sur les Athées; 3°. Sur les Déiſtes, on rapporte des preuves courtes & ſenſibles, mais convaincantes, de la Religion Chrétienne, en faiſant voir *Qu'il y a un Dieu, & que Dieu a révélé aux hommes ce qu'ils doivent croire & faire* : d'où l'on conclut que ces deux vérités, qui ſont le fondement de la Religion, étant démontrées, le Chrétien doit ſe repoſer dans leur conviction & leur

évidence : & qu'ayant pour lui, tout au moins, la ſupériorité de preuves & de raiſons ſur tous les différens ſyſtêmes de Religion, ſon parti eſt le plus sûr, le plus avantageux ; en un mot, que tout y eſt en ſa faveur pour le tems & pour l'éternité.

Au reſte, nous déclarons, & il ſera aiſé de le voir, que preſque tout ce qui eſt dans le texte & les notes de cet Ouvrage, eſt tiré de différens Auteurs. Nous les citons ordinairement, ſouvent même nous en rapportons les paſſages mot pour mot.

LES MOTIFS

LES MOTIFS
DE
CREDIBILITÉ.

Rapprochés dans une courte expoſition.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

PREMIERE OBSERVATION.

Sur les Incrédules en général.

ON eſt également ſurpris & pénétré de douleur à la vue des progrès qu'a fait l'irréligion en ſi peu de tems. Il n'y a gueres que cinquante ans que, malgré la dépravation des mœurs, qui a toujours été bien grande, on reſpectoit la Religion : & ceux qui n'en ſuivoient pas les maxi-

Voy. le Recueil, Art. 3. n. 1.

mes, n'en abjuroient pas les vérités; au moins n'oſoient-ils manifeſter leur apoſtaſie ſecrette, pas même s'en déclarer à leurs meilleurs amis. Mais aujourd'hui, l'irréligion ſe montre hardiment au grand jour, & on la prêche pour ainſi dire ſur les toits : c'eſt, en quelque ſorte, un titre d'honneur & de diſtinction qu'on s'empreſſe de mériter par mille propos impies ; les perſonnes même du ſexe ne cédent en rien, ſur ce point, à nos petits-maîtres philoſophes. Où ſommes-nous donc, & en quel pays habitons-nous ? Si c'eſt en France, (*a*) y a-t-on jamais permis & y ſouffrit-on jamais qu'on profeſſât d'autre Religion que la Religion Chrétienne ; & nos Rois, dont le titre

(*a*) Il eſt bien honteux pour la France, qu'on mette en doute ſi on n'y compte pas plus d'incrédules que dans les Pays Proteſtans, & même qu'en Angleterre, où l'on jouit d'une ſi grande indépendance. On remarque d'ailleurs, que les plus beaux génies, les plus ſçavans hommes, les plus grands philoſophes de cette nation, bien loin de prêter leur plume à l'incrédulité, ont conſacré leurs talens à combattre, non-ſeulement l'Athéiſme, mais auſſi le Déiſme : tels ont été les Clarke, les Tillotſon, les Adiſſon, les Baile, les Warburton, &c. & qu'ils ont des ſucceſſeurs qui nous donnent, tous les jours, des ouvrages qui établiſſent invinciblement la foi du Chriſtianiſme. *Voyez* le Journal Chrétien de Mai 1758.

distinctif est celui de Rois très-Chrétiens, n'ont-ils pas toujours montré le zèle le plus ardent, non seulement pour que cette loi fondamentale de leur royaume fût exactement observée, mais encore pour arrêter & punir l'audace de quiconque oseroit parler contre cette sainte Religion ? Qu'on parcoure le Recueil de nos loix ; combien n'y trouvera-t-on pas de Capitulaires, d'Edits & d'Ordonnances, dont l'unique objet est de réprimer ceux qui blasphêment contre la Divinité, qui attaquent le Christ & sa Religion : &, par conséquent, Edits & Ordonnances qui regardent nos prétendus philosophes qui nient qu'il y ait un Dieu ou qu'il ait rien révélé ; qui lui retranchent certains attributs essentiels ; qui n'admettent ni vie future, ni rien d'immatériel dans l'homme ; qui regardent le Christianisme comme une fiction & une invention purement humaine ; qui mettent l'Evangile & l'Alcoran au même niveau ; & qui répandent dans une multitude d'écrits, dont ils ne cessent d'inonder le public, le poison de leur impie & détestable doctrine. Tous ces impies ne méritent-ils pas, à juste titre, d'être mis au rang des blasphêmateurs ? Car, selon la notion commune & admise d'un cha-

cun, le blaſphême eſt tout diſcours qui renferme des paroles injurieuſes à Dieu: *Blaſphemia eſt injurioſa in Deum locutio.* Blaſphêmer, dit le Dictionnaire de Trévoux, c'eſt parler contre Dieu ou contre la Religion. Le blaſphême par écrit, dit M. de Ferriere, ſe commet quand on fait des livres & des libelles qui enſeignent l'Athéiſme, ou qui tendent à détruire la Foi Catholique & les myſtères de la Religion, ou qui donnent atteinte à l'honneur de Dieu, de la Vierge & des Saints. Que tous ces impies, qui oſent ſi librement parler ou écrire contre Dieu ou contre la Religion, écoutent donc & qu'ils apprennent quelles ſont les peines rigoureuſes & infamantes que nos Rois ont décernées contr'eux, & qu'ils ont chargé leurs Cours de leur faire ſubir. Je ne rapporterai ici que quelques-unes de leurs Ordonnances: elles ſont en ſi grand nombre, qu'il ſeroit trop long de les citer même toutes.

Tout le monde ſçait avec quelle ſévérité Saint Louis faiſoit punir ceux qui oſoient ouvrir leurs bouches impies pour proférer des paroles injurieuſes à la majeſté divine. La plupart de ſes ſucceſſeurs ont ſuivi ſon exemple, comme on le voit par l'Ordonnance de Philippe de

Valois, de 1347 ; par celle de Charles VII, du 14 Octobre 1460 ; par celle de Louis XII, du 9 Mars 1510 ; par celle de Henri II, du 5 Avril 1546 ; par l'article XXIII de l'Ordonnance d'Orléans, & par le XXXV de celle de Blois ; par l'Ordonnance de Moulins, & celle de Henri III, du 4 Décembre 1581.

Henri IV, dans l'art. IX de l'Edit de l'an 1606, ordonne qu'à la diligence de ſes Procureurs généraux & de leurs Subſtituts, les Ordonnances faites par ſes prédéceſſeurs contre les blaſphémateurs, ſoient publiées de ſix mois en ſix mois aux audiences des Juriſdictions du royaume, & fait défenſes aux Officiers de modérer les peines portées par icelles.

Louis XIV, par ſa Déclaration du 30 Juillet 1666, confirme & renouvelle toutes les Ordonnances des Rois ſes prédéceſſeurs contre les blaſphémateurs : & il ordonne de plus à ceux qui entendroient blaſphémer, de le révéler au juge dans 24 heures, à peine de ſoixante ſols Pariſis. Enfin, Louis XV, notre auguſte Monarque, par ſa Déclaration du 16 Avril 1757, ordonne que les Auteurs, Imprimeurs & diſtributeurs des écrits tendans à attaquer la Religion, ſeront punis de mort.

Les Parlemens du Royaume n'ont pas montré moins de zèle que nos Rois pour venger les intérêts de Dieu & de la Religion. Leurs arrêts ſont en grand nombre ; en voici quelques-uns que je ne fais qu'indiquer : du 30 Mai 1544, du 12 Janvier 1575, du 15 Octobre 1588, du 26 Janvier 1599, du 27 Janvier même année, du 18 Décembre 1657, enfin du 6 Septembre 1666, pour l'enregiſtrement de la Déclaration du Roi du 30 Juillet 1666. Celui-ci mérite une attention particuliere ; car, outre un grand détail des peines portées contre ceux qui parlent d'une manière injurieuſe de Dieu, de la Vierge & des Saints, il y eſt dit : *N'entend ledit Seigneur Roi comprendre les énormes blaſphêmes, qui, ſelon la Théologie, appartiennent au genre d'infidélité, dérogent à la bonté & grandeur de Dieu & de ſes autres attributs ; leſquels le Seigneur Roi veut être punis de plus grandes peines que celles ci-deſſus* (a).

(a) M. Pontas remarque dans ſon Dictionnaire que, quoique la France ne puniſſe pas de mort les blaſphêmateurs, Blondeau ſur Blondel rapporte néanmoins cinq arrêts de mort qui ont été prononcés contr'eux : le premier eſt du Parlement de Paris, du 21 Octobre 1545 : le ſecond & le troiſiéme rendus par le même Parlement, le 21 de Juin 1600 & le 20 Mars 1646 : le quatriéme

Or voilà préciſément le cas qui regarde nos Athées, Matérialiſtes, Déiſtes & autres Incrédules de nos jours, qui, par leurs ſyſtêmes impies, *dérogent à la bonté & grandeur de Dieu & à ſes autres attributs, & tombent dans ce genre d'infidélité qui forme les énormes blaſphêmes qui doivent être punis de plus grandes peines que celles qu'on inflige aux blaſphêmateurs du ſaint Nom de Dieu, de la ſainte Vierge & des Saints.*

Après des Ordonnances ſi rigoureuſes émanées du trône de nos Rois ; après tant d'Arrêts flétriſſans rendus par les Cours ſouveraines, s'attendroit-on à trouver encore dans le royaume, & ſurtout dans la Capitale, cette étonnante multitude d'hommes pervers, qui font une profeſſion ouverte d'incrédulité, qui parlent de la Religion avec plus de mépris, qui l'inſultent avec plus d'audace, que le Juif, le Muſulman, l'Idolâtre n'oſeroient le faire parmi nous ? Ils ne ceſſent d'enfanter les plus monſtrueux ſyſtêmes d'impiété, & ils les répandent avec autant de licence, que s'ils n'avoient rien à craindre, ni de la ſévérité des loix,

du Parlement de Grenoble, du 7 Août 1663 ; & le cinquiéme eſt du Parlement de Bordeaux, du 7 Septembre 1660.

ni de l'activité des magiſtrats, ni de l'horreur & de l'indignation du public. Par la proſcription & la flétriſſure de leurs derniers écrits, ne vient-on pas, tout récemment, de leur annoncer ce qu'ils auroient à appréhender pour leur perſonne, s'ils tomboient eux-mêmes entre les mains de la Juſtice (*a*) ? Et néanmoins en ſont-ils devenus plus réſervés, ou moins téméraires ?

Loin de ſolliciter leur perte, nous ne nous permettons pas même de la deſirer. Nous donnerions notre vie pour les ſouſtraire aux peines qu'ils méritent, ſi, par le ſacrifice de nos jours, nous pouvions obtenir leur converſion. Mais, témoins des atteintes cruelles qu'ils portent à la

(*a*) M. de Ferriere dit que les livres & libelles, qui tendent à détruire la Foi Catholique, doivent être brûlés avec leurs auteurs ; ce qui dépend des circonſtances. Les incrédules crient à l'injuſtice, lorſque les magiſtrats ſéviſſent contr'eux ; mais qu'ils écoutent Bayle leur grand docteur, il dit : Que les magiſtrats, étant obligés par la loi éternelle de maintenir le repos public & la ſureté de tous les membres de la ſociété qu'ils gouvernent, peuvent & doivent punir tous ceux qui choquent les loix fondamentales de l'Etat ; au nombre deſquels on a coutume de mettre tous ceux qui ôtent la Providence & toute la crainte de la juſtice de Dieu. *Oeuv. de Bayle, t. II, p.* 431.

Religion, & des calamités multipliées qu'ils attirent ſur le Royaume, nous contenterons-nous d'en gémir ? l'amour de la Religion & de la Patrie ne nous oblige-t-il pas à deſirer quelque remede qui, par ſa promptitude & ſon efficacité, réponde à la profondeur & à la violence de nos maux ?

Au reſte, que nos ennemis ne cherchent pas, dans leur impunité, des prétextes pour juſtifier leurs coupables entrepriſes. Ils n'en ſont pas moins dignes d'éprouver toute la rigueur des loix qui les proſcrivent, & de porter eux-mêmes la flétriſſure que tant d'Arrêts ont imprimée ſur leurs ouvrages. Ils n'en ſont pas moins coupables du crime le plus énorme, qui eſt le crime de Léze-Majeſté Divine : ils n'en ſont pas moins Apoſtats de la Religion de leurs peres, de celle de leur patrie & de leur Roi : ils n'en ſont pas moins le fléau le plus terrible dont la Nation pouvoit être frappée. Vraie peſte publique, ils portent la contagion par-tout, dans le ſein de leur famille, chez leurs voiſins, leurs amis ; & il ne tient pas à eux que l'Univers entier n'en ſoit infecté. C'eſt par tous ces endroits odieux qu'ils ſont l'opprobre de notre ſiécle & un objet d'horreur & d'e-

xécration à toutes les perſonnes raiſonnables & de probité.

Eh ! comment de pareils gens, notés par des caractères ſi ignominieux & ſi diffamans, oſent-ils ſe montrer avec tant d'aſſurance ? Ce qui eſt encore plus inconcevable, comment peuvent-ils mettre leur gloire dans ce qui les couvre de honte & de confuſion ? Il faut que l'incrédulité ôte, avec la Religion, le ſentiment & la réflexion, & qu'elle y ſubſtitue un front d'airain * qui ne ſçait plus rougir, & un eſprit d'étourdiſſement & de vertige, qui fait méconnoître le vrai & l'honnête pour courir en inſenſé & ſe perdre dans les routes ténébreuſes frayées uniquement par les paſſions & un inſtinct tout brutal.

Plaiſe à ce Dieu de bonté, qui ſouffre ces impies avec tant de patience, de vouloir bien déployer ſa miſéricorde toute puiſſante pour les ramener de leur affreux égarement. Il ſçut autrefois, d'un grand blaſphêmateur, faire un vaſe d'élection & un Apôtre zélé de ſon Evangile : il peut encore opérer de ſemblables merveilles. Ne ceſſons point de l'en prier,

* *Confuſione non ſunt confuſi, & erubeſcere neſcierunt. Jerem. 6, 15.*

Quorum finis interitus .... & gloria in confuſione ipſorum. Philipp. 3, 19.

& faiſons-le avec d'autant plus de ferveur & de confiance, que c'eſt-là notre unique reſſource & tout ce que nous pouvons faire. *Deus noſter .... cum ignoremus quid agere debeamus, hoc ſolum habemus reſidui ut oculos noſtros dirigamus ad te. Paralip. liv. II, ch. 20, v. 11.*

DEUXIÉME OBSERVATION.

Sur les Athées.

ON peut rapporter toutes les différentes branches de l'incrédulité à ces deux principales, ſçavoir; l'Athéiſme & le Déiſme. Voy. le Recueil, Art. 2. n. 20.

Les vrais (*a*) Athées (ſi néanmoins il en fut jamais de véritables) diſent: Art. 3. n. 2.

1°. Qu'il n'y a point de Dieu; que la matière n'a pas été créée, mais qu'elle eſt éternelle; que c'eſt de cette matière Art. 3. n. 3, &c.

(*a*) Un fameux Déiſte a dit quelque part » qu'on diſtingue les Athées en trois claſſes: il » y en a qui vous diſent nettement qu'il n'y a » point de Dieu, & qui le penſent; ce ſont les » vrais Athées: un aſſez grand nombre qui ne » ſçait qu'en penſer & qui décideroient volon- » tiers la queſtion *à croix ou pile*; ce ſont » les Athées ſceptiques: beaucoup plus qui vou- » droient qu'il n'y en eût point, qui font ſem- » blant d'en être perſuadés, qui vivent comme » s'ils l'étoient; ce ſont les fanfarons du parti ».

miſe en mouvement qu'eſt ſorti, par un heureux hazard, le monde & ce que nous y voyons, les cieux, les aſtres, les hommes, les animaux, &c. Ce qu'ils expliquent de mille façons différentes.

2°. Qu'il n'y a point d'être ſpirituel, mais que tout eſt matière; qu'ainſi notre ame, ou ce qui penſe & qui réfléchit en nous, n'eſt qu'une portion plus déliée de cette matière & qui périt avec le corps.

3°. Qu'il n'y a aucune diſtinction entre le bien & le mal, entre le vice & la vertu; que la nature & l'inſtinct ſont la ſeule loi que nous devons ſuivre & écouter, &c. Voilà une partie des dogmes & de la morale de nos Athées, & ce qui fait le fond de tous ces différens ſyſtêmes qu'ils ont mis au jour, & qui ne ſont que des extraits de ceux de quelques anciens Philoſophes qui, ſe croyant en droit, chacun en ſon particulier, de former & d'arranger un ſyſtême à ſa fantaiſie & ſelon ſes idées propres, les ont multipliés preſque à l'infini; (*a*) mais

(*a*) Thalès enſeignoit que l'eau eſt le principe général des êtres. Selon Pythagore, c'eſt dans le feu céleſte que réſide la force motrice, laquelle reprend & donne la vie à la ſucceſſion des êtres, &c. Ariſtote ſoutenoit l'éternité de la

ſyſtêmes qui ſont tous ſans preuves, ſans autorité, pleins de chimères & d'extravagances, & un pur effet du caprice & de l'imagination : ſyſtêmes affreux (*b*) pour la plupart, & dont les conſéquences n'offrent qu'horreurs & qu'abominations.

C'eſt d'après ces ſyſtêmes, ou plutôt pour enchérir ſur eux tous, que l'impie Spinoſa a compoſé le ſien dans le dernier ſiécle : il eſt bon de connoître le ſentiment de ce héros de nos incrédules, d'autant qu'il eſt le premier qui ait oſé rédiger l'Athéiſme en ſyſtême.

Ce fameux apoſtat du Judaïſme & du Chriſtianiſme enſeigne qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance éternelle & indiviſible qu'il appelle Dieu : & que tout ce que nous appellons créatures, hommes, bêtes, &c, ne ſont que des modifications

matière. Suivant Zénon, tout eſt corporel, & Dieu eſt l'ame du monde ; ou, pour parler le langage de Sénéque, le monde eſt Dieu même. Hypocrate penſoit que le feu, diſtribué dans toutes les parties de l'univers, eſt la Divinité ; & que notre ame n'eſt autre choſe que la chaleur naturelle répandue dans tous les membres de notre corps, &c.

(*b*) Diogène ne reconnoiſſoit aucune ſorte de pudeur. Epicure faiſoit conſiſter la félicité de l'homme dans le plaiſir & la volupté, &c. Et preſque tous admettoient une fatalité qui autoriſoit tous les crimes.

de cette unique ſubſtance : ſyſtême monſtrueux & le plus extravagant qui puiſſe jamais entrer dans l'eſprit de l'homme ; puiſqu'il s'enſuivroit que la matière eſt le principe univerſel de toutes choſes, du mouvement, de la vie, de l'intelligence, des ſenſations, &c. Il détruiroit toute idée de vérité, de liberté, de bien & de mal : & Dieu, ſelon ce ſyſtême impie, ſeroit en même temps, eſprit & matière, homme & bête, la cauſe & le ſujet de tous les crimes qui ſe commettent dans l'univers, & de tous les maux qu'on y voit. Il faut que ce ſyſtême ſoit bien déraiſonnable & bien abſurde ; puiſque Bayle, qui ſe faiſoit une étude de ſoutenir tout ce qui pouvoit favoriſer l'irréligion, n'a trouvé dans le Spinoſiſme que des contradictions & des hypothèſes abſolument inſoutenables. Il dit, en termes formels, que, *de toutes les hypothèſes d'Athéiſme, celle de Spinoſa eſt la moins capable de tromper, puiſqu'elle combat les notions les plus diſtinctes de la raiſon* (*a*). Voilà cependant le

(*a*) Le Spinoſiſme eſt la plus monſtrueuſe hypothèſe qui ſe puiſſe imaginer, la plus abſurde & la plus diamétralement oppoſée aux notions les plus diſtinctes de l'eſprit humain. *Dict. de Bayle, art.* Spinoſa.

ſyſtême le plus en faveur parmi nos Athées d'aujourd'hui. Qu'on juge par-là de ce qu'on doit penſer d'eux, & s'ils méritent le nom pompeux de Philoſophes, d'eſprits forts, de beaux eſprits, dont ils ſe décorent? Non, non, ce n'eſt point par raiſonnement & conviction qu'ils ont adopté ces ſyſtêmes impies & extravagants, mais c'eſt par une ſotte vanité, ou pour autoriſer le déréglement de leurs mœurs. Il ne faut, pour s'en convaincre, que les ſuivre dans le cours de leur vie; remarquer le tems & les circonſtances où ils ont commencé d'entrer dans ces routes de l'impiété; & comment & par quel dégré ils ſont parvenus au comble de l'incrédulité: voilà ce qui dévoilera & mettra en évidence les véritables cauſes de leur Philoſophie antichrétienne. Mais, pour mieux concevoir toute l'horreur que mérite cette Philoſophie diabolique, écoutons encore un de ſes principaux maîtres; c'eſt le fameux la Métrie, dans ſon Anti-Sénéque: »Tous » les méchans peuvent être heureux, dit» il, s'ils peuvent être ſans remords... » O toi! qu'on appelle malheureux &

C'eſt une hypothèſe qui ſurpaſſe l'entaſſement de toutes les extravagances qui ſe puiſſent dire. *Ibid. Rom.* 1.

» qui l'es vis-à-vis de la ſociété ; devant
» toi-même tu n'as qu'à étouffer les re-
» mords par la réflexion ou par des ha-
» bitudes contraires . . . . Ce n'eſt pas
» tout : il faut que tu mépriſes la vie,
» autant que l'eſtime ou la haine publi-
» que. Alors, en effet, je le ſoutiens,
» parricide, inceſtueux, voleur, ſcélérat
» infâme . . . . tu ſeras heureux : cepen-
» dant . . . . qu'on ne me diſe point que
» j'invite au crime ; car je n'invite qu'au
» repos dans le crime «.

Avec cet impie, d'autres auſſi impies que lui ont dit : Qu'il n'y a en ſoi ni vice ni vertu, ni bien ni mal moral, ni juſte ni injuſte. (*Diſc. ſur la vie heureuſe, à Poſtdam*, 1748) : que, bien loin de combattre les appétits corporels, il eſt juſte de les ſatisfaire. (*Les Mœurs*, pag. 85) : que c'eſt un bonheur d'avoir les paſſions fortes. (*Penſées Philoſophiques*) : que ce ſont nos paſſions qui ſont innocentes, & notre raiſon qui eſt coupable. (*Les Mœurs*, 2e. *édit.* pag. 39.) : Enfin, ſelon Bayle (*a*) ce célébre Oracle de nos incré-

Voy. le Recueil, Art. 2. n. 1, 2, 3, &c.

(*a*) Bayle nâquit le 18 Novembre 1647. De Proteſtant il ſe fit Catholique ; puis 17 mois après, il retourna à la Religion Proteſtante. Il remplit la chaire de philoſophie de Sédan en 1675, dont il fut dépouillé en 1681 : ce qui

dules, le véritable principe des actions de l'homme n'eſt autre choſe que le tem-

l'obligea de ſe réfugier en Hollande, où il fut élu Profeſſeur en philoſophie & en hiſtoire à Rotterdam. Il fut encore privé de cette chaire. Il mourut le 28 Décembre 1706. Voici quelques traits de ſon portrait, donné par M. Saurin dans ſon ſermon *ſur l'accord de la Religion avec la politique.*

Il étoit grand Sophiſte, prenant à tâche de confondre le faux avec le vrai, de tourner un principe, de renverſer une conſéquence : employant toute la pointe de ſon génie à combattre les bonnes mœurs, à attaquer la modeſtie, toutes les vertus Chrétiennes : ſuivant la route des Hérétiques, ramenant les objections des anciens héréſiarques, leur prêtant des armes nouvelles, & réuniſſant dans notre ſiécle toutes les erreurs des ſiécles paſſés.

Lorſque le Dictionnaire de Bayle parut, M. l'Abbé Renaudot chargé d'en faire ſon rapport à M. le Chancelier, en donna ſon jugement par écrit, dans lequel il avança ſans crainte, que Bayle n'avoit lu les anciens que dans les citations des modernes ; & que, dans les articles d'érudition un peu réfléchis, il faiſoit plus de fautes que le Moreri qu'il critiquoit. Quoiqu'un pareil réproche dût piquer un homme qui ſe donnoit pour un ſçavant critique, Bayle, dans une réponſe à ce jugement, s'efforce de ſe juſtifier ſur les impiétés & les obſcénités ; mais à l'article de la ſcience, il paroît baiſſer pavillon devant M. l'Abbé Renaudot : il avoue qu'il ne fournit aux vrais ſçavans que *des compilations indigeſtes & aſſez crues :* ce ſont ſes termes. *M. Racine.*

pérament, l'inclination naturelle pour le plaiſir.

Tels ſont les principes de ces gens ſans Dieu & ſans Religion. Il ne faut pas s'étonner qu'ils ſoient écoutés par une jeuneſſe inſenſée qui ne reſpire que le plaiſir & l'aſſouviſſement de ſes paſſions. Mais quel eſt l'homme de bon ſens, l'honnête homme qui n'ait en horreur ces principes monſtrueux : & quelle ſeroit une République, une ville, une famille, qui ne ſeroit compoſée que de gens qui les auroient adoptés pour l'unique loi & la ſeule régle de leur conduite ?

En vérité, je ne comprends pas comment on peut voir & recevoir chez ſoi de pareils gens, & lier amitié & ſociété avec eux : y eſt-on en ſureté pour l'honneur, le bien & la vie même ? Ils ſont capables de tout ; puiſque, ſelon eux, tout eſt bien, tout leur eſt permis, & que les plus grands crimes n'ont rien d'odieux, s'ils peuvent êrre ſecrets.

Mais ce qui doit les charger de l'exécration de tous les cœurs François, c'eſt que l'irréligion, en formant des apoſtats, fit toujours des rebelles ; c'eſt que tous ces ſyſtêmes impies ébranlent du même coup & les fondemens de la Religion & les appuis du trône. Eh ! quel frein

peut retenir ceux qui les adoptent ? la mort ; c'eſt l'affaire d'un moment : tout le mal qu'elle leur fait, c'eſt, ſelon eux, de les rendre dans l'état où ils étoient il y a cent ans.

O vous, ſujets fidelles, bons citoyens, ayez en horreur ces impies, rompez tout commerce avec eux : car, j'oſe le dire, c'eſt parce que vous les écoutez, c'eſt parce que vous leur applaudiſſez & que vous leur faites un ſi bon accueil, que le nombre s'en augmente ſi fort tous les jours : la contagion finit bien vîte, lorſqu'on évite ceux qui en ſont infectés.

TROISIÉME OBSERVATION.

Sur les Déiſtes.

IL n'y a que très-peu de vrais Déiſtes : car, parmi ceux qui portent ce nom, la plupart ſont ou Matérialiſtes, ou bien ils nient la Providence de Dieu, ſes attributs moraux, & ſa qualité de Juge ; &, par-là, ils ne ſont pas fort différens des Athées. Ils ont toujours été un ſi petit objet dans le monde, qu'en quelque lieu & en quelque ſiécle qu'ils ayent vé-

Voy. le Recueil, Art. 5. n. 1, 4 & 5.

cu, ils n'ont jamais fait un corps de ſociété à part, ni n'ont jamais eu de corps de doctrine rédigé par écrit. Ce ſont des gens iſolés, qui reconnoiſſent qu'il y a un Dieu, un avenir, une loi naturelle; & qui, au reſte, ſe font chacun en particulier un plan de Religion ſelon leurs propres lumières, ou plutôt ſelon le penchant & l'intérêt de leurs paſſions (*a*); l'un ſe croyant permis ce que l'autre condamne (*b*). Ils ne ſe réuniſſent qu'à l'égard de la révélation divine (*c*) qu'ils rejettent abſolument; non qu'ils en démontrent l'impoſſibilité ou la fauſſeté, mais parce qu'elle eſt d'un ordre ſupérieur à leurs lumières naturelles, & qu'ils n'admettent que ce qu'ils comprennent,

[*a*] Par la Loi naturelle, tout ce qui plaît eſt permis. *St Evrem.*

[*b*] Remarquez que des gens qui rejettent toute loi révélée ou écrite, ne ſont liés qu'autant qu'il leur plaît par ce qu'ils nomment *la Loi de Nature.* Ils en ſont les juges & les interprêtes, ils l'étendent & la rétréciſſent, l'abrogent, la ſuſpendent, l'expliquent en un mot, tout comme il leur en prend fantaiſie. *Dirton. Auteur Anglois, part.* 1, *ſect.* 3.

[*c*] La Révélation eſt une manifeſtation que Dieu nous fait de quelques vérités auxquelles notre raiſon ne pourroit pas atteindre par elle-même, ou de quelques loix que la raiſon ſeule ne pourroit pas découvrir.

ne voulant reconnoître de maître & de guide que leur raiſon.

Nous ne leur répondrons point avec Bayle » que la raiſon humaine eſt une » voie d'égarement, qui n'eſt propre » qu'à conduire de dégré en dégré juſ- » qu'à nier tout, ou juſqu'à douter de » tout : qu'elle eſt une foire où les ſec- » tes les plus diamétralement oppoſées » vont faire leurs proviſions d'armes ; » elles ſe battent enſuite à toute outran- » ce, ſous les auſpices de la raiſon «. (*a*). Ouv. de Bayle, t. 3, p. 771.

Nous diſons, au contraire, (*b*) que la raiſon humaine eſt une régle infaillible de vérité, & nous ſoutenons qu'elle ne trompe jamais, lorſque pour ſa voix on ne prend pas celle des paſſions, & que, dégagé de tant de préjugés, on ne con-

(*b*) Bayle, qui ſe contredit à tout moment, parle plus juſte lorſqu'il dit : » La Loi, ſuivant » les Théologiens, n'étoit propre qu'à faire con- » noître à l'homme ſon impuiſſance, la néceſſité » d'un Rédempteur & d'une Loi miſéricordieuſe : » elle étoit un Pédagogue pour nous mener à » Jeſus-Chriſt. Diſons à peu près de même de » la raiſon : elle n'eſt propre qu'à faire connoî- » tre à l'homme ſes ténébres, ſon impuiſſance, » & la néceſſité d'une Révélation «. *Diction. de Bayle, art.* Manichéens.

[*b*] Exclure la raiſon, & n'admettre que la raiſon, dit M. Paſcal, ſont deux excès également dangereux.

ſulte ſes lumières que pour les ſuivre & que dans des choſes de ſon reſſort.

Mais nous leur répondrons, 1°. Que les égaremens où ſont tombés tous les peuples, & les Philoſophes eux-mêmes, privés du flambeau de la Révélation, nous font évidemment connoître l'inſuffiſance de la raiſon par rapport à la Religion. 2°. Que quand même des Philoſophes, des eſprits cultivés par la réflexion & l'étude, pourroient, avec les ſeules lumières de la raiſon, découvrir toute l'étendue de leurs obligations envers Dieu & envers les hommes : des génies bornés, des gens ſans lettres & ſans études, des artiſans, le menu peuple, &c, pourront-ils jamais en venir-là? Toutefois l'être ſuprême n'eſt pas moins le Dieu des uns que des autres, & il exige les mêmes devoirs de tous. 3°. Qu'ils ſont injuſtes & déraiſonnables de rejetter la Révélation divine, à cauſe de l'incompréhenſibilité de nos myſtères, tandis qu'ils ſont obligés d'admettre bien des vérités impénetrables à toutes leurs recherches, & contre leſquelles on fait des difficultés qu'on ne réſoudra jamais. Où eſt l'équité de vouloir pénétrer des vérités ſurnaturelles, pendant que tant de vérités naturelles ne ſont pour nous

Voy, le Recueil, Art. 2. n. 23.

que ténébres, myſtères, contradictions apparentes? 4°. Que nous ne croyons nos myſtères que ſur le témoignage d'un Dieu, qui ne peut ſe tromper ni nous tromper : & qu'après que la raiſon elle-même s'eſt aſſurée & a reconnu ſur des preuves claires, évidentes, & de toutes les epèces, qu'il les a révélées. Ainſi, c'eſt la droite raiſon (*a*) qui nous conduit à la Révélation, & qui nous oblige de nous ſoumettre au joug de la foi. » On » ne voit pas ce qu'on croit, dit l'auteur des Principes de la foi, (*M. Duguet, to.* I, *ch.* 1, *art.* 2.) ; » mais quand » on eſt bien inſtruit des preuves de la » Religion, on voit clairement qu'il la » faut croire. La droite raiſon conduit » alors à la Révélation, dont elle dé- » couvre la néceſſité & la ſureté. C'eſt » elle qui prend l'homme comme par

[*a*] La raiſon conduit l'homme juſqu'à une entière conviction des preuves hiſtoriques de la Religion Chrétienne : après quoi, elle le livre & l'abandonne à une autre lumière, non pas contraire, mais toute différente, & infiniment ſupérieure. *M. de Fontenelle.*

La Philoſophie doit plier ſous l'autorité de Dieu, & mettre pavillon bas à la vue de l'Ecriture : la raiſon elle-même nous conduit à nous ſoumettre de la ſorte. *Oeuv. de Bayle, to.* III, *p.* 265.

» la main, & qui l'introduit dans le
» ſanctuaire, en s'arrêtant elle-même au
» veſtibule. Elle lui parle juſques-là :
» mais, après l'avoir confié à la Reli-
» gion, elle ſe tient dans l'admiration
» & le ſilence. Ecoutez, lui dit-elle, un
» maître qui m'eſt ſupérieur : & mon
» dernier avis eſt, que vous l'écoutiez
» ſeul, & que vous ne me conſultiez
» plus. Ainſi c'eſt par mon ordre même
» que vous me quittez, & c'eſt ma lu-
» mière qui vous conduit à une autre.
» Il eſt juſte que je ſçache ſi c'eſt Dieu
» qui nous révéle ſes volontés & ſes
» myſtères ; mais il y auroit de la folie
» à vouloir approfondir & comprendre
» tout ce qu'il nous révéle. Je ne dois
» croire que lui & ne me fier qu'à ſa vé-
» rité : mais quand je ſuis certain que
» c'eſt lui qui parle, je n'ai qu'à l'écou-
» ter & me taire. S'il me dit des choſes
» qui me paſſent, je n'ai aucune peine
» à m'y ſoumettre ; parce que je ſçais
» que ma lumière eſt bornée, & que ce-
» lui qui me les dit eſt infaillible ....
» Je n'ai qu'une foible lueur que je tiens
» de lui, & qu'il ne m'a pas donnée
» pour le juger, mais pour me conduire«.

PREUVES

PREUVES
COURTES ET SENSIBLES
de la Religion Chrétienne.

LA Religion Chrétienne, quant à l'objet de sa foi & de sa croyance, consiste en deux choses, 1°. à croire qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire un Être suprême, purement spirituel, infiniment parfait, éternel, tout-puissant, la source de tout bien, le Créateur de l'Univers, qui dispose de tout, qui conduit & gouverne tout, &c. 2°. A croire qu'outre la loi naturelle, que cet Être suprême a gravée dans le cœur de tous les hommes, & par laquelle ils ont des vues générales du culte qui lui est dû, du bien qu'il faut faire, & du mal qu'il faut éviter, il a bien voulu leur faire connoître, soit par les Patriarches & les Prophêtes, soit par Jésus-Christ & ses Apôtres, plusieurs vérités que leurs propres lumières ne pouvoient découvrir, & leur marquer, d'une manière plus claire & plus détaillée, & le culte qu'il exigeoit d'eux, & les pratiques & les devoirs qu'ils étoient obligés de remplir pour lui plaire & mériter une

félicité éternelle. Ainſi prouver qu'*il y a un Dieu, & que Dieu a parlé*, c'eſt-à-dire qu'il a révélé aux hommes ce qu'ils devoient croire & faire ; c'eſt prouver la vérité de la Religion Chrétienne. Le premier eſt contre les Athées, le ſecond contre les Déiſtes : nous allons démontrer l'un & l'autre.

PREMIERE PROPOSITION.

IL Y A UN DIEU.

POUR démontrer cette première propoſition, je ſuppoſe d'abord quatre vérités inconteſtables.

Première vérité. Un être qui eſt *incréé doit exiſter par lui-même :* car s'il tenoit ſon exiſtence d'un autre qui fût ſa cauſe, il ne ſeroit pas incréé.

Seconde vérité. Un être qui exiſte par lui-même, qui ne tient ſon exiſtence d'aucun autre, doit être un Être *infiniment parfait* : car c'eſt de lui que doivent découler toutes les perfections qui exiſteront ou qui peuvent exiſter. Or, pour cela, il faut qu'il les contienne ces perfections ; autrement il ne pourroit les communiquer & en être le principe. De plus, ſi ce premier être n'étoit pas infini

en toutes ſortes de perfections imaginables, par qui ſeroit-il limité ? Ce ne ſeroit pas par un autre, puiſqu'il ne tient ſon exiſtence de perſonne : ce ne ſeroit pas par lui-même (*a*), puiſqu'on tend plutôt à ſe donner des perfections qu'à s'en priver. Un être qui exiſte par lui-même doit donc être un Être infiniment parfait.

Troiſiéme vérité. Un être infini en toutes ſortes de perfections imaginables, eſt *ſeul* & *unique*. Car, s'il y en avoit encore un, il ne contiendroit pas les perfections individuelles de celui-ci. D'ailleurs, on pourroit en imaginer un plus parfait, qui contiendroit les perfections de tous les deux.

[*a*] On ne peut pas dire qu'un être qui exiſte par lui-même pourroit être limité par ſa nature : car l'être en général ne pourroit être limité par ſa nature, que parce qu'il y auroit certaines perfections qui répugneroient à ſa nature. Or aucune perfection n'eſt incompatible & ne répugne dans un être qui exiſte par lui-même : car l'eſſence & la nature d'un être qui exiſte par lui-même, eſt l'*être même* & l'*exiſtence* : ainſi tout ce qui eſt, ou qui peut être, eſt de ſon eſſence ; or toute perfection peut exiſter, autrement elle ne ſeroit pas perfection. Il n'y en a donc aucune qui répugne à un être qui exiſte par lui-même : par conſéquent, il les contient toutes ; il eſt donc infiniment parfait.

Quatriéme vérité. Un être infini en toutes ſortes de perfections ne contient rien en ſoi d'imparfait : autrement il ne ſeroit pas ſouverainement parfait. Un tel être ne contient donc rien en ſoi de matériel : car ce qui eſt matériel eſt ſujet à bien des imperfections. Un tel être eſt donc *purement ſpirituel.*

Ces vérités ſuppoſées, je dis :

Ou la matière dont ce vaſte Univers eſt compoſé, eſt incréée & exiſte par elle-même, ou bien elle a été créée & reconnoît un créateur qui lui a donné l'exiſtence : il n'y a pas de milieu ; car ces deux propoſitions ſont contradictoires. Si la première eſt vraie ; je l'avoue, il n'y a point de Dieu : mais ſi elle eſt fauſſe, la ſeconde eſt néceſſairement vraie, & il faut admettre & reconnoître un créateur de toutes choſes, qui eſt ce que nous appellons *Dieu.*

Tout ſe réduit donc, pour prouver invinciblement l'exiſtence d'un Dieu, à faire voir que le matière n'eſt pas incréée : or je le démontre bien clairement ; car ſi la matière étoit incréée, elle exiſteroit par elle-même ; ſi elle exiſtoit par elle-même, elle ſeroit infinie en toutes ſortes de perfections imaginables : ſi elle étoit infinie en toutes ſortes de perfec-

Première vérité.

Seconde vérité.

tions imaginables, elle ne contiendroit rien en ſoi d'imparfait. Troiſiéme vérité.

Or je demande à la raiſon & au bon ſens, ſi la matière qui, ſelon l'idée claire que tout le monde en a (*a*), n'eſt qu'une ſubſtance brute & ſans activité, & dont les propriétés les plus connues ſont l'étendue & la diviſibilité : ſi, dis-je, la matière peut renfermer en ſoi toutes les perfections imaginables, & exclure de ſoi toutes ſortes d'imperfections : ſi cela étoit, elle ſeroit donc incorruptible, immuable, indiviſible, ſpirituelle, c'eſt-à-dire, qu'elle ne ſeroit plus matière. De plus ; elle auroit, non comme *propriétés*

[*a*] Nos idées ſont la première régle que nous avons pour juger de la nature & de la différence des êtres. Cela eſt fondé ſur ce grand principe admis de tous les Philoſophes, que tout ce qui eſt contenu dans l'idée claire & diſtincte d'une choſe ſe peut affirmer avec vérité de cette choſe. Ainſi, parce qu'être animal eſt enfermé dans l'idée de l'homme, je puis affirmer de l'homme qu'il eſt animal. Et on ne peut conteſter ce principe, ſans détruire toute l'évidence de la connoiſſance humaine, & établir un Pyrrhoniſme ridicule : car nous ne pouvons juger des choſes que par les idées que nous en avons ; puiſque nous n'avons aucun moyen de les concevoir qu'autant qu'elles ſont dans notre eſprit, & qu'elles n'y ſont que par leurs idées. *La Logique du P. R. IV. part. ch. 6.*

ou *modifications*, mais de ſon propre fonds, l'activité, l'intelligence, la liberté, la juſtice, la ſageſſe, la bonté, l'immenſité, &c : car ce ſont-là autant de perfections eſſentielles à une ſubſtance néceſſaire, éternelle, & qui exiſte par ſoi-même. Or, je le demande encore à la raiſon & au bon ſens, peut-on dire que toutes ces perfections ſont l'eſſence de la matière, & ſont néceſſairement renfermées dans ſon idée comme elles le ſont dans l'idée d'un être néceſſaire, éternel, & qui exiſte par lui-même? La matière n'eſt donc pas infiniment parfaite, elle n'eſt donc pas incréée.

D'ailleurs, ſi la matière étoit incréée, elle ſeroit éternelle : or tout ce qui eſt éternel eſt fixe, ſtable & invariable dans ſa ſubſtance & dans ſa forme ; car ce qui eſt aujourd'hui tel qu'il n'étoit pas hier, n'eſt pas éternel ; toutefois nous ne voyons que variation, qu'inſtabilité & que changement dans la Nature. La matière n'eſt donc pas éternelle, elle n'eſt donc pas incréée.

2°. Si la matière étoit incréée & éternelle, elle ſeroit une ſubſtance infinie ; car tout ce qui eſt éternel eſt infini. Il s'enſuivroit que tous les animaux, tous les hommes, &c, ſeroient autant d'ê-

tres infinis : quoi de plus abſurde ?

3°. Si la matière étoit incréée & éternelle, il s'enſuivroit que tout eſt éternel, & que rien n'a commencé ni ne finira : or cela eſt évidemment faux, car nous comptons les années, les mois, les jours, les heures, les minutes ; nous comptons les générations d'hommes, d'animaux, de plantes, & nous comptons tout cela par termes finis. Or le total de ce qui ſe compte par termes finis, à quelque nombre qu'il puiſſe ſe monter, eſt néceſſairement fini. Il y a donc eu une première année, un premier mois, un premier jour, en un mot, un premier inſtant fini, & une première génération en tout genre d'êtres : donc le monde a commencé, donc il finira, puiſque l'état fini ſuppoſe un premier & un dernier terme. Et certes, ſi la ſucceſſion des hommes eſt éternelle, je demanderai ſi le pere a été avant le fils, ou le fils avant le pere ? Si le pere a été avant le fils, le fils n'eſt pas éternel ; ſi le fils a été avant le pere, c'eſt le pere qui ne l'eſt pas : donc cette ſucceſſion éternelle des hommes eſt impoſſible. Donc le monde n'eſt point éternel : donc il a été créé.

Enfin, ſi la matière étoit incréée & éternelle, elle ſeroit le principe & la

cauſe univerſelle de tout ce qui exiſte. Or, nous voyons bien des choſes qui ne peuvent lui être attribuées; par exemple, le *mouvement*, la *penſée*. Le mouvement ne peut venir de la matière; car on ne donne pas ce qu'on n'a pas. Or la matière n'a point eſſentiellement, & par elle-même le mouvement: autrement elle ſeroit toujours dans l'agitation, & on ne pourroit la concevoir dans un état de repos; ce qui eſt évidemment faux. Il implique bien plus que la matière ſoit le principe de la penſée: car, quelque déliée & ſubtile qu'on en ſuppoſe une portion, cette portion ſera toujours matière; par conſéquent, toujours une ſubſtance brute, deſtituée d'intelligence & d'activité, & n'ayant en propre que l'étendue & la diviſibilité. Or ne répugne-t-il pas qu'une pareille eſpece d'être puiſſe penſer, réfléchir, combiner, &c?

Au reſte, ſi ce qui penſe en moi eſt matière, comme la plus petite partie de matière en contient une infinité d'autres, je demande quelle eſt celle qui eſt le principe de ma penſée? Eſt-ce celle qui eſt à droite ou celle qui eſt à gauche? mais l'une & l'autre en contiennent encore une infinité d'autres qu'on n'épuiſera jamais. Si on dit que ce ſont toutes en-

ſemble qui la produiſent ; comme ces parties ſont réellement diſtinctes entr'elles, chacune produira donc une penſée : &, comme d'ailleurs ces parties ſont infinies, pour une penſée, il en ſera produites une infinité. Que d'abſurdités ! Mais ce n'eſt pas tout : ſi la penſée eſt l'effet de la matière, la penſée ſera donc purement matérielle ; car l'effet n'eſt pas plus noble que ſa cauſe ? Or, ſi la penſée eſt purement matérielle, elle aura de l'étendue, elle pourra donc être meſurée au pied & à l'aune, elle pourra être ronde ou quarrée, blanche ou noire, chaude ou froide, &c. Tout ceci révolte ; mais tout ceci doit être néceſſairement. Si ce qui penſe en moi eſt matière, on dira peut-être que la penſée n'eſt qu'une modification de la matière ; c'eſt-à-dire, que lorſque la matière eſt arrangée d'une certaine façon, il en réſulte des penſées, des jugemens, des raiſonnemens, (*a*) &c.

[*a*] Je ſoutiens que quiconque, dit Bayle au mot *Dicargue*, admet une fois, qu'un aſſemblage d'os, de nerfs, ſent, raiſonne, doit ſoutenir [à peine d'être déclaré coupable de ne ſçavoir ce qu'il dit] que tout autre aſſemblage de matière penſe ; que la penſée qui a ſubſiſté dans l'aſſemblage, ſubſiſte, ſous d'autres modifications, dans les parties déſunies après la diſſipation de cet aſſemblage.

Mais je demande toujours qui les produit ces penſées, ces jugemens, ces raiſonnemens ? D'ailleurs, la modification d'une ſubſtance n'eſt que la ſubſtance elle-même modifiée. L'inflexion du doigt, par exemple, n'eſt que le doigt même mis dans une certaine ſituation : de plus, il répugne que ce qui eſt indiviſible, telle qu'eſt la penſée, ſoit la modification d'une ſubſtance compoſée de parties, telle qu'eſt la matière. Il eſt donc plus clair que le jour, que la penſée n'eſt point l'ouvrage de la matière : elle ne peut même l'être, fît-on pour cela intervenir la toute-puiſſance de l'Être ſuprême ; parce que ce qui répugne en ſoi ne peut jamais être. C'eſt ainſi qu'il ne pourra jamais ſe faire qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même tems ; que j'exiſte & n'exiſte pas ; que le tout ne ſoit pas plus grand que ſa partie ; que deux & deux ne ſoient pas quatre, &c. Mais, me direz-vous, pour avancer que Dieu même ne peut pas faire que la matière penſe, &c, il faut donc que vous connoiſſiez toutes les propriétés de la matière ? Point du tout ; mais il ſuffit que je connoiſſe quelques-unes de ſes propriétés, leſquelles ſoient incompatibles avec la penſée : or je connois que la matière, dans ſon état na-

turel, a ces deux propriétés eſſentielles, d'être étendue & diviſible. D'où je conclus, avec certitude & évidence, que la penſée étant de ſa nature indiviſible & non étendue, elle eſt incompatible avec la matière & qu'elle ne peut en être ni l'effet, ni la propriété, ni la modification. Si donc la penſée, le mouvement, & bien d'autres choſes, ne peuvent être attribués à la matière comme à leur principe, la matière n'eſt donc pas la cauſe univerſelle de tout ce qui exiſte, comme elle le ſeroit néceſſairement ſi elle étoit incréée : la matière n'eſt donc pas incréée, elle eſt donc créée.

Or, ſi la matière a été créée, elle a eu un créateur, & ce créateur eſt diſtingué d'elle ; car on ne peut ſe donner l'exiſtence à ſoi-même. Ce créateur a dû être un être incréé : autrement il faudroit admettre un créateur du créateur, & ainſi à l'infini ; ce qui eſt abſurde.

Or un être incréé, comme nous l'avons vu ci-devant, exiſte par lui-même ; il eſt infini en toutes ſortes de perfections imaginables, *unique* & purement *ſpirituel*. Un tel Être eſt ce que nous appellons *Dieu*. Première vérité. Seconde vérité. Troiſiéme vérité.

IL Y A DONC UN DIEU.

Il y a bien d'autres preuves de l'exiſtence de Dieu. Telles ſont l'idée de cet être gravé dans nos eſprits, l'union de l'ame avec le corps, l'accord unanime de tous les hommes, &c. Mais il ſuffira d'en rapporter encore une, qui ne demande aucun raiſonnement & qui ſe préſente d'elle-même : c'eſt la vue de ce vaſte Univers, de ces merveilles, & de tous ces effets admirables & ſurprenans qu'il renferme & qui ne peuvent être attribués qu'à une puiſſance & une ſageſſe infinie.

Voyez ce globe (*a*) terreſtre ſur lequel nous marchons : qui eſt-ce qui a donné à cette maſſe informe tant de rares qualités, tant de propriétés différentes, une fécondité que rien n'eſt capable d'épuiſer ? Plus on déchire ſes entrailles, plus elle eſt libérale : tout s'uſe, tout vieillit, excepté elle ſeule. Mais qui eſt-ce qui la tient ſuſpendue au milieu des airs, depuis tant de ſiécles, ſans que rien ſoit capable de l'ébranler ?

Levez les yeux & voyez ces voutes immenſes, toutes brillantes par l'éclat des Aſtres. On eſt charmé de leur beauté ; mais on a lieu d'être encore plus ſurpris

[*a*] Le fond de cette Preuve eſt tiré de M. de Fenelon.

de leur volume immenſe, de leur nombre prodigieux, ſur-tout de l'ordre, de la régularité qu'ils obſervent dans leurs cours, & du juſte éloignement qui ſe trouve & ſe conſerve entr'eux & nous. Car ſi le ſoleil, ce bel aſtre ſi utile à toute la nature, étoit un peu plus près de nous, il embraſeroit tout le monde, & la terre s'en iroit en poudre : s'il étoit plus éloigné, nous ne pourrions plus ſubſiſter, faute de chaleur. Qui rend donc ſon cours ſi régulier, ſi meſuré ? Qui eſt-ce qui tient cette flâme ſi mobile & ſi impétueuſe dans des bornes préciſes ? Quelle main la conduit dans un chemin ſi droit, qu'elle ne s'échappe jamais d'aucun côté (*a*) ?

Mais, ſans porter votre vue ſi loin, conſidérez, avec quelque attention, ce qui ſe paſſe au dedans de vous-même :

[*a*] Oui, c'eſt un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.

Mais tout caché qu'il eſt, pour relever ſa gloire,
Quels témoins éclatans devant moi raſſemblés !
Répondez, Cieux & Mers ; & vous, Terre, parlez.
Quel bras peut vous ſuſpendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante, dis-nous qui t'as donné tes voiles ?
O Cieux, que de grandeur, & quelle majeſté !
J'y reconnois un maître à qui rien n'a coûté.

M. Racine.

Quoi de plus admirable que la ſtructure de votre corps ! Quelle multitude de fibres, de muſcles, de tendons, de nerfs, d'os, de veines, d'artères ! Quelle proportion, quel rapport entre tant d'organes ſi différens dans leur matière, dans leur figure, dans leur ſituation, dans leurs mouvemens, dans leurs fonctions !

Or, dites-moi, je vous prie, qui a pu produire tous ces effets ſi merveilleux des Cieux & de la Terre, & qui peut entretenir cette conſtance d'ordre, de régularité dans des choſes inanimées, pour la plupart, toutes ſujettes au changement, & portant en elles-mêmes le principe de leur variation & de leur deſtruction, ſi ce n'eſt un Eſprit ſouverain, dont la ſageſſe a ſçu les inventer, la puiſſance les produire, & dont la providence prend encore le ſoin de les conſerver & de les gouverner ? Ne faudroit-il pas être ſtupide ou inſenſé pour les attribuer au haſard : &, quand bien même ce haſard les auroit produit, pourroit-on dire que c'eſt par lui qu'elles ſe conſervent, depuis tant de ſiécles, dans un ordre & une régularité ſi conſtante ?

Au reſte, une preuve, qui me paroît ſans réplique & évidente, que le monde n'a pas été produit par le haſard, quand

même la matière auroit été en mouvement pendant un tems infini ; c'eſt que le haſard ou le concours fortuit n'agit qu'à l'aveugle, je veux dire, ſans deſſein, ſans intention, ſans vue particulière : autrement il ne ſeroit plus haſard, mais un agent intelligent. Or il eſt évident & démontré que l'Univers, & chacune de ſes parties, a été fait pour des fins & par des vues particulières relatives à leur nature & à leur deſtination. L'œil, par exemple, a été fait pour voir, & toutes ſes parties ſe rapportent à cette fin. L'oreille & tous les autres ſens, auſſi-bien que cette multitude de parties dont l'homme eſt compoſé, ont auſſi chacune leurs fins particulières. Vous trouverez la même intelligence dans l'organiſation de tous les animaux, dans les petits comme dans les grands, & même dans les plantes, les fleurs, & généralement dans toutes les parties de l'Univers : ce qui démontre évidemment que le principe qui les a produits n'a pu être qu'un agent d'une ſageſſe & d'une intelligence infinie.

On ne peut donc, ſans une déraiſon la plus outrée, les attribuer à un jeu de la nature, à un arrangement fortuit du haſard. Cette aſſertion révolte & heurte

de front le bon ſens (*a*). Quoi, peut-on ſe perſuader, par exemple, que c'eſt par un effet du haſard que dans chaque eſpece d'animaux, dont le nombre eſt infini, il s'eſt trouvé ſi à propos pour les perpétuer un mâle & une femelle ; que c'eſt par un effet du haſard que les individus de ces eſpeces ont un inſtinct ou manière d'agir ſi uniforme & ſi invariable, que qui en a vu un, les a tous vus? Qui a vu, par exemple, l'abeille & ſon laboratoire, l'hirondelle & ſon nid, l'araignée & ſes filets, peut être aſſuré que,

[*a*] Le haſard, quelque idée qu'on s'en forme, [ſi on peut s'en former aucune] n'eſt qu'une puiſſance aveugle, dont l'action [s'il en peut avoir] n'eſt qu'un jet fortuit & paſſager, & n'a aucun principe ni pour ſe continuer, ni pour ſe renouveller, aucun principe d'où l'on puiſſe inférer ou imaginer une ſucceſſion régulière & uniforme de cauſe & d'effets. Diſons mieux : ſous l'empire du haſard, tout marche ſans loix & ſans ordre : ainſi l'opération de l'inſtant qui précéde ne peut manquer d'être ruinée, ou, tout au moins, étrangement troublée ou dérangée par l'inſtant de l'opération qui ſuit. Or l'Univers, où tout eſt ſi heureuſement lié, ſi ſagement ordonné, ſi conſtamment réglé, ſi uniformément entretenu, peut-il être l'ouvrage d'une pareille puiſſance? On défie tous les Athées, partiſans du haſard, de donner à cet argument aucune réponſe qui puiſſe ſatisfaire l'homme le moins difficile a perſuader.

Journal de Trévoux, Mars 1758, p. 614.

dans tous les pays, c'eſt la même manœuvre. Peut-on encore ſe perſuader, que c'eſt par un effet du haſard qu'un pépin de pomme renferme les germes d'un million de pommiers, & ainſi de tous les autres grains & ſémences? Tout ceci ne porte t-il pas l'empreinte de l'art & du deſſein, & ne décéle-t-il pas un Ouvrier d'une intelligence toute-puiſſante? C'eſt ce qui fait dire au grand Fenelon :

» Toute la nature montre l'art infini
» de ſon Auteur. Quand je parle d'un
» art, je veux dire un aſſemblage de
» moyens choiſis tout exprès pour par-
» venir à une fin préciſe. C'eſt un or-
» dre, un arrangement, une induſtrie,
» un deſſein ſuivi. Le haſard eſt, tout
» au contraire, une cauſe aveugle & né-
» ceſſaire, qui ne prépare, qui n'arran-
» ge, qui ne choiſit rien, & qui n'a ni
» volonté ni intelligence. Or je ſoutiens
» que l'Univers porte le caractere d'u-
» ne cauſe infiniment puiſſante & in-
» duſtrieuſe. Je ſoutiens que le haſard,
» c'eſt-à-dire, le concours aveugle &
» fortuit des cauſes néceſſaires & privées
» de raiſon, ne peut avoir formé ce
» tout «. M. Boſſuet tient le même langage : » Nos corps, dit-il, dans leur for-

» mation & dans leur conſervation, portent la marque d'une invention, d'un deſſein, d'une induſtrie explicable. Tout y a ſa raiſon, tout y a ſa fin, tout y a ſa proportion & ſa meſure; & par conſéquent, tout eſt fait par art«.

L'homme, les animaux, les plantes, le ciel, la terre, & l'Univers entier, montrant donc dans leur conſtruction, leur arrangement, leur deſtination, un ordre, des convenances, des proportions, un art, un deſſein, qui ne peuvent être l'ouvrage d'un haſard aveugle, ou plutôt imaginaire; il faut donc en chercher le principe dans un être d'une ſageſſe, d'une intelligence & d'une toute-puiſſance infinie. Or voilà cet Être ſuprême que nous appellons Dieu, & que nous reconnoiſſons pour le Créateur de toutes choſes. Il exiſte donc un Dieu, c'eſt-à-dire, un Etre éternel, infini, ſouverainement parfait, & principe de tous les êtres, & lui ſeul ſans cauſe & ſans principe. Quel intérêt l'homme auroit-il donc que cet Etre infiniment parfait n'exiſtât point? Eſt-ce qu'il vaudroit mieux que nous tinſſions notre exiſtence d'une ſubſtance brute, vile & groſſière, telle qu'eſt la matière, que de la tenir

d'un être ſpirituel, intelligent, ſage & éclairé ? Car enfin, quelque ſyſtême qu'on adopte ou qu'on imagine, il faut néceſſairement admettre quelque choſe d'éternel & d'incréé, ſoit matière, ſoit eſprit, qui ſoit la cauſe & le principe de toutes choſes. Or, n'eſt-il pas infiniment plus raiſonnable de reconoître l'Etre éternel & ſpirituel qu'adorent les Chrétiens, Etre qui ne renferme rien de contraire à la pure raiſon & qui peut nous rendre ſouverainement heureux, que de reconnoître l'être ſtupide & matériel des Athées, Etre qui révolte le bon ſens, & duquel on ne peut rien eſpérer? N'eſt-il pas plus croyable que l'Univers tient ſon exiſtence, ſon arrangement & ſa conſervation d'un Etre intelligent, que d'une ſubſtance brute & aveugle ? Mais tout ceci n'eſt pas ſeulement le plus croyable & le plus probable : mille preuves de toutes les eſpèces, & dont nous ne venons de rapporter qu'une partie, démontrent que la matière ne tient point ſon exiſtence d'elle-même, & qu'elle ne peut être le principe de l'Univers & de tout ce qu'il renferme ; par conſéquent, qu'il y a un Etre ſuprême, créateur de toutes choſes, Etre éternel, indépendant, immuable, immortel, infiniment parfait, pre-

mier principe & maître ſouverain de tous les êtres. Tel eſt le grand Dieu qu'adorent les Chrétiens, & dont l'exiſtence eſt ſi palpable. Elle ſe montre par tant d'endroits, que, quoiqu'il n'y ait point d'erreurs ni d'extravagances qui n'ayent eu ſes partiſans, on doute encore aujourd'hui s'il y a eu de vrais Athées, c'eſt-à-dire, des gens qui, ſans avoir perdu le bon ſens, ayent cru véritablement qu'il n'y a point de Dieu. Il n'y en a que trop qui le diſent, qui le deſirent, & qui tâchent de ſe le perſuader; mais ils ont beau faire : leur conſcience réclame ſans ceſſe les droits de la Divinité, & les lumières mêmes de leur eſprit leur en montrent par-tout, malgré eux, les traits les plus vifs & les plus convaincants.

SECONDE PROPOSITION.

DIEU A PARLÉ.

JE dis 2°. contre les Déiſtes, que *Dieu nous a parlé*, c'eſt-à-dire, qu'il a manifeſté aux hommes, par différentes révélations ce qu'il demandoit d'eux, pour l'adorer & le ſervir.

Il eſt bon de remarquer d'abord :

Qu'eu égard à la nature de l'homme & l'état d'ignorance & d'égarement où il étoit tombé, la ſeule raiſon naturelle ne ſuffiſoit pas pour lui découvrir les deſſeins de Dieu ſur lui, ſa fin dernière & les moyens d'y parvenir. Il auroit eu beau conſulter les autres hommes, ils n'auroient pu le lui apprendre, ils n'auroient pu que le jetter dans l'erreur (*a*).

(*a*) Combien de volumes ne feroit-on pas de la liſte ſeule des gens d'eſprit, qui ſont tombés dans les erreurs les plus groſſières, les plus contraires à la nature & aux bonnes mœurs! Les Philoſophes mêmes, qui ont paſſé pour les plus ſages & les plus éclairés, n'en ont pas été exempts. Les femmes furent communes par les loix de Lycurgue. Platon défendoit de s'enivrer, excepté aux fêtes de Bacchus. Ariſtote interdiſoit les images déshonnêtes, excepté celles des Dieux. Solon établit à

Mais ce ſecours de la Révélation ſi néceſſaire à l'homme, Dieu le lui a-t-il accordé ? Oui, c'eſt un fait certain, & le plus certain qui fût jamais. Je vais en apporter des preuves inconteſtables. Pour y répandre plus de clarté, je ſuppoſe les vérités ſuivantes.

Premiere vérité. La créance des faits & des événemens n'exige pas une certitude métaphyſique, qui n'eſt propre qu'à des choſes abſtraites ; mais ſeulement une certitude morale, laquelle eſt fondée ſur le rapport de nos ſens, ou ſur le témoignage des hommes.

Deuxiéme vérité. Une vraie certitude morale eſt une régle infaillible de vérité, qui équivaut à une certitude métaphyſique (*a*), l'une & l'autre ayant le

Athènes le temple de l'Amour impudique. Toute la Gréce, *dit M. Boſſuet*, étoit pleine de temples conſacrés à ce Dieu, & l'Amour conjugal n'en avoit pas un. *M. Racine.*

(*a*) Il y a des choſes que nous ne connoiſſons que par une foi humaine, que nous devons tenir pour auſſi certaines & auſſi indubitables, que ſi nous en avions des démonſtrations métaphyſiques, comme ce que l'on ſçait par une relation conſtante de tant de perſonnes qu'il eſt moralement impoſſible qu'elles euſſent pu conſpirer enſemble pour aſſurer la même choſe, ſi elle n'étoit vraie. Par exemple, les hommes ont aſſez de peines naturellement à concevoir qu'il y

même principe qui eſt Dieu. Il m'eſt auſſi impoſſible de me tromper ſur mes perceptions, & je ſuis autant néceſſité à juger que le ſoleil m'éclaire, que je vis au milieu de mes ſemblables, qu'il y a une ville de Rome, &c, comme je le ſuis à juger, que le tout eſt plus grand que ſa partie.

Troiſiéme vérité. Ce qui réunit en ſa faveur plus de témoignages que n'en a jamais eu aucun fait, doit être cru & regardé comme vrai & très-certain, puiſqu'il a le plus haut dégré de certitude qu'on puiſſe avoir.

Quatriéme vérité. Un fait qui eſt, & qui a été connu & avoué de toutes les nations & dans tous les ſiécles, eſt un fait d'une vérité certaine : autrement, on ne pourroit être ſûr de rien.

Cinquiéme vérité. Lorſqu'on montre qu'une choſe eſt telle, ou qu'autrement il s'enſuivroit quelque abſurdité ; c'eſt

ait des Antipodes : cependant, quoique nous n'y ayons pas été, & qu'ainſi nous n'en ſçachions rien que par une foi humaine, il faudroit être fou pour ne le pas croire : & il faudroit de même avoir perdu le ſens pour douter ſi jamais Céſar, Pompée, Cicéron, Virgile, ont été, & ſi ce ne ſont point des perſonnes feintes, comme ceux des Amadis. *La Logique du P. R. 4. part. ch. 9.*

une preuve convaincante de la vérité, & c'eſt ce qu'on appelle démonſtration par l'impoſſible : démonſtration qui n'éclaire point l'eſprit, ſi vous voulez ; mais qui le convainc & ravit ſon conſentement.

Ces vérités ſuppoſées, je prouve que *Dieu nous a parlé*, ou, ce qui eſt la même choſe, qu'il y a une Révélation divine, & je dis : 1°. Excepté les Déiſtes, tous ceux qui ont connu le vrai Dieu, en quelque ſiécle & en quelque partie de la terre qu'ils ayent vécu, Chrétiens, Juifs, Mahométans, Hérétiques, Schiſmatiques, &c. ont reconnu que Dieu a parlé, & ils ont admis une Révélation divine (*a*). Or, ſelon la quatriéme vérité,

(*a*) Le Déiſte veut établir ſa Religion ſur la raiſon ſeule, ſans Révélation. La différence des Religions qui ſont ſur la terre, le perſuade qu'elles ſont toutes fauſſes ; parce que, dit-il, ſi Dieu en avoit établi une, elle ſeroit unique. Toutes ces Religions qui lui paroiſſent ſi différentes, ſe réduiſent à trois, qui toutes trois s'accordent à dépoſer contre lui qu'il y a une Révélation. Excepté un petit nombre d'Idolâtres qui reſte encore, comme pour nous rappeller les anciennes extravagances du genre humain ſans Révélation, que nous offrira la Terre, ſi nous la parcourons ? Ce que nous y trouverons d'hommes ſeront tous, ou Juifs, ou Chrétiens, ou Mahométans. Le Chrétien rappellé au Pere par le Fils, reſpecte les Prophêtes qui annoncerent ce Fils aux Juifs : il un

un fait qui eſt, & qui a été connu & avoué de toutes les Nations, & dans tous les ſiècles, eſt un fait d'une vérité certaine; il eſt donc certain que *Dieu a parlé*, & qu'il y a une Révélation Divine.

2°. La Révélation Divine eſt liée néceſſairement avec les Livres de l'Ancien Teſtament, car ces Livres rapportent & contiennent ce que Dieu a dit & révélé aux Patriarches, à Moyſe & aux Prophétes: de ſorte que ſi ces Livres ſont vrais & authentiques, on ne peut douter de la certitude de la Révélation Divine. Or il n'eſt aucun Livre, & on défie les Déiſtes d'en citer un ſeul, qui réuniſſe en fa-

regarde ſa Religion comme l'accompliſſement de celle des Juifs, & toutes deux n'en font qu'une. Le Mahométan reſpecte les Prophêtes des Juifs, & le Meſſie des Chrétiens, auquel il fait ſuccéder un Prophête imaginaire. Sa Religion, qui n'eſt ni la Juive ni la Chrétienne, mais un mêlange biſarre de toutes les deux, avoue que l'une & l'autre l'a précédée, & ſe croit, comme elles, fondée ſur la Révélation. Voilà donc les trois Religions d'accord entre elles pour confondre le Déiſte: voilà tous les hommes réunis, pour lui dire, que toute Religion doit être fondée ſur la Révélation, & qu'il y a eu une Révélation. Ainſi le Déiſte qui croit ſeul ſuivre la raiſon, & honorer Dieu par elle, eſt encore plus éloigné de Dieu & de la raiſon, que le Juif, & même que le Mahométan. *M. Racine.*

veur de ſon authenticité plus de témoignages que ces Livres Saints : non-ſeulement les Juifs & les Chrétiens les ont reconnus, mais les Payens mêmes & les meilleurs Ecrivains de l'antiquité en ont parlé avec éloge ; ils en ont cité pluſieurs endroits. (*a*) Ils y ont même puiſé ce qu'ils ont dit de mieux touchant la Divinité. Livres dont une Nation entiere, & la plus ancienne de toutes, a fait la régle de ſon Culte & de ſon Gouvernement. Livres recherchés, eſtimés des Peuples éclairés, & dont on a fait tant de Verſions, (*b*) avant même le Chriſtianiſme. Livres enfin, qui ont été conſervés juſqu'à nos jours par les Juifs mêmes,

(*a*) Beroſe, Hiſtorien profane, cité par Joſeph contre Appion, parle du Déluge univerſel & dans les termes de Moyſe. Abydenus, autre Hiſtorien, cité par Euſebe, rapporte l'hiſtoire de l'Arche qui ſauve du Déluge les hommes & les animaux. Plutarque parle de la Colombe qui ſortit de cette Arche & rapporte des marques du retour du beau tems. Lucien, dans ſon Traité de la Déeſſe de Syrie, parle auſſi de cette Hiſtoire de l'Arche.

(*b*) Hebreu, Syriaque, Chaldaïque, Samaritain, Grec, &c. Euſebe ſuppoſe en plus d'un endroit, qu'avant la traduction des Septante, il y en avoit une Grecque des Livres du Pentateuque, où Platon, Pythagore & les autres Grecs ont puiſé pluſieurs de leurs connoiſſances. *Euſeb. præparat. L.* 10. *pag.* 481.

ennemis les plus déclarés des Chrétiens, & quoique ceux-ci s'en ſervent contre eux, pour prouver la Religion Chrétienne. D'ailleurs ces Livres portent les caractères les plus ſenſibles de la Divinité par les prédictions qu'ils contiennent, & qui ont eu leur accompliſſement : (*a*) car Dieu ſeul peut prédire des événemens & faire qu'ils arrivent. Or il ſe trouve dans ces Livres un grand nombre de prédictions dont l'accompliſſement eſt parfaitement conſtaté. Par exemple, eſt-il rien de plus clairement exprimé que la réprobation du Peuple Juif, & que l'adoption d'un Peuple nouveau ; que la deſtruction du Temple de Jéruſalem & l'abolition

(*a*) Les anciens Prophétes ont annoncé tout ce que nous voyons aujourd'hui, & ils ont auſſi prédit dans quel tems & dans quelles circonſtances chaque Myſtère devoit s'accomplir. C'eſt ainſi que Jacob prédit que le Meſſie viendroit, lorſque le Sceptre auroit été enlevé à la Tribu de Juda. *Geneſ.* 49. 10. Malachie connut qu'il paroîtroit peu de tems après la Prédication de Jean-Baptiſte. *Malach.* 3. 1. Daniel apprit qu'il ſeroit mis à mort au milieu de la 70e. Semaine. En un mot, les Prophétes ont tellement circonſtancié la vie de J. C. qu'on les prendroit plutôt pour des Hiſtoriens de ſa vie, que pour des Prophétes.

Telle eſt encore la rapidité des Conquêtes d'Alexandre. *Dan.* 8. Tel le dénombrement de ſon Empire après ſa mort. *Daniel*, 11. Telle la défaite de l'armée de Sennacherib. *Iſaï.* 37. &c.

de ſes Cérémonies ? Or nous voyons de nos propres yeux l'accompliſſement de ces deux prédictions.

Revenons à préſent; ſelon la 3e. vérité, ce qui réunit en ſa faveur plus de témoignages que n'en a jamais eu aucun fait, doit être cru & regardé comme très-certain. Or les Livres de l'Ancien Teſtament réuniſſent en leur faveur plus de témoignages que n'en a jamais eu aucun Livre : on doit donc les croire, & les regarder comme vrais, très-authentiques & très-certains.

Or ces Livres contiennent formellement la parole de Dieu, & rapportent des prodiges & des prédictions liées néceſſairement avec la Révélation Divine. Il eſt donc certain & évident que *Dieu a parlé*, & qu'il exiſte une Révélation Divine.

Les Livres du Nouveau Teſtament ne fourniſſent pas une preuve moins évidente de la Révélation Divine ; on peut même avancer que tout eſt dit, & que tout eſt fait en faveur de la Religion, ſi ces Livres ſont authentiques, puiſqu'ils en contiennent les Dogmes, les Myſtères & la Morale. (*a*) Or nous défions encore

(*a*) Nous ne prétendons pas exclure la Tradition, qui eſt auſſi dépoſitaire de la Révélation.

ici les Déïſtes, de produire aucun Livre qui ait plus de caractères de vérité, & en faveur duquel dépoſe un plus grand nombre de témoins & plus dignes de foi.

Je dis d'abord plus de caractères de vérité.

1°. La datte & tous les faits énoncés dans ces Livres, n'ont rien qui ne ſoit conforme aux tems, aux lieux, aux perſonnes, aux uſages, à l'état de la Religion, & du Gouvernement civil de ce tems-là.

2°. Ces Livres ont été écrits par des Auteurs contemporains & pour la plûpart témoins oculaires de ce qu'ils rapportent.

3°. Ce que ces Auteurs ont écrit, ils l'avoient prêché & publié en préſence de ceux qui étoient en état de les contredire & de les convaincre de fauſſeté, ſi les faits qu'ils avançoient n'avoient pas été véritables.

4°. La ſincérité de ces Auteurs eſt palpable, ils ne cachent point ce qui les rabaiſſe & peut les faire mépriſer ; ils font connoître leur baſſe extraction, ils avouent leur ignorance, ils rapportent leurs jalouſies, & même l'indigne lâcheté du premier d'entre-eux ; il eſt vrai,

qu'il ſe trouve dans leurs Ecrits quelque eſpèce de contradiction, & une maniere différente de rapporter les faits ; mais c'eſt ce qui prouve qu'il n'y a eu entre eux ni complot ni colluſion. Au reſte, ces variétés ne tombent ſur rien d'important ; c'eſt partout la même Morale, ce ſont les mêmes Miracles, la même ſuite d'Hiſtoire, le même corps de Doctrine.

Enfin, ce qui met ces Livres hors de toute ſuſpicion de fauſſeté, c'eſt que ceux qui les ont écrits, & ceux qui en ont embraſſé la Doctrine, dans le tems qu'il étoit aiſé d'en vérifier les preuves, ont ſoutenu la vérité des faits qui y ſont contenus, au milieu des tourmens & aux dépens de leur vie. (*a*)

Or, je demande ſi dans toute l'antiquité & même dans tous les âges du monde, on peut citer un Livre dont l'authenticité ſoit plus avérée, & qui réuniſſe en ſa faveur plus de preuves de ſa certitude

(*a*) *Je crois des Témoins qui ſe ſont égorger*, dit M. Paſcal : on a vu, il eſt vrai, des Hérétiques & des Fanatiques mourir pour quelque point de Doctrine érronée ; mais on n'a jamais vu perſonne mourir pour des faits imaginaires ou ſuppoſés ; or les Apôtres ſont morts pour ſoutenir les faits miraculeux rapportés dans les Evangiles. Il falloit donc que ces faits fuſſent bien certains.

& de ſa vérité. Il faut donc les reconnoître ces Livres Sacrés pour authentiques & véritables, ou ne rien admettre de certain en ce genre, ce qui ne ſera avoué que par des Pyrrhoniens inſenſés.

En effet, ſi je diſois qu'Hérodote, Xénophon, Saluſte, Tite-Live, Tacite, &c, ſont des perſonnages poſtiches, & que tout ce qui eſt rapporté ſous leur nom, eſt controuvé, & ne contient que des Fables, on me regarderoit comme un extravagant ou un imbécile, & on auroit raiſon. Or je demande à quiconque a un peu de bonne foi & de connoiſſance, ſi nos Auteurs Sacrés n'ont pas, par une infinité d'endroits, l'avantage ſur ces célébres Hiſtoriens ? Pourquoi donc croire ceux-ci & ne pas croire ceux-là ? Dira-t'on que c'eſt parce que les premiers rapportent des faits incroyables, & qu'ils exigent la foi de choſes incompréhenſibles : mais l'on ne peut raiſonnablement rejetter des faits comme incroyables, lorſque des gens de probité les rapportent, comme les ayant vûs ou opérés eux-mêmes, à moins qu'on ne faſſe voir que ces faits répugnent & ſont impoſſibles. Or il n'eſt aucun fait de cette eſpèce dans nos Livres Sacrés. 2°. Si l'incompréhen-

ſibilité des choſes qui ſe trouvent dans un Livre, une Hiſtoire, eſt un titre ſuffiſant pour les tenir apocryphes & n'y ajouter aucune foi, il faut donc jetter au feu, & regarder comme des Ouvrages de pure imagination & remplis de fauſſetés, tous ces excellens Livres qui traitent de l'Hiſtoire naturelle, de la Phyſique, de l'Aſtronomie, & même de la Géométrie; car on trouve dans tous ces Ouvrages des choſes auſſi difficiles à croire & à comprendre que peuvent l'être nos Myſtères. De plus, il faut que les Déïſtes renoncent à leur Religion naturelle, qui a auſſi ſes Myſtères. Car qui peut comprendre, par exemple, l'éternité de Dieu, ſon immenſité, l'accord de ſa liberté avec ſon immutabilité, la création, l'union de l'ame avec le corps; les Déïſtes croient toutes ces choſes, cependant il ne les comprennent pas; c'eſt qu'en général, pour que l'on croie avec aſſurance une choſe, il n'eſt pas néceſſaire qu'on la comprenne, il ſuffit qu'on ait des preuves certaines & évidentes de ſon exiſtence. Or tout ce que nos Livres Sacrés contiennent de myſtérieux & d'incompréhenſible, eſt démontré exiſter par la révélation certaine & évidente que Dieu en a faite. Pourquoi donc les Incrédules rejettent-ils ces Li-

vres Sacrés, quoique revêtus de beaucoup plus de caractères de vérité & d'authenticité que ne le ſont les Livres Profanes ? Le voici, c'eſt que ceux-ci ne tirent point à conſéquence pour la conduite & pour les mœurs, ils ne troublent point par leurs reproches importuns, une vie voluptueuſe dont on fait ſon ſouverain bonheur. Voilà la ſecrette, mais véritable raiſon de cette préférence. Car ſi les Auteurs Profanes étoient nos Apôtres & que leurs Livres continſſent une Loi rigoureuſe & obligatoire d'être humble, chaſte, tempérant, amateur de la priere, de la retraite, de la mortification des ſens, & des autres vertus Chrétiennes ; vous verriez bientôt ces Auteurs & leurs Ecrits traités de la même maniere que le ſont nos Evangiles & ceux qui les ont compoſés.

Mais allons plus loin, & rapportons de nouvelles preuves : en voici une qui eſt négative, mais qui vaut, ce me ſemble, une démonſtration géométrique ; c'eſt que dans tous les efforts que les Juifs, les Payens, les Hérétiques ont fait contre la Religion, ils ne ſe ſont jamais inſcrits en faux contre l'authenticité de ces Livres qui en ſont le fondement & le ſoutien. Les Juifs ont oppoſé à ces Li-

vres Evangéliques la Loi qu'ils avoient reçûe de Dieu & de leurs Peres. Les Payens ont dit que les miracles rapportés dans ces Livres, n'étoient que l'effet de la magie : les Hérétiques ont tenté de les altérer & d'en corrompre le ſens ; mais aucun de ces ennemis de la Religion n'a oſé avancer que ces Livres étoient ſuppoſés ou fabuleux, ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire, s'ils ne les euſſent pas cru d'une vérité inconteſtable & hors de toute atteinte : ils euſſent trouvé, par-là, un moyen infaillible & bien aiſé de ſapper la Religion par ſon principal fondement. Voilà donc, je le répéte, une preuve démonſtrative de l'authenticité de ces Livres, & elle eſt fondée ſur un fait notoire & ſi certain, que pas un Déïſte n'oſera le nier.

A cette preuve négative, joignons-en une poſitive, ce ſont les témoignages qui ont été rendus dans tous les ſiècles en faveur de ces Livres Sacrés. On n'a aucun doute ſur ceux qu'ont fourni le 4e & 5e ſiècle & les ſuivans. Ceux du 3e & 2e ne ſont pas moins certains ; de plus ils ſont déciſifs : car ſi dans les ſiècles qui ont touché à celui où ces Livres ont été écrits, & où vivoient encore quelques-uns de ceux qui les avoient écrits ; ſi, dis-je, il

eſt trouvé des hommes célébres & du premier mérite qui ayent cité ces Livres, qui en ayent invoqué l'autorité, qui en ayent rapporté des paſſages, qui ayent fait mention d'une partie de la Doctrine & des faits qui y ſont contenus, qui les ayent attribués à ceux qui en portent encore le nom aujourd'hui parmi nous, n'eſt-ce pas-là une preuve convaincante que ces Livres ont exiſté dès les premiers ſiècles, & qu'on tenoit pour véritable ce qu'ils contenoient? Or tout ce que nous avançons ici ſe vérifie par les Écrits qui nous reſtent des Auteurs de ce tems-là, comme de S. Clément de Rome, (*a*) de S. Ignace, de S. Polycarpe, de S. Juſtin, de S. Irénée, de S. Clément d'Alexandrie, de Tertullien : tous Auteurs diſtingués du 2e. & 3e. ſiècle : nous en avons même un du premier ſiècle,

(*a*) On trouve dans la premiere Epître de ſaint Clément deux Textes, l'un de ſaint Matthieu & l'autre de ſaint Marc. Dans les Lettres de ſaint Ignace, deux ou trois endroits de ſaint Matthieu, dans celle de ſaint Polycarpe, deux de ſaint Matthieu & un de ſaint Luc. Saint Irénée qui étoit né vers l'an 120. nomme clairement, dans ſon deuxième Livre, les quatre Evangiles. Voyez Abadie & le Journal de Trevoux de Novembre 1752. page 2556.

qui eſt Papias, Diſciple de S. Jean. (*a*)

De pareils témoignages ſont ſans réplique ; que peut-on déſirer en effet de plus pour établir invinciblement l'authenticité des Livres Evangéliques ? voudroit-on encore que des Auteurs Payens dépoſaſſent auſſi en leur faveur ? Eh bien nous citerons Celſe, Porphyre, & même Julien l'Apoſtat, tous les trois peu éloignés des premiers ſiècles. Ce dernier diſoit en parlant de S. Jean & de ſon Evangile, que *le bon homme Jean étoit le premier des Evangéliſtes qui avoit donné le nom de Dieu à J. C.* & il ajoutoit, que c'étoit de Paul, de Matthieu, de Luc & de Marc que les Chrétiens avoient reçû la Doctrine qu'ils profeſſoient. Ce Prince impie, mais ſçavant & très-inſtruit, re-

(*a*) Papias parle des Evangiles de ſaint Matthieu & de ſaint Marc, comme étant de ces Auteurs ; la preuve en eſt dans le 3e. Livre d'Euſebe, qui rapporte tout le morceau de cet ancien Pere.

Théodoret dit qu'on voit par un endroit des Ecrits d'Amelius, le Maître d'Ecole de Porphyre, qu'il avoit pris dans l'Evangile ſelon ſaint Jean, ce qu'il dit du Verbe, qu'il avoue avoir été dès le commencement dans Dieu, & qu'il reconnoît pour Dieu. Plutarque & Plotin avoient auſſi eu connoiſſance des Saints Evangiles, ſelon que le remarque Théodoret. *Deuxième Diſc. cont. les erreurs des Payens.*

onnoiſſoit donc que S. Jean étoit l'Auteur de l'Evangile qui porte ſon nom ; & que cet Apôtre avoit enſeigné que J. C. étoit Dieu ; il reconnoiſſoit de même que S. Paul, S. Matthieu, S. Luc & S. Marc étoient Auteurs des Ecrits que nous leur attribuons.

Voilà donc l'authenticité des Livres du Nouveau Teſtament bien conſtatée ; (*a*) les témoignages les plus favorables, & les caractères les plus ſenſibles de vérité, concourent également à en aſſurer la certitude : voilà par conſéquent la Révélation Divine, dont ces Livres ſont les dépoſitaires, inconteſtablement établie : & comme, ſelon la remarque que nous avons faite ci-devant, les Dogmes, les Myſtères, & la Morale de la Religion

(*a*) Non-ſeulement les Livres du Nouveau Teſtament ne ſont point apocryphes, & ſont véritablement des Auteurs dont ils portent les noms, comme l'atteſte la Tradition de tous les ſiècles ; non-ſeulement ces Livres ſont fidéles & ſincères, & ne diſent rien que de vrai, leurs Auteurs ayant tous les caractères qu'on peut déſirer pour être crus & rendus dignes de foi ; mais de plus, ces Livres ſont marqués au ſceau de la Divinité, ceux qui les ont écrits ayant été inſpirés de Dieu ; ſes envoyés & les organes de ſes volontés, eux-mêmes l'ont annoncé & ſe ſont donnés pour tels, & ils l'ont confirmé par une multitude de miracles qu'ils ont opérés.

Chrétienne ſont renfermés dans les Livres du Nouveau Teſtament : avoir prouvé l'authenticité de ces Livres, c'eſt avoir prouvé la vérité de la Religion même.

En effet, que peut-on répondre à l'argument que voici :

La Religion Chrétienne eſt Divine & véritable, ſi les Livres du Nouveau Teſtament ſont authentiques & véritables : or les Livres du Nouveau Teſtament ſont authentiques & véritables, donc la Religion Chrétienne eſt Divine & véritable. La premiere partie de cet argument eſt évidente, & perſonne ne la conteſte.

La 2e. nous venons de la démontrer, & elle eſt certaine, de toute la certitude (*a*) que comporte le fait dont il s'agit, lequel étant un fait hiſtorique, n'exige qu'une certitude morale (1ere *Vérité* ;) mais cette certitude morale eſt une règle infaillible de vérité, & elle équivaut à une certitude métaphyſique (2e *Vérité.*) Cet argument eſt ſimple, mais je le crois démonſtratif & ſans réplique, & je ſuis

(*a*) Comme la certitude de nos idées, dit M. de Fenelon, dépend de l'univerſalité, & de l'immutabilité de l'évidence qui les accompagne : de même la certitude des faits dépend de l'univerſalité & de l'immutabilité de la tradition qui les confirme.

perſuadé que pour peu que les Déïſtes y réfléchiſſent, s'ils ſont de bonne foi, ils en reconnoîtront & en avoueront la vérité.

Quoiqu'il en ſoit, voici encore une preuve qui aſſurera de plus en plus l'exiſtence de la révélation, & qui fera ſentir juſqu'à quel excès de déraiſon ſe portent ceux qui refuſent de l'admettre.

Selon la 5e Vérité, lorſqu'on montre qu'une choſe eſt telle, ou qu'autrement il s'enſuivroit quelque abſurdité, c'eſt une preuve convaincante de ſa vérité, c'eſt ce qu'on appelle démonſtration par l'impoſſible.

Or, ſi Dieu n'avoit pas parlé, & qu'il n'y eût point de Révélation Divine, il s'enſuivroit une infinité d'abſurdités.

Il s'enſuivroit 1°. que les Livres de l'Ancien Teſtament, dont nous avons prouvé par tant d'endroits l'authenticité, ne ſont que des Livres fabuleux, fabriqués par des impoſteurs. Que David, Salomon & les autres Rois d'Iſraël & de Juda, ne ſont que des perſonnages en l'air. Il faudroit que les fourbes qui ont compoſé ces Livres, euſſent fabriqué auſſi les Livres de Joſeph, de Philon, & qu'ils euſſent inſéré une infinité de traits dans les Ouvrages de Ciceron, de Tacite, de Saluſte, &c, qui parlent des Juifs, de leur

Temple, de leur Loi & de leurs guerres.

Il s'enſuivroit 2°. que le Nouveau Teſtament ne ſeroit auſſi qu'un Ouvrage d'imagination, qui depuis 17 ſiècles n'a fait que des dupes, & que les impoſteurs, Auteurs de cet Ouvrage, quoique gens groſſiers & ſans étude, ont tiré de leur cerveau le plan d'une Religion qui ſurpaſſe par ſa Morale & la ſublimité de ſes Dogmes, tout ce que les plus grands Philoſophes ont pu imaginer.

Il s'enſuivroit 3°. que de tant de milliers de miracles (*a*) que fourniſſent l'Ancien & le Nouveau Teſtament, l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & la Canoniſation des Saints, il ne s'y en trouve pas un ſeul de véritable, quoique cependant pluſieurs de ces miracles ayent été reconnus & avoués par les plus déclarés ennemis de la Religion, Celſe, Porphyre, Julien l'Apoſtat (*b*); que d'autres ayent été rapportés par des Saints & des Sçavans du pre-

(*a*) Les Miracles ſont l'organe de la voix de Dieu; il ſuffit qu'il s'en ſoit trouvé un ſeul véritable, pour renverſer tous les Syſtêmes Anti-Chrétiens.

(*b*) Julien l'Apoſtat s'écrie: « Qu'a-t'il fait de » conſidérable ſur la terre? à moins qu'on ne re» garde comme une grande merveille d'ouvrir les » yeux aux aveugles, de guérir les Malade., &c. »

mier ordre, comme témoins oculaires; (*a*) quoiqu'enfin pluſieurs de ces miracles ayent été ſi ſenſibles, ſi frappans, ſi convaincans qu'ils ont déterminé Juifs & Gentils à embraſſer une Religion, la plus dure, la plus crucifiante pour l'eſprit & pour les ſens, à laquelle ils ont reſté attachés avec tant d'aſſurance qu'ils ont aimé mieux ſouffrir toutes ſortes de tourmens, & la mort même que de s'en départir. (*b*)

Or toutes ces conſéquences abſurdes

(*a*) S. Ambroiſe, S. Auguſtin, S. Chryſoſtome, &c.

(*b*) Envain, voudroit-on oppoſer les Miracles rapportés dans les Livres Saints, avec ceux qu'on dit avoir été faits par des Payens: car les prétendus prodiges d'Eſculape, de Sérapis, d'Apollonius de Thyane, de Veſpaſien, ſont bien la plus pitoyable choſe du monde. Il ne s'y trouve ni certitude pour les faits, ni caractères propres de ce qui s'appelle *Miracle*. Ce ſont des Rélations fauſſes ou équivoques, des puérilités manifeſtes, des jeux propres à ſurprendre ou amuſer les enfans; nulle dignité, nulle publicité, nulle vûe religieuſe, nulle apparence, en un mot, qui puiſſe attirer les attentions d'un honnête homme. Si les Déiſtes d'aujourd'hui expoſent encore ces lambeaux de Mythologie ou d'antiquités profanes, c'eſt une preuve que leur cauſe eſt bien dépourvûe d'appui. Il en eſt à peu près de même des Oracles du Paganiſme & des tours de Mahomet. *Journal de Trévoux, Nov. 1752. pag. 2638.*

qu'il faudroit néceſſairement admettre ; s'il n'y avoit point eu de révélation, prouvent donc (5e *Vérité*) de la maniere la plus ſenſible & la plus évidente, l'exiſtence d'une Révélation Divine, & que *Dieu a parlé.*

Si tout ceci ne ſuffit pas au Déiſte pour le convaincre, je lui demande 1°. ce qu'il lui faut de plus ? car enfin il ne peut nier qu'il exiſte une Religion Chrétienne qui a ſuccédé à la Religion Judaïque, & que l'une & l'autre contiennent des Dogmes, une Morale & un Culte qui ne ſont pas du reſſort de la Loi Naturelle. Il ne peut nier, il le voit même de ſes propres yeux, que ces Dogmes, cette Morale, ce Culte ſont contenus dans les Livres de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, & qu'ils en ſont le principal objet. Or je lui demande à qui attribue-t'il cette Religion diſtinguée de la Religion naturelle ? Eſt-ce à Dieu ? eſt-ce aux hommes ? Si c'eſt à Dieu, voilà la révélation reconnue & avouée ; s'il l'attribue à des hommes non inſpirés, qu'il nous diſe donc quels ſont ces hommes ? En quel tems & de quelle maniere tout cela s'eſt fait ? Qu'il nous prouve que c'eſt un Ouvrage humain & purement naturel : or c'eſt ce qu'il ne fera jamais ; cependant nous

ſommes en droit de lui faire cette demande ; car non-ſeulement nous jouiſſons d'une poſſeſſion ancienne & non interrompue, mais tout ce que nous avançons contre lui, nous en fourniſſons la preuve. S'agit-il, par exemple, de la révélation Judaïque, nous en démontrons la vérité par l'authenticité des Livres qui la contiennent & par les caractères de Divinité dont elle eſt revêtue ; Miracles, Prophéties, excellence & ſainteté de ſes Loix, &c. S'agit-il de la Religion Chrétienne ; nous en démontrons la certitude & la Divinité par une infinité de preuves. Preuves *internes* & de *ſentiment*, tirées de la beauté même de la Religion ; de l'accord de ſes maximes avec les principes de la droite raiſon, du rapport qu'elle a avec notre état & nos beſoins, de ſon utilité & des conſolations qu'elle nous fournit, de la ſublimité de ſes Dogmes, de la pureté de ſa Morale, & de la Sainteté de ſon Culte.

Preuves *externes* ou *de fait*, tirées des miracles de J. C. & de ſes Apôtres, de la ſincérité de ceux qui les rapportent, de l'authenticité des monumens qui nous les ont tranſmis, des témoignages d'un million de Martyrs, & du ſuffrage de tant de Saints & de ſçavans Auteurs. En-

fin de l'établiſſement auſſi ſubit qu'univerſel (*a*) d'une Religion que rien d'humain n'a dû favoriſer, & qui, malgré les perſécutions & tous les efforts de l'impiété, s'eſt ſoutenue & conſervée juſqu'à nos jours ſans la moindre altération.

Telles ſont les preuves que nous fourniſſons en faveur de la Révélation Divine, une ſeule ſuffiroit pour en conſtater

(*a*) La Religion Chrétienne floriſſoit à Rome ſous Néron, qui, au rapport de Suétone & de Corneille Tacite, fit mourir un nombre ſurprenant de Chrétiens, les accuſant d'un incendie dont il étoit l'Auteur. Les Chrétiens, ſelon Suétone, étoient ainſi nommés du nom du Chriſt crucifié à Jéruſalem. Claude bannit de Rome les Chrétiens, 18 ans après la mort de Jeſus-Chriſt. La perſécution de Néron, de Domitien, qui fit mourir le Conſul Clément, Flavie & Domitille ſes parentes; celles de Trajan, d'Adrien, d'Antonin, de Marc-Aurele qui firent un ſi grand carnage des Chrétiens, prouvent le grand nombre des Sectateurs de cette Religion Sainte, avant même qu'aucun Prince l'eût protégée. Auſſi Pline le jeune voyant leur grande quantité en Bythinie, écrivit à l'Empereur ſur l'inconvénient qu'il y avoit de faire mourir tant de monde.

Nous ne ſommes que d'hier, diſoit Tertullien, & nous rempliſſons tout, vos Villes, vos Iſles, vos Châteaux, vos Bourgades, vos Champs, vos Tribus, le Palais, le Sénat, la Place, nous ne vous laiſſons que vos Temples. *Apologetique vers l'an de J. C.* 200.

l'exiſtence ; réunies enſemble, quel poids & quel dégré de force & d'évidence n'ont-elles pas ? Il faut être abſolument déterminé à ne vouloir rien croire pour s'y refuſer.

Je demande en ſecond lieu au Déïſte qu'eſt-ce qui le choque & le révolte ſi fort au ſujet de la Révélation ? Sont-ce les Myſtères qu'elle propoſe ? il eſt vrai qu'ils ſont au-deſſus de la portée de la raiſon, mais aucun d'eux ne lui eſt contraire ; Bayle lui-même le reconnoît : tous les Dogmes du Chriniani ſme, dit-il, s'accordent avec la raiſon. Eſt-ce la Morale qu'elle preſcrit ? Mais cette Morale n'eſt que le développement de la Loi naturelle pour laquelle le Déïſte eſt ſi zélé. Auroit-il quelque peine ſur la poſſibilité de la Révélation ? Mais cette révélation ne répugne ni du côté de Dieu, dont elle ne bleſſe aucun des attributs, ni du côté des hommes à qui elle eſt fort utile & très-convenable. Le Déïſte (*a*) ſe plaindroit-il de ce que Dieu n'auroit pas fait cette Révélation également à tous, & d'un bout de la terre à l'autre, ou de ce qu'il ne l'auroit pas fait d'une maniere

(*a*) Cette objection ſe trouve dans le Livre Anglois, qui a pour titre : *Les Oracles de la raiſon.*

qui en aſſurât davantage la certitude & la vérité? Je réponds d'abord, que la Révélation étant un ſecours que Dieu n'étoit point obligé à la rigueur de nous donner, il lui étoit libre de ne le donner que pour les lieux, les perſonnes, la meſure, le tems & la maniere qu'il lui plairoit.

Je réponds 2°. que Dieu s'étant communiqué & ayant révélé ſes volontés, dès le commencement du monde, aux Patriarches & à nos premiers Peres, il a pourvû ſuffiſamment à la propagation de la Révélation, & ſans la dépravation des hommes elle ſe ſeroit perpétuée d'âge en âge en tous les Pays & parmi toutes les Nations. Il a fait plus, car voyant que cette Divine lumiere s'obſcurciſſoit & qu'elle étoit preſque éteinte, il a envoyé pendant pluſieurs ſiècles, des hommes revêtus de ſon autorité pour lui rendre ſon premier éclat, il a envoyé enſuite ſon propre fils, qui par lui-même, par ſes Apôtres, & ſon Egliſe, a porté par toute la terre le flambeau de cette lumiere céleſte. Si le Déiſte nie ces faits, il ne peut en nier la poſſibilité, & nous ſommes en droit de nous en tenir à cette hypothèſe (dont la réalité eſt d'ailleurs bien prouvée); nous ſommes, dis-je, en droit de nous en tenir à cette hypothèſe, juſ-

qu'à ce que les Déïſtes en ayent démontré l'abſurdité, ce dont on les défie. Or dans cette hypothèſe, on leur demande de quel moyen plus puiſſant & plus efficace Dieu pouvoit-il ſe ſervir pour annoncer & perpétuer la Révélation, que de l'annoncer aux premiers hommes & que de la tranſmettre aux races futures par les monumens de la Nation Juive & du Peuple Chrétien ? C'eſt en effet par ce moyen que la Révélation eſt parvenue juſqu'à nous, & ſe conſervera juſqu'à la fin des ſiècles. Quant à ce que dit le Déïſte, que Dieu auroit dû aſſurer davantage l'exiſtence & la certitude de la Révélation, eh ! y a-t'il rien de plus propre pour l'aſſurer, la démontrer & même la perſuader, cette Révélation Divine, que les Miracles & les Prophéties? Y a-t'il rien qui porte plus ſenſiblement le caractère de la Divinité & qui ſoit en même tems plus proportionné à la capacité d'un chacun, du petit comme du grand, de l'ignorant comme du ſçavant ? Si le Déïſte ſçait quelque choſe de mieux, nous le prions de l'indiquer : mais tout ceci n'eſt que chicane de ſa part ; s'il cherchoit ſincérement la vérité, il y a long-tems qu'il l'auroit trouvée.

Car après tout, il ne s'agit pas ici de

diſcuter ni de philoſopher ſur les Dogmes & les Myſtères de la Religion Chrétienne, (*a*) mais il s'agit de s'aſſurer d'un fait, & d'un fait hiſtorique, ſur lequel, par conſéquent, il eſt fort aiſé de s'éclaircir : il s'agit de ſçavoir ſi *Dieu a parlé.* S'il a parlé, tout eſt dit. Il faut ſe ſoumettre, croire & obéir : or, que le Déiſte apporte un peu d'attention & de bonne foi, & qu'il voie s'il y a dans l'Hiſtoire un fait qui ſoit non-ſeulement plus ſolidement établi que celui de la Révélation; mais s'il eſt poſſible qu'un fait réuniſſe en ſa faveur plus de témoignages & un plus grand nombre de preuves que celui-ci. Voilà ce que le Déiſte, au lieu de ne chercher que des difficultés contre la Religion Chrétienne, & de lui inſulter par ſes railleries & ſes diſcours indécens, voilà ce qu'il devroit examiner ; & s'il

(*a*) Lorſque des faits évidemment Divins ſont liés avec une Doctrine, quelque obſcure qu'elle ſoit, ou qu'on puiſſe la ſuppoſer, il eſt évident que cette Doctrine eſt elle-même Divine, & par conſéquent eſſentiellement vraie.

Il ne s'agit pas d'examiner ce que Dieu nous a révélé des Myſtères ; il s'agit de ſçavoir s'il en a révélé ou non, s'il a parlé à ſa Créature ? Le Chriſtianiſme eſt un fait : dès que vous ne doutez plus des preuves de ce fait, toutes les difficultés s'évanouiſſent. *M. de Fénelon.*

le

le faiſoit avec un peu de droiture & de pureté de cœur, nous ſommes aſſurés que cette raiſon, en qui il a tant de confiance, le rendroit bientôt Chrétien, & que ſa Philoſophie rentrant dans ſes droits, le conduiroit à l'infaillible vérité de la Foi. Car la vaine Philoſophie, dit S. Cyrille, eſt le Catéchiſme même de la Foi. *Philoſophia Catecheſimus ad fidem.*

Au reſte, (c'eſt la remarque judicieuſe d'un Auteur moderne) (défi à l'Incrédulité.) que peuvent des fictions, des railleries, de vaines ſpéculations, des doutes contre des faits notoires, contre des témoins irréprochables, contre des Actes authentiques, contre des monumens publics & ſubſiſtans ? Que peuvent l'orgueil, le libertinage, la méchanceté, l'impiété contre ſon Dieu & contre ſon Chriſt ; contre des Prophétes qui l'ont annoncé ſucceſſivement pendant pluſieurs ſiècles ; contre des Apôtres qui ont vû ſa Réſurrection dans le tems, qui l'ont publiée dans le lieu, & qui l'ont prouvée par des miracles ; contre des Martyrs qui, en différens tems & en différens lieux, l'ont atteſtée par-tout avec uniformité devant les Tribunaux, & l'ont ſcellée de leur ſang ; contre cette foule de Sages & de Sçavans, qui de génération

en génération ont conſtamment honoré l'Egliſe par leur ſcience profonde & leurs éminentes vertus? Que peuvent enfin tous les efforts de l'eſprit humain contre la vérité, contre la raiſon, contre l'évidence, contre la voix du Ciel & de la terre, qui dépoſent en faveur *de l'exiſtence d'un Dieu, de l'obligation d'un Culte, de l'exiſtence d'une Révélation & de la vérité de la Religion ſainte que nous profeſſons*?

RÉFLEXIONS.

Après des preuves ſi claires & ſi ſolides, je me dis à moi-même, que puis-je déſirer davantage pour me déterminer à reſter conſtamment attaché à ma Religion, & à mépriſer toutes les captieuſes ſubtilités & tous les raiſonnemens ſéducteurs des impies; & même pour faire face à tout l'Enfer, lorſque j'en ſerai attaqué ſur quelque point de ma Foi? Car enfin, je ſuis en ſureté & à couvert de tout reproche devant Dieu, devant les hommes & au Tribunal de ma propre conſcience.

Je crois qu'*il y a un Dieu, & que Dieu nous a parlé*; mais je ne crois l'un & l'autre que ſur une infinité de preuves marquées au ſceau de la certitude & de l'évidence, & qui me ſont adminiſtrées par

la raiſon elle-même, dans un cas où elle ne peut être ſoupçonnée d'intelligence avec mes paſſions.

Quelques Impies ſe refuſent à ces vérités, mais, de leur propre aveu, ils ne peuvent en démontrer la fauſſeté, (*a*) ni produire aucune preuve évidente pour appuyer leurs ſyſtêmes : ſyſtêmes d'ailleurs qui ſont démontrés par mille endroits, faux, chimériques & également oppoſés au bon ſens & à l'honnêteté naturelle, & qui n'ont eu des Partiſans, que parce qu'ils flattoient l'orgueil de l'eſprit & la corruption du cœur.

Au reſte, quand bien même les preuves de la Religion Chrétienne ne ſeroient pas portées juſqu'à l'évidence, on ne peut du moins diſconvenir qu'elles ne ſoient très-ſupérieures à celles des autres ſyſtêmes. Or n'eſt-il pas d'un homme raiſonnable de préférer le plus probable à ce qui l'eſt le moins ? & voilà juſtement ce

(*a*) Bayle eſt convenu dans une réponſe à M. le Clerc, qu'il n'avoit jamais prétendu qu'il y eût des démonſtrations contre les vérités de la Foi.

Le caractère de la Religion Chrétienne, dit Bayle, eſt de demander la ſoumiſſion de notre eſprit à l'autorité de Dieu qui nous a révélé des vérités, qui ſurpaſſent infiniment la portée de notre raiſon. *Oeuvres de Bayle, Tom. 3. pag. 632.*

que je fais ici ; je vois d'un côté que c'eſt agir en inſenſé que de ne vouloir prendre aucun parti en fait de Religion, & de ne ſe point mettre en peine de ce qui arrivera après la mort. D'un autre côté ſe préſentent différens ſyſtêmes de Religion, anciens & modernes. Que fais-je ? Obligé que je ſuis de me déterminer pour un de ces ſyſtêmes, j'examine (*a*) le pour & le contre de chacun en particulier ; je péſe murement leurs preuves & leurs raiſons ; je me détermine pour celui qui eſt le mieux fondé, le plus probable, & qui eſt même évidemment certain.

Cette conduite n'eſt-elle pas ſelon toutes les régles de la ſageſſe & de la prudence, & ne met-elle pas à couvert de tout reproche ? Mais ce qui rend ma cauſe meilleure & le parti que je prends infiniment avantageux, c'eſt que je ne riſque

(*a*) Il eſt permis, néceſſaire même d'examiner les motifs qui rendent la vraie Religion croyable ; il faut s'aſſurer que Dieu a parlé ; qu'il s'eſt manifeſté ; qu'il a imprimé le ſceau de la Divinité aux témoignages de ſes Envoyés. Et quand l'exiſtence de la Révélation eſt conſtatée, l'eſprit doit ſe ſoumettre aux objets de cette Révélation : ce ſont des Myſtères ſublimes & incompréhenſibles ; il faut les croire & les adorer, ſans prétendre en ſonder la profondeur. *Journal de Trévoux, Mai* 1732.

rien tandis que tous les autres s'expoſent aux plus grands dangers : en effet, qu'il n'y ait ni Dieu, ni éternité, comme le prétendent les Athées, je n'en ſerai pas plus malheureux, mon ſort ſera comme le leur, d'être réduit au néant ; mais ſi cela n'eſt pas, où en ſeront-ils ces Eſprits-forts ? C'eſt ce qui les trouble malgré eux, tout intrepides qu'ils paroiſſent. On ſeroit aſſez tranquille en ce monde, dit un d'entre'eux, (*a*) ſi l'on étoit aſſuré qu'il n'y a rien à craindre dans l'autre. Auſſi voyons-nous tous les jours de ces hommes à ſyſtêmes, déteſter leurs erreurs & leur conduite à l'heure de la mort. (*b*)

Les Déiſtes qui croyent un Dieu & un avenir ne riſquent pas moins. Car s'il eſt vrai, comme mille faits le leur démontrent, que Dieu a déclaré aux hommes d'une maniere poſitive le Culte & les devoirs qu'il exigeoit d'eux : ne doivent-ils pas s'attendre à toute la rigueur de ſes châtimens, pour n'avoir pas voulu ni l'écouter, ni lui obéir ?

[*a*] L'Auteur des Penſées philoſophiques.

[*b*] L'Auteur de l'Eſprit des Loix, le fameux de la Métrie. Voyez *le Journal Chrétien*, *Juin 1758. pag.* 10.

Ils ſe croient en ſûreté, ſous prétexte qu'il ſuffit d'être honnête homme, & de remplir les devoirs de la Religion naturelle, (*a*) qu'ils ſe perſuadent être bonne

[*a*] Selon les principes mêmes de Bayle, quoique les Déiſtes ſoient perſuadés que la vérité eſt de leur côté & que leurs fauſſes erreurs ſont des Dogmes véritables, ils n'en ſont pas plus en ſureté, leur conduite n'eût-elle même rien que de conforme à leur croyance, elle n'en eſt pas moins répréhenſible, parce que toute perſuaſion n'eſt pas ſuffiſante pour être une régle infaillible & aſſurée de croyance & de conduite, mais il faut que cette perſuaſion ſoit éclairée & bien fondée, ou du moins qu'elle ſoit invincible. Or la perſuaſion des Déiſtes ſur la bonté de leur Religion, n'a aucun de ces caractères ; car, n'étant appuyée ſur aucune preuve certaine, elle ne part ou que de la corruption du cœur, ou que de l'aveuglement volontaire de l'eſprit, ou que de la négligence inexcuſable à ſe faire inſtruire.

Voici ces paroles de Bayle : « On rendra compte » un jour à Dieu de tout ce que l'on aura fait en » conſéquence des erreurs que l'on aura priſes pour » des Dogmes véritables : & malheur dans cette » terrible journée à ceux qui ſe ſeront aveuglés » volontairement.... Ils auront acquis un droit, » je l'avoue, d'agir conformément à leurs erreurs ; » mais comme c'eſt un droit mal acquis, & qui » tire ſa ſource ou de la malice du cœur, ou d'une » indifférence prodigieuſe, ou d'une pareſſe inexcuſable, il ne peut qu'empoiſonner tous les fruits » qu'il aura fait naître. » *Oeuvr. de Bayle, Tome 2. page 226.*

& ſuffiſante : mais quelle preuve ont-ils que la Religion naturelle eſt ſuffiſante ? De leur propre aveu, ils n'en ont aucune preuve certaine. Ainſi les conjectures, le doute & l'incertitude ſont tout leur appui. Or n'eſt-ce pas un crime au premier chef, de demeurer dans le doute lorſqu'il y va de notre ſalut, & de ne ſuivre pour l'exercice de ſa Religion, qu'un ſyſtême tout au plus problématique, tandis, ſurtout, qu'on connoît une autre Religion, fondée ſur une multitude de preuves très-ſolides, & portées même juſqu'à l'évidence ? Religion qu'on a profeſſée, qui a été celle de ſes Peres, & qui ne contient qu'une Morale très-pure & des vérités myſtérieuſes qui n'ont rien d'indigne de la Majeſté de Dieu. Par quel endroit le Déiſte pourra-t'il donc ſe juſtifier, ou même s'excuſer devant Dieu, s'il s'eſt trompé ſur ſon ſyſtême, comme il avoue que cela peut arriver ? Au lieu que le Chrétien, fondé ſur ces grands motifs de crédibilité qui demontrent ſi clairement la vérité & la Divinité de la Religion Chrétienne, a toutes les aſſurances qu'on peut avoir pour l'avenir ; il ſe dit à lui-même : Dieu eſt juſte, & il connoît tout, il ſçait que je ne me ſuis point attaché à la Religion que je

profeſſe, ni un choix arbitraire, ni pour flatter mon amour propre ou donner plus de liberté à mes deſirs déréglés, mais que c'eſt uniquement pour lui marquer ma ſoumiſſion & ma fidélité. Je ne peux mieux connoître ſa volonté & ſes intentions que par les ſignes extérieurs & ſenſibles qu'il en a donnés : or il en a donné dans tous les tems de ſi clairs, de ſi poſitifs & en ſi grand nombre pour prouver que cette Religion étoit la Loi qui contenoit le Culte, les devoirs qu'il exigeoit de l'homme, que ſi après cela, cette Religion eſt fauſſe, ce Dieu infiniment vrai ſe manqueroit à lui-même, & mon erreur, j'oſe le dire, ſeroit ſon propre ouvrage : (*a*) ainſi je n'aurois rien à craindre de ſa Juſtice, ſa bonté réclameroit en ma faveur ; car, après tout, quel ſeroit mon crime ? d'avoir fait plus pour

[*a*] Mais toi, quand je cherche à m'inſtruire,
Grand Dieu ! voudrois-tu m'abuſer ?
D'aider toi-même à me ſéduire,
Oui, j'aurois droit de t'accuſer.
Les Dogmes, les faits, tout me preſſe ;
Si c'eſt l'erreur que je profeſſe,
Pouvois-je ne pas m'égarer ?
Si leur concert, leur aſſemblage,
De ton bras ſeul n'eſt pas l'ouvrage,
Quel autre a pû les opérer ?

M. de Bologne.

Dieu qu'il ne m'en demandoit ; d'avoir ajouté au peu de devoirs que ma foible raiſon ſollicitoit pour lui, des ſentimens & des pratiques qui lui ont ſacrifié mon eſprit, mon cœur, mon corps, & tout moi-même, & cela dans la vûe ſeule de lui obéir & de lui plaire ? Non, non, Dieu eſt trop juſte pour punir une pareille faute. Tout eſt donc en ſureté avec la Religion Chrétienne, elle n'expoſe à aucun danger, & on n'y courre aucun riſque pour l'avenir. Auſſi (qu'on péſe bien cette réflexion, elle eſt déciſive) n'a-t'on jamais vû qu'un Chrétien à l'heure de la mort ait abjuré le Chriſtianiſme ; & qu'il ſe ſoit repenti d'en avoir ſuivi la Loi ; au contraire, plus on y a été fidéle & exact, plus on éprouve de conſolation, de paix & de tranquillité en ce dernier moment ſi terrible pour les Incrédules, & plus encore pour les Déiſtes que pour tous les autres ; car le Déiſte ne s'attend pas à l'anéantiſſement de ſon être ; il croit un Dieu, un avenir, des récompenſes & des peines éternelles. (*a*) De quel trou-

[*a*] Il y a des Déiſtes qui prétendent que les peines de l'autre vie ne ſeront pas éternelles, mais qui le leur a dit ? Les Muſulmans croient la même choſe, mais c'eſt une faveur que Mahomet n'a

ble & de quelle crainte ne ſera-t'il donc pas agité, lorſque prêt à paroître devant ſon Juge, il ſe rappellera qu'au lieu d'etre reſté dans une Religion pure & ſainte, marquée par tant d'endroits au ſceau de la Divinité, & dans laquelle il n'avoit rien à riſquer ; il l'a reniée cette Religion, il en a fait le ſujet de ſes railleries & de ſes blaſphêmes, & il lui a préféré une Religion commode à la vérité, & bien favorable pour les plaiſirs : mais Religion qui, ſelon lui-même, n'a rien d'aſſuré ni de certain, qu'il n'a pû par conſéquent embraſſer par conviction, mais ſeulement par des motifs que la nature & les paſſions lui ont bien plutôt ſuggérées (*a*) que la raiſon & le deſir de ſervir fidélement cet Etre ſuprême qui va le juger, & lui annoncer le ſort de ſon éternité. Telle ſera l'affreuſe & déſolante ſituation du Déiſte à l'heure de la mort.

promiſe qu'aux ſiens. Pourquoi les peines ne ſeroient-elles pas auſſi bien éternelles que les récompenſes ; il n'y a pas plus de raiſon pour les unes que pour les autres ? Au reſte, quoi qu'en diſent les Déiſtes, les peines éternelles ſont poſſibles, ils ne peuvent le nier : ils en courent donc les riſques.

(*a*) Les hommes, dit Abadie, ſont incrédules, parce qu'ils veulent l'être, & ils veulent l'être, parce que c'eſt l'intérêt de leurs paſſions.

La penſée ſeule devroit le troubler & le faire frémir d'avance.

CONCLUSION.

O Religion Chrétienne, que vous offrez des objets bien plus conſolans, & que vous méritez bien davantage notre amour & notre confiance ! Vous êtes vraiment l'Ouvrage de Dieu, & le port aſſuré de mon ſalut ! Je ne vois que des chimères, des extravagances, que des productions monſtrueuſes de l'eſprit humain, que des principes abominables de déſordres & de corruptions dans ces ſyſtêmes qu'on vous oppoſe ; tout y eſt ruineux, tout y eſt funeſte : & il n'y a jamais eu que des Impies & des Libertins qui les ayent adoptés. Mais pour vous, Religion Sainte ! vous êtes établie ſur des fondemens inébranlables de certitude & de vérité ! Si je cherche votre origine, je vois qu'elle ne peut venir que d'un Etre infiniment ſage & infiniment puiſſant ; ſi je conſidére votre antiquité, je trouve que la chaîne en a commencé au premier des hommes, & s'eſt continuée ſans interruption juſqu'à nous. Quoi de plus parfait que votre Morale ? Rien n'eſt ſi ſage, ſi exact, ſi pur, rien n'eſt ſi propre à rendre les hommes vertueux & les Sociétés

heureuſes. Quelle étendue de connoiſſances ne me donnez-vous pas dans les vérités que vous me découvrez ? Il eſt vrai qu'il y en a qui ſont ſi ſublimes que je ne puis les comprendre, mais vous ne m'obligez à les croire qu'après m'avoir fourni des témoignages ſi clairs, ſi évidens & en ſi grand nombre, que la raiſon elle-même me force de les croire. (*a*) Je les crois donc ces vérités, & je

(*a*) Bayle rendant compte du *Traité de l'uſage de la raiſon dans les Controverſes Théologiques*, & parlant de l'éternité de Dieu, dit : « puiſque la » raiſon nous prouve néceſſairement l'exiſtence » d'une choſe incompréhenſible, il s'enſuit qu'il y » a des choſes très-vraies & très-réelles, qui ſont » incompréhenſibles à la raiſon ; & dès-là tous les » argumens des Sociniens empruntés du lieu com- » mun de l'incompréhenſibilité, n'ont aucune for- » ce. » *Oeuv. de Bayle, Tom.* 19, *pag.* 133.

Il dit encore : ceux qui admettent la Trinité & les autres Myſtères de l'Evangile, ne renoncent point à la raiſon, au contraire, ils ſe fondent ſur les axiomes philoſophiques qui ont le plus haut dégré d'évidence & de certitude : ils ſe fondent ſur ce que Dieu ne peut tromper ni être trompé, & que par conſéquent il doit toujours être cru ſur ſa parole. *Oeuvr. Bayle, Tom.* 4. *pag.* 49.

Il dit encore : l'incompréhenſibilité d'un Dogme & l'inſolubilité des objections qui le combattent, n'eſt pas une raiſon de le rejetter. Il ajoute, qu'il n'y a point de principe qu'il ait plus ſouvent inculqué dans les endroits où il traite ces matières, (celles des Myſtères.) *Ibid. pag.* 47.

les crois avec ces millions de Martyrs qui les ont crues comme moi : je les crois avec cette multitude innombrable de Solitaires d'une vie toute Angélique : (*a*) je les crois avec cette foule de ſaints Docteurs des premiers ſiècles, génies ſi vaſtes, & d'une ſi profonde érudition : les Juſtin, Origène, Cyrille, Baſile, Grégoire, Jérôme, Chryſoſtôme, Auguſtin, &c. Quels hommes en comparaiſon de nos raiſonneurs Anti-Chrétiens ? Or ce ſont tous ces témoignages, toutes ces preuves, ces autorités réunies enſemble qui me démontrent clairement & me convainquent intimement que vous êtes l'unique Religion véritable, & qu'en vous ſeule on trouve le vrai, le ſolide, l'honnête, le raiſonnable & les caractères mêmes les plus évidens de la Divinité. Tout autre ſyſtême de Religion égare, expoſe & conduit aux plus grands mal-

(*a*) « Le Miracle des Miracles, dit M. Boſſuet, » c'eſt qu'avec la foi, les vertus les plus éminentes » & les pratiques les plus pénibles ſe ſont répan- » dues par toute la terre.... Les innocens même » ont puni en eux avec une rigueur incroyable, » cette pente prodigieuſe que nous avons au péché. » Les Déſerts ont été peuplés, & il y a eu tant de » Solitaires, que des Solitaires plus parfaits ont » été contraints de chercher des ſolitudes plus pro- » fondes. »

heurs. Mais avec vous on ne court aucun riſque, tout eſt en ſûreté, tout eſt favorable pour le tems & pour l'éternité.

Qu'on faſſe donc à préſent des plans & des ſyſtêmes de Religion tant qu'on voudra, qu'on eſſaye de les étayer par de ſéduiſans raiſonnemens, que l'Enfer même ou ſes ſuppôts s'efforcent de m'embarraſſer par de vaines difficultés, je n'en ferai point ébranlé; je me dirai ſimplement à moi-même : ma poſition eſt la meilleure, mon parti eſt le plus ſûr & le plus avantageux, on n'y riſque rien, on y a tout à eſpérer, & rien à craindre : en un mot, je ſuis dans le bon chemin, & je défie tous ces faiſeurs de ſyſtêmes de m'en montrer un meilleur; je veux donc y vivre, je veux y mourir. Puiſſent-t'ils ces Incrédules, en faire de même; ils ont beau ſe piquer d'intrépidité, il n'y en a aucun d'eux qui, à l'heure de la mort, ne tremble & n'aimât mieux avoir vécu en bon Chrétien, que de mourir en Athée ou en Déiſte. Puiſſent-t'ils ne pas attendre juſqu'à ce tems pour revenir de leurs égaremens: puiſſent-t'ils dès aujourd'hui ceſſer de vomir ces blaſphêmes qui les rendent ſi odieux aux honnêtes gens, qui les expoſent à toute la ſévérité des Loix humai-

nes, & qui ne leur laiſſent à attendre pour l'autre vie, que d'être la victime éternelle d'un Dieu qu'ils ont ſi indignement outragé ! *Utinam ſaperent, & intelligerent, ac noviſſima providerent.* Deuter. 12.

REMARQUES IMPORTANTES.

Il faut obſerver 1°. qu'il ne ſuffit pas pour le ſalut d'embraſſer & de profeſſer la Religion Chrétienne, préciſément parce que c'eſt le parti le plus ſûr dans lequel on ne riſque rien & qu'il eſt préférable à tous les autres ; mais il faut croire fermement que cette Religion eſt Divine, l'unique véritable, & la ſeule où l'on puiſſe ſe ſauver. Qu'ainſi, c'eſt non-ſeulement le parti le plus ſûr, mais encore l'unique qui ſoit ſûr, & cela fondé ſur les preuves ſupérieures & invincibles de la vérité de la Religion Chrétienne. (*a*)

Il faut obſerver 2°. qu'il ne ſuffit pas

(*a*) Bayle dit que les Athées à la mort prennent ſouvent le parti de croire comme le plus ſûr. *Ad majorem cautelam.* Cela ne ſuffiroit pas pour les juſtifier, remarquent les ſçavans & judicieux Journaliſtes de Trévoux. [Avril, 1755. 2e. Vol. page 1097.] Il faut prendre ce parti comme l'unique parti ſûr. La Foi qui n'a pas ce dégré de fermeté, n'eſt point la Foi requiſe pour le ſalut.

non plus, pour le ſalut, d'être convaincu & intimement perſuadé qu'il y a un Dieu ; qu'il a parlé aux hommes & que la Religion Chrétienne eſt ſon ouvrage, ce n'eſt-là qu'une connoiſſance & qu'une foi humaine & purement naturelle, que l'Hérétique & même l'Infidéle peuvent avoir ; mais il faut de plus croire fermement les *Dogmes & les Myſtères que cette Religion enſeigne comme étant révélée* ; & il faut y adhérer d'eſprit & de cœur, par la raiſon & par le motif que c'eſt Dieu qui les a révélées, lequel ne peut ſe tromper ni nous tromper.

Il faut obſerver 3°. que quoique les vérités de la Religion ſoient certainement & évidemment révélées, elles n'en ſont pas moins incompréhenſibles en elles-mêmes, ni moins au-deſſus de la portée de nos foibles lumières, qu'il faut par conſéquent, pour les croire & y adhérer, un ſecours particulier & ſurnaturel qui eſt un don de Dieu. (*a*) Nous recevons l'habitude de ce don précieux dans le

[*a*] S. Paul nous apprend, Ep. Philipp. Ch. 1. que la Foi eſt un don de Dieu. *Vobis donatum eſt pro Chriſto .... ut in eum credatis*, & Jeſus-Chriſt nous le dit lui-même, [Ch. 6. de S. Jean :] *Nemo poteſt venire ad me, niſi Pater .... traxerit eum.*

Baptême, & pour en exercer les Actes, Dieu n'en refuſe jamais la grace à ceux qui la lui demandent. *Petite & dabitur vobis*. Matth. 7. 7.

Il faut obſerver 4°. que les Dogmes & les Myſtères & toutes les vérités que Dieu a révélées aux hommes & qui ſont l'objet de notre foi, ſont renfermées & comme dépoſées dans l'Ecriture Sainte & dans la Tradition. L'Ecriture Sainte eſt la Parole de Dieu, écrite & contenue dans l'Ancien & le Nouveau Teſtament. La Tradition eſt la Parole de Dieu qui n'eſt point écrite dans les Livres Saints, mais qui nous eſt venue depuis Jeſus-Chriſt, comme par ſucceſſion, par la voie des Apôtres & de leurs Succeſſeurs. Or cette Parole Divine, ſoit qu'elle ſoit venue à nous par le canal de l'Ecriture Sainte ou par celui de la Tradition, étant également la Parole de Dieu, elle exige également notre foi & notre ſoumiſſion. (*a*)

(*a*) Les Proteſtans n'admettent point la Tradition pour régle de notre Foi; mais il eſt aiſé de leur montrer qu'ils ſe trompent: car 1°. c'eſt un article fondamental de notre Foi, qu'il y a une Ecriture révélée de Dieu: or nous ne connoiſſons point cette vérité par l'Ecriture, c'eſt donc par la Tradition? Il en eſt de même du nombre des Livres Canoniques. 2°. C'eſt une vérité de foi que

Il faut obſerver 5°. que pour que notre foi ſoit ferme & vraiment divine, il ne ſuffit pas de croire & d'être aſſuré que tout ce que contiennent les Livres Saints eſt la pure Parole de Dieu. Car comme cette divine Parole n'eſt pas toujours exprimée en des termes clairs & précis, & que d'ailleurs on pourroit la prendre dans un ſens qui n'eſt pas le véritable,

le Baptême conferé par les Hérétiques eſt bon, que pour baptiſer valablement, il faut que celui qui baptiſe prononce ces paroles : *Je te baptiſe, Au Nom du Pere*, &c. Que le Baptême par infuſion n'eſt pas moins bon que celui qui ſe donne par immerſion. Or, il n'eſt pas parlé dans l'Ecriture de toutes ces choſes ; cependant les Proteſtans les croyent avec nous comme des articles de Foi. Il y a donc, avec l'Ecriture, encore une autre voie par laquelle Dieu nous a révélé les vérités ſacrées, qui eſt la Tradition. Auſſi S. Paul écrivant aux Theſſalon. 1. Ch. 2. *les exhorte de retenir les Traditions & les enſeignemens qu'ils ont reçus de lui, ſoit par ſa parole, ſoit par ſes Lettres* : d'où S. Chryſoſtome tire cette conſéquence, *que par ces paroles, il paroît clairement que les Apôtres n'ont pas donné tous leurs enſeignemens par écrit, mais qu'il y en a pluſieurs qu'ils n'ont pas écrits : & que les uns & les autres doivent être crus.* Après quoi il conclut qu'il faut recevoir la Tradition de l'Egliſe. *C'eſt pourquoi*, dit-il, *nous eſtimons qu'il faut ajouter foi à la Tradition de l'Egliſe, & que quand on dit qu'une choſe vient de tradition, il faut en demeurer-là, ſans rien demander davantage.* S. Chryſoſt. 1. Ep. Theſſal.

comme l'ont toujours fait les Hérétiques, (*a*) nous pourrions nous tromper comme eux, * & notre foi n'auroit rien d'af-

* *Euntes docete omnes gentes.... Ecce ego vobiſcum ſum omnibus diebus uſque ad conſummationem ſæculi.* Matth.

Qui vos audit me audit, Luc. 10.

Ego rogabo Patrem & alium paraclitum, dabit vobis ut maneat vobiſcum in æternum.... Ille vos docebit omnia & ſuggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis..... Docebit vos omnem veritatem. Joan. 14.

(*a*) Les Proteſtans prétendent pouvoir diſcerner par eux-mêmes les Livres Canoniques de ceux qui ne le ſont pas, & connoître le vrai ſens des ſaintes Ecritures ; mais l'oppoſition qui ſe trouve entre eux, quand ils entreprennent de le faire, les trahit, & les confond. Par exemple, d'un côté Luther, les Centuriateurs de Magdebourg, Chemnitius, & preſque tous les autres Lutheriens rejettent l'Epître aux Hébreux, comme contenant une Doctrine fauſſe & contraire à celle de l'Apôtre. Mais de l'autre côté, Calvin, Béze & tous les Calviniſtes y trouvent une Doctrine toute céleſte & la mettent au nombre des Livres divins. Il en eſt de même de l'Epître de S. Jacques & de l'Apocalypſe, que Luther rejette & que Calvin admet. La même oppoſition ſe trouve par rapport au ſens des ſaintes Ecritures. Luther entend ce paſſage de l'Evangile : *Ceci eſt mon Corps*, d'une préſence réelle & ſubſtantielle de J. C. dans l'Euchariſtie, Zuingle, au contraire, dit que J. C. n'y eſt qu'en figure, & Calvin qu'il y eſt réellement, mais ſeulement par la Foi. Or, lequel des trois a rencontré juſte ; car tous les trois ne peuvent pas avoir dit vrai, puiſ-

ſuré ſi nous n'avions pas un moyen ſûr & infaillible pour connoître, & ce qui a été révélé, & dans quel ſens il l'a été. Il a donc été de la ſageſſe & de la bonté de J. C. de nous procurer ce moyen, ſans lequel, tout ce que lui & ſes Apôtres ont enſeigné nous ſeroit inutile. C'eſt ce qu'il a fait en promettant à ſes Apôtres, & en leur perſonne à leurs Succeſſeurs, qu'il ſeroit avec eux, tous les jours, juſques à la conſommation des ſiècles : (*a*) & qu'il les aſſiſteroit pour qu'ils en-

que leurs explications ſont contradictoires ? Tout cela prouve bien l'inſuffiſance de nos lumières, & la néceſſité d'une autorité divine, ſouveraine & infaillible, telle qu'eſt celle que J. C. a accordée à ſon Egliſe.

[*a*] Tout conſiſte, dit M. Boſſuet, [Inſtruct. ſur l'Egliſe] à bien concevoir ces lignes de l'Evangile : *Allez, enſeignez toutes les Nations..... Voilà que je ſuis avec vous en tout tems, juſques à la conſommation des ſiècles*, où J. C. a promis en termes clairs & précis, & auſſi clairs que le Soleil, d'être tous les jours avec les Paſteurs de ſon Egliſe, juſqu'à la fin des ſiècles : J. C. comprend en ces ſix lignes toutes les voies qui menent à la vérité.

S. Auguſtin a reconnu de même, que ces paroles : *Allez*, &c, ne regardoient pas ſeulement les Apôtres, mais encore leurs Succeſſeurs. *Nec Dominus illis tantum Apoſtolis, quibus ſe vivum, etiam poſt reſurrectionem, dignatus eſt oſtendere, ſed & nobis. Nam illis loquebatur, & nos ſignificabat, cum diceret : ecce ego vobiſcum ſum omnibus*

ſeignaſſent toujours la vérité, enſorte que qui les écouteroit, l'écouteroit lui-même. Ainſi les Evêques qui ſont les Succeſſeurs des Apôtres, étant unis au Pape qui a ſuccedé à S. Pierre dans ſes prérogatives de Vicaire de J. C. & de Chef viſible de ſon Egliſe, ſont le Tribunal infaillible & toujours ſubſiſtant, établi par J. C. pour décider qu'elles ſont les vérités révélées, & quel eſt leur véritable ſens.

C'eſt-là ce qu'on appelle l'Egliſe enſeignante contre laquelle les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais ! également infaillible, ſoit que les Evêques unis de Communion avec le Souverain Pontife ſoient aſſemblés en Concile, ou qu'ils ſoient diſperſés, J. C. leur ayant dit indéfiniment, ſans aucune diſtinction : *voilà que je ſuis avec vous tous les jours, juſqu'à la conſommation des ſiècles.* (*a*) Matth. 26. 18. 19 & 20.

Il faut obſerver 6°. que de toutes les

diebus, &c, numquid illi hic futuri erant uſque ad conſummationem ſæculi. S. Auguſt. enarr. in Pſal. 48. Serm. 1.

[*a*] Si le S. Eſprit a promis à l'Egliſe univerſelle de l'aſſiſter indéfiniment contre les erreurs; donc contre toutes; & ſi contre toutes, donc toujours. *M. Boſſuet, Inſt. Paſt. ſur l'Egl.*

Egliſes qui croyent en J. C., telles que ſont les Egliſes des Grecs Shiſmatiques, des Luthériens, des Calviniſtes, des Catholiques Romains, &c. il n'y en a qu'une ſeule qui puiſſe être véritable, car J. C. n'a fondé qu'une Egliſe qu'il a aimée, & pour laquelle il s'eſt livré lui-même. (Epheſ. C. 5.) Il n'a preſcrit qu'un ſeul Culte extérieur, & il n'y a, dit S. Paul, qu'un Seigneur, qu'une Foi, qu'un Baptême. *Epheſ.* 4. (*a*) Or toutes ces Egliſes différent entr'elles, non-ſeulement par le Culte religieux qu'elles rendent à Dieu, mais encore par la diverſité des articles de leur créance, l'une admettant ce que l'autre rejette, ou croyant comme une vérité de foi le contradictoire de ce que l'autre croit. Jeſus-Chriſt n'eſt donc pas le Fondateur de toutes ces Egliſes ? autrement il ſe ſeroit contredit, & auroit enſeigné le pour & le contre, ce qui fait horreur à penſer. Entre toutes ces différentes Egliſes, il n'y en a donc qu'une ſeule qui ſoit la véritable.

[*a*] S. Cyprien dans l'Epître 4. *ad plebem univerſam*, dit : que comme il n'y a qu'un Dieu & un J. C. auſſi, il n'y a qu'une Egliſe & une Chaire que Notre-Seigneur a fondées ſur S. Pierre.

Il faut remarquer que les Proteſtans reconnoiſſent l'autorité des Peres des quatre premiers ſiécles.

Il faut obſerver 7°. que cette ſeule véritable Egliſe, eſt l'Egliſe Catholique qu'on appelle Romaine. 1°. Parce qu'elle ſeule directement & ſans interruption, tire ſon origine de Jeſus-Chriſt. 2°. Parce qu'elle ſeule eſt gouvernée par des Evêques qui en remontant de ſiècle en ſiècle par une ſucceſſion non interrompue, ont été ordonnés par les Apôtres, & leur ont ſuccédé. (*a*) 3°. Parce qu'elle ſeule

[*a*] Nous confondons les Hérétiques, dit S. Irénée, L. 3. C. 3. en leur montrant la Foi que l'Egliſe de Rome, qui eſt la plus grande, la plus ancienne & la plus connue de toutes, a reçu de ſes glorieux Fondateurs, S. Pierre & S. Paul, qui eſt parvenue juſques à nous, par la ſucceſſion de ſes Evêques.

Tertullien oblige les Hérétiques à compter leurs Evêques, comme l'Egliſe Romaine comptoit les ſiens depuis S. Pierre juſqu'à ce tems-là. *Lib. de Præſat.*

Comptez-nous, diſoit auſſi S. Auguſtin aux Donatiſtes, comptez-nous vos Evêques, depuis le Siége de S. Pierre & faites-nous voir comme ils ſe ſont ſuccédés les uns aux autres. Cette Chaire, eſt la pierre que les ſuperbes portes de l'enfer ne renverſeront jamais.

S. Auguſtin en expliquant cet article du Symbole : *Je crois en l'Egliſe Catholique*, dit : (L. 1. de Symbol. ad Catechumen.) C'eſt l'Egliſe Sainte qui eſt une, qui eſt véritable, l'Egliſe Catholique qui combat toutes les Héréſies, elle peut bien combattre, mais elle ne peut jamais être ſurmontée. Tou-

a pour Chef visible le Successeur de saint Pierre, qui est le centre de l'unité, & cette Pierre sur laquelle Jesus-Christ a bâti son Eglise. (*a*) *Matth.* 16. 18. Nulle autre

res les Héréſies ſont ſorties d'elle comme des branches inutiles coupées de la vigne, & quant à elle, elle demeure ſur ſa racine, ſur ſa charité, les portes de l'enfer ne la ſurmonteront jamais.

(Ce titre précieux & incommunicable, de véritable Egliſe de J. C. appartient uniquement) à cette Egliſe qui a l'étendue, l'antiquité, la ſucceſſion des Chaires non interrompue depuis les Apôtres, & l'adhérence à la Chaire Apoſtolique de S. Pierre. *Bayle. Tom.* 3. *pag.* 524.

[*a*] Quand J. C., dit M. Boſſuet, a dit à ſes Apôtres: Je ſuis avec vous, Pierre y étoit avec les les autres, mais il y étoit avec ſa prérogative comme le premier des diſpenſateurs; il y étoit avec le nom myſtérieux de Pierre que J. C. lui avoit donné, pour marquer la ſolidité & la fermeté de ſon miniſtère; il y étoit enfin, comme celui qui devoit le premier annoncer la Foi au nom de ſes Freres les Apôtres, les y confirmer, & par-là devenir la pierre ſur laquelle ſeroit fondé un édifice éternel. J. C. a parlé à ſes Succeſſeurs comme il a parlé à ceux des autres Apôtres, & le miniſtere de Pierre eſt devenu ordinaire & fondamental dans toute l'Egliſe. Qu'on ne diſe point que ce miniſtere de Pierre finit avec lui, ce qui doit ſervir de ſoutien à une Egliſe éternelle ne peut avoir de fin..... Pierre parlera toujours dans ſa Chaire, c'eſt ce que confirment ſix cents Evêques au Concile de Calcedoine. S. Paul revenu du troiſiéme Ciel, vient voir Pierre, afin de donner la forme aux ſiécles futurs, & qu'il demeurât établi à jamais, que quelque doc-

autre Egliſe que l'Egliſe Catholique Romaine ne réunit en ſoi ces marques & ces caractères de la véritable Egliſe de Jeſus-Chriſt ; car on ſçait qui eſt l'Auteur de toutes les autres Sociétés ; on connoît le tems de leur origine, & on peut leur dire : *vous n'étiez pas hier.* Mot par lequel ſeul, Tertullien ſoutient avec raiſon, qu'on peut réfuter invinciblement, ſans entrer dans la diſcuſſion des Dogmes, toutes les Sociétés ſéparées de l'Egliſe. (Tertull. contr. Præx.) De plus, les unes, ou n'ont point d'Evêques, quoi-S. Paul diſe que le S. Eſprit a établi les Evêques pour gouverner l'Egliſe de Dieu. (Act. C. 20. V. 28.) Ou elles n'en ont point de légitimement ordonnés. Enfin, aucune de toutes ces Sociétés ne reconnoît le Succeſſeur de S. Pierre pour le Chef viſible de l'Egliſe ; l'Egliſe Catholique Romaine eſt donc la ſeule véritable.

Enfin, il faut obſerver que l'Egliſe Ca-

docte, quelque Saint qu'on fût, il faut voir Pierre..... Rome deſtinée à être le Chef de la Religion & de l'Egliſe, doit devenir par cette raiſon la propre Egliſe de S. Pierre ; ainſi fut fixée à Rome la Chaire éternelle ; c'eſt-là cette Egliſe Romaine, qui enſeignée par S. Pierre & ſes Succeſſeurs, ne connoît point d'héritier. *M. Boſſuet, Inſtr. ſur l'Egl. & Diſc. à l'aſſembl. du Clergé en 1682.*

tholique Romaine eſt la ſeule dans laquelle on puiſſe ſe ſauver ; (*a*) c'eſt ce qui ſuit néceſſairement de ce que nous venons de dire, car l'Egliſe Romaine étant l'unique qui ait été fondée par Jeſus-Chriſt, & la ſeule où ſe trouve la Foi véritable ſans laquelle on ne peut ni plaire à Dieu ni être être juſtifié, il s'enſuit évidemment que c'eſt uniquement dans ſon ſein qu'on trouve la juſtification & le ſalut, & que quiconque, comme dit S. Jerôme, mange l'Agneau hors de cette maiſon, eſt un profane, & que celui qui ne ſera point trouvé dans cette Arche périra. (S. Jérôme, Ep. Damas.)

[*a*] L'Egliſe Romaine eſt toujours Vierge, la Foi Romaine eſt toujours la Foi de l'Egliſe ; on croit toujours ce qu'on a cru ; la même voix retentit partout, & Pierre demeure dans ſes Succeſſeurs, le fondement des Fidéles, c'eſt J. C. qui l'a dit, le Ciel & la terre paſſeront plutôt que ſes paroles. *M. Boſſuet, Diſc. à l'Aſſembl.* 1682.

Je n'ai d'attache ſur la terre, [dit M. Paſcal, Lett. Provinc. 17.] qu'à la ſeule Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, dans laquelle je veux vivre & mourir, & dans la Communion avec le Pape ſon ſouverain Chef.

Les bonnes œuvres, les auſtérités, le Martyre même, ne ſauveroient pas celui qui ſeroit hors de la Communion du Chef de l'Egliſe, qui eſt le Pape. *Penſée de M. Paſcal, part.* 28.

Les Proteſtants (*a*) dans la Communion deſquels nous croyons qu'on ne peut ſe ſauver, avouent & reconnoiſſent eux-mêmes qu'on peut ſe ſauver dans la nôtre, comme ils l'ont déclaré pluſieurs fois, & la raiſon qu'ils en donnent nous eſt encore bien favorable ; c'eſt que, di-

[*a*] Lorſqu'en 1707. la Princeſſe Chriſtine de Wolfembutel fut ſur le point d'épouſer l'Archiduc Charles d'Autriche, connu depuis ſous le nom de Charles VI. Les Docteurs Luthériens d'Helmſtal, qu'elle conſulta pour ſçavoir ſi elle pourroit renoncer au Proteſtantiſme, lui répondirent le 28 Avril 1707. qu'elle pouvoit ſe ſauver également dans la Religion Romaine. *Mémoire Chronol.* 1707.

Melancton interrogé par ſa Mere quelle étoit la meilleure Religion ? *La nouvelle*, dit-il, *eſt la plus plauſible, & l'ancienne eſt la plus ſûre.* Mem. Trévoux 1707. p. 1340.

Luther lui-même parle de la ſorte dans ſes Ouvrages, Tom. 4. pag. 320. *Nous ſçavons que dans le Papauté ſe trouve la vraie Ecriture Sainte, le vrai Baptême, les vrais Sacremens, le vrai pouvoir des Clefs pour remettre les péchés, le vrai miniſtre de la Parole de Dieu, la vraie Miſſion pour l'annoncer, le vrai Catéchiſme, le véritable Chriſtianiſme, bien plus, le noyau du vrai Chriſtianiſme.* Mém. Chronol. 1707.

M. Claude dit dans ſa défenſe de la Réformation, que le fond & l'eſſence du Chriſtianiſme eſt demeuré entier dans l'Egliſe Romaine.

M. Jurieu dit auſſi, qu'on peut paſſer du Calviniſme à l'Egliſe Romaine ſans riſquer ſon ſalut. *Syſt.* 158.

ſent-ils, nous tenons & nous croyons tous les articles fondamentaux qu'exige la vraie foi. Pourquoi, dira-t'on après cet aveu, ne rentrent-ils pas dans le ſein de l'Egliſe? C'eſt qu'ils ſe ſont fait une Religion fort commode, il en couteroit trop pour la quitter: on ſe perſuade donc qu'on peut s'y ſauver comme dans toute autre, ce qui fait qu'on y demeure.

Au reſte, il eſt bien conſolant pour nous de voir qu'avec quelques ennemis de la Religion Chrétienne, que nous ayons affaire, ſoit Athées, ſoit Déiſtes, ſoit Hérétiques, s'ils ne ſe rendent pas aux preuves que nous leur produiſons pour nous & contre eux, du moins tous reconnoiſſent qu'on ne court aucun riſque dans notre Religion.

Demeurons-y donc fermes & inébranlables dans cette ſainte Religion, & ne penſons qu'à pratiquer fidélement tout ce qu'elle nous preſcrit, ne ceſſons point de remercier Dieu de nous y avoir fait naître & élever; conjurons-le de nous y conſerver juſques à la fin de nos jours. Rappellons-nous, dans nos tentations contre la Foi, les puiſſans motifs que nous avons de croire tout ce qu'elle nous enſeigne; ſervons-nous de ces mêmes motifs pour ramener à la vérité ceux de nos Freres

qui s'en ſeroient écartés ; ſurtout n'oublions jamais que la véritable Religion ne ſe trouve que dans l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine ; que c'eſt à elle ſeule que Jeſus-Chriſt a donné le pouvoir d'en enſeigner & d'en expliquer tous les Dogmes par l'organe des premiers Paſteurs unis à leur Chef, & qu'ainſi les écouter & leur obéir, penſer & juger comme eux, c'eſt la voie courte, facile & en même-tems ſûre & infaillible pour ne point tomber dans l'erreur (*a*), & pour vivre dans la paix & la tranquillité au milieu des troubles & des agitations qui s'élevent de tems en tems dans le ſein de l'Egliſe, Dieu les permettant pour mettre notre fidélité à l'épreuve & nous fournir un ſujet de mérite.

Nous finiſſons par ce bel endroit de ſaint Auguſtin, qui confirme ce que nous venons de dire ſur la Religion & ſur l'Egliſe.

« La véritable Religion, dit ce Pere, » ne peut être embraſſée par l'homme

[*a*] La vraie régle de la Foi, & la ſeule qui ſoit proportionnée aux hommes, c'eſt d'établir ſa croyance ſur la plus grande autorité viſible, & de s'arrêter-là ſans examiner davantage. *M. Nicole, Eſſ. de Morale ſur l'Ev. du Mardi 2e Sam. de Caréme.*

» ſans le ſecours d'une autorité grave, à » laquelle il ſoit juſte & raiſonnable de » ſe ſoumettre, & il faut croire d'abord » des choſes que l'on ne concevra qu'a- » près s'être rendu digne d'en avoir l'in- » telligence par une ſage conduite. » Mais comment connoître à quelle autorité il eſt juſte & raiſonnable de nous ſoumettre ? « La Sageſſe de Dieu y a pourvû, » répond ſaint Auguſtin, par les Oracles » des Prophétes, par l'humanité & la » Doctrine de Jeſus-Chriſt, par les voya- » ges des Apôtres, par les ſouffrances des » Martyrs, par les gibets auxquels ils ont » été attachés, par le ſang qu'ils ont ré- » pandu, par la mort qu'ils ont ſoufferte, » par la vie édifiante & exemplaire des » Saints, & par les miracles qui ont été » opérés dans les lieux, les tems & les » circonſtances convenables ; Dieu nous » ayant donc donné un ſecours ſi puiſ- » ſant, & nous ayant fourni & fait voir » un progrès ſi prodigieux & ſi admirable, » pouvons-nous faire la moindre diffi- » culté de nous jetter avec confiance, & » de nous tenir dans le ſein d'une Egliſe, » dont l'autorité s'eſt établie juſqu'à ſe » faire connoître par tout le genre hu- » main, depuis le Siège Apoſtolique, en » ſuivant la ſucceſſion des Evêques, mal-

» gré tous les efforts inutiles des Héré-
» tiques, qui ont été condamnés en par-
» tie par la croyance même des Peuples,
» par le poids des déciſions des Conciles,
» & encore par l'éclat & la majeſté des
» miracles. Diſons donc que ne vouloir
» pas reconnoître cette autorité comme
» la plus reſpectable, & refuſer de s'y
» ſoumettre, c'eſt aſſurément le comble
» de l'impiété, ou l'effet d'une arrogance
» qui nous précipite dans l'abyme. »

Ajoûtons à ce beau texte de S. Auguſtin, la belle expoſition qu'en a faite un ſçavant Evêque de nos jours.

L'autorité viſible, dit-il, eſt un caractère ſi particulier de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, que les Religions Anti-Chrétiennes ne peuvent ni l'obſcurcir, ni l'imiter; cette autorité lui eſt acquiſe par un aſſemblage unique de tous les traits qui peuvent attirer l'attention & l'admiration. Miracles conſignés dans les monumens les plus authentiques : établiſſement ſans aucun ſecours humain, & contre tous les obſtacles; Martyrs de tout pays, de toute condition, de tout ſexe, de tout âge : Doctrine ſi ſainte & en même-tems ſi efficace, qu'elle a détruit dans le monde le regne de l'idolâtrie, réformé les fauſſes idées des Philoſophes, rendu à la Loi na-

turelle toute ſa pureté, introduit parmi les hommes les plus ſublimes & les plus héroïques vertus : ſucceſſion de miniſtere & de Paſteurs, continuée ſans interruption au milieu des viciſſitudes humaines, depuis les Apôtres juſqu'à nous : & rendue véritablement univerſelle dans le ſtyle de l'Ecriture..... Tels ſont les avantages dont le concours aſſure, ſuivant ſaint Auguſtin, à l'Egliſe Chrétienne, cette autorité qui découvre aux hommes la vérité, & les diſpenſe d'un examen dont ils ſont incapables. *Homini non volenti verum intueri ut ad id fiat idoneus, authoritas præſto eſt, &c.* (M. l'Evêque du Puy.)

TÉMOIGNAGES
DES JUIFS
ET
ET DES PAYENS,
En faveur de la Religion Chrétienne.

AVERTISSEMENT.

LORSQUE l'Incrédule ſe trouve accablé ſous le poids du témoignage des Peres & des Docteurs de l'Egliſe, il tâche de s'échapper en diſant qu'il n'eſt pas étonnant que des Chrétiens parlent en faveur du Chriſtianiſme : qu'il faut qu'on lui produiſe des Auteurs qui ne ſoient pas de cette Religion, qu'il les écoutera, & que leur témoignage ne lui ſera pas ſuſpect. Or nous avons de quoi le ſatisfaire : nous lui préſentons des Juifs & des Payens qui ont parlé du Meſſie, du tems où il a dû venir, de Jéſus-Chriſt, de ſa vie, de ſes miracles, &c ; & ce ſont des Juifs & des Payens d'un nom diſtingué, & qui vivoient du tems,

ou peu avant & après l'établiſſement de la Religion. Au reſte, ce n'eſt que par pure grace & ſurabondance de droit que nous produiſons ici le témoignage des Juifs & des Payens : car, quand même ils n'auroient rien dit de favorable à la Religion, elle n'en ſeroit pas moins ſolidement établie ; elle a bien d'autres preuves. De plus, le témoignage des Peres & des Docteurs de l'Egliſe ne perd rien de ſa force & n'eſt pas recuſable par la raiſon qu'ils étoient Chrétiens : car, outre que pluſieurs d'entr'eux de Payens ſe ſont faits Chrétiens, leur vaſte érudition & la pureté de leurs mœurs les rendent infiniment reſpectables & dignes d'être crus ſur des vérités qu'ils avoient étudiées à fond, ſur leſquelles il

étoit de leur intérêt de ne pas ſe tromper, & dont ils ont été ſi convaincus qu'ils les ont ſoutenues même aux dépens de leur vie. Au reſte, ſi l'Incrédule ne veut admettre de Religion, que celle qui a le ſuffrage de ſes propres ennemis; qu'il renonce donc à l'Athéiſme & au Déiſme, car il n'y a que les Athées & les Déiſtes qui en ayent parlé favorablement. Quoi qu'il en ſoit, qu'il liſe ce que nous lui préſentons, & qu'il y réfléchiſſe. Ce n'eſt pas-là, nous le répétons, ſur quoi eſt fondée la Religion Chrétienne; mais c'eſt une marque que tout concourt, ſacré & profane, amis & ennemis, à lui rendre la juſtice qu'elle mérite & à confirmer les preuves de ſa Divinité.

Nous avertiſſons que cette partie du recueil n'eſt compoſée, comme les précédentes, que de ce que nous avons trouvé de mieux dans les Auteurs modernes, relativement à notre objet.

TÉMOIGNAGES DES JUIFS ET DES AUTEURS PAYENS,

En faveur de la Religion Chrétienne.

TEMOIGNAGES DES JUIFS.

1°. IL eſt certain que Jéſus-Chriſt a paru au tems préciſément que les Juifs attendoient le Meſſie. Nehumias, Docteur Juif, qui vivoit 50 ans avant Jéſus-Chriſt, annonça, ſur les 70 ſemaines de Daniel, qu'avant que 50 ans fuſſent écoulés, on verroit l'accompliſſement de cet Oracle. On voit auſſi que les Juifs envoyerent demander en ce tems-là à Jean-Baptiſte, s'il n'étoit point le Meſſie. La femme Samaritaine dit à Jéſus-Chriſt qu'elle ſçavoit que le Chriſt alloit paroître.

II. Partie.

2°. On voit dans l'Evangile, que les Phariſiens reconnoiſſoient la vérité des miracles de Jéſus-Chriſt, & qu'ils ſe contentoient de les décrier, ſur ce qu'il les opéroit le jour du Sabbat. Les Juifs, de tems en tems, en ont fait l'aveu; & on peut voir dans leur Talmud (*a*), que la tradition des miracles de Jéſus-Chriſt s'eſt conſervée parmi eux juſqu'à ce jour. Il eſt vrai qu'ils les ont attribués à la magie & au ſecret que Jéſus-Chriſt avoit trouvé de prononcer le nom de *Jehova* d'une certaine façon. Mais peu nous importe, pourvu qu'ils avouent la réalité des faits en queſtion.

3°. Un témoignage bien illuſtre & bien déciſif de la Divinité de Jéſus-Chriſt eſt le fameux paſſage de Joſeph, tiré du dix-huitiéme Livre des *Antiquités Judaïques*. Après le récit d'une ſédition réprimée par *Pilate*, où les Juifs avoient montré

(*a*) On croit que les Compilateurs du Talmud n'ont travaillé qu'au cinquiéme ſiécle; mais, en recueillant des Traditions antérieures, on trouve bien des invectives contre Jéſus-Chriſt dans cette compilation. Mais, avec ces invectives, on ne trouve pourtant aucune piéce qui aille à contredire directement l'Hiſtoire Evangélique, ni aucun fait allégué contre la perſonne de N. S. ſinon la vieille & impertinente accuſation de magie & de ſcience Caballiſtique. *M. Vernet.*

un grand zèle pour leur loi ; voici comment parle cet Hiſtorien :

» En ce tems-là, (c'eſt-à-dire, au » tems de Ponce Pilate) vivoit Jéſus, » homme ſage ; ſi toutefois on doit l'appeller homme, car il faiſoit des œuvres admirables. Il enſeignoit la vérité » à ceux qui prenoient plaiſir d'en être » inſtruits, & il attira à lui pluſieurs » Juifs & même beaucoup de Gentils. » Il étoit le Chriſt : il fut accuſé devant » Pilate par les principaux de notre nation, & Pilate le fit crucifier. Ceux » qui l'avoient aimé durant ſa vie, ne » l'abandonnerent point après ſa mort ; » parce que, trois jours après, il leur » apparut vivant & reſſuſcité. Les SS. » Prophêtes avoient prédit ces choſes de » lui, & pluſieurs autres merveilles. » C'eſt de lui que les Chrétiens, que » nous voyons encore aujourd'hui, ont » tiré leur nom «.

Ce paſſage eſt totalement déciſif, & ſa force eſt telle, que quelques Auteurs du dernier ſiécle n'ont pu l'affoiblir qu'en ſuppoſant qu'il avoit été inſéré dans l'ouvrage, dans les tems poſtérieurs, par une main étrangere. Une allégation ſi foible contre une autorité ſi grande, ne peut

ſe mettre en parallele. Rien de plus aiſé que de dire froidement qu'un ouvrage a été falſifié ; mais la difficulté eſt de le prouver. Il faut donc nous dire par qui, & dans quel tems, & qu'on le prouve par des témoignages irréfragables. Qu'on nous explique comment il a pu ſe faire qu'un livre auſſi prodigieuſement répandu que celui de Joſeph, traduit en tant de langues différentes, ait pu échapper durant tant de ſiécles à la critique, qui n'eût pas manqué de s'élever, ſi les manuſcrits originaux n'avoient pas renfermé le paſſage dont il eſt queſtion. Auſſi n'oppoſe-t-on à l'authenticité de ce paſſage que des ſoupçons & des conjectures : moyens inſuffiſans pour ôter à Joſeph un paſſage qui, depuis le ſiécle d'Euſebe juſqu'au ſeiziéme, a toujours fait partie de ſon Hiſtoire.

Voici quelques preuves qui en conſtatent la vérité :

1°. En effet, ſi ce témoignage eût été ajouté après coup, par quelque Chrétien, dans un ou pluſieurs exemplaires de Joſeph, on en trouveroit ſans doute où ce paſſage ne ſe liroit point ; étant moralement impoſſible que l'impoſteur eût falſifié tous les exemplaires de l'Hiſtoire des

Antiquités. Cependant, de tous les manuſcrits (*a*) de Joſeph, ſoit Grecs, ſoit Latins, que l'on conſerve dans les bibliothéques de France, d'Allemagne, d'Italie & des autres parties de l'Europe, dont quelques-uns ſont même venus d'Aſie, il n'y en pas un où ce paſſage ne ſe trouve. Ceux qui traduiſirent en Hébreu les livres des Antiquités, l'y conſerverent; & Robert (*b*) Canut, Prieur d'un monaſtere d'Oxford au douziéme ſiécle, en avoit deux exemplaires où ce témoignage ſe liſoit en Hébreu, d'autres d'où on l'avoit effacé. Le Comte de Windiſgratz en avoit un ſemblable à Rome, & c'eſt apparemment le même dont Baronius dit que comme on y avoit voulu vérifier l'endroit où Joſeph parle de Jéſus-Chriſt, on avoit reconnu viſiblement qu'on l'y avoit effacé.

Apud Fabricius, ubi ſupra. p. 238.

Baronius, ad an. 34. n. 226.

2°. Ce paſſage a auſſi été cité par Euſebe, & cet Hiſtorien étoit ſi perſuadé de ſon authenticité, qu'il ne fait point de difficulté de l'objecter aux Juifs mêmes

Euſeb. L. 1. Hiſt. Ec. c. 11.

Id. L. 3. demonſtr. ev. c. 5.

(*a*) Voyez ce que les ſçavans qui les ont vus en diſent au troiſiéme Tome de la Bibliothéque Grecque de Fabricius, p. 237.

(*a*) *Robert. Canut, qui circa an. Chr.* 1170 : *ita Cavæus ex inedito Cambranſis libr. de Inſtitut. Principis.*

& aux Gentils, comme un témoignage inconteſtable, reconnu de tout le monde pour être véritablement de Joſeph. Saint Jérôme l'a inſéré tout entier dans ſon catalogue des hommes illuſtres; mais parce qu'en traduiſant ces paroles de Joſeph, *il étoit le Chriſt*, ce Pere avoit mis dans ſa verſion, par forme d'explication & de paraphraſe, *on croyoit qu'il étoit le Chriſt.* Sophrone, qui traduiſit en Grec ce livre de Saint Jérôme, reſtitua cet endroit comme il étoit dans Joſeph, & comme nous l'y liſons encore aujourd'hui: Jéſus *étoit le Chriſt.* Au ſurplus, la manière dont ces deux Ecrivains rapportent ces paroles, fait voir qu'ils ne les ont pas copiées d'Euſebe, & qu'ils avoient les ouvrages de Joſeph ſous leurs yeux. On doit dire la même choſe de Ruffin, de ſaint Iſidore, de Peluze, de Sozomene & de Suidas. Tous ont rapporté le paſſage de Joſeph; mais avec certaines différences, qui prouvent clairement qu'ils ne ſe ſont point copiés l'un l'autre, mais qu'ils ont eu recours à l'original. Il eſt encore cité, comme étant inconteſtablement de Joſeph, par Hégeſippe, par Cedrene, par Nicephore Calliſte, par Jean de Sarisbury, par Haimon, & par un grand nombre d'écri-

Hieron. in Catalog. c. 13.

Iſidor. L. 4. Ep. 225.

Sozom. L. 1. hiſt. c. 1.

Suidas 1. p. 1261.

Hegeſip. L. 2. de excidio Hieroſ. c. 12. &c.

vains du moyen & du dernier âge.

3. Et certes il étoit de la ſincérité de Joſeph & de l'amour qu'il avoit pour la vérité, de rapporter dans ſon Hiſtoire ce qu'il avoit vu de ſes yeux, & de ne point affecter d'obſcurcir par ſon ſilence, ce qui étoit plus clair que les rayons du ſoleil. Auſſi voit-on par la ſuite de ſon Hiſtoire, qu'il n'évitoit point de parler de Jéſus-Chriſt; puiſqu'en rapportant la mort de Saint Jacques, il ne le déſigne pas autrement que par la qualité de frere de Jéſus appellé le Chriſt.

Iſid. L. 4. ep. ep. 225.

Joſeph. L. 20. Antiq. c. 8.

Voici comment cet auteur (*a*) s'exprime ſur le compte de ce Saint Apôtre : » *Ananus* le jeune, Grand Sacrificateur, » homme violent & audacieux, de la » ſecte des Sadducéens, prit le tems de » la mort de *Feſtus* & qu'*Albinus* n'é- » toit pas encore arrivé, pour aſſembler » un conſeil devant lequel il fit venir » Jacques, frere de *Jéſus* nommé le » *Chriſt*, & quelques autres; les accuſa

(*a*] Ce paſſage, touchant Saint Jacques, ne ſçauroit être conteſté : car, outre qu'il ſe trouve dans tous les exemplaires de Joſeph, il eſt fort bien lié avec ce qui précéde & ce qui ſuit; & il a été cité par Origene contre Celſe, L. 1 & 2, & dans ſon Commentaire ſur le treiziéme chapitre de ſaint Matthieu, par Euſeb. Hiſt. Eccl. L. 2, ch. 2, & par ſaint Jérôme *de Scriptor. Eccl.*

» d'avoir contrevenu à la loi, & les fit
» condamner à être lapidés. Cette ac-
» tion déplut extrêmement à tous ceux
» des Habitans de Jéruſalem qui avoient
» de la piété & un véritable amour pour
» l'obſervation de nos loix, &c «. Les
Ibid. c. 7. louanges que Joſeph donne à Saint Jean-Baptiſte, dont le miniſtere avoit été de faire reconnoître *Jéſus* pour le *Chriſt*, ſont encore une preuve qu'il ne craignoit pas de faire connoître dans ſon Hiſtoire celui qui étoit reconnu pour le Meſſie.

Le Juif Tryphon, diſputant avec Saint Juſtin Martyr, ne forme point contre Jéſus-Chriſt ni contre les Apôtres, d'autre accuſation que celles que nos Ecrivains ſacrés ont eu la bonne foi de nous rapporter ; & les Livres des Rabbins, tant anciens que modernes, ne font autre choſe que répéter les mêmes invectives que nous avons déja vues : *ſéducteur*, *blaſphémateur*, *enchanteur*, &c. Voilà les épithetes qu'ils prodiguent à Jéſus. Mais nul fait nouveau, nulle anecdote particuliere ſur ſes mœurs ; nulle tradition qui déshonore ſa mémoire : la haine la plus envenimée n'a point trouvé à mordre là-deſſus.

Nous pourrions ajouter à ces témoi-

gnages encore bien d'autres que nous fourniroient plusieurs Auteurs Juifs, comme le Rabbin *Josué*, le Rabbin *Jarchi*, &c. Mais ce que nous venons de rapporter suffit pour prouver que Jésus-Christ est né au tems précisément qu'on attendoit le Messie, que les Juifs ont reconnu ses œuvres miraculeuses, & qu'ils en ont fait l'aveu plusieurs fois, que ses disciples ne l'ont point abandonné après sa mort, & qu'ils ne cesserent de publier qu'il leur avoit apparu vivant & qu'ils l'avoient vu monter au Ciel.

TEMOIGNAGES DES PAYENS.

Tacite *Liv.* 5. Sueton. in vesp. c. 4.

TACITE & *Suétone* rapportent tous les deux comme un bruit établi par une opinion constante & par une ancienne Prophétie, qu'on trouvoit, disent-ils, dans les livres sacrés du peuple Juif, que c'étoit de la Judée que le Messie devoit sortir & que toutes les révolutions qui devoient le précéder étoient arrivées.

Voilà donc l'Histoire sainte & l'Histoire profane d'accord sur l'attente où étoit tout Israël de la venue du Messie.

Chalcidius, Philosophe Platonicien, dans son Commentaire sur le Timée de Platon, nous dit en termes exprès » Qu'un Dieu » qui mérite notre vénération est des- » cendu du Ciel en Terre, uniquement » pour le bonheur du genre humain ; » que ce grand bienfait du Ciel fut mar- » qué aux hommes par l'apparition d'u- » ne nouvelle étoile, qui leur annon- » çoit, non pas des morts ni des mala- » dies, mais la descente de ce Dieu Sau- » veur. Il ajoute que les Chaldéens fort » distingués par leur sagesse & leur ha- » bileté dans l'Astronomie, ayant re- » marqué

» marqué la nouvelle étoile, & examiné
» ſon mouvement nocturne, ſe détermi-
» nerent à aller chercher le Dieu qu'elle
» annonçoit, & qui ne venoit que de naî-
» tre, & que l'ayant trouvé, ils lui ren-
» dirent les vœux & les hommages qui
» convenoient à la Majeſté d'un ſi grand
» Dieu, quoique ſa Majeſté fût voilée
» ſous la figure d'un enfant. » Y a-t-il rien de plus fort que le témoignage d'un des plus célébres Payens, ſur la Divinité & l'Incarnation du Verbe & ſur l'Adoration des Mages? *Pilate* avoit dépoſé dans les Archives du Peuple Romain le détail des merveilles que J. C. avoit opérées en Judée, ſuivant l'uſage établi à Rome d'informer l'Empire de tout ce qui ſe paſſoit de plus remarquable dans les Provinces ſoumiſes à ſa domination. Ces Actes étoient des monumens trop précieux pour reſter oiſifs; auſſi les Chrétiens des premiers ſiècles les ont-ils ſouvent cités aux Payens, comme S. Juſtin qui touchoit au tems Apoſtolique, Euſébe, Tertullien. Les miracles de J. C. les cauſes & les circonſtances extraordinaires de ſa mort, la multitude incroyable de perſonnes de toute ſorte de rang, attachées à ſa Doctrine, ſa Réſurrection, ſon Aſcenſion, & les prodiges que ſes Diſciples faiſoient

chaque jour au milieu de Jéruſalem, dont les Phariſiens leurs ennemis ne pouvoient même diſconvenir; tous ces faits dont le bruit rempliſſoit la Paleſtine, étoient circonſtanciés dans la relation de Pilate, Gouverneur de Judée. » Il ne tient qu'à » vous, diſoit S. Juſtin aux Payens, de » vous aſſurer par la lecture des Actes » dreſſés ſous Pilate, que les choſes ſe » ſont paſſées comme je vous le dis. »

Euſébe qui rapporte le même fait, avoue que de ſon tems la *Relation de Pilate* ne ſubſiſtoit plus; ſoit que les Payens l'euſſent ſupprimée, ſoit que les Archives euſſent été diſſipées durant les troubles de l'Empire. Mais il n'eſt pas moins certain qu'elle a exiſté, puiſque S. Juſtin Martyr & Tertullien en parlent comme d'une Pièce connue, & cela dans des Apologies adreſſées à des Empereurs mêmes & à des Gouverneurs de Provinces.

Suétone (*a*) que nous avons déja cité, rapporte que les Chrétiens furent chaſſés de Rome ſous l'Empereur Claude. Voici ſes paroles : *Les Chrétiens, gens adonnés à une ſuperſtition nouvelle & malfaiſante,*

Suet. in Vit. Ner. C. 16.

(*a*) Suétone, fameux Hiſtorien Latin, étoit Secrétaire d'Etat de l'Empereur Adrien, vers l'an 118. de J. C. Il a écrit l'Hiſtoire des douze Empereurs.

furent punis de divers ſupplices ; outre ce fait confirmé par Tacite, il nous en apprend un autre très-intéreſſant ; c'eſt dans l'Hiſtoire de l'Empereur Claude, où il nous dit que *ce Prince chaſſa de Rome les Juifs, qui ne ceſſoient de remuer par l'impulſion du Chriſt.* Suet. de Imperat. Claud. C. 44.

Il eſt à propos d'obſerver que les Chrétiens qui ſe trouvoient à Rome, étoient confondus avec les Juifs par les Romains, qui ne diſtinguoient pas les Juifs convertis au Chriſtianiſme, d'avec les véritables Juifs, ſur ce faux principe qu'ils adoroient le même Dieu, & qu'ils avoient les mêmes Ecritures. Ce mouvement dont parle Suétone, qui ſe faiſoit par l'impulſion de *Chriſt*, n'étoit que le changement de Religion de pluſieurs qui embraſſoient la Foi : ce que rapporte cet Hiſtorien eſt parfaitement conforme à ce que nous liſons dans les Actes des Apôtres, où il eſt dit que S. Paul trouva à Corinthe un Juif nommé Aquilas, qui étoit nouvellement arrivé d'Italie avec Priſcile ſa femme, parce que l'Empereur Claude avoit ordonné à tous les Juifs de ſortir de Rome ; on trouvera ce paſſage au Chapitre 18e des Actes des Apôtres. L'Empereur Claude regna 6 ou 7 ans après la mort de J. C. On voit évidemment par les expreſſions

de Suétone, qu'il y avoit dès ce temps-là un grand nombre de Chrétiens, puiſque la Religion faiſoit déja aſſez de bruit dans Rome pour y cauſer du mouvement.

Tacite (*a*) rapporte que J. C. a été ſupplicié par Ponce-Pilate ſous l'Empire de Tibère, comme on le voit dans l'Evangile, & parle de pluſieurs Chrétiens brûlés à Rome ſous l'Empire de Néron. Il dit que l'incendie de Rome dura ſix jours & ſix nuits, & que Néron, qui du haut d'une tour le contemploit avec plaiſir, s'appercevant que les Romains étoient indignés contre lui, s'aviſa d'un expédient, qui fut d'accuſer les Chrétiens, & de faire tomber ſur eux tout l'odieux de cet incendie. » Néron voulut, dit Tacite, don-
Tacit. Annal. L. 15. C. 44. » ner un objet à la haine publique, pour » faire ceſſer les bruits fâcheux qui cou- » roient ſur lui à cette occaſion; il fit » ſouffrir les plus affreux ſupplices à ceux » que le Peuple appelloit Chrétiens, gens » odieux à cauſe de leurs crimes. L'Au- » teur de ce nom eſt *Chriſt*, qui fut ſup- » plicié par Ponce-Pilate, Gouverneur » de la Judée, ſous l'Empire de Tibère.

(*a*) Tacite Corneille, célébre Hiſtorien Latin, fleuriſſoit vers l'an 90 de J. C. Il fut Préteur ſous Domitien, puis Conſul; il a donné des Annales qui ſont fort eſtimées.

» Cette pernicieuſe ſuperſtition, répri-
» mée pour quelque tems, reprenoit de
» nouvelles forces, & s'étendoit non-
» ſeulement dans la Judée, d'où étoit
» ſorti ce mal, mais auſſi dans la Ville,
» où tout ce qu'il y a d'atroce & de hon-
» teux ſe retire & ſe pratique; les pre-
» miers qui furent arrêtés, confeſſerent
» qu'ils étoient Chrétiens; on connut par
» cette confeſſion que la multitude de ces
» gens étoit grande; ils furent condam-
» nés, non pas tant comme auteurs de
» l'embraſement, mais comme convain-
» cus d'être odieux à tout le genre hu-
» main. »

On voit par ce Paſſage 1°. qu'il y avoit un grand nombre de Chrétiens perſécutés à Rome ſous le régne de Néron; 2°. qu'ils ne portoient le nom de Chrétiens qu'à cauſe de J. C. que Tacite nomme *Chriſt*; 3°. que ce qu'on voit dans l'Evangile de la mort de J. C. ſous Ponce-Pilate eſt véritable.

Phlégon (*a*), dans ſon Hiſtoire des

(*a*) Phlégon étoit de Tralles & l'un des Affranchis de Néron. Il compoſa un grand nombre d'Ouvrages remplis d'érudition, entr'autres, l'Hiſtoire des Olympiades qui étoit diviſée en ſeize Livres, & dont il ne nous reſte que quelques fragmens. Il vécut juſqu'à l'an 156. de J. C.

Olympiades, ouvrage fort estimé des Sçavans de tous les siècles, après avoir attesté » que J. C. a été un vrai Prophète, » qu'il a connu l'avenir, qu'il l'a prédit, » & que toutes ses prédictions ont été ac- » complies de point en point; que celles » de l'Apôtre S. Pierre aux Juifs, sur leur » ruine prochaine & sur celle de Jérusa- » lem, avoient toutes été exactement vé- » rifiées par l'événement, qui devoit » être regardé comme l'effet d'une force » majeure & d'une volonté divine: » cet Auteur, dis-je, après avoir rendu un tel témoignage à notre Religion, en rend un autre, sans le sçavoir, qui n'est guères moins éclatant, à l'occasion de l'éclypse du Soleil arrivée la 4e & dernière année de la 202e Olympiade, qui fut, comme on le sçait, la 18e année de l'Empire de Tibère & celle de la mort de J. C.

» La 4e année de la 202e Olympiade, » dit cet Auteur, il y eut une éclypse de » Soleil la plus grande qu'on eût encore » vue; il s'éleva à la 6e heure du jour » (ce qui répond à celle de midi suivant » notre manière de compter) une nuit si » sombre, que les étoiles paroissoient » dans le Ciel, & un grand tremblement » de terre (comme le rapportent les » Evangélistes) renversa plusieurs mai-

» ſons de la Ville de Nicée en Bythinie. »
Telles ſont les paroles de Phlégon. Or, de l'aveu de tous les Aſtronomes, il n'a pû y avoir d'éclypſe naturelle pendant tout le cours de cette 18e année de l'Empire de Tibère : donc c'eſt une néceſſité de recourir ici à la puiſſance infinie de Dieu, qui a bien voulu déranger pendant quelques heures le ſyſtême de l'Univers, pour nous donner une preuve frappante de la Divinité du Meſſie ; & cette preuve frappante a toujours paru ſi forte, que ni Julien, ni Porphyre, ni les autres Payens n'ont jamais eu un ſeul mot à y répliquer.

Thalus, Auteur Grec qui vivoit dès le premier ſiècle de l'Egliſe & qui eſt plus ancien que *Phlégon*, avoit auſſi remarqué au 3e Livre de ſes Hiſtoires Syriaques, ces ténébres ſoudaines qui obſcurcirent la terre en plein midi, la 18e année de l'Empire de Tibère. Les Annales du Peuple Romain, & les Regiſtres publics de Rome & des Provinces en faiſoient également mention.

Le S. Prêtre Lucien, Martyr (*a*), ſi reſpectable par ſa ſcience, ſa piété & ſon

(*a*) S. Lucien étoit Prêtre d'Antioche. Il ſouffrit le martyre à Nicomédie, le 7 Janvier de l'an 312.

courage, oppoſa cette preuve aux Payens avec une fermeté admirable; Ruffin & Euſébe nous en font part. Cité au Tribunal des Juges, interrogé ſur ſa Religion, après avoir confeſſé qu'il étoit Chrétien, & les raiſons qui l'avoient déterminé à embraſſer le Chriſtianiſme, le vertueux Prêtre leur dit en élevant la voix : » Si vous refuſez de vous en rap-
» porter à mon témoignage ſur la Divi-
» nité de J. C. vous n'avez qu'à conſul-
» ter vos Annales, & creuſer dans vos
» Faſtes & dans vos Archives ; vous y
» trouverez que du tems de Pilate, &
» dans le tems que le Sauveur du Monde
» fut crucifié, le Soleil diſparut, & que
» l'Univers fut enſéveli dans les ténébres
» en plein midi. »

Enfin, S. Juſtin, Minutius Felix, Origène, Tertullien, Euſébe, Lactance, & pluſieurs Pères ont tiré de cet événement, qui eſt tout-à-fait conforme à ce qui eſt rapporté dans l'Evangile de S. Matthieu Ch. 27, un argument ſi fort pour prouver la Divinité de J. C. que ni Celſe, ni Porphyre, ni Julien, n'ont jamais pû y répondre un mot. Tertullien en appelle aux Archives de l'Empire pour faire foi de ces ténébres. *Eum mundi caſum in archivis veſtris habetis.*

Apolog. Ch. 21.

L'Empereur Tibère étant dans l'Isle de Caprée, & apprenant les prodiges que J. C. faisoit dans la Syrie, proposa au Sénat de lui accorder les honneurs suprêmes, & de le mettre au nombre des Dieux. Le Sénat qui n'aimoit pas à être prévenu dans ses desseins, ou qui peut-être regardoit le supplice de J. C. comme une tache qui ternissoit la gloire de sa vie, ne voulut pas y consentir. Paul Orose, ami de S. Augustin, dit, dans son *Histoire du Monde*, que ce fut Séjan, Préfet du Prétoire, qui s'opposa fortement à ce nouveau culte. L'Empereur persista toujours à croire que J. C. étoit véritablement Dieu; tant il étoit notoire que ce qu'on en rapportoit, surpassoit les forces de la Nature. Voilà un fait de toute notoriété; Tertullien le cite comme une chose publique & notoire, dans la fameuse Apologie qu'il présenta au Sénat en faveur du Christianisme. Or un homme aussi sçavant & aussi éclairé que Tertullien, n'eût pas voulu affoiblir une aussi bonne cause que celle qu'il soutenoit, par un fait faux ou incertain, & s'exposer à recevoir un démenti en plein Sénat; & comme Eusébe en parle encore dans son Histoire Ecclésiastique, on ne peut former aucun doute sur cet événement.

Oros. Hist. L. 7. C. 4.

Tertul. Apol. C. 1.

Euseb. Hist. Ecc. L. 2. C. 2.

Tibère ne fut pas le seul des Empereurs qui voulut faire recevoir J. C. au nombre des Dieux qu'adoroit Rome. Lampride (*a*) nous apprend qu'Adrien & Aléxandre Sévère avoient eu le même dessein. » Il voulut, nous dit cet Histo- » rien en parlant de Sévère, faire ériger » un Temple à J. C. & le faire recevoir » au nombre des Dieux. On dit qu'A- » drien avoit eu le même dessein, & que » ce Prince fit bâtir dans toutes les Vil- » les des Temples sans Idoles, qu'on » nomme Hadriannés, parce qu'ils sont » sans Idoles, & qu'ils avoient été pré- » parés par Adrien pour J. C. Mais il » n'exécuta pas son dessein, & il en fut » détourné par ceux qui ayant consulté » les Oracles, furent avertis que si cela » se faisoit ainsi, comme bien des gens » le souhaitoient, tout le monde em- » brasseroit la Religion Chrétienne, & » les autres Temples seroient abandon- » nés. ». Que l'on pèse, comme on le doit, toutes ces paroles d'un Auteur Payen, & l'on verra s'il est possible de rien exposer de plus favorable à la Religion Chrétienne. Il falloit qu'on fût bien frappé

Lamp. vita Al. Sever.

(*a*) Lampride vivoit au quatrième siècle. Il est Auteur des Vies de Commode, d'Antonnin, d'Héliogabale, & d'Aléxandre Sévère.

de la vérité des Miracles de J. C. pour entteprendre de lui ériger tant de Temples; & la crainte que tout le monde n'embraſſât la Religion Chrétienne, eſt ſur-tout bien remarquable. Le même Hiſtorien nous apprend encore qu'Aléxandre Sévère avoit dans ſon Palais un Oratoire, où il venoit adorer J. C. & lui offrir des Sacrifices; qu'il avoit conſacré dans cette eſpèce de Chapelle les images des Ames ſaintes, parmi leſquelles il rangeoit avec Orphée, J. C. & Abraham : Lampride ajoûte que cet Empereur étoit ſi enchanté de la Doctrine de Notre-Seigneur, qu'il avoit fait graver dans les Ouvrages publics, & juſques dans ſon propre Palais, certaines maximes de l'Evangile, & entr'autres celle-ci : *Ne faites jamais à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit.* Sampſ. ibid.

Celſe (*a*), Philoſophe Epicurien du ſecond ſiècle, cet homme très-ſubtil, & ennemi juré de l'Evangile, n'oſa jamais nier les guériſons miraculeuſes de Notre-Seigneur, & ſon unique défaite fut de les attribuer à la Magie. » Jeſus, dit-il, » élevé dans l'obſcurité & dans une pro-

(*a*) Celſe compoſa contre les Chrétiens un Ouvrage intitulé *le Diſcours Véritable*, auquel Origène a fait une ſçavante Réponſe.

» feſſion méchanique, alla en Egypte » pour y faire l'eſſai de certains enchante- » mens, & en étant revenu, il ſe fit paſ- » ſer pour un Dieu par de tels ſecrets. Et » ailleurs : Vous croyez qu'il eſt Fils de » Dieu, parce qu'il a guéri des boîteux » & des aveugles. » *Credidiſtis ipſum eſſe Dei Filium eò quòd claudos & cæcos ſanavit.* Origen. con. Celſ. Liv. 2. On ne peut ſoupçonner Origène de faire parler Celſe autrement qu'il s'étoit expliqué; il s'agiſſoit d'une conteſtation publique & intéreſſante, & en répondant aux Ecrits de ce Philoſophe, il n'avoit garde, à la face de tous ſes adverſaires, de chercher à en impoſer; auſſi aucun ne s'eſt mis en devoir de le contredire.

Porphyre (*a*), autre célébre Philoſophe Platonicien du 3e ſiècle, & auſſi ennemi des Chrétiens que le pouvoit être Celſe, avouoit, ſelon le rapport de S. Auguſtin dans ſon Livre de la Cité de Dieu, Ch.

(*a*) Porphyre étoit natif de Tyr; il fut Diſciple de Longin, & enſeigna à Athènes & à Rome, & mourut à la fin du troiſième ſiècle. Il compoſa un grand Traité contre la Religion Chrétienne. Cet Ouvrage fut réfuté par S. Méthadius, Evêque de Tyr, par Euſébe, par Apollinaire, par S. Auguſtin, par S. Jerôme, par S. Cyrille & par Théodoret. L'Empereur Théodoſe le Grand fit bruler les Livres de Porphyre en 388.

19. » que J. C. a été dans le fond un » homme très-religieux, très-saint, » qu'il est ressuscité, qu'il est monté aux » Cieux, qu'il est devenu immortel de- » puis son Ascension, & qu'il faut bien » se donner de garde de le blasphêmer ni » d'en mal parler. »

Voici encore ce que cet Auteur déclare dans son Livre contre les Chrétiens. » Ce » que je vais ajoûter, dit-il, va peut-être » surprendre bien des gens; c'est que les » Dieux ont déclaré positivement que » le Christ a été un homme très-reli- » gieux, & qu'il est devenu Immortel. » Ces mêmes Dieux parlent de lui avec » de grands éloges. La Déesse Ecate pres- » sée de dire quel homme étoit J. C. a » répondu que c'étoit un homme d'une » grande piété, & qui avoit acquis par sa » mort l'immortalité dont il jouit à pré- » sent. Cette même Déesse interrogée » pourquoi donc cet homme saint avoit » été condamné à mort, répondit, que » son corps avoit succombé sous les sup- » plices; mais que son ame étoit dans le » Ciel avec les Ames bienheureuses. » C'est S. Augustin, Ch. 22. *de Civit. Dei.* qui nous a conservé ce précieux témoignage du Paganisme en faveur de la Divinité & de la Sainteté de J. C. Eusèbe,

Liv. 5. rapporte un autre témoignage non moins éclatant rendu par Porphyre ; » qu'il ne falloit pas être ſurpris ſi les » Dieux ne donnoient plus nul ſecours » aux Romains, puiſqu'on ſouffroit que » les Peuples adoraſſent impunément Je- » ſus ; que c'étoit ce Jeſus ſeul qui em- » pêchoit Eſculape & tous les autres » Dieux de venir au ſecours de l'Empire, » & d'arrêter le cours de la contagion » qui le ravageoit. » Porphyre fait encore dire à Apollon ; » Gémiſſez, Tem- » ples, déſolez-vous, trépieds ; Apollon » vous quitte enfin, & il vous quitte con- » traint par une lumière céleſte, & par » une force ſupérieure à laquelle il ne » peut réſiſter. La Prêtreſſe a perdu la » voix ; elle eſt condamnée depuis long- » tems au ſilence. Et toi, malheureux » Prêtre, ne m'interroge plus ni ſur le » Pere Divin, ni ſur ſon Fils unique, ni » ſur l'Eſprit Saint, qui eſt l'ame du » Monde. C'eſt ce même Eſprit qui me » chaſſe de ces lieux. Je n'en ſçais pas da- » vantage. » *Euſeb. Preparat. Evangel. Lib.* 5.

Voilà des témoignages clairs & bien déciſifs ; on ne peut pas dire qu'ils ayent été ajoûtés après coup, puiſque Porphyre vivoit dans le 3e ſiècle de l'Egliſe, & que

ſon Ouvrage étoit public lorſque les SS. PP. le combattirent, & firent les extraits dont nous venons de parler, oppoſant continuellement Porphyre à lui-même.

Nous ne devons pas oublier ici la fameuſe Lettre de Pline le Jeune au ſujet des Chrétiens ; elle renferme un trop beau témoignage en faveur du Chriſtianiſme.

Pline (*a*) le Jeune étoit Gouverneur de Bithinie ; c'étoit un homme droit & équitable. Ayant reçu ordre de Trajan de perſécuter les Chrétiens, il écrivit à ce Prince ; & ſa Lettre que nous avons encore, eſt un des monumens de l'Antiquité Payenne des plus précieux pour la Religion : dans cette Lettre, Pline le conſulte ſur la maniere dont il devoit ſe comporter ; après lui avoir demandé s'il falloit traiter les enfans comme les grandes perſonnes, ſi c'eſt le nom de Chrétien qu'il faut punir ſans aucun crime, il lui marque que pour mieux ſçavoir ce qui ſe paſſoit chez les Chrétiens, il ne s'eſt pas contenté de s'en informer d'eux-mêmes, mais qu'il avoit interrogé pluſieurs de ceux qui

(*a*) Pline fleuriſſoit l'an 107. de J. C. Il paſſa par les plus grandes charges de l'Empire ; il étoit neveu de Pline le Naturaliſte, & fort lié avec Tacite.

avoient été admis dans leurs Assemblées ; & qui, après avoir embrassé le Christianisme, s'en étoient éloignés : c'est dans le cours de sa Lettre où il expose à l'Empereur le rapport qu'on lui a fait : » Voici, » dit-il, ce qu'ils protestent tous, à quoi » se réduit toutes leurs fautes ou toutes » leurs erreurs ; ils disent qu'à certains » jours marqués ils avoient coutume de » s'assembler avant le lever du Soleil » pour chanter alternativement des Hymnes à *Christ*, comme s'il eût été un » Dieu ; que dans ces Assemblées ils s'engageoient par serment, non à aucun » crime, mais à ne commettre ni larcin, » ni vol, ni adultere, à observer inviolablement leur parole, & à ne point » dénier un dépôt ; qu'après cela, ils se » séparoient & se rassembloient encore » de nouveau, pour prendre ensemble » un repas qui n'avoit rien ni d'exquis, » ni de criminel ; que même ils avoient » cessé de s'assembler, depuis que, par » mon Ordonnance, j'avois défendu toutes sortes d'Assemblées selon vos intentions. Depuis ces dépositions, j'ai » jugé qu'il étoit nécessaire de mieux s'éclaircir de la vérité, en faisant donner » la question à deux filles esclaves qui » étoient dans le ministere de leur Culte ;

» mais je n'y ai découvert aucune autre
» choſe qu'une ſuperſtition exceſſive &
» déréglée ; c'eſt pourquoi j'ai ſurſis le ju-
» gement pour ſçavoir vos intentions ;
» l'affaire m'a paru d'aſſez grande conſé-
» quence pour vous en informer, quand
» ce ne ſeroit que par la multitude de
» ceux qui y ſont enveloppés ; un fort
» grand nombre de perſonnes de tout
» ordre, de tout âge & de tout ſexe, ſe
» trouvent à préſent & ſe trouveront dans
» la ſuite impliquées dans le péril ; car
» cette ſuperſtition n'a pas ſeulement in-
» fecté les Villes, mais elle s'eſt déja
» répandue dans les Villages & dans
» toute la Campagne. »

Cette Lettre nous eſt infiniment pré-cieuſe par le beau témoignage qu'elle rend à la pureté des mœurs de nos pre-miers Pères : témoignage auquel on ne peut pas ſe refuſer, puiſqu'il ſort de la plume de celui qui les condamnoit à la mort. Elle atteſte la multiplication prodi-gieuſe des Chrétiens, ſi peu de tems après la naiſſance du Chriſtianiſme, & elle donne la plus haute idée de leurs vertus & de leur bonne conduite. Voici la ré-ponſe de Trajan.

» Vous avez agi comme vous deviez,
» mon cher Pline, dans la diſpoſition

» des cauſes de ceux que l'on vous a dé-
» férés comme Chrétiens : car il n'eſt pas
» poſſible d'établir une Loi générale, ni
» une forme de procéder qui ſoit appli-
» cable à tous les cas. Il ne faut point
» faire de recherches pour les découvrir :
» s'ils ſont amenés à votre Tribunal &
» convaincus, vous devez les punir, avec
» cette reſtriction néanmoins, que ſi
» quelqu'un nie qu'il ſoit Chrétien, &
» prouve ſa déclaration par des effets,
» c'eſt-à-dire, en adorant nos Dieux,
» quand même il ſeroit ſuſpect pour le
» paſſé, ſon repentir doit lui procurer le
» pardon. Pour ce qui eſt des Mémoires
» anonymes, il ne faut y avoir égard dans
» aucun genre d'affaire. C'eſt une choſe
» de trop mauvais exemple, & qui ne
» convient point à notre tems. »

On voit par cette réponſe que Trajan eſtimoit dans le fond les Chrétiens & les croyoit innocens, puiſqu'il défendit que l'on les recherchât, & qu'il interdit l'uſage des délations anonymes ; auſſi il ne rendit point d'Edit général contr'eux. *Voyez l'Hiſt. des Emper. Rom. par M. Crévier, Tome VII.*

Mais ce ne fut pas ſeulement les Empereurs ſages & modérés qui reconnurent l'innocence des Chrétiens : Julien l'A-

poſtat l'a reconnue lui-même, & lui rendit hommage. Après que cet Empereur eut interdit l'entrée des Ecoles aux Chrétiens, & que, pour les avilir davantage, & les faire tomber dans le dernier mépris, il les eut exclus des charges & confiſqué leurs biens, avec défenſe de recourir en Juſtice, ſous le beau prétexte, diſoit-il, *qu'il falloit leur faire accomplir l'Evangile à la lettre*, il ordonna encore de ne plus les appeller Chrétiens, mais *Galiléens;* mais comme les Payens ne pouvoient s'empêcher de reſpecter leurs vertus, Julien fit des efforts pour introduire dans le Paganiſme la charité pour les Etrangers, le ſoin d'enterrer les morts, & la ſainteté de la vie, que les Chrétiens, diſoit-il, feignoient ſi bien : c'eſt ce que nous voyons dans ſa Lettre à Arſacius, Grand-Prêtre de Galatie, & dans le fragment de celle qu'il écrivoit à un Pontife dont on ignore le nom : » Nous devons, » dit-il, mettre à profit l'exemple des » Galiléens, qui par l'hoſpitalité qu'ils » exercent, par le ſoin qu'ils ont de la » ſépulture, & par cette gravité concertée dont ils ſçavent ſi bien ſe parer, » ont trouvé le ſecret de donner tant de » ſecours à leur impie Athéïſme. » Après avoir exhorté le Pontife à établir des

Jul. ad Arſ. & frag. Ep. 49. & 62.

Hôpitaux, à réformer les abus, & à inſpirer la régularité aux Prêtres des faux Dieux, il ajoûte : » Qu'ils ayent ſoin » d'inſtruire les Peuples ſur l'obligation » de faire l'aumône; car il eſt certaine- » ment honteux pour nous que nul ne » mendie parmi les Juifs, & que les im- » pies Galiléens, outre leurs pauvres, » nourriſſent encore les nôtres que nous » laiſſons ſans aucun ſecours. »

Il étoit bien glorieux pour les premiers Chrétiens, au milieu des perſécutions, de donner à l'Univers le ſpectacle de toutes les vertus, & de trouver parmi les Payens & dans la bouche de leurs ennemis, des témoignages qui parloient ſi hautement en leur faveur; (cette union entr'eux, cette charité qui s'étendoit même ſur leurs ennemis, cette modeſtie, cette régularité qui les diſtinguoit, prouvent évidemment qu'ils ſe conduiſoient, non pas par un eſprit de Fanatiſme, comme l'Incrédule voudroit le faire entendre, mais uniquement par des principes de vertus; des hommes ſi déterminés à la mort, qui, au rapport de Tertullien, rempliſſoient l'Empire & les Armées, auroient pû profiter des diviſions parmi les Princes pour ſe venger des injuſtices & des cruautés qu'on exerçoit contr'eux;

ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que parmi tant de conjurations contre la perſonne des Empereurs, aucun Chrétien n'a jamais été ſoupçonné d'infidélité, pénétrés de cette maxime de J. C: *Qu'il faut rendre à Céſar ce qui eſt à Céſar, & à Dieu ce qui eſt à Dieu.*) Matth. 22. 24.

Nous allons joindre à ce témoignage de Julien, ſi avantageux aux Chrétiens, l'événement miraculeux qui arriva lorſque cet Empereur, dans la vue de démentir les Prophéties de Daniel & de J. C. ſur l'entiere deſtruction du Temple de Jéruſalem, dont il ne *devoit pas demeurer pierre ſur pierre*, & dont *la déſolation devoit durer juſqu'à la fin des ſiècles*, entreprit de rétablir ce Temple. Cet événement, ſi favorable à la Religion Chrétienne, a pour ſoi toutes les autorités qu'on peut déſirer. Nous ne connoiſſons point de Miracle, dit M. Fleury, mieux atteſté que celui-ci: auſſi pluſieurs Payens & pluſieurs Juifs, ajoûte-t-il, en furent touchés, & reconnoiſſant la Divinité de J. C. demanderent le Baptême. On peut voir le détail & les circonſtances de ce prodige dans l'Hiſt. Ecc. de cet Abbé, Tom. 4. Liv. 15. N° 43. avec toutes les citations des PP. de l'Egliſe & des Auteurs Eccléſiaſtiques qui en ont fait men- Dan. 9. 29. Matth. 24. 2.

tion, S. Grégoire de Nazianze, S. Ambroiſe, S. Chryſoſtôme, Rufin, Socrate, Sozomene, Théodoret, &c. S. Chryſoſtôme parlant publiquement de ce prodige, vingt ou vingt-cinq ans après qu'il fut arrivé, diſoit que pluſieurs de ſes Auditeurs en avoient pû être les témoins oculaires; qu'on voyoit encore les fondemens ouverts, & les débris d'une entrepriſe abandonnée. Et S. Ambroiſe, dans une Lettre qu'il écrivit peu d'années après au grand Théodoſe, rappelle le ſouvenir de cette merveille comme une choſe connue de tout l'Univers. Pour nous qui n'appellons ici en témoignage que des Auteurs Payens, nous nous bornons à celui d'Ammian Marcellin, que nous copions d'après M. Warburton (*a*), avec les réfléxions qu'il a faites à ce ſujet.

Pour expoſer ici aux yeux du Lecteur, dit M. Warburton, le triomphe illuſtre, le ſpectacle éclatant que le Ciel produiſit en faveur de l'Egliſe, je n'aurai point recours aux témoignages des Chrétiens: nos Incrédules pourroient les ſoupçonner de colluſion avec la Providence; je ne me ſervirai dans ce Chapitre & le ſui-

(*a*) M. Warburton eſt un Auteur Anglois qui vit encore, & qui a donné au Public pluſieurs bons Ouvrages.

vant que du témoignage des Payens. Je commence par celui d'Ammian Marcellin, que je tranſcris en entier. » Julien, » dit-il, qui avoit été trois fois Conſul, » entra pour la quatrième fois dans cette » ſouveraine Magiſtrature, s'aſſociant » pour Collégue Saluſte, Préfet des Gaules. Il paroiſſoit étrange de voir un particulier aſſocié à l'Empire, événement » dont l'Hiſtoire ne nous fournit pas » d'exemple depuis les régnes de Dioclétien & d'Ariſtobule. Quoique l'eſprit » de ce Prince fût ſans ceſſe occupé de la » variété des événemens qu'il falloit prévoir, & des différens préparatifs pour » les expéditions qu'il méditoit, il avoit » néanmoins l'œil à tout, & ſe partageoit en quelque façon lui-même. Il » entreprit, pour éterniſer la gloire de » ſon régne par quelque action d'éclat, » de rebâtir à des frais immenſes le fameux Temple de Jéruſalem qui, après » pluſieurs guerres ſanglantes, n'avoit » été pris qu'avec peine par Veſpaſien » & par Tite. Il chargea du ſoin de cet » Ouvrage Alypius d'Antioche, qui avoit » autrefois gouverné la Bretagne à la » place des Préfets. Pendant qu'Alypius » & le Gouverneur de la Province em» ployoient tous leurs efforts à faire

Amm. L. 23. C. 1.

» réuſſir cette entrepriſe, d'effroyables
» tourbillons de flammes qui ſortoient
» par des élancemens continuels des en-
» droits contigus aux fondemens, brûle-
» rent les ouvriers, & leur rendirent la
» place inacceſſible. Enfin, cet élément
» perſiſtant toujours avec une eſpéce d'o-
» piniâtreté à repouſſer les ouvriers, on
» fut obligé d'abandonner l'entrepriſe. »
Amm. Marcel. L. 23. Cap. 1.

C'eſt ainſi que la Providence, reprend M. Warburton, a non-ſeulement vengé ſes droits à la face de l'Univers, mais qu'elle a voulu conſerver à tous les ſiècles la mémoire de cette entrepriſe impie par le témoignage le plus authentique; en effet, quand l'Incrédule le plus opiniâtre & l'Infidelle le plus endurci aſſigneroient eux-mêmes les qualités requiſes à un Hiſtorien pour obliger les hommes à croire les faits qu'il rapporte, ils n'en produiroient aucune qu'on ne puiſſe leur prouver évidemment dans Ammian Marcellin. Il étoit Payen, & par conſéquent exempt de tout préjugé favorable aux Chrétiens. Il étoit ſujet, courtiſan, admirateur de Julien, par conſéquent bien éloigné de rien rapporter qui pût flétrir ſa mémoire. Il aimoit la vérité, & il nous a fait voir plus d'une fois qu'il avoit

avoit pour l'impoſture tout le mépris qu'elle mérite : il étoit né avec un jugement exquis, que l'étude de la philoſophie & la connoiſſance des hommes avoit perfectionné : il étoit, par conſéquent, moins propre que tout autre à s'en laiſſer impoſer ; il étoit non-ſeulement contemporain de l'événement, mais dans le tems même, il n'étoit point éloigné de Jéruſalem. Il a rapporté le même événement, non ſur les premieres relations qui en coururent, où l'erreur peut ſe mêler aiſément avec la vérité, mais après un examen réfléchi & des recherches exactes de tout ce qui s'étoit paſſé. Il ne nous l'a point tranſmis comme un fait incertain que la méfiance accompagne, mais comme un fait notoire dont on ne faiſoit pas plus de myſtére en Aſie que de l'entrepriſe & du ſuccès de l'expédition des Perſes. Il ne l'a point inſéré dans ſon Hiſtoire avec cette partialité qui ſe découvre toujours par l'intérêt que l'on a de rejetter les faits qui nous ſont contraires, ou d'admettre ceux qui nous ſont favorables : ſon Hiſtoire nous fournit bien des exemples d'un caractere tout oppoſé. Le titre qu'il ambitionnoit le plus, étoit celui d'un Hiſtorien fidele & impartial ; c'eſt par ce motif

qu'il préféra la ſolitude à la Cour : il ne choiſit même la ville de Rome pour le lieu de ſa retraite, que pour y profiter plus à loiſir des ſecours de la littérature.

Nous n'avons rien à ajoûter à ces réfléxions judiçieuſes de M. Warburton. Voilà donc un miracle en faveur de la Religion Chrétienne, bien atteſté, & auquel il n'y a rien à répliquer ; il faut le croire ou ne rien croire.

Achevons cet article de l'Empereur Julien, parce qu'il dit des miracles de Jéſus-Chriſt dans un livre qu'il écrivoit contre les Chrétiens.

» Qu'eſt-ce après tout, que Jéſus, pendant tout le tems qu'il a été ſur la » terre, a fait de ſi rémarquable ? A » moins que l'on ne regarde comme une » grande merveille d'ouvrir les yeux à » des aveugles, de guérir des impotens » & de délivrer du pouvoir des malins » eſprits quelques démoniaques dans » les bourgs de Bethſaïde & de Bethanie ».

On voit bien que Julien veut jetter ici du mépris ſur les miracles de Jéſus-Chriſt ; mais il n'oſe ſoutenir qu'ils ſoient faux. Il falloit donc que les prodiges de Jéſus-Chriſt fuſſent bien avérés pour for-

cer un homme comme Julien, à faire un pareil aveu dont on peut tirer des conſéquences ſi avantageuſes pour la Religion.

Il ne ſeroit pas difficile de rapporter un plus grand nombre de pareils témoignages ; ceux qui en ſeroient curieux, n'ont qu'à conſulter la *Démonſtration Evangelique de M. Huet*, & l'ouvrage du P. de Colonia, Jéſuite, intitulé *la Religion Chrétienne autoriſée par les témoignages des anciens Auteurs Payens.* Nous dirons ſeulement que les Mahométans mêmes honorent *Jéſus* comme un Prophete & comme le Meſſie promis ; ils diſent pour lui faire plus d'honneur, qu'il ne mourut pas réellement ſur la croix, mais qu'il fut enlevé au Ciel, ne laiſſant ſur cette croix qu'un phantôme à ſa place. Quoique ce ſoit là une altération de l'Hiſtoire Evangélique, on voit du moins l'idée qu'ils ont de *Jéſus*, comme d'un perſonnage en faveur duquel Dieu a fait des choſes extraordinaires. *Mahomet*, ne ſe donnant point pour un faiſeur de miracles, dit quelque part à certaines gens qui le rejettoient : » Ce que vous demandez » ſeroit inutile, car quand je ferois » des miracles auſſi éclatans & en auſſi

» grand nombre que Jéſus-Chriſt, vous » ne croiriez pas en moi ». *Alcoran, Azoar 5.*

Nos incrédules ont demandé qu'on leur produisît des témoignages en faveur de la Religion, qui ſoient adminiſtrés par d'autres que par des Chrétiens. En voilà, ce me ſemble, un aſſez grand nombre; ils ſont clairs & poſitifs & tirés d'Auteurs connus & des plus célébres d'entre les Juifs & les Payens. Mais je ne ſçais ſi ces témoignages qu'ils ont déſirés, les contenteront; car ils nous paroiſſent auſſi accablans pour eux, qu'ils ſont conſolans pour le Chrétien : en effet, que s'enſuit-il de ces témoignages ? Le voici : il s'enſuit 1°. que Jéſus-Chriſt a exiſté. Il n'eſt donc point un perſonnage fabuleux.

2°. Qu'il eſt venu au monde préciſément au tems que le Meſſie, qui avoit été prédit, devoit venir & que les Juifs l'attendoient.

3°. Qu'une partie des principaux faits qui le concernent comme les circonſtances de ſa naiſſance & de ſa mort nous ont été tranſmis par des Auteurs Payens & tels qu'ils ſont rapportés dans les Evangiles. Les Evangéliſtes ne ſont donc pas des impoſteurs ?

4°. Que toutes les prédictions que Jéſus-Chriſt a faites aux Juifs ſur leur ruine prochaine & ſur celle de Jéruſalem, ont été accomplies auſſibien que celles qu'il a faites de la converſion des Gentils & des circonſtances qui devoient l'accompagner ; or il n'y a qu'un Dieu qui puiſſe connoître & prédire de pareils évenemens.

5°. Que les Juifs & les Payens n'ont jamais eu rien à reprocher à Jéſus-Chriſt ſur ſes mœurs ; & même pluſieurs Empereurs bien inſtruits de ſa ſainteté de ſa vie & de la ſublimité de ſa doctrine, ont voulu le faire recevoir au nombre des Dieux & lui ériger des temples ; il falloit donc qu'on reconnût en Jéſus-Chriſt quelque choſe de plus qu'humain & qu'on en eût une bien haute idée.

6°. Que le nombre des gens de toutes conditions qui crurent en Jéſus-Chriſt malgré les plus cruelles perſécutions & qui embraſſerent ſa doctrine toute gênante qu'elle fût à la nature, étoit très-conſidérable ; or cela tient du prodige, ce fait eſt toutefois reconnu par les Payens, auſſibien que la pureté & la ſainteté de vie des premiers Chrétiens, ce qui eſt encore un plus grand prodige.

7°. Il s'enſuit enfin, & voici le point capital, que non-ſeulement les Juifs, mais encore les Payens & ceux-mêmes d'entre les Payens qui ont été les ennemis les plus déclarés du Chriſtianiſme, comme un Celſe, un Porphyre, un Julien l'Apoſtat, ont été forcés d'avouer que Jéſus-Chriſt avoit fait des miracles: il eſt vrai qu'ils les ont attribués à la magie, mais c'eſt cela même qui en prouve la vérité, car c'eſt une marque que ces faits n'étoient point les effets de l'art ou de la nature, mais qu'ils étoient d'un ordre ſupérieur & qu'il y avoit du ſurnaturel : or ce ſurnaturel ne pouvoit venir que de Dieu ou du démon ſurement; il ne venoit pas du démon, puiſque Jéſus-Chriſt n'étoit occupé qu'à en détruire le régne & les œuvres, il venoit donc de Dieu ? Il eſt vrai encore que pour affoiblir l'avantage que tiroient les Chrétiens des miracles de Jéſus-Chriſt, les Payens produiſirent de leur côté de prétendues merveilles que les leurs avoient opérées, comme celles d'un *Apollonius* de Tyane, d'un *Apulée*, & qu'ils les inſérerent dans des Hiſtoires fabuleuſes pour les oppoſer à nos livres évangéliques. Mais c'eſt ce qui prouve encore la réalité des miracles de

Jéſus-Chriſt & l'authenticité des livres où ils ſont rapportés : car s'il y avoit eu la moindre apparence de fauſſeté ſur l'un ou ſur l'autre, ils n'auroient pas manqué de s'inſcrire en faux ; c'étoit une voie aiſée & toute ſimple : & un Celſe qui vivoit dans le 2e ſiécle, & un Julien ſi habile & ſi ardent contre les Chrétiens, n'auroient pas manqué de le faire & de découvrir la ſupercherie & l'impoſture ; ils ne l'ont pas fait, preuve évidente & de la vérité des miracles de Jéſus-Chriſt & de l'authenticité de nos livres évangéliques.

Or ſi Jéſus-Chriſt a fait de vrais miracles, voilà ſa miſſion bien établie & le ſceau de la divinité appoſé à ce qu'il a fait & enſeigné, & ſi nos livres évangéliques ſont authentiques, voilà la Religion prouvée.

C'eſt à préſent à nos incrédules à prendre leur parti, ou qu'ils ſe rendent à la force de ces témoignages, ou qu'ils s'en débarraſſent comme ils pourront. Pour nous, nous ne les regardons ces témoignages tout avantageux qu'ils ſont à la Religion, que comme des demi-preuves & des préſomptions ; nous fondons notre croyance ſur des autorités bien autrement ſolides & plus reſpectables

TÉMOIGNAGES DES PERES ET DES DOCTEURS DE L'ÉGLISE DES QUATRE PREMIERS SIECLES,

Sur la Divinité de la Religion Chrétienne.

AVERTISSEMENT.

NOus joignons à ce qui a été rapporté ci-devant en faveur de la Religion, quelques extraits des écrits des P. P. & des Docteurs de l'Egliſe des quatre premiers ſiécles. Rien n'eſt plus capable de faire impreſſion & d'aſſurer la vérité & la divinité de la Religion Chrétienne que le témoignage que lui ont rendu ces grands hommes. Ils avoient vû naître, pour ainſi dire, le Chriſtianiſme, ou du moins ils n'étoient pas fort éloignés du tems de ſon établiſſement. Ainſi ils étoient bien en état de juger ſi cette nouvelle Religion étoit digne de créance; & s'ils l'ont embraſſée & défendue, ce n'a pas été ſans bonne connoiſ-

ſance de cauſe, & ſans en avoir bien examiné les fondemens. On ne peut pas dire que les préjugés de l'éducation y euſſent eu aucune part, puiſque pluſieurs d'entr'eux étoient nés Payens, & tous avoient été formés dans les ſciences, ſous des maîtres idolâtres; d'ailleurs la pureté de leurs mœurs, la beauté de leurs génies, & leur vaſte érudition, en font des hommes d'un caractere qui ne permet pas qu'on ſe refuſe à leurs témoignages & rend leurs ſentimens d'un poids & d'une autorité que les plus beaux raiſonnemens de nos incrédules ne contrebalanceront jamais. Je ne comprends pas comment ces Meſſieurs peuvent s'aveugler & pouſſer la bonne opinion d'eux-mêmes juſqu'au point de croire qu'ils ont plus de lumié-

res, de pénétration & d'intelligence dans les choſes de la Religion, que ces grands & incomparables Docteurs de l'Egliſe : ils peuvent le penſer, mais ils le perſuaderont difficilement à quiconque n'a pas perdu le bon ſens. Quelque beaux eſprits qu'ils ſe croyent, ils ſeront toujours bien petits vis-à-vis des Tertulien, des Origène, des Cyprien, des Ambroiſe, des Chryſoſtôme, des Jerôme, des Auguſtin. Qu'ils ramaſſent toutes leurs productions anti-Chrétiennes, & qu'ils les comparent avec les écrits de ces grands hommes, & qu'enfin ils ſe rendent juſtice ; s'ils ne le font pas, il n'en ſera pas moins certain qu'il eſt infiniment plus ſage & plus ſûr de s'en rapporter & d'adhérer aux ſentimens & aux témoignages de ces

grands hommes que d'écouter des gens ſans nom, ſans autorité, peut-être ſans mœurs, ſans probité; & qui ne ſçavent que nier des faits ſans en dire de raiſon; avancer des propoſitions ſans en produire de preuves; répeter de miſérables objections qu'on a mille fois réſolues & qui ne ſe tirent de l'embarras où la force de la vérité les réduit, que par des railleries & de fades plaiſanteries.

TÉMOIGNAGES DES PERES ET DES DOCTEURS DE L'ÉGLISE DES QUATRE PREMIERS SIECLES, *Sur la Divinité de la Religion Chrétienne.*

SAINT IGNACE, *Disciple des Apôtres, Evêque d'Antioche, & Martyr.*

SAINT Ignace étoit Syrien d'origine ; il avoit vu les Apôtres, & il fut en particulier le disciple de S. Pierre & de S. Jean, il succéda à Erode dans le siége d'Antioche l'an 68 & souffrit le martyre à Rome en 107, au tems de la persécution de Trajan, qui le condamna à être exposé aux bêtes dans l'amphithéâtre de Rome.

Le sentiment de S. Ignace sur la di-

Epheſ n. 1. vinité de Jéſus-Chriſt n'eſt point équivoque, il reconnoît en plus d'un *Ibid. n.* 19. endroit qu'il eſt vrai Dieu, & vrai homme tout enſemble, créé & incréé, Dieu exiſtant dans l'homme, vraie vie *Adrag.* dans la mort, fils de Dieu coéternel à ſon Pere toujours éxiſtant dans lui & *Ad Ma-* avec lui, égal en puiſſance, mais ſou- *gnel. n.* 8. mis ſelon la chair, & comme fils de *Ad Erall.* Marie ; qu'il eſt mort & reſſuſcité *n.* 9. véritablement, & que ſans lui nous n'aurions aucune eſpérance de ſalut.

Il dit dans ſa lettre aux Ephéſiens : Jéſus-Chriſt notre Dieu a été conçu de Marie ſelon la diſpoſition de Dieu, du ſang de David & du S. Eſprit. Il eſt né, & a ſouffert d'être baptiſé pour purifier l'eau. Le Prince de ce monde a ignoré la virginité de Marie, & ſon enfantement, & la mort du Seigneur : trois myſteres éclatans qui ont été accomplis dans le ſilence de Dieu.

S. Ignace finit ainſi cette lettre : ſi Jéſus-Chriſt m'en fait la grace par vos prieres, je vous écrirai une ſeconde lettre, où je vous expliquerai ce que j'ai commencé touchant le myſtere du nouvel homme Jéſus-Chriſt, de la foi & de la charité dont il eſt l'objet, de ſa Paſſion & de ſa Réſurrection.

Dans l'Epître aux Smyrniens, ſaint Ignace travaille préciſément à les fortifier dans la foi de l'incarnation, contre les Hérétiques, Docites ou Phantaſtiques. J'ai remarqué, dit-il, que vous êtes parfaits par une foi inébranlable, comme cloués à la croix du Seigneur Jéſus-Chriſt en chair & en eſprit, & affermis en la charité par ſon ſang : pleinement perſuadés qu'il eſt véritablement de la race de David ſelon la chair ; fils de Dieu ſelon la volonté & la puiſſance de Dieu : véritablement né d'une vierge ; baptiſé par Jean, pour accomplir toute juſtice : véritablement crucifié pour nous en ſa chair, ſous Ponce Pilate & Hérode le Tétrarque. (& un peu après) Il a ſouffert véritablement & reſſuſcité lui - même. Pour moi, je ſçais qu'il a eu ſa chair même après la réſurrection, & je crois qu'il l'a encore. Et quand il vint à ceux qui étoient avec Pierre, il leur dit : prenez, touchez - moi, & voyez que je ne ſuis pas un eſprit incorporel. Et auſſi-tôt ils le toucherent & crurent, convaincus par ſa chair & par ſon eſprit. C'eſt pourquoi ils ont mépriſé la mort, & ſe ſont trouvés au - deſſus d'elle. Et après ſa réſurrection il a bu & mangé avec eux, comme corporel, quoique ſpirituellement uni au pere.

Je vous donne ces avis, mes chers freres, ſçachant que vous êtes dans ces ſentimens : afin que vous puiſſiez vous garder de ces bêtes à figure humaine : que vous devez non-ſeulement ne pas recevoir, mais, s'il ſe peut, ne pas rencontrer : & vous contenter ſeulement de prier pour eux, afin qu'ils ſe convertiſſent, s'il eſt poſſible, ce qui eſt bien difficile.

SAINT JUSTIN,

Philoſophe, Apologiſte, Martyr, & Docteur de l'Egliſe.

SAINT Juſtin nâquit à Naplouſe, ville de la province de Samarie en Paleſtine. Quelques-uns ont dit qu'il étoit Samaritain de race : mais il déclare en pluſieurs endroits qu'il venoit des Gentils. Voici comment il s'en explique en rapportant une partie des motifs qui l'attachoient à la Religion Chrétienne. » Par Apolog. 2. p. 88.
» quelle raiſon, dit ce Pere, aurions-nous
» pu nous perſuader qu'un homme mort
» ſur une croix eſt le fils de Dieu, &
» qu'il doit un jour juger tous les hom-
» mes, ſi nous n'étions convaincus par
» les prophéties que nous ſçavons avoir
» été faites avant ſa naiſſance, & dont
» la certitude s'eſt vérifiée par ce qui ſe
» paſſe tous les jours à nos yeux ? La
» Judée eſt déſerte, comme les Prophe-
» tes l'ont prédit. Toutes les nations
» renoncent à leurs anciennes erreurs,
» & embraſſent la doctrine de Jéſus-
» Chriſt, que les Apôtres ont prêchée ;
» & c'eſt ce qu'on lit par-tout dans les
» Prophetes. Ils ont dit que peu de Juifs

» & de Samaritains embraſſeroient la
» foi, en comparaiſon du grand nom-
» bre de ceux qui ſe convertiroient dans
» les autres peuples, tous compris ſous
» le nom de Gentils. Et en effet, nous
» autres qui venons des Gentils, ſom-
» mes en beaucoup plus grand nombre,
» plus ſinceres & plus véritablement
» Chrétiens, que ceux qui viennent des
» Samaritains ou des Juifs.

S. Juſtin ayant embraſſé le Chriſtianiſme, ne quitta la profeſſion ni l'habit de philoſophe. Il fit toujours honneur au Chriſtianiſme par ſa ſcience & par la pureté de ſes mœurs; il fut martyriſé pour la défenſe de la foi l'an 167 ſous l'empire de Marc Aurele.

S. Juſtin diſtingue clairement trois perſonnes en Dieu, toutes dignes d'adoration, ce qui fait voir la pureté de ſa foi, touchant la divinité du Fils & du S. Eſprit, nous reconnoiſſons, dit-il, pour Dieu, le Pere de l'équité, de la pureté & de toutes les autres vertus, dont la ſainteté ne ſouffre le mélange d'aucun vice, ni d'aucun défaut. Avec lui nous reconnoiſſons encore & adorons conjointement ſon fils & ſon S. Eſprit qui a parlé par les Prophetes. C'eſt ce fils qui nous eſt venu de ſa part, &

Apol. 2. p. 56.

qui nous a appris cette ſublime doctrine.

S. Juſtin fait voir dans ſa premiere Apologie, que c'étoit à tort que l'on accuſoit les Chrétiens d'athéiſme ; & pour mieux faire ſentir l'injuſtice de cette accuſation, il explique leur doctrine en ces termes : quel ſujet y a-t-il de traiter d'impies, d'athées & de gens ſans Dieu, des perſonnes comme nous qui reconnoiſſons premierement pour véritable Dieu, le Dieu éternel, auteur de toutes choſes ; puis en ſecond lieu, ſon fils Jéſus-Chriſt qui a été crucifié ſous Ponce Pilate, Intendant de la Judée, au tems de Tibere Ceſar ; & en troiſieme lieu, l'Eſprit Saint qui a parlé par les Prophetes. Pour montrer que les Chrétiens ne ſont pas inſenſés d'adorer un homme crucifié, il dit que cet homme eſt la ſouveraine raiſon, qui change entierement ſes Sectateurs. Autrefois nous prenions plaiſir dans les infâmes débauches ; à préſent nous n'aimons que la pureté, &c.

S. Juſtin rapporte enſuite quelques préceptes de la morale de Jéſus-Chriſt. Ses diſcours, dit-il, étoient courts & concis ; car ce n'étoit pas un ſophiſte : mais ſa parole étoit la vertu de Dieu, & après avoir mis les paſſages de l'E-

vangile ſur la chaſteté & montré qu'il condamne juſqu'aux penſées, il ajoûte : il y a pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui à l'âge de 60 ou 70 ans conſervent la pureté, ayant ſuivi dès l'enfance la doctrine de Jéſus-Chriſt. Et je me vante d'en pouvoir montrer de tels dans toutes les conditions.

Il prouve la vérité de la Religion Chrétienne par les Prophéties que les Juifs liſent comme nous. Il explique qui étoient les Prophetes, & rapporte les principales Prophéties qui regardent Jéſus-Chriſt ; & pour connoître l'accompliſſement de celles qui décrivoient ſa paſſion : vous le pouvez apprendre, dit-il, des Actes qui ont été faits ſous Ponce Pilate, & il renvoye à ces mêmes Actes, pour prouver que Jéſus-Chriſt a guéri des aveugles, & des lépreux, & reſſuſcité des morts.

S. Juſtin dans ſa 2e Apologie, remarque que quelque conſidérable qu'ait été le nombre des diſciples de Socrate, aucun d'eux n'étoit mort pour la défenſe de ſa doctrine : au lieu que l'on voyoit tous les jours, non-ſeulement des Philoſophes, mais encore des gens ſans lettres, des artiſans & des gens de la lie du peuple, ſouffrir courageuſement

la mort pour Jéſus-Chriſt & la défenſe de ſes maximes. C'eſt à cette conſtance des Chrétiens qu'il rapporte lui-même la cauſe de ſa converſion.

S. Juſtin dans ſon dialogue avec Tryphon (*a*) dit : » Dieu promet une nou-
» velle alliance & cela pour éclairer les
» nations. Or nous ſommes convaincus
» & nous voyons de nos yeux qu'au
» nom de Jéſus-Chriſt qui a été cruci-
» fié, des hommes abandonnent les ido-
» les & quittent les autres déſordres pour
» adorer Dieu, & qu'ils aiment mieux
» perdre la vie que de ne pas perſiſter
» dans la confeſſion du nom de Jéſus-
» Chriſt & dans le culte de Dieu. De
» telles œuvres, & les miracles qui en
» ſont la ſuite, doivent donc convain-
» cre tout le monde, que c'eſt Jéſus-
» Chriſt qui eſt la nouvelle loi & la
» nouvelle alliance & l'attente de ceux
» qui dans toutes les nations ont con-
» fiance en Dieu ».

Il montre le progrès de l'Evangile en

(*a*) Tryphon, ſelon Euſebe, a été le plus célebre des Juifs de ſon tems, il avoit lu les préceptes de l'Evangile, il les trouvoit dignes d'admiration ; mais il étoit ſi attaché aux céremonies de la loi ; que toute la piété des Chrétiens lui paroiſſoit une illuſion ſous ce culte extérieur du Judaïſme. *Hiſt. l. 4. c. 18.*

disant qu'il n'y a aucune espèce d'hommes, ni Grecs ni Barbares, ni Scythes errans dans des chariots, ni Pastres logés sous des tentes, ni de quelque nom qu'on les appelle, chez qui l'on n'adresse au Créateur des prières & des actions de graces, au nom de Jésus crucifié. Il releve la fidelité des Chrétiens, en disant: il est évident que personne ne peut intimider ceux qui croient en Jésus-Christ par toute la terre. Nous ne cessons point de le confesser: encore que l'on nous coupe la tête, que l'on nous crucifie, que l'on nous expose aux bêtes. Nous souffrons les fers, le feu, les tourmens. Plus on nous persécute, plus il y en a qui deviennent fideles & pieux, par le nom de Jésus. (Et encore) Dieu a permis que le soleil fût adoré: mais on n'a jamais vu personne souffrir la mort pour la religion du soleil: au lieu que l'on voit des hommes de toutes nations, qui souffrent tout pour le nom de Jésus-Christ. Il marque plusieurs fois en ce dialogue que les dons surnaturels de Prophéties, de guérison des maladies, & d'autres miracles, étoient encore communs parmi les fideles: particulierement le pouvoir de chasser les démons au nom de Jésus crucifié sous Ponce Pilate.

SAINT

SAINT IRÉNÉE,

Evêque de Lyon, Docteur de l'Egliſe, & Martyr.

SAINT Irénée, né dans la Gréce vers l'an 120. de Jéſus-Chriſt, fut diſciple de Papias & de S. Polycarpe, qui avoient été inſtruits par S. Jean l'Evangéliſte; il n'oublia jamais les inſtructions qu'il avoit reçues dans ſa jeuneſſe, de S. Polycarpe : *Ses actions & ſes paroles*, dit-il, *ſont encore gravées dans mon cœur; elles y ſont demeurées très-vives & très-préſentes; & Dieu me fait la grace de les repaſſer ſans ceſſe dans mon eſprit.* On croit que S. Irénée fut envoyé par S. Polycarpe dans les Gaules l'an 157. Il s'arrêta à Lyon, où il exerça les fonctions du ſacerdoce. Il ſuccéda à S. Pathin, Evêque de cette ville, & devint comme le chef des Egliſes des Gaules, qu'il gouverna avec zéle & avec piété. Il ſouffrit le martyre pour la foi de Jéſus-Chriſt en 202, ſous l'empire de Sévère.

S. Irénée dans ſon premier livre contre les héréſies, expoſe quelle eſt la foi que nous avons reçue des Diſciples du

Seigneur ; & l'expoſition qu'il en fait, n'eſt que celle du ſymbole des Apôtres. Il dit que cette foi eſt la même dans l'Egliſe répandue par-tout l'univers ; & que les peuples qui parlent tant de langues différentes, tiennent là-deſſus un même langage. Il ajoûte : que les Egliſes qui ſont dans les Germanies, dans l'Eſpagne, parmi les Celtes, dans l'Orient, dans l'Egypte, dans la Libye, ont la même créance & la même tradition. Comme il n'y a qu'un ſoleil pour éclairer l'univers, il n'y a auſſi qu'une même lumiere de la vérité, qui brille par-tout, & qui éclaire tous ceux qui veulent la connoître.

Dans ſon deuxième livre, il oppoſe aux vains preſtiges des Hérétiques, les vrais miracles, qui étoient encore alors fréquens dans l'Egliſe. Ils ne peuvent, dit-il, donner la vue aux aveugles, ni l'ouie aux ſourds, ni chaſſer les démons, ſi ce n'eſt ceux qu'ils envoyent eux-mêmes ; tant s'en faut qu'ils reſſuſcitent un mort, comme le Seigneur a fait, & ſes Apôtres. Parlant de Jéſus-Chriſt, il dit : que ceux qui ſont véritablement ſes diſciples, ayant reçu de lui la grace, opérent en ſon nom, pour le bien des autres hommes : chacun ſuivant ce qu'il

leur a donné. Les uns chaſſent les démons, ſûrement & véritablement : en ſorte que ſouvent ceux qu'ils en ont délivrés, embraſſent la foi & demeurent dans l'Egliſe. D'autres ont la ſcience des choſes futures, des viſions, & des diſcours prophétiques. D'autres guériſſent les malades par l'impoſition des mains, & leur rendent la ſanté parfaite. Nous avons déja dit, que des morts ſont reſſuſcités & ont demeuré avec nous pluſieurs années. Enfin on ne peut dire le nombre des merveilles que l'Egliſe opére chaque jour, par-tout le monde, pour l'utilité des nations : au nom de Jéſus-Chriſt crucifié ſous Ponce Pilate, & elle le fait ſans artifice & ſans intérêt ; car comme elle a reçu de Dieu gratuitement ce pouvoir, elle l'exerce gratuitement.

Dans le troiſiéme livre, S. Irénée prouve la doctrine de l'Egliſe Catholique, par l'écriture & par la tradition. Il dit que les Apôtres n'ont prêché qu'après avoir reçu la connoiſſance parfaite, & ajoûte : Matthieu a donné aux Hébreux l'Evangile écrit en leur langue, tandis que Pierre & Paul prêchoient à Rome, & y fondoient l'Egliſe. Après leur ſortie, Marc, diſciple & inter-

prête de Pierre, nous a auſſi donné par écrit, ce que Pierre avoit prêché. Et Luc qui ſuivoit Paul, a mis en un livre l'Evangile que Paul avoit enſeigné. Enſuite Jean, le diſciple du Seigneur, qui avoit repoſé ſur ſa poitrine, a auſſi donné ſon Evangile, demeurant à Ephèſe en Aſie.

Comme Jéſus-Chriſt, dit-il, s'eſt reſſucité lui-même corporellement, de même il rendra la vie à nos corps; car l'eſpérance de la réſurrection que nous donne S. Paul, n'a pas lieu pour nos ames, dont la ſubſtance eſt immortelle.

L. 5. c. 13.

» Pluſieurs nations barbares, dit-il, » croyent en Jéſus-Chriſt ſans papier & » ſans encre; le ſalut eſt écrit dans leurs » cœurs, & elles conſervent avec ſoin » l'ancienne tradition, croyant en un » ſeul Dieu, créateur du ciel & de la » terre, & de tout ce qu'ils contiennent, par Jéſus-Chriſt, Fils unique » de Dieu, qui par un amour infini » pour ſa créature, a bien voulu naître » d'une Vierge ».

L. 3. c. 14. n. 2.

S. Irénée enſeigne en pluſieurs endroits l'unité d'un Dieu en trois Perſonnes, le Pere, le Fils, & le S. Eſprit; que c'eſt Dieu qui a créé le mon-

L. 2. c. 27.

de par ſon Verbe & par ſon S. Eſprit, qu'il nomme auſſi ſageſſe ; que ce Verbe & ce S. Eſprit exiſte avec le Pere de toute éternité, & ſont de même ſubſtance ; que Jéſus-Chriſt eſt fils de Dieu, & Dieu lui-même : & qu'il eſt en même tems vrai homme, ſeul Sauveur de tous ceux qui croyent en lui. Ibid. L. 2. c. 30. L. 3. c. 16.

SAINT CLÉMENT,

Prêtre d'Alexandrie & Docteur de l'Egliſe.

SAINT Clément d'Alexandrie étoit Athénien de naiſſance ; il s'étoit déja rendu ſçavant dans les Belles-Lettres & dans la Philoſophie, particulierement de Platon, lorſqu'il ouvrit les yeux à la lumiere de l'Evangile. Depuis ce moment il ne ſongea plus qu'à ſe rendre habile dans les ſaintes Ecritures, & dans la doctrine du ſalut. Dans ce deſſein, il parcourut la Grèce, l'Italie, l'Aſſyrie & la Paleſtine, pour voir les plus ſçavans hommes de notre Religion, & apprendre d'eux la ſcience de l'Egliſe, & la doctrine de la tradition.

Epiphan. Hæreſ. 32. n. 9.

Euſeb. l. 2 Præparat. Ev. c. 3.

Clem. l. 2. Strom. p. 274.

S. Pantene ayant été envoyé dans les Indes par Dometre, Evêque d'Alexandrie, S. Clément lui ſuccéda dans l'école des Catéchèſes de cette ville, qui avoit principalement pour but d'inſtruire les Payens qui embraſſoient la Religion Chrétienne. C'étoit environ la 10e année de Commode, la 189e de Jéſus-Chriſt. Il fleurit ſous le regne de Sévere, & ſous celui d'Antonin Caracalla, ſon

Euſeb. l. 6. c. 6.

ſucceſſeur. L'année de ſa mort eſt incertaine, mais on peut la mettre au plus tard en 217.

S. Clément d'Alexandrie exhorte ainſi les Gentils à croire en Jéſus-Chriſt. » O » hommes, croyez en celui qui eſt hom- » me & Dieu : croyez, ô hommes, au » Dieu vivant qui a ſouffert & qui eſt » adoré. Croyez, ſerviteurs, en celui » qui eſt mort. Que tous les hommes » croyent en celui qui eſt le ſeul Dieu » de tous les hommes. Le Verbe qui eſt » véritablement & manifeſtement Dieu, » eſt égal au maître de toutes choſes, » parce qu'il eſt ſon fils, & que le Ver- » be étoit en Dieu. Ce Verbe qui ſeul » eſt l'un & l'autre, Dieu & homme, » eſt l'auteur de tous les biens ». Il dit au même endroit que les Chrétiens qui paroiſſent nouveaux, ſont bien plus anciens que tous les peuples qui vantent tant leur antiquité, parce que les Chrétiens ont été aimés de Dieu en Jéſus-Chriſt, avant la création du monde. » Nous ſommes les ouvrages raiſonna- » bles du Verbe qui eſt Dieu ; nous » ſommes anciens en lui, parce que le » Verbe étoit au commencement. Il dit encore un peu après : » c'eſt ici le nou- » veau cantique, l'avenement de la lu-

Clem. Exhort. pag. 66.

Idem 68.

Ib. p. 5.

Ibid.

Ibid.

» miere du Verbe qui étoit au commen-
» cement, & qui a brillé parmi nous.
» Il a apparu depuis peu, mais il étoit
» le Sauveur dès auparavant; celui qui
» étoit en celui qui eſt, a apparu, par-
» ce que le Verbe qui étoit avec Dieu,
» par lequel tout a été fait, a apparu
» comme Docteur. Le Verbe, qui com-
» me Créateur nous a donné la vie au
« commencement, nous a appris à bien
» vivre, en apparoiſſant comme Doc-
» teur, afin qu'un jour il nous donne,
» comme Dieu, la vie éternelle.

Strom. 5. P. 544. S. Clément enſeigne dans ſes Stroma-
tes, » qu'il eſt néceſſaire de connoître
» quel eſt le Fils de Dieu; qu'il faut
Strom. 7. P. 708. » croire au Fils, qui eſt le Verbe par-
» fait, né du Pere parfait; le Verbe
» éternel, qui eſt véritablement le Fils
» unique, le caractere de la gloire du
» ſouverain Roi & du Pere tout-puiſ-
» ſant; le Seigneur engendré ſans com-
» mencement; le principe qui ne con-
» noît ni tems, ni commencement; le
Ibid. P. 703. » maître de tout ce qui a été créé; le
» Docteur des Anges & qui enſeigne la
» vérité aux Anges, parce que ce ſont
» des créatures ».

S. Clément enſeigne que les Ecrivains ſacrés, tant de l'ancien, que du nou-

veau Teſtament, n'ont rien écrit que par l'inſpiration du S. Eſprit, ſoit les choſes qu'ils ont appriſes de Dieu, ſoit celles qu'ils ſçavoient d'eux-mêmes, & qui étoient connues de tout le monde. *Exhort. ad Gent. p. 66.*

TERTULLIEN,

Prêtre & Docteur de l'Egliſe.

TERTULLIEN étoit né à Carthage, ville capitale de l'Afrique, vers l'an 160 de Jéſus-Chriſt; il étoit fils d'un Centenier des troupes Proconſulaires, & ſe nommoit Quintus-Septimius-Florens-Tertulianus. C'eſt ſous ce dernier nom qu'il eſt le plus connu. Né Payen, il vécut pendant quelque tems ſans aucune lumiere, & ſans connoiſſance du vrai Dieu, prenant plaiſir aux divertiſſemens de l'amphithéâtre, & ſe moquant des maximes du Chriſtianiſme.

On ne ſçait pas au juſte l'année de ſa naiſſance ni de ſa mort.

La conſtance des Martyrs dans les tourmens, le pouvoir que les Chrétiens avoient de chaſſer les démons, & de faire ceſſer les Oracles des faux Dieux, engagerent Tertullien à s'inſtruire de la Religion Chrétienne & à l'embraſſer. Ce fut durant la perſécution de l'Empereur Sévere qu'il publia ſon Apologie pour les Chrétiens, qui eſt un chef-d'œuvre d'éloquence & d'érudition. Il a été l'admiration de ſon ſiécle pour la beauté de ſon eſprit, & l'énergie de ſes expreſſions. *Quid Tertulliano eruditius? Quid*

Apolog. 16.

acutius ? dit S. Jérôme, *vir erat acris & vehementis ingenii.* On croit qu'il mourut en 245 dans un âge fort avancé.

Il y avoit, dit Tertullien dans ſon Apologétique, ch. 5. un ancien décret qui défendoit de conſacrer aucun Dieu ſans l'approbation du Sénat. Tibere donc ayant reçu de Paleſtine des avis qui lui marquoient la vérité de la divinité de Jéſus-Chriſt, les porta au Sénat, y ajoûtant ſon ſuffrage pour les faire recevoir. Le Sénat rejetta la propoſition, parce qu'il n'en étoit pas l'auteur. Mais l'Empereur demeura dans ſon opinion, & menaça de groſſes peines les accuſateurs des Chrétiens. Conſultez vos mémoires, dit-il, vous y trouverez que Néron le premier a employé le fer contre cette ſecte qui s'élevoit alors principalement à Rome. Nous tenons à honneur d'avoir un tel auteur de notre condamnation. Domitien avoit auſſi entrepris de nous perſécuter, mais il ceſſa bientôt & rappella ceux qu'il avoit rélégués. Tels ont été nos perſécuteurs, ceux que vous condamnez vous-même. De tant d'autres Princes inſtruits du droit divin & humain, montrez-en un qui ait pourſuivi les Chrétiens.

Au contraire, nous en montrons un

qui les a protégés, ſi on veut chercher les lettres de Marc Aurele, ce ſage Empereur, où il rend témoignage de la pluye que les ſoldats Chrétiens obtinrent par leurs prieres, pour appaiſer la ſoif de ſon armée en Germanie. Quelles ſont donc ces loix qui ne ſont exécutées contre nous que par des Princes injuſtes, infâmes, brutaux, inſenſés ? que Trajan a éludé en partie, défendant de rechercher les Chrétiens ; que ni Adrien, quelqu'appliqué qu'il fût à rechercher tout ce qui étoit curieux ; ni Veſpaſien, quoiqu'il eût détruit les Juifs ; ni Pius, ni Verus n'ont jamais autoriſés ?

Ce que nous adorons eſt un ſeul Dieu, qui par ſa parole, ſa raiſon & ſa puiſſance, a tiré du néant tout ce monde, avec ce qui le compoſe, les élémens, les corps, les eſprits, pour être l'ornement de ſa grandeur. Voulez-vous le connoître par ſes ouvrages ? Voulez-vous le témoignage de l'ame, qui malgré la mauvaiſe éducation, les paſſions, la ſervitude des faux Dieux, toutes les fois qu'elle ſe réveille le nomme par ce ſeul nom de Dieu : grand Dieu, bon Dieu ! Ce qui plaira à Dieu : Dieu le voit ! Je le recommande à Dieu : Dieu me le rendra ! Témoignage de l'ame

naturellement Chrétienne : & en disant cela, elle ne regarde pas le Capitole, mais le Ciel. Pour nous donner une connoissance plus parfaite de lui & de ses volontés, il nous a donné le secours de l'écriture. Car dès le commencement il a envoyé dans le monde des hommes dignes, par leur justice & leur sainteté, de le connoître & de le faire connoître aux autres, les ayant remplis de son esprit, pour publier qu'il n'y a qu'un Dieu qui a tout créé, qui a formé l'homme de terre, qui a réglé le cours du monde & donné des préceptes pour lui plaire, que vous ignorez ou abandonnez ; qui à la fin de ce monde jugera tous ceux qui le fervent, pour les recompenser de la vie éternelle, & condamner les impies au feu éternel, après avoir ressuscité tous les morts. Nous nous sommes moqués autrefois de cette doctrine : nous avons été des vôtres ; les hommes ne naissent pas Chrétiens ; ils le deviennent.

Il marque ensuite comme les écrits qui contiennent les discours & les miracles des Prophétes, furent traduits par ordre de Ptolomée Philadelphe. Aujourd'hui, dit-il, on montre la bibliothéque de Ptolomée avec l'original hébraïque, près le temple de Sérapis. Il prouve l'au-

torité de ces livres par l'antiquité de Moyſe, plus anciens que les hiſtoires des Payens, que leurs villes & leurs nations, que leurs Dieux & leurs Religions. La preuve, dit-il, n'en eſt pas ſi difficile qu'elle eſt immenſe; & après avoir fait le dénombrement des Auteurs d'où on la pouvoit tirer, il ajoute: c'eſt déja une partie de la preuve que d'en avoir indiqué les ſources. Une autre preuve de l'autorité des livres ſacrés, eſt l'accompliſſement des Prophéties. Et afin que l'on ne diſe pas que les Chrétiens ſe ſervoient de l'antiquité des Juifs pour couvrir leur nouveauté, il montre que c'eſt une même Religion, & explique la divinité de Jéſus-Chriſt en ces termes:

Les Juifs étoient ſeuls agréables à Dieu à cauſe de la foi & de la vertu de leurs peres. De-là venoit la grandeur de leur nation, leur Royaume floriſſant, & leur bonheur; ſi grand, que Dieu même les avertiſſoit de conſerver ſes bonnes graces. Enflés du mérite de leurs ancêtres, ils ſe ſont écartés des régles, & ſont tombés dans l'impiété & dans toutes ſortes de crimes. Quand ils ne l'avoueroient pas, l'état où ils ſont aujourd'hui réduits le prouveroit. Diſperſés, vagabonds, bannis de leur terre, ils errent dans le mon-

de ſans avoir ni hommes ni Dieu pour Roi. Il ne leur eſt pas permis de mettre le pied dans leur pays, même comme étrangers. La ſainte parole qui les menaçoit de ces malheurs, leur inculquoit en même tems, que vers la fin des ſiécles, Dieu ſe choiſiroit de toute nation, de tout peuple & de tout lieu, des adorateurs plus fidéles, à qui il feroit paſſer ſa grace, & plus abondante à cauſe de la grandeur de celui qui les inſtruiſoit. Il étoit prédit que l'Auteur de cette grace, le maître qui enſeigneroit cette doctrine au genre humain, & qui viendroit l'éclairer & le conduire, ſeroit le fils de Dieu. Il eſt nommé fils de Dieu, & Dieu à cauſe de l'unité de ſubſtance; car Dieu eſt eſprit. Quand le ſoleil pouſſe un rayon, la ſubſtance n'eſt pas ſéparée, mais étendue. Ainſi le Verbe eſt eſprit d'un Eſprit & Dieu de Dieu, comme une lumiere allumée d'une autre lumiere. Ainſi ce qui procede de Dieu eſt Dieu & fils de Dieu, & les deux ſont un. Un eſprit procede de l'eſprit, & un Dieu de Dieu: autre en propriété, non en nombre; en ordre, non en nature; il eſt ſorti de ſon principe ſans le quitter. Donc ce rayon de Dieu, comme il avoit toujours été prédit, eſt deſcendu dans une cer-

taine Vierge, a été fait chair dans ſon ſein, & né homme uni à Dieu; cette chair ſoutenue de l'Eſprit, ſe nourrit, croît, parle, enſeigne, opere, & c'eſt le Chriſt.

Il marque enſuite comment les Juifs l'ont perſécuté; & parlant de ſa mort, il dit: toutefois étant crucifié il rendit l'eſprit en parlant, & prévint le miniſtere du bourreau. Au même moment le jour manqua en plein midi. Ceux qui ne ſçavoient pas que cela même avoit été prédit de Jéſus-Chriſt, le prirent pour une éclipſe; n'ayant pû y trouver leur compte, ils le nierent; mais ce prodige eſt rapporté dans vos archives. Il marque la réſurrection & l'aſcenſion, puis il ajoute: Pilate déja Chrétien en ſa conſcience, donna avis à Tibere qui regnoit alors, de tout ce qui concernoit Jéſus-Chriſt. Les Empereurs mêmes y auroient cru, s'ils n'étoient pas néceſſaires au monde, ou s'ils pouvoient être Empereurs & Chrétiens. Nous avons fait voir la date de notre ſecte & de notre nom, avec ſon Auteur. Que perſonne déſormais n'en parle ni n'en juge autrement, puiſqu'il n'eſt permis à qui que ce ſoit de mentir touchant ſa Religion. Nous diſons, & nous le diſons hautement,

& dans les tourmens, nous ſervons Dieu par Jéſus-Chriſt; tenez-le, ſi vous voulez, pour un homme ; c'eſt par lui & en lui que Dieu veut être connu & ſervi.

ORIGÈNE.

ORIGÈNE, très-célébre écrivain eccléſiaſtique, & l'un des plus grands génies & des plus ſçavans hommes qui ayent fleuri dans l'Égliſe primitive, nâquit à Alexandrie l'an 185 de Jéſus-Chriſt. Il ſoutint avec une conſtance incroyable les horribles tourmens dont les Perſécuteurs de la foi ſe ſervirent contre lui. Les mœurs de ce grand homme étoient d'une pureté admirable ; il avoit un zéle ardent pour répandre les vérités & la morale de l'Evangile. Il ruina ſa ſanté à force de veilles & de jeûnes, & mourut à Tyr en 254, à 69 ans. Il a compoſé un très-grand nombre d'excellens ouvrages ; un des principaux eſt ſon traité contre Celſe, philoſophe Epicurien, & grand ennemi des Chrétiens.

Lib. 1. Origène dans ſon ouvrage contre Celſe, qui du tems de l'Empereur Adrien avoit écrit un livre plein de calomnies & d'injures contre la Religion Chrétienne, dit que, quant aux Prophéties, il eſt juſte d'ajouter foi aux livres des Juifs, du moins comme à ceux des autres nations, chacune pour ce qui re-

garde ſes antiquités. Or on ne peut douter de l'antiquité des Juifs, ſi l'on con- 13.
ſidere les preuves que donne Joſeph
dans les livres contre Appion, & Ta- P. 14.
tien contre les Grecs. Origène rapporte
les principales Prophéties qui ont prédit diſtinctement la naiſſance, la paſſion,
la mort & les autres circonſtances de l'événement de Jéſus-Chriſt, & obſerve que
depuis qu'il eſt venu, les Juifs n'ont
plus ni Prophéties, ni miracles, ni aucune marque de l'aſſiſtance divine, com- L. 11. p.
me l'on en voit chez les Chrétiens. On 62.
oppoſoit aux Prophéties les oracles des
Payens; mais les plus ſages d'entr'eux,
dit-il, n'y ajoutoient gueres de foi; &
quand il y eût eu quelque choſe de ſurnaturel, le peu de vertu de ceux qui les
rendoient, & la maniere honteuſe dont
la Pythoneſſe étoit inſpirée, devoit faire
croire que des eſprits impurs en étoient P. 338.
les auteurs, au lieu que les Prophétes
de Dieu étoient d'ordinaire les plus
ſaints perſonnages. L'obſcurité ſembloit
commune aux uns & aux autres; mais
il y a cette différence, que les oracles
profanes étoient toujours obſcurs &
ambigus; au lieu que les Prophétes parlent clairement, dans tout ce qui devoit
être entendu auſſi-tôt, principalement

dans les exhortations & les inſtructions morales. Auſſi a-t-on conſervé leurs diſcours pour ſervir à la poſtérité, par les inſtructions & par les prédictions.

L. II. p. 60. Celſe ne nioit pas que Jéſus-Chriſt eût fait des miracles, mais il les attribuoit à la magie qu'il avoit, dit-il, appriſe en Egypte; & comme l'Evangile même fait mention de faux Prophétes & de faux miracles; il vouloit les confondre & attribuer tous également à l'art magique & à l'opération des démons. Origène ſoutint, que poſant une fois quelque puiſſance au-deſſus de la nature, s'il y en a une mauvaiſe, il faut qu'il y en ait une bonne encore ſupérieure; & par conſéquent, s'il y a des faux miracles dont les démons ſoient auteurs, il y en a de vrais qui viennent de Dieu; or il y a des moyens ſûrs de les diſcerner, les mœurs de ceux qui les font, leur doctrine & les effets qui en ſuivent.

L. II. p. 61. Moyſe & les Prophétes, Jéſus-Chriſt & ſes diſciples n'ont rien enſeigné que de très-digne de Dieu, conforme à la raiſon, utile aux bonnes mœurs & à la ſociété civile; ils ont pratiqué les premiers ce qu'ils enſeignoient, & l'effet a été grand & permanent. Moyſe a formé une nation entiere, gouvernée par

des loix ſaintes & des mœurs pures. Jéſus-Chriſt a raſſemblé toutes les nations dans la connoiſſance du vrai Dieu, & dans la pratique des mœurs les plus conformes à la raiſon. Les charlatans ne cherchent point à corriger les hommes, étant eux-mêmes très-corrompus, & les miracles des impoſteurs ont eu peu de ſuite. Je ne crois pas, dit Origène, qu'il reſte trente ſectateurs de Simon le magicien dans tout le monde, quoique jamais ils n'ayent été perſécutés : les diſciples de Theudas & de Judas de Galilée furent bien-tôt diſſipés. L. 1. p. 54. L. 6. p. 282.

La réſurrection de Jéſus-Chriſt, dit-il, ne peut être ſoupçonnée d'aucun artifice. Il eſt mort en public, ſur une croix, à la face de tout le peuple Juif, avec toutes les autres circonſtances de ſa mort & de ſa ſépulture, que les Evangéliſtes ont remarquées. Et il ne faut point demander, pourquoi il n'a pas diſparu étant ſur la croix, ou pourquoi il n'a pas apparu à tout le monde après ſa réſurrection ? Ce n'eſt pas à nous à preſcrire à Dieu comment il doit faire ſes miracles. Il ſuffit que Jéſus-Chriſt a apparu à Pierre comme aux premiers des Apôtres ; puis à tous les douze, puis à cinq cens diſciples tout à la fois. S'ils L. 11. 95. P. 102. P. 100.

L. 1. p. 24. ne l'avoient vû reſſuſcité & n'avoient été perſuadés de ſa divinité, comment leur ſeroit-il venu dans l'eſprit de ne point craindre d'être traités comme lui ; d'affronter le péril & de quitter leur pays pour enſeigner, ſuivant ſon ordre, la doctrine qu'ils avoient reçue de lui ? Sa mort honteuſe devoit avoir effacé l'opinion qu'ils en avoient conçue : ils devoient ſe regarder comme trompés, & être les premiers à le condamner. Il falloit qu'ils euſſent vû quelque choſe de bien extraordinaire, qui les obligeât, non-ſeulement à ſuivre ſa doctrine, mais

L. 5. p. 269. à la faire ſuivre aux autres, & pour cet effet embraſſer une vie errante, s'expoſer à une mort certaine en oſant innover par-tout, & renoncer à l'amitié de tous ceux qui ne changeoient pas d'opinions & de mœurs. On doit croire ceux qui

P. 81. ſouffrent tous les tourmens & la mort même, plutôt que de bleſſer la vérité, ſeulement d'une parole, en ce qui regarde Dieu ; qui rapportent de bonne foi ce qui ſemble honteux à leur maître & à eux-mêmes.

L. 1. p. 48. D'ailleurs les Apôtres n'étoient ni des ſages ni des ſçavans ; mais des hommes de la lie du peuple, qui n'avoient pas

L. 11. même appris à lire ; & chargés de pé-

chés (comme Celſe le reprochoit) & ils le confeſſent eux-mêmes. D'où leur eſt venu cette force, pour perſuader tant de Juifs & de Gentils ? Jéſus-Chriſt étoit donc plus qu'un homme, puiſqu'il a répandu ſa religion par tout le monde, comme il l'avoit prédit, & ſurmonté tout ce qui lui réſiſtoit ; les Empereurs, les Gouverneurs, le Sénat, les Magiſtrats & le peuple. Toute la puiſſance Romaine n'a pû empêcher que la parole de Dieu ſortît d'un coin de la Judée, ne ſe répandît ſur tous les hommes ; les efforts qu'a fait le démon, pour détruire le Chriſtianiſme, n'ont ſervi qu'à l'étendre & à l'affermir, & non-ſeulement Jéſus-Chriſt a attiré des ſages ; mais les plus déraiſonnables, les plus paſſionnés & les plus difficiles à convertir, & cela en ſi peu de tems. Jamais aucune hiſtoire n'a rien raconté de ſemblable d'aucune doctrine.

L. 4. p. 135.

L. 1. p. 22.

Il ne faut pas ſeulement conſidérer les merveilles que chaque nation peut raconter à ſon avantage ; il faut voir l'intention de ceux qui ont fait des miracles, & l'effet qu'ils ont produit ; il n'eſt point vraiſemblable, ni que les Apôtres, hommes ignorans & vulgaires ayent oſé entreprendre de prêcher, s'ils

L. 112. p. 401.

ne ſe fuſſent ſentis ſoutenus par une vertu divine ; ni que leurs auditeurs euſſent quitté les anciennes coutumes de leurs ancêtres, pour paſſer à une doctrine qui en étoit ſi éloignée, ſans avoir été touchés par une puiſſance extraordinaire & par des faits miraculeux.

L. 1. p. 34. *P. 20.* Il reſtoit encore du tems d'Origène des veſtiges de ce don des miracles parmi les véritables Chrétiens. Ils guériſſoient pluſieurs malades, & chaſſoient les démons, ſans cérémonies magiques ni application de drogues ; mais par des priéres & de ſimples conjurations, y joignant quelquefois des jeûnes. Ils les chaſſoient en prononçant le nom de Jéſus-Chriſt & récitant les Evangiles. Ce ſaint nom avoit ſeul tant de force, qu'il chaſſoit les démons, quelquefois même étant prononcé par les méchans. Il y avoit des Payens qui, ſans connoître Abraham, employoient le nom du Dieu d'Abraham pour exorciſer les démons ; les Egyptiens & tous les magiciens mêloient à leurs enchantemens les noms d'Abraham, d'Iſaac, de Jacob & d'Iſraël. Les Chrétiens chaſſoient les démons non-ſeulement des hommes, mais des bêtes & des lieux dédiés aux démons. Pluſieurs voyant les peines que ſouffroient les eſprits

L. 111. p. 133. *L. 7. p. 134.* *L. 1. p. 2.* *2. 17.* *L. 4. p. 134.* *L. 7. p. 376.* *Tom. 1, in 1. reg. hom. 26. in Num.*

prits immondes, ſe convertiſſoient à la foi; pluſieurs ſe corrigeoient, & ſurtout les poſſédés.

Le grand effet de la prédication de l'Evangile, eſt la converſion des mœurs. Si quelqu'un, dit-il, avoit guéri cent perſonnes de l'impureté, de l'injuſtice, du mépris de la divinité, on auroit peine à croire qu'il n'y eût rien de ſurnaturel : que doit-on donc penſer d'une ſi grande multitude de Chrétiens, tellement changés depuis qu'ils ont reçu cette doctrine, que les Payens traitoient de tromperie, embraſſant même la continence parfaite; & cela pour tout le monde ? Car il n'y a point de nation ſous le Ciel où cette doctrine ne ſoit établie; elle eſt ſi éloignée de la ſédition que le Légiſlateur des Chrétiens leur a défendu tout homicide; & a condamné l'entrepriſe de ſes Diſciples, même contre les plus méchans hommes. Il a voulu qu'ils ſe laiſſaſſent égorger comme les brebis, plutôt que de ſe défendre contre leurs perſécuteurs. Auſſi combat il pour eux; enſorte qu'ils gagnent plus par cette douceur, qu'ils ne feroient par la réſiſtance. Origène ſuppoſe par-tout comme une choſe inconteſtable, que les Ecrivains ſacrés n'ont été que les organes du

L. 1. p. 11.

L. 11. p. 68.

L. 111. P. 115.

P. 116.

S. Eſprit, & que toute l'Ecriture, ſoit de l'ancien, ſoit du nouveau Teſtament, juſqu'à la moindre lettre, a été divinement inſpirée.

L. 1. Cont. Celſ. p. 271.

Hom. 12. in Num. p. 135. t. 1.

Il diſtingue trois Perſonnes en Dieu, le Pere, le Fils & le S. Eſprit; mais il ſoutient que les trois Perſonnes ne ſont qu'un ſeul Dieu. Qu'il y a deux natures en Jéſus-Chriſt, l'une divine, l'autre humaine, unies en une ſeule perſonne. Jéſus-Chriſt eſt donc vrai Dieu & vrai homme tout enſemble.

Ib. p. 57.

L. 1. Cont. Celſ. p. 52.

L. 2. p. 64.

L. 1. p. 54.

L. 2. p. 80.

Il remarque que Phlégon, un des écrivains profanes, faiſoit mention de l'éclipſe & du tremblement de terre arrivés à le mort de Jéſus-Chriſt; qu'il lui attribuoit la connoiſſance de l'avenir; qu'il reconnoiſſoit que les choſes étoient arrivées comme Jéſus les avoit prédites.

SAINT CYPRIEN,

Docteur de l'Egliſe, Evêque de Carthage & Martyr.

SAINT Cyprien étoit natif de Carthage, d'une des plus riches & des premieres familles de cette ville. Il y enſeigna la Rhétorique avec réputation avant que d'être Chrétien. Durant la perſécution de Valérien, il fut relégué à Curube, & en 258 ayant généreuſement confeſſé la foi de Jéſus-Chriſt, il eut la tête tranchée.

S. Cyprien prouve la vérité de la Religion par l'accompliſſement des Prophéties en la perſonne de Jéſus-Chriſt; par ſes miracles, par la prédication de l'Evangile, & par le ſang des Martyrs; l'exiſtence d'un Dieu par l'idée que nous en avons naturellement; ſon unité par l'incompatibilité de pluſieurs; la trinité des perſonnes en Dieu par la forme du baptême; ces trois perſonnes adorables ne ſont qu'une même choſe. Le S. Eſprit ne ſçauroit être ſéparé de Jéſus-Chriſt, & on ne peut recevoir l'un ſans l'autre.

De Idol. vani. p. 11.

Ibid.

Ib. p. 10

Ep. 73. p. 307.

Id. p. 309.

Ep. 74. p. 316.

Le Verbe, dit-il, le Fils de Dieu,

De Idol. vanit. p. 11. dont tous les Prophétes ont parlé comme du maître du genre humain, a été envoyé au monde pour être l'arbitre & le diſpenſateur des graces de Dieu. C'eſt lui qui eſt ſa vertu, ſa raiſon, ſa ſageſſe & ſa gloire. Il eſt deſcendu dans le ſein d'une Vierge, & s'y eſt revêtu d'un corps par l'opération du S. Eſprit. Dieu *Ibid.* s'étant ainſi uni à l'homme, cet homme *Ibid.* eſt devenu par là notre Dieu, notre Chriſt & notre médiateur auprès de ſon Pere. Jéſus-Chriſt eſt donc fils de Dieu *Idem.* & fils de l'homme, Dieu & homme tout enſemble. S'il eſt mort, c'eſt qu'il l'a bien voulu, afin de vaincre la mort, & de donner en reſſuſcitant des preuves de ſa majeſté & de ſa puiſſance, laiſſant voir à ceux à qui il apparut pendant *Ibid.* 40 jours après ſa réſurrection, la même chair viſible & palpable qu'il avoit auparavant. C'eſt à lui que nous devons premierement adreſſer nos priéres, & enſuite ſatisfaire par lui à Dieu le Pere.

De oper. & Eleemoſ. p. S. Cyprien reconnoît en pluſieurs en-
137. droits de ſes écrits que l'Ecriture Sainte
Ibid. eſt l'ouvrage du S. Eſprit : c'eſt pour-
quoi il l'appelle *divine*.

De Ep. Il établit comme une maxime conſ-
73. *p.* tante, que ſi la vérité vient à être dou-
318.

teuſe en quelque point, nous devons remonter à l'Evangile & à la tradition des Apôtres, & régler notre croyance, ſoit ſur ce qu'ils nous ont laiſſé par écrit dans leurs Epîtres, ſoit ſur ce qu'ils nous ont communiqué par une tradition orale & non écrite.

EUSEBE,

Evêque de Céſarée dans la Paleſtine.

EUSEBE, célebre Evêque de Céſarée en Paleſtine, nâquit vers l'an 264. On a de lui des ouvrages très-eſtimés; entr'autres l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, qui eſt ſi excellente qu'elle lui a mérité le titre de *pere de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique.* Les ſçavans font auſſi grand cas de ſes livres de *la Préparation & de la Démonſtration Evangélique.* Il mourut vers l'an 338, avec la réputation du plus judicieux & du plus ſçavant homme de ſon ſiécle.

L. 1. Cap. 3. Euſebe, dans ſes livres de la Préparation Evangélique, rapporte d'abord les principales preuves ſur leſquelles notre Religion eſt fondée : une des plus évidentes eſt l'accompliſſement des Prophéties. Jéſus-Chriſt avoit prédit que ſa doctrine devoit ſe répandre par toute la terre; & que ſon Egliſe qui n'avoit alors que de foibles commencemens, ſe fortifieroit de telle ſorte, qu'elle deviendroit inébranlable aux plus violentes attaques de ſes ennemis. » Qui oſera » nier, dit Euſebe, que ces prédic-

» tions ne fuſſent vraies, puiſque l'é-
» vénement en eſt une preuve ſi con-
» vaincante ? déja la voix de l'Evangile
» s'eſt fait entendre par toute la terre ;
» déja il s'eſt ouvert un chemin de tous
» côtés chez les peuples & les nations ;
» & le nombre de ceux qui le reçoivent
» s'augmente de jour en jour ; déja l'E-
» gliſe a pouſſé de profondes racines,
» & ſoutenue des priéres & des vœux
» des hommes juſtes & agréables à Dieu,
» elle éleve ſa tête juſqu'au plus haut
» des cieux, prenant à chaque jour de
» nouveaux accroiſſemens qui l'affermiſ-
» ſent ; enſorte que ni les menaces de
» ſes ennemis, ni la mort même ne
» peuvent l'ébranler.

» Les Prophéties des Hébreux ne ſont
» pas de moindres preuves de la vérité
» de notre Religion. Leurs Prophétes
» ont prédit la venue d'un Meſſie ; ils
» ont prédit qu'il devoit paroître une
» doctrine nouvelle & inconnue aupa-
» ravant, qui s'étendroit par tout le
» monde ; ils ont prévû l'incrédulité des
» Juifs, leur opiniâtreté & leur endur-
» ciſſement dans l'erreur ; tout ce qu'ils
» ont fait contre Jéſus-Chriſt, & les
» malheurs qui doivent leur arriver en
» conſéquence : ſçavoir la ruine de Jé-

» ruſalem & de tout le pays, ſuivie de
» leur diſperſion chez les nations étran-
» gères, pour y ſouffrir une dure ſer-
» vitude ſous la puiſſance de leurs en-
» nemis. Tout le monde a vû & voit
» encore aujourd'hui l'accompliſſement
» de ces prédictions, tant pour ce qui
» regarde les malheurs & la réprobation
» de la nation Juive, que pour la voca-
» tion des Gentils à la foi.

» Ce ſont là des preuves capables de
» convaincre toute perſonne, que notre
C. 4. » Religion n'eſt pas d'une invention
» humaine, puiſqu'elle a été prédite ſi
» long-tems auparavant par des hom-
» mes inſpirés de Dieu : mais ſans s'ar-
» rêter à ces preuves, peut-on voir la
» doctrine Chrétienne en butte depuis
» tant d'années aux attaques ſecrettes
» des démons, & aux perſécutions ou-
» vertes des Princes, ſe contenir néan-
» moins, & même ſe fortifier de plus
» en plus, ſans être obligé d'avouer que
» cette force admirable qui la rend ſu-
» périeure aux efforts de ſes ennemis,
» ne peut lui venir que de Dieu modé-
» rateur de toutes choſes? ce qui mon-
» tre encore qu'elle eſt véritable, c'eſt
» le progrès ſi rapide de l'Evangile; le
» monde entier pacifié par une provi-

» dence ſpéciale de Dieu, pour faciliter
» ce progrès; un changement total dans
» les mœurs des nations les plus barba-
» res; la connoiſſance d'un ſeul Dieu
» ſubſtituée au culte déraiſonnable des
» Idoles, des démons, des aſtres, des
» hommes, des animaux mêmes; la vie
» pure & innocente de ceux qui ont
» reçu cette doctrine; l'excellence de
» ſa morale, la grandeur de ſes dogmes,
» en particulier de celui de l'immorta-
» lité de l'ame, que de ſimples filles &
» de foibles enfans, ſoutenus du ſecours
» de Jéſus-Chriſt, établiſſent plus ſolide-
» ment par leur mépris pour la vie pré-
» ſente, que n'ont fait les plus habiles
» philoſophes par leurs raiſonnemens.

Ainſi Euſebe fait voir que la foi des Chrétiens n'eſt ni déraiſonnable, ni téméraire; les uns croyant après un mûr examen de la ſolidité de ce motif; les autres qui ſont incapables d'en juger, s'appuyent ſur la foi & l'autorité des premiers. *Cap. 5.*

Dans les trois livres ſuivans il réfute la Théologie civile des Payens, c'eſt-à-dire, le culte des Idoles, fondé ſur les oracles qu'ils rendoient. Euſebe ſoutient que ſans en aller chercher une cauſe ſurnaturelle, ſoit Dieu, ſoit le démon, il *Lib. 4. c. 1.*

étoit facile de faire voir que tout ce que les oracles avoient de merveilleux en apparence, n'etoit partie qu'illuſion, partie que des effets naturels, que l'on n'admiroit que parce que l'on n'en connoiſſoit point les cauſes. Il ſuppoſe donc qu'au lieu des Idoles qui paroiſſoient répondre à ceux qui venoient les conſulter, c'étoient des hommes cachés dans le creux de ces mêmes Idoles, qui ayant une connoiſſance au-deſſus du commun, de la vertu des plantes & des herbes, des cauſes naturelles & de leurs effets; & après s'être bien inſtruits par leurs eſpions, des raiſons qui amenoient un chacun à l'oracle, rendoient à tous des réponſes conformes à ce qu'ils déſiroient, preſcrivant aux uns les remédes convénables à leurs maladies, & annonçant aux autres l'avenir par une longue ſuite de vers magnifiques que l'on ignoroit avoir été compoſés à loiſir, & dont le ſens équivoque les ſauvoit du reproche de s'être trompé, quoiqu'il pût arriver. Il prouve ce qu'il avance par l'aveu même
f. 2. de ceux qui étoient les auteurs de ces fourberies; car quelques-uns d'eux du nombre de ces gens qui ſe faiſoient gloire de porter le manteau de philoſophe, & d'autres qui étoient des premiers

Magiſtrats d'Antioche, étant traînés aux tribunaux des Romains & mis à la queſtion, avoient découvert toute la tromperie, & leurs dépoſitions avoient été regiſtrées dans les actes publics. Euſebe aſſure ce fait comme arrivé de ſon tems; à cette preuve il en ajoute une autre, qu'il tire de ce qu'un très-grand nombre de philoſophes & des ſectes entières, comme les Péripatéticiens, les Epicuriens, les Cyniques, non-ſeulement ne convenoient point de la vérité des oracles, mais prétendoient même qu'ils étoient inutiles, & ſouvent nuiſibles à l'Etat.

Il montre enſuite que quand il ſeroit vrai que les Idoles rendiſſent des oracles, c'étoient les mauvais génies ou démons qui en étoient les auteurs; car Porphire qui en rapporte un d'Apollon, touchant les différentes cérémonies qui devoient accompagner les ſacrifices d'animaux, aſſuroit ailleurs qu'il n'y avoit que les mauvais démons qui demandaſſent de ces ſortes de ſacrifices. Il diſoit de plus que c'étoient eux qui avoient inventé les oracles, les divinations & la magie; qu'il falloit renoncer à leur culte, pour ſervir le Dieu ſouverain. *Cap. 9. & ſeq.*

C'eſt pour nous délivrer de la tyran-

l. 5. c. 2. nie de ces malins eſprits que Jéſus-Chriſt eſt venu ſur la terre ; & en effet, depuis que ſa doctrine a paru, les hommes ramenés à des ſentimens plus humains, n'ont plus cherché à ſe détruire les uns les autres, comme ils faiſoient auparavant par des guerres continuelles. Ils ſont revenus de la peur que leur cauſoit la méchanceté des démons, & ont ceſſé d'égorger ſur leurs autels ce qu'ils avoient de plus proche & de plus cher. Les oracles ſont devenus muets ; enfin toute la puiſſance des démons a été abattue, ce que Porphyre même avoit été obligé d'avouer : » Faut-il s'étonner, diſoit ce » philoſophe, ſi cette ville eſt affligée » de maladies depuis tant d'années, » puiſqu'Eſculape & les autres Dieux » ſe ſont retirés de la compagnie des » hommes ? car depuis que Jéſus a com- » mencé d'être adoré, perſonne n'a reſ- » ſenti les effets de leur protection.

l. 10. Euſebe répond au reproche que les Grecs faiſoient aux Chrétiens d'avoir reçu leur Religion des barbares, en leur montrant à eux-mêmes qu'ils avoient emprunté tous les arts, les lettres & les ſciences de ceux qu'ils nommoient barbares, & en particulier des Hébreux : c'eſt ce qu'il prouve 1°. par le propre

aveu de leurs auteurs ; 2°. par la conformité des ſentimens de Platon avec ceux de Moyſe & d'autres Hébreux, démontrés plus anciens que ce philoſophe, & qu'aucun auteur Grec : elle eſt telle, que ſouvent il n'a fait que rendre en ſa langue les penſées de ces écrivains ſacrés. Euſebe traite fort au long cette matiere, rapportant les paſſages de ce philoſophe ſur l'ineffabilité & l'unité de Dieu, ſur un premier, un ſecond & un troiſiéme principe ; ſur ce que Dieu ſeul eſt le ſouverain bien ; qu'il y a des vertus incorporelles, dont les unes ſont bonnes & les autres mauvaiſes ; que l'ame eſt immortelle ; que le monde a été créé ; que la lune & les étoiles ſont l'ouvrage du Verbe ; que le monde finira, touchant la réſurrection des morts, le jugement dernier & pluſieurs autres points, ſoit dogmatiques, ſoit moraux, ſur leſquels ſon ſentiment eſt conforme à ce que les écrivains nous enſeignent. C. 11i

» Mais, diſoient les Grecs, s'il eſt » vrai que la doctrine de Platon & celle » des Hébreux ſoient ſi conformes, ne » valoit-il pas mieux ſuivre ce philo- » ſophe, que des étrangers & des bar- » bares ? Euſebe repond que, malgré » le reſpect que les Chrétiens ont pour

» Platon, à cauſe de cette conformité, » ils ne laiſſent pas de remarquer une » grande différence entre ſes loix & » celles de Moyſe ; que les unes ſont » purement humaines, au lieu que cel- » les-ci ſont émanées de Dieu même ; » que Platon a toujours héſité ſur ce qu'il » falloit croire de la nature de Dieu ; » qu'il a dit que le ciel méritoit un » culte particulier ; que ſa morale n'eſt » pas pure en tout, comme quand il » dit que les femmes peuvent s'exercer » nues à la lutte, & qu'elles doivent » être communes dans une République » bien réglée ». Il paſſe aux autres philoſophes, & après avoir remarqué que la doctrine des Chrétiens avoit été tenue conſtamment depuis le commencement du monde, premierement par les Hébreux qui avoient vêcu avant Moyſe ; enſuite par Moyſe même, & par les Prophétes qui lui ont ſuccédé, ſans qu'aucun ait oſé y rien changer ; il montre au contraire par les diſputes de ceux-ci, qu'il y a toujours eu une extrême oppoſition de ſentiment, non-ſeulement entre ceux qui adhéroient à différentes ſectes, mais encore entre pluſieurs qui faiſoient profeſſion de ſuivre un même maître.

Euſebe dans ſa Démonſtration Evangélique, fait voir aux Juifs par des raiſons ſolides que Jéſus-Chriſt eſt le vrai Meſſie, & que ſon Evangile eſt une loi que tout le monde eſt obligé de ſuivre. Il leur montre d'abord que toutes les Prophéties qui regardent le Meſſie, ſe ſont accomplies à la lettre en la perſonne de Jéſus-Chriſt. Il rapporte d'abord la premiere que Dieu avoit fait aux Juifs, de leur ſuſciter du milieu de leurs freres un Prophéte ſemblable à Moyſe ; & par un long parallele qu'il fait de cet ancien légiſlateur avec Jéſus-Chriſt, il montre clairement que celui-ci eſt le nouveau Prophéte que Dieu devoit leur envoyer. Il vient aux autres Prophétes, & montre que, ſuivant celle de Moyſe, Jéſus-Chriſt régne ſur toutes les nations qui ſe font gloire de le reconnoître pour leur Seigneur, ce qui n'eſt arrivé à aucun Roi des Juifs ; que ſuivant celle de Jacob, il eſt venu dans le tems que le ſceptre a été ôté de la maiſon de Juda ; que ſuivant Michée, il eſt né à Bethléem ; que ſuivant Iſaïe, il eſt ſorti de la maiſon de David, eſt né d'une Vierge, a ſouffert la mort ; que ſuivant le Pſeaume 116 il eſt reſſuſcité ; enfin, que les malheurs prédits aux Juifs, en conſé-

L. 5.

Deuter. 8. v. 15.

quence de la mort qu'ils devoient faire ſouffrir au Meſſie, leur ſont arrivés preſque auſſi-tôt après qu'ils s'en ſont rendus coupables.

Ces preuves n'étant que pour ceux qui déférent à l'autorité de l'Ecriture, Euſebe a recours à un autre genre de Démonſtration, pour prouver aux Payens la divinité de Jéſus-Chriſt. Il demande à ceux qui le traitoient d'impoſteur, s'il en parut jamais un dont la vie fût auſſi admirable, la morale auſſi pure, & la doctrine auſſi ſublime que la ſienne; puis venant à ſes miracles, dont il rapporte une partie des plus éclatans, il fait voir qu'ils ne ſont ni fictions de la part des Diſciples qui les ont écrits, ni preſtiges de la part du maître. 1°. On ne peut dire que les Diſciples ayent été portés par aucune vue humaine à nous débiter de faux miracles, eux qui avoient appris de Jéſus-Chriſt à mépriſer tout intérêt temporel : il eſt contre toute apparence que ſoixante & dix hommes ſoient convenus, d'un commun accord, d'en aller impoſer à toute la terre ; qu'ils ayent quitté pour cela leurs maiſons, leurs femmes, leurs enfans, ce qu'ils avoient de plus cher; bien plus, qu'ils ſe ſoient accordés juſqu'au point de ne rien avan-

C. 2. & ſeq.
C. 4.
C. 5.

cet de contraire les uns aux autres, même après leur diſperſion dans tant de différens endroits où ils ont prêché leur doctrine. Connoiſſant leur maître pour un ſéducteur, auroient-ils eu pour lui la vénération qu'ils lui ont portée, ſurtout depuis ſa mort ? ſe ſeroient-ils expoſés pour lui à une mort certaine, tandis qu'ils pouvoient vivre en ſûreté dans leurs maiſons ? euſſent-ils oſé entreprendre de ſoumettre toute la terre à ſes loix, n'ayant à oppoſer à tant de préjugés des Payens, qu'un homme crucifié qu'ils leur propoſoient à adorer à la place des Dieux, dont le culte étoit autoriſé par une coutume auſſi ancienne que la plûpart des peuples ? que pouvoient-ils eſpérer d'une entrepriſe ſi hardie, ſinon les cachots, les chaînes, les tourmens la mort même qu'ils ont en effet ſouffert ? on dira peut-être qu'ils n'avoient point prévu ces dangers ; mais ils ne pouvoient les ignorer, ſçachant les loix établies chez les Romains, les Grecs & les Barbares, contre quiconque voudroit introduire une nouvelle Religion au préjudice de l'ancienne, & l'exemple tout récent d'Etienne, de Jacques, & de quelques autres martyriſés ſous leurs yeux, les avertiſſoit aſſez de

ce qu'ils avoient eux-mêmes à attendre. 3°. Judas ne seroit point tombé dans le désespoir, qui le rendit son propre homicide, s'il eût connu pour un séducteur celui qu'il avoit trahi : 4°. enfin, si le témoignage de 70 hommes ne suffit pas pour attester les miracles de Jésus-Christ il n'y a plus aucun fait que l'on ne puisse révoquer en doute; d'autant plus que la bonne foi qui paroît dans les écrits des Apôtres, ne permet pas même de penser qu'ils ayent voulu en imposer. On y voit tant d'amour pour la vérité, qu'ils n'ont pas même omis ce qui est à leur désavantage : ainsi S. Matthieu dit, sans aucun détour : » qu'il étoit Publicain » lorsque Jésus-Christ l'appella à lui »; & S. Pierre, que l'on peut regarder comme auteur de l'Evangile de S. Marc, puisque celui-ci n'a fait que mettre par écrit ce qu'il avoit appris de lui, parlant par la bouche de cet Evangéliste, passe sous silence le témoignage glorieux qu'il reudit à la divinité de Jésus-Christ & les prérogatives qu'il en reçut après cette confession. Mais quand il s'agit de rapporter l'histoire de son reniement, bien loin d'en diminuer aucune circonstance, il enchérit sur ce qu'en ont écrit les autres Evangélistes. Tous ont rap-

porté avec la même ſincérité, la trahiſon d'un des Diſciples, les calomnies, les opprobres, les ſouffrances, la mort ignominieuſe de Jéſus-Chriſt : ſi leur deſſein eût été de nous tromper, ils n'auroient écrit de lui que des choſes merveilleuſes. Par exemple, que Judas, après ſa perfidie, fut changé en pierre ; que la main de celui qui frappa Jéſus ſur la joue, ſécha à l'inſtant ; que Caïphe perdit la vue en punition du jugement injuſte qu'il rendit contre lui ; que s'étant laiſſé conduire devant ſes juges, il s'étoit retiré de leur préſence, leur laiſſant à ſa place un phantôme ſur lequel ils avoient exercé toutes leurs cruautés ; ou plutôt ils auroient paſſé ſous ſilence l'hiſtoire de ſa paſſion & de ſa mort, & l'auroient fait remonter au ciel ſans être mort, après l'établiſſement de ſa doctrine. Euſebe conclut que l'on doit recevoir pour vrai tout ce que les Apôtres ont écrit de Jéſus-Chriſt & autoriſe leur témoignage par celui de Joſephe, hiſtorien Juif, & contemporain des Apôtres, dans ſon fameux paſſage du livre 10e des Antiquités des Juifs.

Il répond enſuite à ceux qui traitoient de preſtiges les miracles de J. C. Il fait voir l'injuſtice de ce préjugé par l'extrê-

me diſproportion de ſes mœurs & de ſa doctrine avec celle des Magiciens, toujours paſſionnés, pour la gloire, avides du gain, abandonnés aux voluptés les plus infâmes ; mais il inſiſte principalement ſur ce qu'on n'a jamais pû convaincre de magie aucun de ſes Diſciples, ni même aucun Chrétien, quelques tourmens qu'on leur ait fait ſouffrir pour les obliger à s'en avouer coupables ; au contraire, il fait remarquer que les Apôtres, dans le cours de leur prédication, ayant ſans doute parlé contre la magie, pluſieurs de ceux qu'ils avoient convertis leur apporterent grand nombre de livres qui traitoient de cette ſcience, & ils les firent brûler dans la place publique. Il montre encore que ſi les plus célébres Philoſophes n'ont pû étendre leur ſecte juſqu'au point où Jéſus-Chriſt a étendu la ſienne, bien moins celle d'un Magicien auroit eu un ſemblable ſuccès ; qu'aucun de ceux qui ont excellé dans l'art magique, n'a rien fait qui approchât des merveilles opérées par Jéſus-Chriſt ; qu'il ne les a point faites par le ſecours des démons, puiſqu'il n'y a employé ni ſacrifices, ni libations, ni invocation de ces malins eſprits ; & que les ſiens, ſuivant ce qu'ils ont appris de

lui, aiment mieux mourir que de leur ſacrifier, exerçant même un tel pouvoir ſur eux, que par le nom de Jéſus-Chriſt & par les prieres très-pures, ils les obligent à ſortir des corps de ceux qu'ils poſſedent. D'ailleurs, la terreur que ſa préſence impoſoit aux démons; la vie innocente & la priere envers Dieu qu'il nous a enſeignée; le monde entier converti par de pauvres Pêcheurs; la ſoumiſſion de ſes Diſciples, quand il leur ordonne d'aller entreprendre ce grand ouvrage; l'heureux ſuccès de leur entrepriſe malgré leur ignorance, les perſécuteurs vaincus par la conſtance des ſiens; tout cela prouve invinciblement que Jéſus-Chriſt n'a agi ni par les ſeules forces de l'homme, ni par les ſecours des démons, mais par une vertu divine. Euſébe remarque que la ſainteté du Sauveur & l'innocence de ſa vie ont été ſi éclatantes, que Porphyre, le plus grand ennemi de notre Religion, avoit été obligé d'avouer que Jéſus-Chriſt étoit un homme d'une grande probité, & que ſon ame avoit été reçue dans les Champs Eliſées.

Il vient aux Prophéties qui regardent l'avénement d'un Dieu ſur la terre; les deux grands ſignes de cet avénement,

L. 6. L. 7. qui ſont la vocation de toutes les Nations à la Foi, & la ruine du peuple Juif en conſéquence de ſon incrédulité; ſuivent celles qui déterminent la maniere de cet avenement, qu'il viendroit dans la chair & la nature de l'homme, naîtroit d'une Vierge, d'entre le peuple Juif, de la Tribu de Juda, du ſang de David & de Salomon, & que Bethléem ſeroit le lieu de ſa naiſſance. Euſebe prouve que toutes ces prophéties ont été accomplies en Jeſus-Chriſt, & c'eſt ce qui fait la matiere des ſix & ſeptiéme Livres.

Pour ce qui eſt du tems de l'avenement du Fils de Dieu, dont Euſebe traite dans ſon huitiéme Livre, il ſe détermine d'abord par la Prophétie de L. 8. C. 1. Jacob, où il eſt dit : *Que le ſceptre ne ſeroit point ôté de la maiſon de Judas, ni le Prince de ſa poſtérité, juſqu'à ce que Dieu eût accompli ſes promeſſes*, c'eſt-à-dire, ſelon la Vulgate, juſqu'à ce que celui qui devoit être envoyé fût venu : il montre par la ſuite, & par ce qui précéde, que cette prophétie ne peut ſe rapporter qu'à Jéſus-Chriſt, qui eſt venu préciſément dans le tems que les Juifs ont ceſſé d'avoir des Princes de la Tribu de Juda.

Venant à la célèbre prophétie de Daniel, qui regarde auſſi le tems de la venue du Meſſie ; il l'explique ainſi : » Dans cette » derniere ſemaine Jéſus-Chriſt a con- » firmé ſon alliance avec pluſieurs, ſoit » en établiſſant ſa Doctrine par lui-mê- » me ou par ſes Apôtres, ſoit en inſti- » tuant le ſacrement de ſon corps & de » ſon ſang. Au milieu de la ſemaine les » hoſties ceſſerent, lorſqu'à la mort de » Jéſus-Chriſt le voile du Temple ſe dé- » chira du haut en bas, pour marque de » la réprobation de la Synagogue & de ſes » ſacrifices. Or, quoique depuis ce tems » les cérémonies Judaïques aient encore » ſubſiſté, elles ceſſerent dès-lors d'être » agréables à Dieu, comme ſe faiſant » ſans ſon eſprit & contre ſes loix : ainſi » l'abomination de la déſolation étoit » dans le Temple, & elle y continua juſ- » qu'à ce qu'enfin elle devînt entiere par » la ruine du Temple & de toute la Na- » tion Juive, qui arriva ſous Veſpa- » ſien. » *c. 4.*

Euſebe examine de plus les autres ſignes marqués dans les Prophétes pour le tems de l'arrivée du Meſſie : ſçavoir ; une paix générale dans tout le monde, la deſtruction de Jéruſalem, l'abolition de la Synagogue, la vocation des Gen- *c. 3. & ſeq.*

tils à la foi ; & montre que toutes ces choſes ſont arrivées ou dans le tems que Jéſus-Chriſt a paru ſur la terre, ou peu
L. 9. d'années après. Ces paſſages ſont tirés de Michée, de Zacharie, d'Iſaïe ; il continue de confronter les Prophétes avec les Evangéliſtes, & il fait voir que ce qu'ils ont écrit de Jéſus-Chriſt, ceux-là l'avoient prédit du Meſſie long-tems auparavant.

Euſebe ayant fait un traité contre Hiérocle, Magiſtrat Payen, l'adreſſa à un de ſes amis qui paroiſſoit frappé du pa-
Démonſt. Evang. p. 511. 513. 514. rallele d'Apollonius avec Jéſus-Chriſt : comme Hiérocle ne ſe fondoit que ſur la vie de ce Philoſophe par Philoſtrate, (*a*)

(*a*) Philoſtrate étoit natif de Lemnos, Iſle de l'Archipel, aujourd'hui *Stalimene*. Il vint à Rome du tems de l'Empereur Sévére, ſur la fin du deuxiéme ſiécle, & il enſeigna la Rhétorique dans cette ville juſqu'au régne de Philippe, c'eſt-à-dire juſqu'en 244 après l'avoir profeſſée à Athènes, d'où vient qu'Euſebe le nomme *Athénien*. Ce fut ſous le régne de Sévére, & à la priére de l'Impératrice Julie, qu'il écrivit l'Hiſtoire d'Appollonius de Thyane, tirée, à ce qu'il dit, des Commentaires de Damis, qui en qualité de diſciple d'Apollonius, avoit été témoin de la plûpart de ſes actions. Il dit auſſi l'avoir puiſée dans les Commentaires de Maxime d'Egée ; mais il eſt à croire que c'eſt une pure fable, controuvée pour ôter créance aux

Euſebe

Euſebe ſe propoſe uniquement de détruire la vérité de cette Hiſtoire. » Mon » deſſein, dit-il, n'eſt pas d'examiner » qui des deux, d'Apollonius (*b*) ou de

miracles faits par Jéſus-Chriſt & par ſes Apôtres. C'eſt ce qu'Euſebe prétend montrer dans ſon livre contre Hiérocle, en faiſant voir grand nombre de contrariétés & de faits hors de vraiſemblance qui ſe trouvent dans cette hiſtoire qui d'ailleurs n'a été écrite par Philoſtrate que plus de 100 ans après la mort d'Apollonius.

(*b*) Apollonius de Thyane, Bourg de Cappadoce, célébre impoſteur, né 3 ou 4 ans avant J. C. faiſant profeſſion de la Philoſophie de Pythagore, renonçant au vin, aux femmes, à l'uſage des viandes & du poiſſon, & menant une vie très-auſtère. Son adreſſe le fit prendre pour un Dieu, & lui attira grand nombre de diſciples. Enfin, après avoir long-tems abuſé le monde, il mourut dans un âge fort avancé, vers la fin du premier ſiécle, ſans que perſonne fût témoin de ſa mort, pas même Damis, le plus cher de ſes diſciples; & le compagnon de ſes impoſtures. Ce Damis écrivit ſa vie, & après lui Philoſtrate. M. Dupin, dans ſon *Hiſtoire d'Appollonius de Thyane*, prouve 1°. que l'hiſtoire d'Appollonius eſt deſtituée de témoins dignes de foi; 2°. que Philoſtrate n'a fait qu'un Roman: 3°. que les miracles attribués à Appollonius ont des caractères viſibles de fauſſeté, & qu'il n'y en a pas un ſeul qu'on ne puiſſe attribuer à l'adreſſe, au hazard, ou à la ſupercherie: 4°. enfin que la doctrine de ce philoſophe eſt contraire à la droite raiſon. Ce qui

» Jéſus-Chriſt a mérité à plus juſte titre
» d'être reconnu pour Dieu, ou lequel
» a fait des miracles en plus grand nom-
» bre, & plus éclatans. Je ne parlerai
» point de l'avantage qu'a Jéſus-Chriſt
» d'avoir été le ſeul prédit par les Pro-
» phétes, ni de ce que par la force de
» ſa doctrine céleſte, il s'eſt attiré un
» plus grand nombre de ſectateurs, ni
» de ce qu'il a eu pour témoins de ſes
» actions ſes Diſciples, gens ſincères
» & incapables d'en impoſer, tout prêts
» à ſouffrir la mort pour la Doctrine de
» leur maître. Je ne m'arrêterai pas à
» montrer qu'il eſt le ſeul qui ait ap-
» pris aux hommes à vivre dans la fru-
» galité, & d'une maniere qui leur ſoit
» profitable pour la vie future ; que par
» la vertu de ſa divinité il s'eſt fait con-
» noître à toute la terre pour le Sau-
» veur des hommes : enſorte qu'encore
» aujourd'hui pluſieurs milliers s'em-
» preſſent de tous côtés à venir puiſer
» dans la ſource de ſa divine ſageſſe ;
» que ſa doctrine, expoſée depuis tant
» d'années aux contradictions, & aux

doit couvrir de confuſion les incrédules ignorans qui, comme Hierocle, oſent comparer les impoſtures d'Appollonius avec les miracles de Jéſus-Chriſt.

» attaques des Princes, eſt demeurée p. 214.
» victorieuſe de tous les efforts. Je ne
» releverai point non plus la preuve de
» ſa divine puiſſance, ſi ſenſible en-
» core de nos jours, qu'en prononçant
» ſeulement ſon ſaint Nom, nous con-
» traignons les démons impurs à ſortir
» des corps & des ames de ceux qu'ils
» poſſédent. Après cela, ajoute Euſebe,
» il y auroit de la folie, je ne dis pas
» à mettre en queſtion ſi Apollonius eſt
» comparable à Jéſus-Chriſt, mais mê-
» me de le penſer.

Sans donc entrer dans le détail de toutes ces preuves de la divinité de Jeſus-Chriſt, Euſebe fait voir que s'il faut s'en tenir à l'Hiſtoire de Philoſtrate, Apollonius, loin de pouvoir entrer en paralléle avec notre Sauveur, ne mérite pas même qu'on lui donne rang parmi les Philoſophes & les hommes d'une probité médiocre. Il demande à Hiérople de p. 516.
lui produire quelque preuve encore ſubſiſtante de la divinité d'Apollonius, y ayant de l'abſurdité à s'imaginer qu'un Dieu ait paru ſur la terre, ſans y laiſſer aucun veſtige de ſa divinité, tandis que de ſimples Architectes & autres Ouvriers ſemblables, ſe procurent l'immortalité par leurs ouvrages : puis il exa-

mine ce que Philoſtrate dit d'Apollonius, & fait voir par les contradictions où il eſt tombé ſur ſon ſujet, que ce qu'il en dit ne mérite aucune créance.

SAINT ATHANASE,

Evêque d'Alexandrie & Docteur de l'Egliſe.

SAint Athanaſe nâquit vers l'an 296 : il étoit d'Alexandrie. Il aſſiſta au Concile de Nicée en 325 ; &, l'année ſuivante ; il fut mis ſur le Siége d'Alexandrie après diverſes traverſes & perſécutions qu'il eſſuya pour la Foi pendant tout le cours de ſa vie, il mourut le 2 Mai 373. S. Grégoire de Nazianze fait de lui cet éloge, que *c'eſt louer la vertu même que de louer S. Athanaſe.* Ses ouvrages contiennent principalement la défenſe des myſtéres de la Trinité, de l'Incarnation, de la divinité du Verbe, & du S. Eſprit.

S. Athanaſe montre que la Religion Chrétienne eſt la ſeule véritable, en ce qu'elle eſt répandue par toute la terre : au lieu que les autres Religions, quoiqu'infinies en nombre, ſont tellement renfermées dans une certaine étendue de pays, qu'elles ne peuvent même s'étendre dans le voiſinage. Chaque peuple a ſon Dieu ou plutôt ſon idole particu- *T. 1. p. 88.*

liere, qui n'eſt pas adorée des autres. Jéſus-Chriſt au contraire s'eſt fait adorer comme Dieu, & avec lui Dieu le Pere, dans toutes les parties du monde. Il le prouve encore par la profeſſion que tant de jeunes gens des deux ſexes y font de garder la virginité : vertu qui n'eſt cultivée que par les Chrétiens ; par le grand nombre des martyrs, & la conſtance qu'ils ont fait paroître dans les tourmens ; par la force du nom de Jéſus-Chriſt, du ſigne de la Croix, l'objet de la riſée des Gentils, dont néanmoins la vertu a tant d'efficace, qu'elle diſſipe les preſtiges des démons, découvre la fauſſeté des oracles, rend inutiles tous les efforts de la magie, & fait perdre la force au poiſon & au ſortilége.

Ib. p. 217.

T. 1. p. 89. 71.

T. 1. p. 622. *Ibid. p.* 740. *T. 2 Collat. patr. p.* 17. *Ibid. p.* 580. *Ib. p.* 902. 903. *p.* 464.

Le Fils de Dieu après quatre mille ans, a pris un corps dans le ſein d'une Vierge de la race d'Abraham, de la tribu de Juda. Car il n'eſt pas venu dans l'homme comme dans l'un des Prophétes, ainſi que le diſoient certains hérétiques, mais il s'eſt réellement fait homme, & a pris un corps dans le ſein de Marie toujours Vierge, qu'il avoit rendu digne de recevoir en elle le Verbe de Dieu. Si la chair dont il s'eſt revêtu, n'eût pas été véritable, à quoi cela nous

auroit-il ſervi ? l'union du Verbe avec la nature humaine s'eſt faite dans le ſein même de la Vierge, & elle s'y eſt faite de maniere que depuis le moment de cette union, le Verbe & l'homme ne ſont plus qu'un ſeul & même Jéſus-Chriſt qui eſt Dieu parfait & homme, non par le changement des perfections divines en perfections humaines, ni par la diviſion des perfections de ces deux natures, mais à raiſon de leur union en une même perſonne. Lorſque nous liſons qu'il a bû, qu'il a mangé, qu'il eſt né, qu'il a pleuré, reconnoiſſons que tout cela appartient à la nature humaine; mais qu'en faiſant voir par là qu'il étoit homme, il a auſſi montré qu'il étoit Dieu en reſſuſcitant le Lazare, & en faiſant d'autres prodiges. Mais, quoiqu'il faille diſtinguer les natures en Jéſus-Chriſt & ne pas attribuer à l'une les propriétés de l'autre, c'étoit néanmoins la même perſonne qui agiſſoit en l'une & en l'autre : c'étoit le Verbe qui avoit faim, qui avoit ſoif ; c'étoit lui qui reſſuſcitoit les morts : en lui les opérations divines ne ſe faiſoient pas ſans la nature humaine, ni les opérations humaines ſans la nature divine, mais conjointement.

Ib. p. 538.
Ib. p. 324.
Ib. p. 1272.
Ib. p. 936.
Ib. p. 62.
Ib. t. 1. *p.* 705.

P. 70. S. Athanaſe marque tous les avantages que Jéſus-Chriſt a retiré de ſa mort & ceux qu'elle a produit en nous. Après
P. 73. quoi il établit la vérité de ſa réſurrection par deux raiſons, dont la premiere eſt, que celui-là eſt vivant qui tous les jours fait embraſſer ſa doctrine dans toutes les parties du monde aux Grecs & aux Barbares; qui donne aux martyrs la force de vaincre la mort, qui détruit le culte ſuperſtitieux des faux Dieux; qui rend inutiles tous les preſtiges des démons. Car par la vertu du ſigne de la
P. 74. Croix tout l'art magique perd ſa force. La deuxiéme eſt que le corps de Jéſus-Chriſt étant devenu le temple de la vie par ſon union avec le Verbe divin, n'a pas dû mourir pour toujours. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas ſenſible à nos yeux, mais ſes œuvres prouvent qu'il eſt vivant.

S. Athanaſe montre enſuite contre
P. 75. les Juifs que Jéſus-Chriſt eſt le Meſſie promis dans la loi. 1°. Parce qu'en lui a été accompli ce que les Prophétes ont dit de la naiſſance, de la mort & de la Croix du Sauveur du monde. 2°. Parce que, ſelon les oracles des mêmes Prophétes, tous les hommes mettent aujourd'hui leur eſpérance en lui, & em-

braſſent ſa doctrine, en renonçant au culte des idoles. 3°. Parce qu'en lui ſeul a été accomplie cette Prophétie d'Iſaïe, *alors les yeux des aveugles ſeront ouverts.* D'où vient que l'orſqu'il rendit la vue à l'aveugle né, les Juifs qui avoient été témoins de ce prodige, diſoient: depuis que le monde eſt, on n'a jamais oüi dire que perſonne ait ouvert les yeux à un aveugle né: ſi cet homme n'étoit point envoyé de Dieu, il ne pourroit rien faire de tout ce qu'il fait. 4°. Parce que conformement aux Prophéties de Jacob & de Daniel, à la venue de Jéſus-Chriſt les viſions & les Prophéties ont ceſſé dans Iſraël, le royaume a été ôté aux Juifs, la ville de Jéruſalem & le temple ont été détruits. 5°. Parce qu'il a accompli ce que les Ecritures ont dit de lui: *les Gentils ont embraſſé la foi, le culte des Idoles a été détruit, la mort vaincue.*

Joan. 9. 32. p. 81. p. 82. *Gen.* 49. & *Dan.* 9.

Les Payens objectoient, qu'il étoit indigne de Dieu de s'incarner pour ſe faire voir; qu'il auroit dû plutôt ſe montrer dans le ſoleil, ou dans quelqu'autre aſtre, ou enfin racheter le genre humain, & le renouveller par le ſeul mouvement de ſa volonté. S. Athanaſe répond qu'il n'eſt pas plus indigne de Dieu de s'unir à la nature humaine,

p. 83. p. 84.

que d'exiſter en toutes choſes ; que Jéſus-Chriſt étant venu non pour paroî-
p. 85. tre avec éclat, mais pour nous guérir ; il étoit plus convenable qu'il prît le corps même de l'homme, que celui du ſoleil ou des Etoiles ; que quoique Dieu n'ait beſoin dans ſes opérations d'aucun être créé, il étoit néanmoins
p. 86. à propos qu'en qualité de médecin & de Sauveur, il vînt vers nous pour nous rendre la vie & nous donner l'Immor-
p. 87. talité. Il prouve la vérité de l'incarnation par la propagation de l'Evangile ſur les ruines de l'idolatrie dans toutes les
p. 88. parties du monde, où Jéſus-Chriſt eſt ſeul adoré, & ſa divinité reçue ; ce qui montre qu'il n'eſt pas un pur homme. Car comment un homme ſurmonteroit-
p. 89. il toutes les forces des Dieux ? qu'il n'eſt pas un magicien ; qu'il n'eſt pas un démon, lui qui a chaſſé les démons ; mais qu'il eſt vrai fils de Dieu, le Verbe, la ſageſſe & la vertu du Pere.

Ep. 39. feſtal. t. 1. p 362. Nous avons dans les écrits de S. Athanaſe un catalogue ou Canon des livres SS. tant de l'ancien que du nouveau Teſtament, où il marque avec ſoin l'ordre & l'arrangement de ces livres, & le nom qu'ils portoient dans les exemplaires à l'uſage des Chrétiens. Il ne met-

dans ce Canon que ceux qu'il avoit appris par tradition être directement inſpirés ; & il en compte 22 de ce genre, conformément au Canon des Hébreux.

SAINT CYRILLE,

Patriarche de Jéruſalem.

SAINT Cyrille nâquit à Jéruſalem vers l'an 315. Il fut ordonné prêtre vers l'an 346, & élu évêque de Jéruſalem vers 350 ou 361, & avoit été chargé fort jeune d'inſtruire ceux qui demandoient le baptême, & nous avons de lui pluſieurs inſtructions qu'il leur fit à ce ſujet; il y établit ſolidement la doctrine de l'Egliſe; il mourut en 386.

S. Cyrille fait voir dans ſa 12e Catéchèſe, que les Prophéties touchant le Meſſie ont été accomplies en Jéſus-Chriſt. Le Patriarche Jacob a fixé le tems de la venue du Chriſt à celui auquel les Juifs ceſſerent d'être gouvernés par des Princes de leur nation. Or les deſcendans de Juda ont ceſſé de régner ſur Iſraël lorſque l'autorité royale a paſſé à Hérode qui étoit étranger; & c'eſt ſous le régne de ce Prince que Jéſus-Chriſt a paru. Sous ſon régne ſe ſont encore terminées les 69 ſemaines, qui, ſelon la Prophétie de Daniel, devoient s'écouler depuis le rétabliſſement du temple de Jéruſalem

Dan. 9. 25.

qui fut fait la 6e année de Darius, juſqu'à la venue du Meſſie. Car ces 69 ſemaines qui ſont des ſemaines d'années, ſont 423 qui finiſſent vers la 4e année de la 186e olympiade, en laquelle Hérode regnoit. Jéſus-Chriſt n'eſt-il pas né à Bethléem d'Ephrata, d'où ſuivant la Prophétie de Michée, devoit ſortir le chef deſtiné à conduire Iſraël? ce lieu, comme le remarque S. Cyrille, étoit encore champêtre peu avant qu'il fît cette catéchèſe, & ainſi bien marqué dans les Pſeaumes pour le lieu de la naiſſance du Meſſie. *Nous avons oui dire que la maiſon du Dieu de Jacob étoit en Ephrata; nous l'avons vû dans les champs environnés de bois.* Il inſiſte encore ſur quelques autres Prophéties qui marquent le tems de la venue du Meſſie, & enſuite il explique celle d'Iſaïe qui regarde la maniere dont il devoit naître. *Voici qu'une Vierge concevra & enfantera un fils qui ſera nommé Emmanuel.*

Mich. 5. 2.

Pſal. 131. 6.

Iſaïe. 7. 14.

Dans la 13e catéchèſe il ordonne aux Chrétiens de mettre toute leur gloire dans la Croix de Jéſus-Chriſt, tant parce qu'elle eſt la vertu de Dieu qui nous délivre de nos péchés; qui procure le ſalut à ceux qui croyent en lui, qui chaſſe les démons, parce qu'il y a été

P. 188.

attaché volontairement pour l'amour de nous, ſans l'avoir mérité; celui-là même qui le condamna, ayant auparavant reconnu ſon innocence, de même que les voleurs qui furent crucifiés avec lui: il dit auſſi que ſi la mort n'avoit été qu'imaginaire, comme quelques hérétiques l'ont avancé, les Phariſiens mériteroient d'être crus, eux qui dirent à Pilate : *nous nous ſommes ſouvenus de ce que ce ſéducteur a dit lorſqu'il étoit encore en vie.* Mais, ajoute-t-il, quand je voudrois nier qu'il ait été véritablement crucifié, cette montagne de Golgotha ſur laquelle nous ſommes aſſemblés m'en convaincroit, de même que le bois de la Croix, qui coupé de cet endroit par parties, eſt déja diſtribué par tout l'univers. Il rapporte enſuite les endroits de l'Evangile dans leſquels Jéſus-Chriſt avoit prédit lui-même qu'il ſeroit attaché à la Croix, & qu'il y ſeroit attaché parce qu'il le vouloit ainſi, & qu'il ſe faiſoit une joie de procurer le ſalut des hommes par cette voie. Après quoi il montre contre les Juifs que non-ſeulement ſa mort, mais auſſi toutes les circonſtances de ſa mort ont été prédites par les Prophéres. Jérémie a pleuré ſur les maux de Jéruſalem qui avoit crucifié le Seigneur : le

Math. 27. 63.

Lamen. 4. 20.

Pſalmiſte a marqué le traître qui devoit le livrer à la mort ; Zacharie, les trente deniers pour leſquels il fut vendu ; Iſaie, qu'il ſeroit lié par les Juifs & frappé de verges ſur le dos, qu'on lui briſeroit les machoires, qu'on lui cracheroit au viſage ; le Pſalmiſte, qu'il ne repondroit point aux accuſations qu'on formeroit contre lui, qu'il ſeroit moqué des paſſans ; le Cantique des cantiques, qu'on lui mettroit une couronne ſur la tête ; Jérémie, qu'il ſeroit mené à la mort comme un agneau, ſans ſe plaindre, & que ſon corps ſeroit attaché au bois de la Croix ; Moyſe, qu'il y ſeroit attaché aux yeux de tout le monde, comme autrefois le ſerpent d'airain ; Zacharie, le froid qu'il faiſoit au jour de ſa paſſion, & les ténébres qui la ſuivirent ; Amos, l'éclipſe du ſoleil qui arriva en plein midi, & le deuil en lequel fut changée la fête ſolemnelle de ce jour, qui étoit un des Azimes. Car au jour de la mort de Jéſus-Chriſt les femmes de Jéruſalem fondoient en larmes & pleuroient ſur lui ; ce qui avoit encore été prédit par le même Prophéte, qui dit, *je ferai verſer ſur lui des larmes comme une mere qui pleure ſon fils unique.* Il avoit auſſi été prédit que les ſoldats jetteroient ſa tuni-

Pſ. 37. 12. *Zach.* 11. 12. *Iſai.* 53. 9. 2. 6. & 50. 6. *Pſ.* 37. 15. & *pſ.* 108. 25. *Cant.* 3. 2. *Jerem.* 11. 19. *Deuter.* 28. 66. *Zach.* 14. 6. 7. *Amor.* 8. 9. 10. *Pſ.* 21. 19. *Iſaï.* 6. 3. 1.

Pſ. 73. 12. que au ſort ; qu'on le revêtiroit par dériſion d'une robe rouge ; qu'il opéreroit notre ſalut ſur la montagne de Golgotha, qui eſt le milieu de la terre ; qu'on lui donneroit du fiel en ſon repas, & du vinaigre en ſa ſoif ; qu'il ſeroit mené à la mort par des méchans, enſeveli dans un ſépulcre taillé dans le roc, & qu'on mettroit ſur lui une pierre. S. Cyrille conclut de l'événement de toutes ces Prophéties bien marqué dans les Evangiles, que nous devons non-ſeulement ne point rougir de Jéſus crucifié, mais marquer même avec confiance le ſigne de la Croix ſur notre front, employer ce ſigne en toutes choſes, ſoit dans le manger, ſoit dans le boire, en entrant ou en ſortant de la maiſon, avant le ſommeil & en ſe levant, en marchant ou en ſe repoſant. C'eſt le ſigne des fideles & la terreur des démons : montrons-le leur hardiment. Il combat enſuite ceux qui diſoient que Jéſus-Chriſt n'avoit été crucifié que comme un phantôme, & apporte contre eux en témoignage toutes les circonſtances de ſa paſſion, la trahiſon de Judas, l'argent qu'il en reçut, le jardin de Gethſémani où il trahit Jéſus-Chriſt, & de ſuite toutes les autres circonſtances que l'Evangile rapporte. Il

Pſ. 28. 12.

Pſ. 53. 4. 8. 9.

Moment. 3. 53.

cite encore contre eux le témoignage des douze Apôtres témoins de ſa Croix, la foi de toute l'Egliſe en Jéſus-Chriſt crucifié, & les miracles qui s'opéroient alors par la vertu de la Croix, mettant enſuite les démons, les enchanteurs & les magiciens.

S. Cyrille après avoir fait voir que la mort & les ſouffrances de Jeſus-Chriſt avoient été prédites par les Prophétes, fait voir qu'ils ont auſſi prédit ſa réſurrection. Qu'ils en ont marqué le tems & la ſaiſon. Les témoignages les plus formels ſont ceux qu'il rapporte des Pſeaumes 29 & 87e & celui de Sophonie, où le Seigneur dit à ſes Diſciples: attendez-moi au jour de ma réſurrection dans le lieu du martyre. Car ce ſaint lieu, dit ce Pere, ne s'appelle pas une Egliſe comme tous les autres où les fidéles s'aſſemblent, mais le martyre. Le Prophéte Oſée a prédit auſſi ſa réſurrection en ces termes: il nous fera vivre dans deux jours, & au 3e jour nous reſſuſciterons & nous vivrons en ſa préſence. S. Cyrille prouve la poſſibilité de la réſurrection contre les Juifs, par des faits qu'ils ne pouvoient révoquer en doute. Eliſée, leur dit-il, n'a-t-il pas reſſuſcité pluſieurs morts pendant ſa vie

p. 204[1] *14. Cath.*

Pſ. 29: 1. 4. *p.* 87.

Oſée. 6: 3.

4. *Reg.* 4. 20. & 13. 21.

& un autre après ſa mort ? ſi nous croyons que ce Prophéte, quoique mort, ait reſſuſcité un mort en le touchant, pourquoi douterons-nous que Jéſus-Chriſt ſoit reſſuſcité ? Eliſée a bien reſſuſcité un mort; mais il n'a pas comme Jéſus-Chriſt fait trembler la terre. Elie a reſſuſcité un mort, mais on ne chaſſe pas les démons au nom d'Elie comme au nom de Jéſus-Chriſt, &c.

SAINT GREGOIRE

de Nazianze, docteur de l'Egliſe.

SAINT Grégoire de Nazianze, l'un des plus célèbres & des plus illuſtres docteurs de l'Egliſe Grecque, nâquit dans le bourg d'Azianze, près de la ville de Nazianze vers l'an 330. fut ordonné prêtre en 361. ſacré Evêque vers l'an 372. choiſi Evêque de Conſtantinople vers l'an 378; & mourut en 391. Tous ſes ouvrages ſont écrits avec éloquence, les termes en ſont purs, les expreſſions nobles, les figures variées, les comparaiſons juſtes, les raiſonnemens ſolides. Il eſt très-exact dans l'explication des myſteres, ce qui lui a mérité le nom de *Théologien* par excellence.

S. Grégoire traite d'aveuglement le deſſein que Julien avoit de dérober aux Martyrs l'honneur que procure le martyre, comme s'il eût pu empêcher qu'on reconnût celui pour qui les Chrétiens ſouffroient, & par quel motif ils ſouffroient : & d'abolir même le Chriſtianiſme, quoique répandu dans tout l'univers. » De quel caractere êtes-vous re-

» vêtu, dit ce pere, pour vous élever
» contre l'héritage de Jéſus-Chriſt, qui
» ne finira jamais, quand bien même
» on l'attaqueroit avec plus de fureur
» encore que vous ne faites? il ſubſiſtera
» & croîtra toujours: les oracles, les Pro-
» phétes, les prodiges que nous voyons
» m'en répondent. Dieu eſt auteur de
» cet héritage, il en a fait part à l'hom-
» me, la loi en étoit la figure, Jéſus
» Chriſt l'a renouvellée, les Apôtres
» l'ont affermie, les Evangéliſtes ont
» achevé de la perfectionner. Oſez-vous
» oppoſer vos abominations au ſacrifice
» de Jéſus-Chriſt, le ſang des taureaux
» à ſon ſang qui a purifié le monde?
» oppoſerez-vous la guerre à la paix?
» leverez-vous les mains contre celles
» qui ont été percées de cloux à cauſe
» de vous? vous revolterez-vous contre
» la réſurrection? empêcherez-vous que
» les martyrs honorent le premier mar-
» tyr? voulez-vous le perſécuter après
» Hérode, le trahir après Judas ..? S.
Grégoire releve les avantages du Chriſ-
tianiſme par la force de la prédication
de l'Evangile, qui n'étant que folie en
apparence, a confondu les ſages & s'eſt
répandue dans toute la terre, par le
courage des martyrs, de Jean, de Pierre,

de Paul, de Jacques, d'Etienne, de Luc, d'André, de Thecle, & de tant d'autres qui pour la défenſe de la vérité ont réſiſté au fer, au feu, aux bêtes féroces, aux Tyrans, aux perſécuteurs qu'ils ont ſouffertes avec joie de peur de trahir la vérité. Voilà pourquoi on leur a fait tant d'honneur, & conſacré des fêtes à leur mémoire. Ce ſont eux qui chaſſent les démons, qui guériſſent les malades, qui apparoiſſent, qui prédiſent l'avenir.

Il oppoſe encore à ceux qui s'étoient le plus diſtingués chez les Payens par la doctrine & par la vertu une multitude infinie de Chrétiens vertueux de tout ſexe & de toute condition diſperſée par tout l'univers. » Non-ſeulement, dit-il, » des perſonnes de baſſe extraction, ac- » coutumées au travail & à la frugalité « par le malheur de leur naiſſance; mais » des plus riches & des plus nobles, » embraſſent, pour imiter Jéſus-Chriſt, » des ſouffrances qui leur ſont nouvel- » les, & pratiquent la vertu ſans diſ- » courir, perſuadées que la piété ne » conſiſte pas dans les paroles, mais » dans les effets ». Pour faire ſentir davantage l'extravagance de Julien, & montrer qu'il raiſonnoit en mauvais po-

litique, lorſque conſidérant que les perſécutions précédentes n'avoient pas excité de grands troubles dans l'Etat, il en concluoit que celle qu'il faiſoit aux *Galiléens*, c'eſt ainſi qu'il appelloit les Chrétiens, ne ſeroit pas non plus d'une dangereuſe conſéquence pour l'Etat. S. Grégoire a ſoin de faire remarquer que dans les premieres perſécutions peu de gens connoiſſoient la vérité, & que notre doctrine n'avoit pas encore tout ſon éclat; au lieu que dans le ſiécle de Julien elle s'étoit étendue, & elle avoit pris le deſſus: en ſorte que vouloir alors changer la Religion Chrétienne, ce n'étoit rien moins entreprendre que d'ébranler la puiſſance Romaine & mettre en péril tout l'Empire. Il fait paſſer pour puérile la démarche que fit Julien au commencement de la perſécution, en donnant un Edit qui portoit qu'à l'avenir les Chrétiens s'appelleroient *Galiléens*; comme ſi en changeant de nom, nous euſſions changé nos mœurs & rougi de porter le nom de Galiléen, tandis que nous ne pouvons ignorer que notre Sauveur lui-même qui a créé le monde, qui le gouverne, qui eſt le Verbe & le Fils éternel de Dieu, qui eſt aſſis ſur ſon trône, qui eſt le médiateur & le

grand Pontife, s'eſt fait eſclave pour nous, & qu'il a été appellé Samaritain ſans s'en plaindre.

S. Grégoire paſſe enſuite à la morale des Payens, & montre que leurs fables en renverſent les plus grands principes : comme la concorde & la conformité de ſentimens, fondement de l'union & de la ſociété civile ; l'honneur & le reſpect que les enfans doivent à leurs parens, le mépris des richeſſes & des gains illégitimes, la pudeur & la continence, la modération & la ſobriété. En effet, de quels exemples les Poëtes ſe ſerviront-ils pour perſuader aux hommes ces vertus ? ſeroit-ce en racontant les diſcuſſions & les révoltes des Dieux ? l'inſulte que Saturne fit au Ciel pour l'empêcher d'engendrer ? l'habileté de Mercure à faire des larcins ? les impudicirés de Jupiter & d'Hercule ? les emportemens de Mars ? l'intempérance de Bacchus & de Jupiter, ce dernier ayant couru juſqu'en Ethiopie avec la troupe des Dieux pour prendre part à un feſtin magnifique ?

» Ce n'eſt pas là, ajoute ce Pere, ce » que notre Religion nous inſpire, lorſ- » qu'elle nous preſcrit de régler l'amour » que nous devons avoir les uns pour

» les autres, ſur celui que nous avons
» pour nous-mêmes, & de les traiter
» comme nous nous traitons. Non-ſeu-
» lement elle condamne les actions mau-
» vaiſes, mais elle punit les mauvais
» écrits. La chaſteté nous eſt ſi recom-
» mandée, que nous n'avons pas la li-
» berté de regarder les objets qui pour-
» roient la bleſſer ; bien loin de nous
» permettre la violence, on nous défend
» la colere ; les parjures ſont pour nous
» des crimes abominables ; la plûpart
» renoncent aux richeſſes, & ſe con-
» damnent à une pauvreté volontaire ;
» la gourmandiſe n'eſt le vice que de la
» plus abjecte populace ; & il y en a
» parmi nous qui vivent comme s'ils
» n'avoient point de corps, tant ils ſe
» font de violence pour réſiſter à la foi-
» bleſſe naturelle ; ils ſe font une loi de
» ne ſe permettre aucuns crimes, pas
» même les plus légers ; ceux qui chez
» nous ſouffrent perſécution ſont obligés
» de ceder ; ceux à qui on enleve les
» habits, ſe dépouillent volontairement
» & prient pour leurs perſécuteurs, afin
» de vaincre par la douceur leur audace
» & leur inſolence ; enfin on exige de
» nous que nous poſſédions la plûpart
» des vertus, & que nous nous appli-

quions

» quions ſérieuſement à acquérir celles » qui nous manquent, juſqu'à ce que » nous arrivions à la fin pour laquelle » nous avons été créés ».

Dans le ſecond diſcours*, S. Grégoire décrit les châtimens dont Dieu punit l'impiété de Julien. Après qu'il eût épuiſé contre les Chrétiens tous les artifices que ſa fureur put inventer, il anima contre eux la nation des Juifs : & à cet effet il leur permit de retourner dans leur pays, de rebâtir le temple de Jéruſalem, de renouveller leur ancienne diſcipline & leurs cérémonies, cachant ſes véritables intentions ſous les apparences d'une bienveillance affectée. Ce deſſein formé, les Juifs ne négligent ni ſoins ni dépenſe pour le mettre à exécution : mais contraints de fuir par un tremblement de terre dans un temple voiſin, les portes qui en étoient ouvertes ſe ferment d'elles-mêmes & leur refuſent l'azile qu'ils venoient y chercher ; pluſieurs furent engloutis par un tourbillon de feu qui ſortit de ce temple : l'on vit dans le ciel une croix lumineuſe, qui étoit comme la marque de la victoire que Dieu remportoit ſur l'incrédulité de ces Athées ; & ceux mêmes qui furent témoins de ce prodige, ſoit du nombre des Chrétiens,

* Contre Julien, pag. 109.

ſoit de leurs ennemis, reçurent ſur leurs habits la figure de la croix, imprimée d'une maniere ſi éclatante, que les plus habiles peintres n'euſſent pu en tracer une avec des couleurs plus vives. S. Grégoire prend à témoin de ce miracle ceux qui en avoient été les ſpectateurs, & il y en avoit un grand nombre de ſon tems. A quoi il ajoute que ce prodige fut cauſe de la converſion de pluſieurs Gentils qui l'avoient vû. Enſuite il raconte comment Julien, avant que de partir pour ſon expédition contre les Perſes, fit vœu, s'il en revenoit victorieux, d'exterminer les Chrétiens. Dieu confondit ſes projets : il fut tué lui-même dans la bataille, & ſa mort ſauva l'Empire & une infinité de perſonnes.

S. JEAN CHRYSOSTOME,

Evêque de Conſtantinople & Docteur de l'Egliſe.

SAINT Jean Chryſoſtôme, le plus éloquent de tous les S S. P P. nâquit à Antioche vers l'an 347 d'une famille noble. Il étudia la Rhétorique ſous Libanius & la Philoſophie ſous Andragathe, tous deux célèbres profeſſeurs Payens. Ses talens & la beauté de ſon génie pouvoient l'élever aux premieres dignités de l'Empire ; mais il renonça à toutes les charges, pour penſer uniquement à ſon ſalut. Il fut fait évêque de Conſtantinople en 398 : ſon zéle & ſa régularité lui attirerent bien des perſécutions : il fut envoyé en exil, où il mourut le 14 Septembre 407, âgé de 60 ans. Les ouvrages de S. Chryſoſtôme ſont très-eſtimés ; il apporte des preuves les plus convaincantes de la divinité de la Religion contre les incrédules, & rend la vertu & la pratique de l'Evangile aimable & reſpectable aux impies mêmes & aux libertins.

Si l'on demande, dit S. Chryſoſtôme dans ſon Homélie premiere ſur S. Matthieu, pourquoi Jéſus-Chriſt ayant eu tant d'Apôtres, il n'y en a que deux qui ayent écrit l'Evangile, & deux de leurs Diſciples; on peut répondre que c'eſt parce que ces hommes ſi ſaints ne faiſoient rien par un deſir de gloire, & qu'ils régloient tout par l'utilité & par le beſoin. Un ſeul Evangéliſte, dira-t-on, ne pouvoit-il pas ſuffire ? ſans doute, mais lorſque l'on voit quatre perſonnes écrire chacun ſon Evangile en divers tems, en divers lieux, ſans s'aſſembler ou conférer enſemble, & parler tous néanmoins comme s'ils n'avoient qu'une même bouche; cette union de ſentimens & de paroles eſt une puiſſante preuve de la vérité. Et il ne faut pas s'étonner de ce qu'ils ſe trouvent différens en pluſieurs choſes : car cela même prouve qu'ils n'ont rien dit que de vrai. S'ils s'accordoient juſqu'aux moindres circonſtances des lieux & des tems, les ennemis de l'Egliſe n'auroient pas manqué de les accuſer d'avoir écrit de concert. Il n'y a cependant entr'eux aucune contradiction en ce qui regarde les vérités capitales de la Religion. Ils diſent tous qu'un Dieu s'eſt fait homme, qu'il a fait de

grands miracles, qu'il a été crucifié & enſeveli ; qu'il eſt reſſuſcité & monté au Ciel ; qu'il viendra un jour juger le monde ; qu'il a établi une loi très-ſainte & nullement contraire à la premiere ; qu'il eſt Fils unique de Dieu, & conſubſtanciel à ſon Pere. Que ſi en parlant de quelques miracles, les uns rapportent des circonſtances omiſes par les autres, il ne faut pas s'en étonner. Si un ſeul Evangéliſte avoit tout dit, en vain il y en auroit eu pluſieurs ; & s'ils euſſent tous dit des choſes nouvelles & différentes, on n'auroit pû faire voir comment ils s'accordent entr'eux. C'eſt pourquoi ils diſent tous des choſes communes à tous, & chacun d'eux en dit auſſi qui lui ſont propres ; afin qu'il parût qu'il étoit néceſſaire qu'il y en eût pluſieurs, & afin que chacun d'eux dans ce qu'ils rapportent, rendît témoignage à la vérité. C'eſt la raiſon que S. Luc témoigne avoir eue d'écrire ſon Evangile ; & nous apprenons de la tradition de nos Peres, que ce qui porta S. Jean à écrire le ſien, fut que les trois autres Evangéliſtes ayant eu principalement pour but d'écrire de Jéſus-Chriſt, comme homme, il étoit important de laiſſer par écrit ce qui regardoit ſa divinité & ſa généra-

tion éternelle. S. Matthieu écrivit ſon Evangile, à la priére des Juifs convertis à la foi ; c'eſt pourquoi il l'écrivit en Hébreu, & ne ſe mit en peine que d'y faire voir que Jéſus-Chriſt deſcendoit de la race d'Abraham & de David, au lieu que S. Luc écrivant généralement pour tout le monde, fait remonter la génération de Jéſus-Chriſt juſqu'à Adam. S. Chryſoſtôme fait voir l'union & la conformité des Evangiles par l'acceptation générale qui en a été faite dans toutes les parties de la terre, & montre avec beaucoup de ſolidité que la doctrine qui y eſt enſeignée ſurpaſſe infiniment toutes les maximes que les faux ſages du Paganiſme ont établies dans leurs écrits.

Il fait admirer, dans la deuxiéme Homélie ſur l'Epître aux Romains, la différence des premiers prédicateurs de l'Evangile, d'avec les anciens ſages de la Gréce. Un faiſeur de tentes, dit-il, convertit non-ſeulement toute la Gréce, mais encore les pays les plus barbares. Platon, qu'ils admiroient tant, ne put en trois voyages qu'il fit en Sicile, rien gagner avec toute la pompe de ſes diſcours ſur l'eſprit du Roi.

Si la réſurrection de Jéſus-Chriſt, dit

S. Jean-Chryſoſtôme, n'eût pas été véritable, il eût été impoſſible aux Apôtres de la feindre & de l'établir. Auroient-ils tâché de confirmer leur fiction par la force de leurs paroles? Ils étoient tous ignorans. Se ſeroient-ils appuyés ſur leurs richeſſes? Ils n'avoient rien. Sur leur naiſſance? Ils étoient les derniers du peuple. Sur la grandeur de leur Ville? Ils étoient d'un lieu peu connu. Sur leur grand nombre? Ils n'étoient que douze, & la peur les avoit même diſperſés en divers lieux. Pouvoient-ils ſe fonder ſur les promeſſes de leur Maître? Quelle impreſſion euſſent-elles pû faire ſur leurs eſprits, s'il n'eût pas reſſuſcité lui-même, comme il l'avoit ſi ſouvent promis? Mais comment auroient-ils pû ſoutenir la fureur d'un peuple, puiſque leur Chef même n'avoit pû réſiſter à la voix d'une ſervante? Comment auroient-ils pû témoigner de la fermeté devant les Rois, devant les Princes, lorſqu'ils avoient à craindre les tourmens, le fer, le feu, la mort, ſi la force de Jeſus-Chriſt reſſuſcité ne les eût ſoutenus dans ces rencontres? Saint Chryſoſtôme fait ſentir tout le ridicule de la conduite des Juifs, qui donnerent une grande ſomme d'argent aux gardes du tombeau, pour dire que les

Apôtres étoient venus dérober le Corps de Jeſus-Chriſt. Comment des hommes ſans ſcience, ſans nom, ſans appui, frappés de crainte, qui n'oſoient pas même paroître en public, euſſent-ils jamais penſé à faire une entrepriſe ſi hardie ? Ce tombeau n'étoit-il pas ſcellé ? n'étoit-il pas environné de gardes, de ſoldats & de Juifs, qui n'étoient-là que pour empêcher cet accident, qui veilloient avec ſoin, & qui n'oublioient rien pour ſe défendre de cette ſurpriſe ? Mais par quel motif ces Diſciples auroient-ils voulu dérober ce corps ? Auroit-ce été afin d'établir par cet artifice la créance de la réſurrection de leur Maître dans toute la Terre ? Comment ce deſſein auroit-il pû tomber dans leur eſprit, eux qui ſe trouvoient trop heureux de pouvoir vivre dans un lieu ſecret, inconnus à tous les hommes ? Comment auroient-ils oſé entreprendre de forcer tant de gardes & de gens armés, eux qui s'étoient enfuis de peur, lorſqu'ils virent leur Maître entre les mains de ſes ennemis ? S'ils avoient eu deſſein de dérober ce corps, ne l'auroient-ils pas fait avant qu'il y eût des gardes auprès du ſépulchre ? Car il n'y en eut que le jour du Sabbat, & le ſépulchre demeura ſeul toute la nuit pré-

cédente. D'ailleurs, les Apôtres auroient emporté le corps avec tous les ſuaires qui l'enveloppoient, non-ſeulement par le reſpect qui les auroit empêchés de le mettre à nud, mais encore par l'appréhenſion d'être trop long-tems à les défaire, & de donner lieu aux ſoldats de ſe réveiller. Les Juifs ont donc autoriſé par ces faux bruits la vérité de la réſurrection qu'ils vouloient étouffer, puiſqu'ils ont déclaré eux-mêmes que le corps de Jéſus-Chriſt ne ſe trouvoit plus dans ſon ſépulchre.

Saint Chryſoſtôme, dans ſa quatriéme Homélie ſur la premiere Epître aux Corinthiens, fait voir que la mort de Jéſus-Chriſt relève ſon triomphe, & qu'il eſt infiniment plus admirable de ce qu'après avoir été mort il a triomphé de la mort même, que s'il ſe fût exempté de la ſouffrir : que comme il a guéri l'aveuglement par une choſe qui devoit l'augmenter, ſçavoir, avec de la boue ; de même il a converti à lui tout le monde par la Croix, qui, par elle-même, l'en devoit plutôt éloigner & cauſer du ſcandale ; que les Evangéliſtes en marquant dans leurs écrits la baſſeſſe des Apôtres, leur timidité & leurs défauts, ont fourni une grande preuve de la vérité de l'Hiſ-

toire Evangélique ; que ſi Socrate & les autres Sages du monde n'ont pû venir à bout d'établir leurs doctrines parmi les hommes, mais y ont même perdu la vie pour en avoir introduit de nouvelles, on ne peut aſſez s'étonner que de ſimples pêcheurs ayent ſoumis à la leur, non-ſeulement les Grecs, mais juſqu'aux Nations les plus barbares.

Saint Chryſoſtôme prouve enſuite que les Apôtres n'ayant pû par leurs talens naturels vaincre les Philoſophes, il eſt d'une conſéquence néceſſaire qu'il les ayent vaincus par le ſecours de la grace. Il faudroit même, ajoute ce Pere, qu'ils euſſent perdu l'eſprit, pour avoir entrepris d'eux-mêmes, & ſans s'appuyer ſur l'aſſiſtance de la grace divine, un auſſi grand ouvrage qu'étoit celui de convertir toute la terre. Un Théodas & un Judas qui avoient aſſemblé une grande multitude, ayant péri miſérablement avec leurs diſciples, cet exemple ſeul auroit été capable d'imprimer une grande crainte dans l'eſprit des Apôtres pour les détourner de ces entrepriſes extraordinaires, s'ils n'euſſent été bien perſuadés d'ailleurs que l'on ne pouvoit être victorieux en ces rencontres que par la vertu divine : il falloit encore, pour s'expoſer à tant de

dangers, qu'ils euſſent en vue les biens à venir, & qu'ils fuſſent bien perſuadés que les choſes qu'ils annonçoient touchant Jéſus-Chriſt, s'étoient paſſées en la maniere qu'ils le diſoient, autrement ils auroient irrité Dieu contr'eux, & attiré ſur leurs têtes les foudres du Ciel. Si Jéſus-Chriſt n'étoit point reſſuſcité, quelle raiſon auroient eu les Apôtres de publier partout qu'il l'étoit? C'eſt, dira-t-on, qu'ils l'aimoient. Mais ils auroient plutôt eu raiſon de le haïr, de ce qu'il les auroit trompé, en les tirant de leurs maiſons, & en leur faiſant abandonner toutes choſes, ſur une fauſſe eſpérance dont il les auroit long-tems amuſés. Les Juifs donnerent de l'argent aux ſoldats qui gardoient le ſépulchre de Jéſus, pour publier que ſes Diſciples avoient enlevé ſecrettement ſon Corps. Si ces mêmes Diſciples euſſent déclaré publiquement qu'il n'étoit point reſſuſcité, quels honneurs & quelles récompenſes n'euſſent-ils point reçus des Juifs? Puis donc que pouvant tirer de ſi grands avantages en niant que Jéſus fût reſſuſcité, ils ont mieux aimé s'expoſer à une infinité d'outrages & de périls en publiant ſa réſurrection; il faut qu'ils en ayent été bien perſuadés, qu'ils ayent même été

pouſſés à la publier par une vertu divine, qui eſt plus puiſſante que toutes les conſidérations de la terre. Tout le monde avoit connoiſſance de la Paſſion de Jéſus-Chriſt. On l'avoit vu attaché à un gibet, en plein midi, dans une ville capitale, le jour d'une très-grande fête, où les Juifs ne pouvoient ſe diſpenſer de ſe trouver; mais ſes Diſciples ſeuls avoient été témoins de ſa Réſurrection. Tous demeuretent d'accord qu'il avoit été enlevé. Comment donc les Apôtres prétendoient-ils pouvoir perſuader à toute la terre qu'il étoit reſſuſcité? Si les ſoldats, malgré les miracles dont ils furent témoins au moment de la Réſurrection, ſe réſolurent de publier le contraire; par quel moyen les Diſciples euſſent-ils jamais pû prétendre d'en perſuader tout le monde ſans le ſecours des miracles, eux qui n'étoient pas en état de donner ſeulement une obole pour corrompre des témoins? Que ſi l'on dit qu'ils n'ont point fait de miracles, il faut avouer que ça été une merveille encore bien plus extraordinaire d'avoir, ſans ce ſecours, perſuadé toute la terre. Une autre marque de la puiſſance divine, dans l'établiſſement du Chriſtianiſme, c'eſt que les Apôtres avoient pour ennemis dans la prédication

de l'Evangile, non-ſeulement les Juifs, mais encore les Romains, qui ne vouloient point que l'on reconnût d'autre Roi que Céſar. D'ailleurs, ce qu'ils avoient à dire de Jéſus-Chriſt, n'avoit rien de recommandable devant ces hommes ; il avoit été crucifié, il étoit né d'une femme Juive mariée à un charpentier ; voilà ce qu'ils prêchoient. Cependant ils ont réuſſi dans leur deſſein, & fait pour cela des choſes qui étoient au-delà des forces humaines : il eſt donc indubitable que c'eſt une grace toute divine qui a opéré de ſi grands effets.

Saint Chryſoſtôme continue dans la ſixiéme Homélie à donner des preuves de la vérité de notre Religion. Si vous cherchez, dit-il, des ſignes & des miracles, vous en trouverez encore maintenant. Si vous conſidérez ce grand nombre de prédictions que l'Ecriture rapporte, & ſi vous faites réflexion ſur la converſion de toute la terre, ſur la philoſophie chrétienne des peuples les plus barbares, ſur le changement des mœurs des hommes les plus groſſiers & les plus ſauvages, & ſur le progrès admirable de la piété par tout le monde ; toutes ces choſes avoient été prédites, & ſont accomplies, de même que celles que fit Jéſus-Chriſt ſur la durée

& la fermeté inébranlable de ſon Egliſe ; or elles ne ſe ſeroient point accomplies, ſi ce n'avoit été que des inventions de l'eſprit humain. Si Jéſus-Chriſt n'étoit point toujours avec l'Egliſe, ainſi qu'il l'a promis, elle n'auroit jamais pû ſurmonter tous les ennemis qui ſe ſont élevés contr'elle, & l'Evangile n'auroit jamais pû s'étendre par toute la terre, comme il a fait. D'ailleurs, ſi nous regardons ceux qui ont écrit contre nous, comme Celſe & Bataneot, nous reconnoîtrons aſſez par cela ſeul l'antiquité de nos Livres ſaints ; car ils n'auroient pas pû vouloir réfuter des écrits qui ne ſeroient venus qu'après eux ; d'ailleurs, le conſentement de toute la terre qui les a reçus, doit ſuffire pour en établir la vérité ; mais ce conſentement n'auroit pas été unanime, d'une extrémité du monde à l'autre, ſi la grace de l'Eſprit divin ne l'eût opéré, & l'on auroit bientôt découvert la fourberie des inventeurs de cette nouvelle doctrine. Au reſte, toutes les prédictions qui regardent l'établiſſement de l'Evangile par toute la terre, n'ont pas été faites ſeulement par les premiers Chrétiens, mais pluſieurs ſiécles auparavant par les plus anciens Prophétes. C'eſt un fait qui ne ſe peut nier, puiſque

les Livres qui renferment ces Prophéties ſont encore entre les mains de nos ennemis, & que des Grecs qui en ont été curieux, ont pris ſoin de les traduire en leur langue.

Saint Chryſoſtôme inſiſte beaucoup ſur la difficulté qu'il y a de détruire d'anciennes coutumes, ſur-tout celles qui nous attachent à quelque Religion : & qu'il étoit d'autant plus difficile aux Apôtres d'y réuſſir, s'ils n'euſſent été ſecourus de la vertu divine, qu'ils avoient non-ſeulement à changer une coutume invétérée dans le monde, mais à faire paſſer ces hommes d'une coutume qui n'étoit ſujette à aucun danger, à une maniere de vie expoſée à une infinité de maux. En effet, quiconque embraſſoit alors la Foi, s'expoſoit en même tems à être proſcrit & chaſſé de ſon pays, à perdre ſes biens, à ſouffrir toute ſorte de maux & d'injures, à être haï de tous, & conſidéré comme un ennemi commun, par les étrangers & par ſes proches. Il y avoit encore plus, ſçavoir, la difficulté des préceptes que les Apôtres impoſoient, & qui avoient pour but de rappeller des voluptés à la tempérance ; de l'amour de la vie à l'amour de la mort ; des plaiſirs de la bonne chere à la ſobriété ; de la joie

& des ris aux larmes & à la componction du cœur ; de l'avarice à la pauvreté & au dépouillement des biens de la terre ; de la tranquillité & de l'aſſurance à la crainte & aux périls. Enfin, ils exigeoient une extrême pureté de vie, ſoit dans les paroles, ſoit dans les actions. Cependant ceux à qui ils ont prêché cette doctrine, l'ont reçue avec joie, & pluſieurs même ſont allé au-delà des préceptes les plus difficiles. Qui donc, continue ſaint Chryſoſtôme, les auroit pû porter à une telle réſolution, s'ils n'y euſſent été engagés par la vertu de celui qu'on leur prêchoit? Peut-être, me dira-t-on, que les Apôtres ont ému & emporté leurs auditeurs par la grandeur de leurs promeſſes, & qu'ils les ont éblouis & trompés par l'éclat de leurs paroles. Mais on connoîtra que cela ne ſe peut dire avec raiſon, ſi on remarque que ce qu'ils prêchoient alors, étoient des choſes dures & fâcheuſes, auxquelles ceux qui embraſſoient la Foi, étoient expoſés à tous momens ; au lieu que les biens qu'on leur promettoit, n'étoient que pour l'avenir, & pour en jouïr après la réſurrection. On ne voit pas même que les premiers qui ſe ſont convertis ayent formé des difficultés ſur la doctrine qu'on leur prêchoit, ni

qu'ils ayent demandé des preuves de la réalité des biens qu'on leur promettoit dans l'autre vie : ils ont au contraire donné leur vie pour ſoutenir la Religion d'un Crucifié : & c'eſt-là la marque d'une vertu vraiment divine, d'avoir perſuadé en ſi peu de tems les hommes qui n'avoient jamais rien ouï de ſemblable, & de les avoir fait réſoudre à s'expoſer à des maux préſens, pour des biens qui n'étoient qu'en eſpérance. Qu'on ne diſe pas qu'il a été facile aux Apôtres de perſuader ce qu'ils ont voulu à une populace inſenſée & groſſiere. Tout le monde ſçait que l'Egliſe n'étoit pas alors compoſée de ces ſortes de perſonnes ; mais quand il en auroit été ainſi, les Apôtres n'en ſeroient pas moins dignes d'admiration, d'avoir perſuadé aux ignorans & aux plus groſſiers, une doctrine que Platon ni ſes diſciples n'ont pas même pû concevoir ; & il y auroit moins lieu de s'étonner, s'ils ne l'euſſent perſuadée qu'à des gens doctes & ſages. S'ils n'euſſent commandé que des choſes baſſes & communes, on pourroit, avec quelque fondement, objecter l'obéiſſance aveugle de la populace ; mais comprenant comme ils faiſoient des vérités ſi grandes & ſi élevées au-deſſus de la portée ordinaire de la nature, il falloit

néceſſairement que cette populace même fût douée d'une bien ſublime intelligence. Saint Chryſoſtôme ajoute, que ſi l'on conſidere attentivement les miracles & les prédictions de Jéſus-Chriſt, on verra qu'ils ſe confirment les uns les autres. Car il a dit à ſes Diſciples de certaines choſes de ſa perſonne, d'autres de ſon Egliſe, & d'autres de ce qui devoit arriver dans la ſuite des ſiécles; & en diſant tout cela il faiſoit des miracles, afin que l'événement des choſes qu'il avoit prédites, ſervît à confirmer & ſes miracles, & ſes prédications, & ſes promeſſes.

» Oui, dit ſaint Chryſoſtôme dans » l'Homélie ſur l'Epître aux Corinthiens, » ces gens pauvres, groſſiers, ſans ſcience, » ſans lettres, ſans éloquence, ont ſurmonté les Sages & les Philoſophes, les » Princes & les Empereurs; en un mot, » toutes les Puiſſances de la terre, & ils » ſont venus à bout de les ranger ſous les » loix de l'Evangile. C'eſt ce qui montre » admirablement que c'eſt là un effet de » la vertu toute divine de la Croix de » Jéſus-Chriſt, & rien d'humain n'a eu » part à une ſi glorieuſe victoire; il n'y a » en effet rien eu d'humain en tout cela, » rien que de ſurnaturel & de divin; car » quand un effet ſurpaſſe les forces de la

» nature, & que d'ailleurs la convenance
» s'y trouve avec l'utilité, il eſt viſible
» qu'il vient de la toute-puiſſance de
» Dieu, & que c'eſt lui qui en eſt l'Au-
» teur ; or, conſidérez, je vous prie,
» toutes les circonſtances de la prédica-
» cation des Apôtres, un pêcheur, un
» faiſeur de tentes, un collecteur des
» tailles, des gens ſimples, groſſiers,
» ignorans, viennent d'un pays éloigné,
» tel que la Paleſtine ; ils entreprennent
» de convaincre d'erreur les Philoſophes,
» les Rhéteurs, les hommes les plus ha-
» biles & les plus éloquens : ils les con-
» fondent en effet ; ils les mettent en
» fuite, & ſe rendent maîtres en peu de
» tems de tous les eſprits & de tous les
» cœurs, & cela malgré une infinité de
» traverſes & de perſécutions, malgré
» les préjugés anciens, la force de la
» coutume, les uſages & les opinions
» invétérées, malgré tous les efforts des
» démons, qui armoient contr'eux les
» Empereurs & les Rois, les Magiſtrats
» & les Villes, les Provinces & les
» Royaumes ; malgré enfin les priſons,
» les tortures, les ſupplices & la mort
» qu'on leur faiſoit ſouffrir ; de ſimples
» pêcheurs, dis-je, ont ſurmonté tous ces
» obſtacles, leur parole eſt demeurée vic-

» torieuſe de tant d'ennemis qu'ils ont
» diſſipés comme le vent fait la pouſſiere.
» Méditons bien toutes ces circonſtances,
» & demandons aux infidéles & aux in-
» crédules, comment il s'eſt pû faire
» qu'un petit nombre d'hommes foibles
» & ignorans, ayent vaincu les plus forts
» & les plus puiſſans ? Comment douze
» pauvres pêcheurs ont pû ſoumettre à
» leurs loix l'Univers, en combattant ſans
» armes contre les Nations armées ? Car,
» dites-moi, je vous prie, ſi douze hom-
» mes abſolument ignorans dans le mé-
» tier de la guerre, & à demi-nuds, ſans
» forces & ſans armes, alloient affronter
» une armée nombreuſe rangée en ba-
» taille, & que, non-ſeulement ils n'en
» fuſſent pas vaincus, quoique percés de
» coups & accablés de traits ; mais encore
» qu'ils vinſſent à bout de les vaincre, de
» les terraſſer, d'ôter la vie aux uns, &
» de faire les autres priſonniers, où eſt
» l'homme qui ne reconnoît en cela
» quelque choſe de divin & de ſurnatu-
» rel ? La victoire que les Apôtres ont
» remportée ſur le monde idolâtre, par la
» prédication de l'Evangile, a été, ſans
» contredit, beaucoup plus admirable ;
» car il eſt moins étonnant qu'un homme
» foible & ſans armes ne ſoit pas vaincu

» par un grand nombre d'ennemis armés,
» que de voir douze pauvres pêcheurs,
» ſans ſcience & ſans éloquence, per-
» ſuader tout l'Univers, & ſurmonter
» toutes les Puiſſances de la terre, ſans
» être détournés de leur entrepriſe,
» ni par leur petit nombre, ni par leur
» pauvreté, ni par les dangers dont ils
» étoient environnés, ni par l'ancienneté
» des uſages qu'ils prétendoient détruire,
» ni par la nouveauté des dogmes & des
» maximes qu'ils vouloient établir, ni
» par la crainte de la mort dont ils étoient
» menacés, ni par la multitude de ceux
» qui étoient dans l'erreur, ni par l'au-
» torité & la puiſſance de ceux qui les y
» maintenoient.

SAINT AUGUSTIN,

Evêque d'Hippone, & Docteur de l'Egliſe.

SAINT Auguſtin nâquit à Tagaſte en Afrique, l'an 354. Il fut long-tems ſans croire en Jéſus-Chriſt. Il fut baptiſé à Milan par ſaint Ambroiſe, en 387; renonça à ſa profeſſion de Rhéteur, qu'il avoit exercée avec diſtinction à Tagaſte, à Carthage, à Rome, & à Milan, & vécut de la maniere la plus édifiante. Il fut fait Evêque d'Hippone en 395, & mourut le 28 Août 430, âgé de 76 ans. Ses Ouvrages, principalement ceux qu'il a fait pour la défenſe de la Religion & de la Grace de Jéſus-Chriſt, lui ont acquis une gloire immortelle. On y voit une vaſte étendue de génie, beaucoup de juſteſſe & de pénétration, une force & une énergie admirables.

Saint Auguſtin, dans ſon Livre de *la vraie Religion*, établit pour premier principe, que la Religion qui nous apprend à n'adorer qu'un Dieu, eſt la ſeule choſe qui puiſſe nous conduire à la vérité, à la vertu, & à la félicité. Il dit que Platon n'eût pas fait difficulté de reconnoître &

de ſuivre la Religion Chrétienne, s'il eût vécu depuis ſon établiſſement, voyant que les maximes les plus élevées de ſa Philoſophie, touchant la Divinité & la néceſſité de purifier ſon ame, qu'il déſeſpéroit pouvoir perſuader aux Payens, étoit non-ſeulement prêchée par toute la terre, mais encore ſuivie par une infinité de Chrétiens. Il cite à ce ſujet l'exemple des Martyrs qui ont ſouffert les feux & les tortures; & celui de pluſieurs milliers de jeunes hommes & de jeunes vierges, qui pleins d'éloignement pour le mariage, ont paſſé leur vie dans la chaſteté. Il dit que les Philoſophes ne peuvent s'empêcher de reconnoître que c'eſt Dieu qui opere toutes ces merveilles, & de croire à lui, ſans s'arrêter aux opinions de leurs prédéceſſeurs, qui croiroient eux-mêmes, s'ils revenoient au monde, & qu'ils viſſent les Egliſes remplies, tandis que les Temples ſont déſerts; l'Egliſe Catholique qui eſt répandue généralement par toute la terre, & qui fait ſervir l'égarement des autres à ſon propre bien. Elle ſe ſert des Payens comme de la matiere dont elle fait ſes ouvrages; des hérétiques, comme d'une preuve de la pureté de ſa doctrine; des ſchiſmatiques, comme d'une marque de ſa fermeté, & des Juifs pour relever

ſon éclat & ſa beauté. Elle invite les Payens, elle chaſſe les hérétiques, elle abandonne les ſchiſmatiques, elle paſſe & s'éleve au-deſſus des Juifs.

Après avoir montré que l'on doit rejetter toutes les fauſſes religions dont on vient de parler, il conclut qu'il faut s'en tenir à la Religion Chrétienne, & à la communion de cette Egliſe qui eſt Catholique, & qui eſt appellée Catholique, non-ſeulement par les ſiens, mais auſſi par tous ſes ennemis, qui parlant de l'Egliſe Catholique, ſoit entr'eux, ſoit avec les étrangers, ne l'appellent pas autrement que Catholique. Le premier fondement de cette Religion, eſt l'Hiſtoire de la Prophétie qui nous découvre la conduite de la divine Providence, dans le cours des tems, pour la réparation & la réformation du genre humain, & pour lui procurer la vie éternelle. Le ſecond, ſont les préceptes divins qui doivent régler notre vie, & purifier notre eſprit, afin de le rendre capable des choſes ſpirituelles, c'eſt-à-dire, de connoître qu'il n'y a qu'un Dieu en trois perſonnes, le Pere, le Fils, & le Saint-Eſprit, qui ont, ſans aucun partage, créé le monde & tout ce qu'il contient; l'Incarnation & tous les Myſteres qui en ſont une ſuite. On

On ne vous dit point de croire abſolument ſans voir, dit Saint Auguſtin dans ſon Traité intitulé : *De Fide rerum quæ non videntur ;* mais de croire ſur la Foi de l'Egliſe que vous voyez, ſur la conviction des grands événemens dont vous êtes témoins. Edit. des PP. Benedictins Tom. 6.

Et certes, ſi vous en étiez à ces premiers temps, où tous ces événemens prédits étoient encore cachés dans le ſecret d'un avenir impénétrable, vous pourriez avoir quelque choſe à répliquer ; mais dès-là que l'on vous montre que les prédictions ont eu en partie leur accompliſſement, & qu'en remontant à la naiſſance de Jeſus-Chriſt, en conſidérant ce qui s'eſt paſſé pendant ſa vie, en parcourant ſa Prédication, ſes Miracles, ſes Souffrances, ſa Mort, ſa Sépulture, ſa Réſurrection, ſon Aſcenſion, la Deſcente du S. Eſprit, & tout ce qui ſe paſſe actuellement ſous vos yeux, on vous y fait voir une ſuite, une liaiſon merveilleuſe, & comme un tout-enſemble de ces grands événemens, que pouvez-vous déſirer ?

Direz-vous que ces prédictions ont été inventées par les Chrétiens, & que ce ſont eux qui, les ayant fabriquées, ont eu la témérité de les inſérer dans les Livres qu'ils regardent comme Sacrés ;

& qu'ainſi, pour donner plus de poids à ce qui faiſoit déja l'objet de leur Foi, ils n'ont pas craint de ſe rendre les corrupteurs ſacriléges de la Parole de Dieu qu'ils adoroient ? Une pareille accuſation ne mérite pas qu'on s'arrête à la réfuter, elle tombe d'elle-même, & ſe tourne contre l'accuſateur en preuve de ſa malignité jointe à la folie.

Toutefois, pour mieux vous confondre, ou pour guérir en vous tout ſoupçon ſur ce point, ſouffrez que je vous renvoie aux Juifs nos mortels ennemis. Ils ont eux-mêmes les Ecrits des Prophêtes entre les mains; ils les conſervent très-précieuſement. Adreſſez-vous donc à eux; recevez-les de leurs propres mains, ces Livres qu'ils eſtiment, également comme nous, vraiement Sacrés & Divins. Conſultez-les ſur tout ce que je viens d'en rapporter. Liſez-y une infinité d'autres prédictions ſur leſquelles il ne m'a pas été poſſible de m'étendre, dans le deſſein où je ſuis d'abréger. Voyez-y en un mot, tout ce que nous croyons, très-clairement prédit, ſoit touchant Jeſus-Chriſt, ſoit touchant ſon Egliſe; & cela à la conſidérer depuis ſa premiere formation & l'établiſſement de ſa Foi, qui a coûté tant de travaux & tant de ſang à

ſes Apôtres & à ſes Martyrs, juſqu'aujourd'hui, & juſqu'à ce qu'elle arrive, par des épreuves & des ſouffrances continuelles, à ſon entiere perfection dans ce repos éternel que ſon Divin & Céleſte Epoux lui prépare.

Au reſte, quand vous y lirez & verrez toutes ces choſes, ne ſoyez point étonnés que les Juifs, en les liſant eux-mêmes dans ces Livres Sacrés qui leur appartiennent, les liſent & les voyent ſans les comprendre. Il a été prédit par les mêmes Prophêtes qu'il en ſeroit ainſi. Oui, leurs Prophêtes ont prédit qu'effectivement ils les liroient, ils les verroient; mais que par un effet des ténébres répandues ſur leurs cœurs, & qui ſont les ſuites funeſtes de la haine qu'ils nous portent, ils n'y comprendroient rien.

Ainſi, comme exilés, comme errans & fugitifs, & comme ſaiſis des mêmes impreſſions de terreur dont fut frappé Caïn, on les voit courir de côté & d'autre, ſe répandre ſur toute la face de la terre, ayant un bandeau ſur les yeux, & portant par-tout avec eux les témoignages authentiques de notre Foi & de la juſtice de la cauſe que nous défendons. Enſorte qu'eux-mêmes par ce caractere de réprobation qu'ils offrent de

toutes parts aux yeux de l'Univers entier, comme écrit ſur le front, ils deviennent en tous lieux l'une des preuves les plus invincibles de la Sainteté du Chriſtianiſme qu'ils s'acharnent à combattre.

Et c'eſt pour cela qu'ils n'ont point été tellement détruits qu'il ne fût plus queſtion d'eux dans le monde; mais qu'ils y ont toujours paru au contraire diſtingués à des marques très-ſenſibles, de tout le reſte des Nations, parmi leſquelles ils ſe trouvent répandus, afin que, diſperſés comme ils le ſont ſur toutes les terres, & chargés de porter par-tout le dépôt ſacré des Divines Ecritures, & ſpécialement ces admirables Prophéties, qui, d'une part, renferment leur condamnation, & de l'autre, les magnifiques promeſſes qui ſe ſont déja accomplies en nous, & ce don ſi éclatant de la grace que nous avons reçue, ils puiſſent eux-mêmes encore nous ſervir à convaincre & à captiver tous les eſprits ſous le joug ſi déſirable & ſi ſalutaire de la Foi en Jeſus-Chriſt Notre-Seigneur.

Mais quand même nuls témoignages, nulles Prophéties n'auroient précédé la venue de Jeſus-Chriſt & la formation de ſon Egliſe, qui ne ſeroit frappé de l'éclatante lumiere qui tout-à-coup s'eſt

répandue dans le monde ? Qui ne devroit être animé & pouſſé à croire en voyant que les faux Dieux ſont abandonnés, les Statues abattues & briſées ; leurs Temples renverſés ou réduits à d'autres uſages, que tant d'erreurs, tant de ſuperſtitions ſi anciennes & ſi profondément enracinées ont été extirpées ; & qu'enfin à tout cela a ſuccedé la connoiſſance & l'adoration du ſeul vrai Dieu, du ſeul Dieu vivant & véritable?

Et ce qu'il y a de plus frappant encore, c'eſt que de telles merveilles ſoient l'ouvrage d'un homme qui a été en butte au mépris, à la raillerie & aux inſultes de tout le reſte des hommes ; d'un homme qu'ils ont pris, dont ils ſe ſont rendus maîtres, qu'ils ont lié, qu'ils ont fouetté, à qui ils ont donné des ſoufflets, qu'ils ont crucifié, & qu'ils ont fait expirer dans les tourmens les plus cruels. Cet homme, avant ſa mort, a ſi peu cherché à donner de la recommandation à ſes enſeignemens par des moyens humains ; qu'il ne s'eſt choiſi pour Diſciples que des gens de la lie du peuple, des ignorans, des publicains. Mais depuis ſa mort, que n'a-t-il pas fait par la force & le courage qu'il a inſpiré à de pareils Diſciples ?

Ç'a été par l'efficace de ſa mort même, & par la vertu du ſang qu'il a répandu, que transformés tout-à-coup en de nouveaux hommes, & témoins de ſa Réſurrection & de ſon Aſcenſion, inſtruits de ſes autres Myſteres, & remplis de ſon Eſprit-Saint, ils ont annoncé & fait retentir en toutes ſortes de Langues, ſans les avoir appriſes, l'Evangile, la grande & l'heureuſe nouvelle de ce même homme, non ſimplement homme, mais Dieu & Homme tout enſemble, crucifié, mort, enſeveli, reſſuſcité & monté au Ciel pour le ſalut du genre humain. Une partie du monde a cru à leur prédication, l'autre n'a point voulu d'abord y croire : loin de s'y ſoumettre, on l'a vû même y oppoſer la plus furieuſe & la plus cruelle réſiſtance, juſqu'à ce qu'enfin l'Univers entier a cru, tout ayant cédé à des hommes, fideles juſqu'à ſacrifier leur vie pour la vérité, zélés à combattre pour elle, non en rendant le mal pour le mal, mais en ſupportant toutes ſortes de maux, & ne faiſant que du bien à ceux qui les perſécutoient ; & victorieux à la fin, non en tuant leurs ennemis, mais en ſouffrant de leur part mille genres de morts, & tout ce que la rage & le déſeſpoir d'être obligés de leur céder

& de s'avouer vaincus par leur patience, pouvoit inventer de cruautés.

Or, comment eſt-ce que ce Crucifié auroit opéré & opéreroit encore actuellement de ſi grandes choſes? Car c'eſt lui-même qui a opéré celles d'autrefois, & qui en opere encore tant d'autres tous les jours; puiſque c'eſt à la Foi ſeule, en ſon nom tout-puiſſant qu'on eſt, & qu'on a toujours été redevables de tout. Ne faut-il donc pas néceſſairement que Dieu ait été & ſoit encore aujourd'hui & à jamais dans cet homme qu'il a pris, & qu'il s'eſt uni perſonnellement & ſubſtantiellement?

Qui pourroit donc ſe défendre de croire en Jeſus-Chriſt, quand même il n'y auroit eu aucune Prophétie qui l'eût annoncé? Mais ſi ce Myſtere d'un Dieu fait homme, d'un Dieu mort & crucifié, d'un Dieu reſſuſcité pour le ſalut & la rédemption du genre humain, (*Myſtere vraiment grand, & qui a été manifeſté dans la chair, juſtifié par l'Eſprit-Saint, découvert aux Anges, prêché aux Nations, cru dans le monde, & élevé dans la gloire.*) 1 Tim. 3. 16.
Si, dis-je, ce Myſtere ineffaçable, où ſe dévoile ce que peut l'exceſſive charité d'un Dieu, a été d'ailleurs précédé & annoncé par tant de figures & par tant de Pro-

phéties, qui ſera aſſez inſenſé, aſſez dépourvu, non-ſeulement de raiſon, mais encore de tout ſentiment, pour penſer que les Apôtres n'ont été que des fourbes & des impoſteurs, au ſujet de J. C. qu'ils ont prêché à toute la terre, être venu & avoir paru dans le monde, préciſément de la même maniere que les Prophêtes avoient prédit qu'il y viendroit & qu'il y paroîtroit?

Ces mêmes Prophêtes qui ſe ſont ſi clairement expliqué ſur tout ce qui concerneroit un jour la venue de J. C. dans le monde, & touchant ſa naiſſance d'une Vierge, ſa vie, ſes enſeignemens, ſes ſouffrances, ſa Mort, ſa Réſurrection, ſon Aſcenſion & la deſcente du Saint-Eſprit, & qui n'ont tû aucune de ces choſes ſi étonnantes & ſi dignes d'admiration, n'ont point non-plus gardé le ſilence à l'égard de cette prédication des Apôtres. Mais ils ont pareillement prédit le grand éclat qu'elle feroit dans le monde, & la maniere merveilleuſe dont elle s'y répandroit, par les Miracles & par le don des Langues; car c'eſt à ce
Pſ. 18. ſujet que ces Prophêtes ont dit: *leurs pa-*
v. 5. *roles ne ſont point des paroles ni des diſcours dont les ſons ne ſoient point entendus; le bruit de leurs voix s'eſt répandu dans toute la*

terre, & leurs paroles ont pénétré juſqu'aux extrémités du monde. Et c'eſt ce que nous voyons aujourd'hui accompli. O l'étrange aveuglement d'eſprit! ô l'horrible dureté de cœur, de ne vouloir point croire, après que les Divines Ecritures ont prédit que l'Univers entier croiroit, & après que l'Univers entier a cru!

Que dirois-je préſentement de la ſainteté de la Loi de Jeſus-Chriſt? Que trouve-t-on dans les Livres des Philoſophes, & dans les Loix des Etats les plus ſages & les mieux policés, de comparable à ces deux préceptes où J. C. nous aſſure que la Loi & les Prophêtes ſont compris: *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame & de tout votre eſprit, & votre prochain comme vous-même?* On découvre dans ces deux régles le bien & la perfection des ſociétés civiles, qui ne s'établiſſent & ne ſubſiſtent que ſur le fondement de la Foi réciproque, & de l'union des cœurs; & cette union ne ſubſiſte elle-même que lorſqu'on aime le bien commun, c'eſt-à-dire, Dieu qui eſt le bien véritable, ſouverain, univerſel, & lorſque les hommes s'aiment les uns les autres en celui & pour l'amour de celui qui voit ſans que nous puiſſions, Matth. 22. 27. &c.

l'en empêcher, quel eſt le principe & le motif de l'amour dont nous nous aimons réciproquement.

To. 4. p. 624. Mais que diront les Juifs de ce que Jeſus-Chriſt n'étant point deſcendu de la Croix, il eſt reſſuſcité du ſépulchre ? Car peuvent-ils en douter après les précautions qu'ils ont priſes eux-mêmes pour s'aſſurer, contre leur intention, de la certitude d'un tel prodige ? Ce Corps du Sauveur eſt dans un jardin; ſon ſépulchre eſt dans un roc nouvellement taillé, où perſonne n'a été encore mis; il eſt fermé d'une pierre énorme qui en bouche l'entrée; ils ſont venus eux-mêmes à ce tombeau : ils y ont laiſſé des Soldats pour le garder en tel nombre qu'il leur a plû, & ils les ont prévenus ſans doute ſur les tentatives que pourroient faire les Diſciples pour enlever le Corps de leur Maître; en un mot, ils n'ont rien oublié pour ſe fermer à eux-mêmes toute défaite & tout prétexte d'incrédulité ſur la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, quand ils verront que ſon Corps n'eſt plus dans le tombeau. Et c'eſt ce qui arrive. Toutes leurs vaines précautions n'ayant pû retarder d'un ſeul moment ce grand Miracle, Jeſus étant ſorti du ſein de la mort plein de vie : & ces Incré-

dules ne s'étant point pour cela rendus à l'évidence, mais ayant encore perſiſté à nier ce qui étoit plus clair que la lumiere; qu'ont-ils fait autre choſe que nous donner un terrible exemple de l'aveuglement prodigieux dont les paſſions violentes ſont ſuivies, & nous fournir des preuves de la Réſurrection du Sauveur, ſi éclatantes, qu'il faudroit ceſſer d'être raiſonnable pour ne pas s'y rendre?

Et en effet, n'ont-ils pas ceſſé en quelque ſorte de l'être, lorſque les Gardes étant revenus dans la Ville, & leur ayant raconté tout ce qui étoit arrivé, c'eſt-à-dire, la Réſurrection de Jeſus-Chriſt & l'éclat merveilleux dont elle avoit été ſuivie, ils s'aſſemblent de nouveau; & non contens de réſiſter à une vérité ſi authentique, ils mettent tout en œuvre pour empêcher que le Peuple ne s'y rende? Le réſultat de leurs délibérations, c'eſt de donner beaucoup d'argent aux Soldats pour leur faire dire, que pendant la nuit & tandis qu'ils dormoient, les Diſciples étoient venus & avoient enlevé le Corps de Jeſus. Eſt-ce donc là tout ce que ces inſenſés ont à oppoſer à un auſſi grand prodige que la Réſurrection de celui qu'ils ont fait mourir? Comment ont-ils cru pouvoir en impoſer à

des perſonnes tant ſoit peu raiſonnables, par une ſi pitoyable défaite ? Comment ont-ils pû eſpérer de détruire un fait ſi éclatant par une fable ſi mal concertée, & qui ſe détruit ſi manifeſtement d'elle-même ?

Ils nous produiſent des témoins endormis, & ils veulent que nous nous rendions à leur témoignage. Mais s'ils dormoient, comme ils le leur font dire, ils n'ont donc pas ſçu ce qui s'eſt paſſé, & par conſéquent leur rapport eſt faux, & ne mérite nulle créance ; & s'ils ne dormoient point, pourquoi n'ont-ils pas empêché l'enlevement du Corps de Jeſus, dont la garde leur étoit confiée ? Et pourquoi commencent-ils par une fauſſeté, en diſant qu'ils dormoient ? Mais ſoit qu'ils dormiſſent ou non, pourquoi les récompenſer de leur négligence ou de leur infidélité à s'acquitter de la commiſſion qui leur étoit donnée ?

D'ailleurs ſi les Diſciples euſſent voulu enlever ce Corps, pourquoi auroient-ils attendu ſi tard, pouvant le faire plus facilement la premiere nuit, lorſqu'il n'y avoit encore au tombeau ni ſceau ni Gardes, comme il paroît par le Récit de Saint Matthieu ? Mais comment auroient-ils pû concevoir un tel deſſein dans la

fête, & en venir à l'exécution? Ils ont tous pris la fuite dès qu'ils ont vû leur Maître arrêté; & maintenant qu'il eſt mort, ils viendront affronter un Corps de Gardes, & entreprendre de forcer des Soldats bien armés, pour enlever ſon Corps: où eſt la vraiſemblance?

D'ailleurs encore, quel motif pouvoit porter les Apôtres à enlever le Corps de Jeſus-Chriſt, & à publier, contre la vérité & leur conſcience, qu'il étoit reſſuſcité? Seroit-ce leur reconnoiſſance envers celui, qui, dans cette ſuppoſition, les auroit entraînés dans l'erreur, en leur aſſurant par de fauſſes promeſſes, de reſſuſciter après ſa mort? Et n'étoit-ce pas-là au contraire de quoi leur ouvrir les yeux, & leur faire déteſter la mémoire de leur Maître? De plus, quel profit pouvoient-ils attendre d'une telle ſuppoſition? Et quel effet pouvoit-elle produire, ſi ce n'étoit d'irriter à plaiſir ceux dont la haine cruelle pour Jeſus-Chriſt, n'avoit pû être aſſouvie que par ſa Mort, & de leur attirer à eux une pareille deſtinée?

Enfin, comment pouvoient-ils ſe flatter de perſuader au monde une telle impoſture? Seroit-ce à force d'argent? Mais ce ſont des hommes pau-

vres, & qui ont eu à combattre toute leur vie contre la faim & la ſoif, le froid & la nudité. Seroit-ce par les forces d'une éloquence humaine? Mais ce ſont des ignorans ſans ſcience, ſans étude, ſans lettres, & qui n'ont appris qu'à conduire une barque & jetter des filets. Seroit-ce par le crédit & la faveur des Puiſſances du ſiécle? Mais toutes ces Puiſſances leur ſont oppoſées, & ils ne peuvent manquer en prêchant Jeſus-Chriſt reſſuſcité de s'attirer leur haine, & d'en être perſécutés. Il eſt donc hors de toute apparence que les Apôtres ayent ſuppoſé la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, & qu'ils ayent entrepris de la perſuader au monde, ſi elle n'eſt pas véritable, & s'ils n'en ſont point eux-mêmes les premiers perſuadés par les preuves les plus convaincantes.

La Réſurrection de Jeſus-Chriſt n'a pû être niée par ſes plus cruels ennemis, que par une fable ridicule & indigne de toute créance; & il n'eſt point poſſible que les Apôtres l'ayent publiée ſans fondement & ſans en être pleinement convaincus. Elle eſt donc véritable, & il faut la croire; puiſque les Apôtres en ont été perſuadés, puiſqu'ils l'ont publiée hautement par-tout; puiſqu'ils ſe ſont

expoſés ſans crainte à toutes ſortes de dangers & de perſécutions en l'annonçant; puiſqu'ils l'ont ſcellée de leur ſang, & ce qui eſt encore plus déciſif, puiſqu'ils en ont perſuadé le monde entier, en faiſant un nombre infini de Miracles, au nom & par la puiſſance de J. C. mort & reſſuſcité.

Il y en a eu pluſieurs qui ont fait des Miracles, & de grands Miracles; mais il n'y en a point qui ſe ſoit reſſuſcité lui-même après être mort; & ceux qui en ont reſſuſcité d'autres, n'ont pû leur rendre que la vie mortelle qu'ils avoient perdue, ni les empêcher de mourir une ſeconde fois. Jeſus-Chriſt ſeul s'eſt reſſuſcité lui-même par ſa propre vertu, & s'eſt reſſuſcité pour ne plus mourir, & par-là, avec quel avantage n'a-t-il pas ſurpaſſé le défi que lui faiſoient les Juifs, quand ils lui diſoient, qu'il deſcende de la Croix & nous croirons en lui? Et quelle preuve n'a-t-il point donné de ce pouvoir ſouverain, qui n'appartient qu'à Dieu ſeul? Car ne lui étoit-il pas plus facile de deſcendre de la Croix, que de ſortir du tombeau, & de s'empêcher de mourir, que de ſe rendre une vie immortelle après être mort? Et s'il a fait le ſecond, qui peut douter de ſon pou- To. 4. p. 1432.

voir pour le premier, & refuſer encore de croire en lui après une preuve ſi évidente de ſa Divinité toute-puiſſante ?

Quand nous appuyons ſi fortement ici ſur la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, & que nous nous appliquons à la repréſenter comme le plus ferme fondement de notre Foi, nous ne faiſons que ſuivre en cela l'exemple de Jeſus-Chriſt même. Il a renvoyé deux fois les Juifs à ſa réſurrection future, comme à un ſigne ſpécial qui devoit les aſſurer de ſa Miſſion & autoriſer tout ce qu'il exigeoit d'eux, & tout ce qu'il faiſoit parmi eux. Si étant ſurpris de ce qu'il chaſſe par ſa propre autorité les Marchands du Temple, comme de la Maiſon de ſon Pere, ils lui demandent pourquoi il s'attribue un ſi grand pouvoir : *Détruiſez*, leur dit-il, *ce Temple, & dans trois jours je le rétablirai.*

Il parloit, ſelon la remarque du Saint Evangéliſte, du Temple de ſon Corps, dans lequel la Divinité habitoit, & qui devoit être détruit ſur la Croix par l'infidélité des Juifs, & rebâti trois jours après avec plus de magnificence, par la gloire de ſa Réſurrection. *Détruiſez ce Temple :* il ne leur commande pas, mais il prédit ce qu'ils doivent faire, il les

déſigne comme les vrais auteurs de ſa mort : *& je le rétablirai*, moi-même, par ma propre vertu, & ſans avoir beſoin d'aucun ſecours étranger, *dans trois jours*. Il marque poſitivement le temps de ſa Réſurrection; car ſon ouvrage lui étoit connu : il ſçavoit ce qu'il devoit faire, & il en avoit déterminé le temps & toutes les circonſtances.

Les mêmes Juifs lui demandent un Miracle dans une autre occaſion, & il les renvoie encore à ſa Réſurrection future, comme au Miracle qui lui étoit propre, & ſur lequel perſonne ne devoit plus refuſer de croire en lui : *cette race méchante & adultere*, dit-il, *demande un prodige, & il ne lui en ſera point donné d'autre que celui du Prophête Jonas. Car comme Jonas fut trois jours & trois nuits dans le ventre d'un monſtre marin, ainſi le Fils de l'Homme ſera trois jours & trois nuits dans le ſein de la terre.* Matth. 12. 38. 40.

Jeſus-Chriſt s'arrête-là, parce qu'il n'étoit pas encore temps d'annoncer plus clairement ſa Réſurrection au commun des Juifs, & il laiſſe le ſoin à ceux qui viendroient dans la ſuite, de ſuppléer par l'évenement à ce qui auroit été ſupprimé dans ſa prédiction.

Avant cette demande des Juifs, il

avoit déja fait un nombre infini de Miracles, comme il en a fait encore après; cependant ce n'eſt point à ces Miracles qu'il les renvoie ici, non qu'ils ne prouvaſſent tous, & chacun en particulier, très-efficacement ſa Miſſion & la vérité de ſa Doctrine; car en d'autres occaſions il les avoit renvoyés à ces mêmes Miracles; mais parce que, toujours incrédules, ils auroient pû trouver quelque défaite contre ces autres preuves, il a voulu leur enlever ici tout vain ſubterfuge, & les rendre inexcuſables en tout point. Ils auroient pû oppoſer à ſes autres Miracles, tout déciſifs qu'ils étoient, ceux d'Eliſée, d'Elie, & ſur-tout de Moyſe, & en conclure fauſſement qu'il n'étoit pas plus que les anciens Prophêtes.

C'eſt donc pour leur montrer avec la derniere évidence qui il eſt, & ce qui le diſtingue eſſentiellement de Moyſe & des autres Prophêtes, qu'il ne leur allegue ici que ſa Réſurrection, comme la preuve la plus ſenſible & la plus frappante de ſon pouvoir ſouverain, comme le caractere qui lui eſt propre & qui ne convient à aucun autre, comme le Miracle qui étoit réſervé au Fils unique du Pere, & par lequel toutes les Nations devoient croire en ſon nom.

C'eſt pour cela auſſi que ce Divin Sauveur a prédit tant de fois & ſi clairement ſa réſurrection à ſes Diſciples, & cela, toutes les fois qu'il leur a parlé de ſes Souffrances & de ſa Mort. C'étoit afin que l'eſpérance de le voir reſſuſcité les ſoûtint contre l'ignominie & le ſcandale de ſa Croix, & qu'en le voyant livré entre les mains des pécheurs, & traité comme un ſcélérat, ils ſe ſouvinſſent de de ſa Réſurrection glorieuſe où ſes ſouffrances devoient le conduire, & qu'ils demeuraſſent fermes, inébranlables dans leur Foi.

Que ſi la prédiction de Jeſus-Chriſt ne les a point garanti au moment de la tentation; ſi d'abord ils ont refuſé eux-mêmes de ſe rendre à la créance de cette merveille, quoiqu'ils fuſſent les premiers ſi intéreſſés à cet évenement, & qu'ils ne déſiraſſent rien tant que de croire; ſi, voyant deux jours paſſés ſans avoir leur Maître, ils ceſſent en quelque ſorte d'eſpérer, & ſi on les entend s'écrier : *Il nous avoit promis qu'il ne reſteroit pas dans le tombeau : mais il tarde trop : il ne paroît pas : nous nous attendions à goûter un peu de calme après une ſi rude épreuve; mais hélas, l'orage ne ſe diſſipe point!* Ces obſcurciſſemens & le

réfroidiſſement de la Charité dans ces hommes lents & tardifs à croire, avoient été par illement prédits, & il falloit que leur défiance nous fût profitable. Notre Foi eût été moins prompte ſi la leur eût été moins lente. Combien leur témoignage eſt-il recevable, après leurs préventions & leurs opiniâtretés même à ne pas ajoûter foi au rapport des ſaintes Femmes ?

Quoique donc ils ne déſiraſſent rien tant que de croire, cependant, pour ſurmonter toutes les difficultés qu'ils ſentoient s'élever malgré eux dans leurs eſprits, il leur a fallu toutes les preuves les plus fortes, & pour ainſi dire, les plus palpables. Mais auſſi-tôt qu'ils les ont eues, & que leur eſprit & leur cœur a été éclairé & fortifié d'en-haut, leur Foi ſe trouve affermie pour toujours; rien n'eſt capable de les abattre ou de les ébranler. Ce qu'ils ont cru, ils entreprennent de le faire croire à toute la terre, de prêcher leur Maître mort & reſſuſcité, de renverſer un culte que Dieu lui-même a établi, mais ſeulement pour un temps, de confondre le Pontife & les Prêtres perſécuteurs, de leur prouver que celui qu'ils ont crucifié étoit l'attente de leurs peres, le Meſſie, leur

Dieu, leur Seigneur, la fin de leur Foi.

Ce n'eſt pas ſeulement aux Juifs à qui ils veulent l'annoncer, ils veulent encore faire quitter aux Nations ces Religions ſi favorables à leurs inclinations pour s'attacher à un Homme né dans une Crêche, & mort comme un voleur ſur un gibet. C'eſt ainſi qu'ils le repréſentent; c'eſt ainſi qu'ils l'expoſent, comme en plein jour, & juſques ſous les yeux des meurtriers. Concevoir un tel deſſein, c'eſt un prodige : le tenter, c'en eſt un autre : l'exécuter, c'eſt le plus ſurprenant de tous. Les Diſciples l'ont conçu, l'ont tenté, l'ont exécuté. Exercés juſqu'alors dans l'art ſeulement de jetter des filets, dénués de tout ſecours, groſſiers & ſans étude, armés uniquement de la Croix, ils entreprennent parmi les Juifs d'abolir la Synagogue, ſon culte, ſes cérémonies; & parmi les Payens de renverſer le culte des Idoles, & de placer cette même Croix ſur les fronts couronnés, & ils en viennent à bout.

Voilà donc encore, dit S. Auguſtin, non-plus ſeulement deux, mais trois choſes même, qui ſembloient incroyables, & qui néanmoins ſont arrivées; il paroiſſoit incroyable que Jeſus-Chriſt fût reſſuſcité en ſa chair, & qu'avec cette To. 7. p. 658. & 659.

même chair il fût monté au Ciel : incroyable que le monde crût une choſe de cette nature : incroyable enfin qu'un petit nombre d'hommes vils, inconnus, ignorans, pût perſuader une choſe qui tomboit ſi peu dans l'idée & dans l'eſprit du monde & des ſçavans du monde. Ceux que nous combattons, ne veulent point croire la premiere de ces trois choſes, mais ils ſont contraints de voir la ſeconde, & ils ſe trouvent dans l'impoſſibilité d'expliquer & de comprendre comment elle eſt arrivée, à moins qu'ils ne ſe déterminent à convenir de la troiſiéme.

Ce qu'il y a d'inconteſtable, c'eſt que la Réſurrection de Jeſus-Chriſt & ſon Aſcenſion au Ciel, en la chair dans laquelle il eſt reſſuſcité, eſt prêchée & crue dans tout l'Univers. Si elle n'eſt pas croyable, d'où vient qu'on la croit par toute la terre? Si pluſieurs perſonnes illuſtres & ſçavantes avoient dit qu'ils l'ont vû, & qu'ils euſſent eu ſoin de publier par-tout cette merveille, il ne ſeroit pas ſurprenant que le monde l'eût cru; & nos Incrédules ſeroient eux-mêmes d'étranges gens de ne le pas croire. Mais ſi, comme il eſt certain, le monde a cru un petit nombre de perſonnes incon-

nues & ignorantes, ſur ce qu'ils en ont rapporté, pourquoi une poignée d'opiniâtres & d'entêtés ne croiront-ils pas ce que tout le monde croit?

Mais comment s'eſt-il pû faire que le monde ait cru à ces ſortes de témoins ſi mépriſables? C'eſt parce que plus ils étoient obſcurs par eux-mêmes, plus la Majeſté de Dieu a paru en eux avec éclat. Car l'éloquence qu'il ont employée pour perſuader le monde n'a pas été celle des paroles, mais ç'a été l'éloquence des Miracles. Ainſi ceux qui n'avoient pas vû Jeſus-Chriſt reſſuſciter & monter au Ciel avec ſon corps, n'ont pas eu de peine à le croire lorſque ces témoins qui leur diſoient l'avoir vû, confirmoient leur témoignage par une infinité de prodiges. En effet, ils voyoient des hommes qui ne pouvoient ſçavoir tout au plus que deux langues, parler tout d'un coup toutes les langues du monde : ils voyoient un boiteux dès le ventre de ſa mere, marcher droit à leur parole & au nom de Jeſus-Chriſt, après quarante ans d'infirmité : ils voyoient les linges qu'ils avoient touchés, guérir les malades, leur ombre produire le même effet, & une infinité d'autres merveilles, ſans parler des morts qu'ils reſſuſcitoient.

Que ſi tout cela eſt très-certainement arrivé, ainſi que nous le liſons, ſi nos Incrédules ſont forcés d'en tomber d'accord, combien de choſes qui paroiſſent incroyables, & qui cependant ſe trouvent très-certaines, n'ajoûtons-nous pas aux trois premieres dont nous avons parlé! Et quelle force n'ont pas toutes ces choſes réunies enſemble, pour convaincre tout homme qui veut faire uſage de ſa raiſon, pour le convaincre, dis-je, de l'immuable certitude de la Foi Chrétienne, & ſpécialement de la vérité du point capital dont il s'agit? Ce point ſe trouve porté à un tel dégré de certitude & d'évidence, que ces Incrédules ne peuvent s'y refuſer que par une horrible dureté de cœur, *horrenda duritiâ*; puiſque, quelque incroyable que paroiſſe ce ſeul point, nous le prouvons, nous le confirmons par une foule d'autres choſes également incroyables, & toutes ſi certaines, ſi inconteſtables, que ces mêmes Incrédules ſont obligés d'en convenir, malgré qu'ils en ayent.

Ibid. p. 660. & 662.

Toutefois s'ils oſent les conteſter, & nier que les Apôtres ayent fait les Miracles dont nous venons de parler, pour établir la créance de la Réſurrection & de l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt, ils ſuppoſent

ſent donc que cette créance s'eſt établie dans le monde ſans aucun miracle. Alors nous tournons contre eux leur ſuppoſition ; & nous diſons que ce ſeul miracle ſi grand, ſi étonnant, que toute la Terre ſoit entrée & ſe ſoit affermie dans une telle créance, ſans miracles, nous ſuffit pour leur fermer la bouche & les confondre. Nous en revenons enfin à ce que nous avons déja dit, & nous ſoutenons qu'ils ſont les plus inſenſés de tous les hommes, de regarder comme incroyable une choſe qui, à s'en tenir à ce qu'ils diſent (uniquement pour ſe tirer d'embarras) l'eſt ſi peu, qu'ils ne craignent pas d'avancer que l'Univers l'a crue ſans avoir eu beſoin d'aucun miracle pour être porté à la croire. C'eſt ainſi que de toutes parts ils ſe trouvent preſſés & accablés.

Quoi donc, pour ne pas demeurer abſolument muets, diront-ils, que lorſque le monde a cru, il étoit plein de groſſiereté, ou plongé dans une entiere ſtupidité ? Mais dès le tems de Romulus, c'eſt-à-dire, quelques ſix cent ans avant Cicéron, le monde, au rapport de ce célèbre Orateur, étoit déja ſi éclairé & ſi poli, qu'il rejettoit comme faux, tout ce qui ne pouvoit être : *Ut*

quod fieri non poteſt, omne reſpuere. Combien plus depuis, du tems de Cicéron même, & ſur-tout enſuite ſous les régnes d'Auguſte & de Tibère, qui étoient des ſiécles les plus rafinés, auroit-on rejetté la Réſurrection de J. C. & ſon Aſcenſion, comme une choſe abſurde, ſi la vérité Divine ou la véritable Divinité, & une infinité de miracles n'euſſent montré, non-ſeulement qu'elle s'étoit pû faire, mais encore prouvé invinciblement qu'elle s'étoit faite?

C'eſt de là qu'il eſt arrivé, que malgré tant de cruelles perſécutions, on a cru, on a prêché hautement la Réſurrection & l'Immortalité de la chair, qui a précédé en J. C. & qui doit s'accomplir un jour en nous tous, & que cette créance a été ſemée par toute la terre pour croître & ſe fortifier de plus en plus par le ſang des Martyrs. Car les prophéties ſe joignant aux miracles, la vérité a trouvé entrée dans les eſprits, & on a reconnu qu'elle étoit plutôt contraire à la coutume qu'à la raiſon; & le monde enfin qui perſécutoit les Chrétiens avec fureur, s'eſt rangé de leur côté & a embraſſé la foi.

EXTRAIT

De quelques Livres de Saint Auguſtin contre les Incrédules.

IL ſuffit d'ouvrir les yeux pour être convaincu de l'exiſtence de Dieu, ſubſtance ſpirituelle, immuable, éternelle, qui a tiré toutes choſes du néant. (*a*) Voilà, en effet, que le ciel & la terre exiſtent, & ils crient que s'ils exiſtent, c'eſt parce qu'ils ont été faits. *Ecce ſunt cœlum & terra, & clamant quod facta ſunt.* Ce ſont les changemens qui leur arrivent, les variations & révolutions perpétuelles que nous y appercevons, qui élevent de toutes parts ce grand cri. Où eſt l'homme qui, s'il vouloit, ou ſçavoit faire uſage de ſa raiſon, ne comprît aiſément, que changer & varier, c'eſt être dans un tems ce qu'on n'a point toujours été; c'eſt paſſer de *l'être au non être*, c'eſt ceſſer d'être ce qu'on étoit pour devenir ce qu'on n'étoit pas; & qu'ainſi il n'y a que celui qui eſt immuable qui ſoit véritablement: (*b*) *Om-*

(*a*) Confeſſ. L. 11. chap. 4.
(*b*) Lib. de naturâ boni. c. 19.

nis mutatio facit non esse quod erat, verè ergo ille est qui incommutabilis est.

Le monde donc, ce grand tout qui renferme cette admirable variété des choses qui tombent sous nos sens, nous crie, ainsi que nous l'avons déja dit, qu'il a été fait, & que le seul qui n'ait point été fait, c'est l'Eternel, *qui est*, qui ne change point, & qui n'a rien aujourd'hui en soi que l'on puisse dire n'y avoir pas toujours été. (a) *Quidquid factum non est, & tamen est, non est in eo quidquam quod ante non erat.*

Mais quand même tout ce monde visible ne nous tiendroit point ce langage par ses révolutions perpétuelles, pourrions-nous nous défendre d'en croire Dieu même qui, s'exprimant dans les Saintes Ecritures par la bouche de son Prophête, nous dit : *au commencement Dieu créa le ciel & la terre*? Dira-t-on que ce Prophête n'étoit point présent lorsque Dieu créa le ciel & la terre? Mais la sagesse de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, étoit présente, & c'est elle qui se communique aux ames saintes, qui les rend amies de Dieu, les remplit du don de Prophéties, & les instruit des œuvres de

Génés. 1. 10.

(a) De Civit. Dei. L. 11. chap. 4.

l'Éternel. Les ſaints Anges leur parlent auſſi, eux qui voyent toujours la face du Pere, & qui inſtruiſent de ſa volonté ceux à qui il veut qu'elle ſoit manifeſtée. Du nombre de ces Prophêtes étoit celui qui a écrit: *au commencement Dieu a créé le ciel & la terre.* Et nous devons l'en croire avec d'autant plus de fermeté, que le même Eſprit Saint qui lui a révélé ceci, lui a fait prédire ſi long-tems auparavant, que l'univers entier l'en croiroit & ſur ce point, & ſur un grand nombre d'autres, tous de la derniere importance; & que nous voyons que ces prédictions ſe trouvent en effet accomplies. D'ailleurs n'eſt-il pas le premier qui ait donné aux hommes une définition auſſi exacte qu'admirable de la Divinité, en diſant *Dieu eſt celui qui eſt?* Marq. 18. 11e.

Mais pourquoi a-t-il plû au Dieu éternel de faire alors, & en ce commencement dont parle *Moyſe*, le ciel & la terre qu'il n'avoit point faits auparavant? Si ceux qui forment cette queſtion, refuſent de ſe rendre à une telle autorité, & que malgré tout ce que j'ai dit de ce grand cri qu'élevent le ciel & la terre, ils s'obſtinent encore à vouloir que le monde ait été éternel

& ſans commencement, & qu'ainſi Dieu ne l'ait point fait, je ne ſçaurois exprimer quel eſt l'excès de leur folie. Tout ce que j'en puis dire, c'eſt qu'un pareil aveuglement eſt la juſte punition & l'effet funeſte de l'impiété à laquelle ils ſe ſont livrés : *Lethali morbo impietatis inſaniunt.*

Quant à ceux qui avouent bien que le monde eſt l'ouvrage de Dieu, & qui toutefois ne veulent pas qu'il ait eu un commencement de durée, mais ſeulement de création, enſorte que par une maniere inintelligible il ait toujours été fait, il eſt vrai qu'ils ſemblent par-là mettre Dieu à couvert d'une témérité fortuite ; & c'eſt en effet leur deſſein d'empêcher qu'on ne croye qu'il ne lui ſoit venu tout d'un coup quelque choſe dans l'eſprit qu'il n'avoit pas eu auparavant, c'eſt-à-dire, une volonté nouvelle de créer le monde. Certainement ils ſont louables d'avoir cela en vûe, & d'être bien perſuadés que Dieu eſt incapable d'aucun changement.

Mais le ſentiment qu'ils ont embraſſé pour la défenſe de cette immutabilité de Dieu, n'eſt pas ſoutenable. Car comment pourroit-il ſubſiſter à l'égard de bien d'autres choſes & ſur-tout par rapport à l'ame ? Et en effet, dès-là qu'ils

prétendent que le monde eſt co-éternel à Dieu, l'ame qui fait partie du monde ſera pareillement co-éternelle à Dieu. Or, cela étant, comment pourront-ils nous expliquer d'où lui eſt ſurvenu une nouvelle miſére qu'elle n'avoit point éprouvée pendant toute l'éternité? Diront-ils qu'elle a toujours été dans une viciſſitude éternelle de félicité & de miſére, & qu'elle ſera toujours dans ce même état? De-là s'enſuivra cette abſurdité, qu'elle eſt heureuſe ſans l'être. Car ſi elle prévoit ſa miſére & ſa difformité à venir, comment peut-elle être heureuſe? Ou ſi elle ne la prévoit pas, & qu'elle croye devoir être toujours heureuſe, elle n'eſt donc heureuſe que parce qu'elle ſe trompe; ce qu'on ne peut avancer ſans extravagance.

Diront-ils encore qu'elle a été dans une viciſſitude de félicité & de miſére pendant des ſiécles infinis, mais que déſormais, après qu'elle aura été délivrée, elle ne ſera plus ſujette à cette inconſtance? Il faudra donc toujours qu'ils tombent d'accord qu'ils s'enſuit de cette prétendue viciſſitude de félicité & de miſére, qu'elle n'a jamais été vraiment heureuſe, & qu'elle ne commencera à l'être que dans la ſuite; & qu'ainſi il

lui ſurviendra quelque choſe de nouveau & d'extrémement conſidérable, qui ne lui étoit jamais arrivé pendant toute l'éternité. Or ils n'oſeroient nier que la cauſe de cette nouveauté n'ait toujours été dans les deſſeins éternels de Dieu; car ce ſeroit nier que Dieu ſoit l'auteur de ſa béatitude, & ſe livrer ouvertement à une impiété déteſtable. Et d'autre part, ils ne diront pas non plus, que ce ſoit par un nouveau deſſein que Dieu ait ordonné que l'ame ſoit déſormais éternellement heureuſe : car comment maintiendront-ils à Dieu cette immutabilité dont ils font eux-mêmes profeſſion de prendre la défenſe ?

Il faut donc qu'ils reconnoiſſent qu'elle a été créée dans le tems ; mais qu'elle ſubſiſtera éternellement, comme les nombres qui ont un commencement & qui n'ont point de fin ; & qu'ainſi après avoir éprouvé la miſére, elle n'y retombera plus lorſqu'elle en aura été une fois délivrée. Et comme en reconnoiſſant cela, ils ne manqueront point de reconnoître auſſi que cela même ſe fera ſans qu'il arrive aucun changement dans les deſſeins immuables de Dieu ; qu'ils croyent donc, de même, que le monde a pû être créé tout enſemble avec le tems,

& l'a été en effet, ſans que Dieu, en le créant, ait jamais changé de deſſein & de volonté.

(*a*) Mais la nature de l'homme, dira-t-on encore, n'auroit-elle pas été plus excellente & plus parfaite, ſi Dieu avoit créé l'homme, non-ſeulement dans la droiture & l'innocence, mais tel encore qu'il ne lui fût jamais arrivé de s'en départir, tel en un mot que jamais il n'eût voulu pécher, *qui nollet omninò peccare*; (ni par conſéquent eu beſoin de toutes ſortes d'inſtructions & d'avertiſſemens, pour être retenu dans l'humilité & dans une ſoumiſſion & dépendance continuelle à l'égard de ſon Dieu?)

(*b*) Nous conviendrons volontiers de la prééminence de la nature qui n'a jamais voulu, ni ne voudra jamais pécher, *quæ omninò peccare nolit.* Mais il faut que ceux qui nous font cette difficulté, conviennent auſſi que celle-là n'eſt point mauvaiſe, qui a été créée telle qu'elle auroit pû ne jamais pécher ſi elle ne l'eût voulu: *quæ ſic facta eſt, ut poſſet non peccare ſi nollet*: & que la condamnation qui a été portée contre elle, eſt très-juſte, dès-là qu'elle a péché, non par aucune

(*a*) Geneſ. ad Litteram. To. 3. chap. 7. p. 278.
(*b*) *Ibid.*

néceſſité, mais uniquement par ſa propre volonté. Car comme la raiſon nous dit que la nature qui ne s'eſt jamais plû, ni ne ſe plaira jamais à rien d'illicite, eſt la plus excellente; elle nous dit auſſi que celle-là ne laiſſe pas d'être bonne, qui a le pouvoir de repouſſer la tentation de tout plaiſir illicite, & qui, après l'avoir vaincue, a l'avantage de ſe réjouir en Dieu, non-ſeulement de toutes ſes autres bonnes œuvres, mais encore de la victoire qu'elle a remportée.

(a) Si donc cette nature eſt bonne, quoique moins excellente que celle qui n'a point voulu, ni ne voudra jamais pécher, pourquoi Dieu ſe ſeroit-il borné à créer celle-ci, & n'auroit-il pas plutôt créé & inſtitué l'une & l'autre? S'il eſt béni & glorifié de l'une, ne doit-il pas l'être encore davantage de toutes les deux enſemble? Les Saints Anges poſſédent l'une de ces natures, & les Saints qui ſont parmi les hommes poſſédent l'autre : *illa quippe eſt in ſanctis Angelis, hæc in ſanctis hominibus.* C'eſt celle auſſi de ce grand nombre d'hommes qui ne ſont nullement Saints. Que ſi Dieu a prévu que loin d'être Saints, ils ſeroient méchans, & qu'ils corrom-

(a) *Ibid.*

proient par le déréglement de leur volonté la nature, toujours en ſoi bonne & louable, il ne s'enſuit pas qu'il n'ait pas dû les créer. Ils ont dans l'ordre des choſes leur place & leur deſtination pour l'utilité des Saints : *habent enim & ipſi locum ſuum, quem in rebus impleant, pro utilitate Sanctorum.* Car pour ce qui eſt de Dieu, il n'a beſoin de la juſtice de qui que ce ſoit d'entre les bons ; & combien moins même encore de l'iniquité d'aucun d'entre les méchans !

(*a*) Mais puiſqu'il eſt deux ſortes de biens, l'un ſupérieur, (& c'eſt comme nous l'avons dit plus haut, la nature qui ne s'eſt jamais plû, ni ne ſe plaira jamais à rien d'illicite :) l'autre inférieur, (& c'eſt, comme nous l'avons auſſi remarqué au même endroit, la nature qui a le pouvoir de repouſſer la tentation de tout plaiſir illicite,) ne faut-il pas avouer que ceux qui nous diſent qu'il ſeroit à ſouhaiter que le moins excellent de ces biens fût égalé à celui qui lui eſt ſupérieur, ne s'entendent pas eux-mêmes, & ne ſçavent ce qu'ils diſent ? Car en ſuppoſant que leur ſouhait ſe trouve accompli, il n'y aura plus deux biens ; il n'en reſtera qu'un ſeul : *non intelli-*

(a) *Ibid. p. 279.*

gunt tardi corde cùm dicunt, utrumque tale eſſet, nihil ſe aliud dicere quàm ſolum illud eſſet. Ainſi penſant à égaler les genres de ces différens biens, ils en diminuent le nombre; & voulant rehauſſer exceſſivement l'un de ces genres, ils détruiſent l'autre: *ac ſi cùm æquare volunt genera bonorum, numerum imminuunt, & immoderate augendo unum genus, alterum tollunt.*

(*a*) Qui pourroit les écouter, s'ils s'aviſoient de dire que, comme le ſens de la vue eſt plus excellent que celui de l'ouie, il ſeroit à ſouhaiter qu'il y eût dans le corps humain quatre yeux, & point d'oreilles? Or il en eſt ici à peu près de même: car s'il eſt dans les ſaints Anges une nature très-excellente, toujours humble, toujours attachée & ſoumiſe à Dieu, ſans qu'elle ait beſoin que la terreur d'aucun ſupplice l'avertiſſe de perſévérer dans la même humilité; s'il eſt, au contraire, dans les hommes une nature certainement bonne, mais que Dieu a créée de telle ſorte, qu'elle n'eſt capable de reconnoître d'une part combien ſont grandes & admirables les effuſions de ſa miſéricorde, qu'autant qu'elle voit d'un autre côté combien ſont terri-

(a) *Ibid.*

bles les effets de ſa juſtice ; *Ita creata eſt ut in ſe Dei beneficium non poſſit agnoſcere, niſi alterius videndo ſupplicium ;* & s'il lui a plû de l'inſtituer ainſi, afin qu'elle ne s'éleve point, mais qu'elle craigne, c'eſt-à-dire, qu'elle ne préſume point de ſes propres forces, qu'elle n'y mette point ſa confiance, mais qu'elle ne la place qu'en Dieu ſeul ; *ut non altum ſapiat, ſed timeat ; id eſt, non de ſe præſidat, ſed confidat in Deum* ; eſt-ce penſer juſte, eſt-ce être bien ſenſé que de dire, qu'il ſeroit à ſouhaiter que cette ſeconde nature, excellente en elle même, mais d'un ordre inférieur, fût telle que la premiere ; & de ne pas voir que parler de la ſorte, c'eſt demander l'extinction de la nature humaine, & vouloir que l'autre ſoit la ſeule qui exiſte ? *Quis recte intelligens dicat, talis eſſet iſta qualis illa ; nec videat ſe nihil aliud dicere quàm non eſſet iſta, ſola eſſet illa ?* Sanct. 11. 20.

Que ſi donc c'eſt être peu ſenſé que de demander ou déſirer une pareille choſe, l'eſt-on davantage de marquer de la ſupriſe & de l'étonnement de ce qu'il a plû à Dieu de créer ceux qu'il a connu dans ſa préſcience devoir être mauvais ; & d'oſer même ſe plaindre de ce *qu'ayant voulu montrer ſa juſte colere* & faire

connoître sa puissance, il a souffert avec une patience extrême les vases de colere préparés pour la perdition, afin de faire éclater les richesses de sa gloire à l'égard des vases de miséricorde qu'il a préparés pour la gloire ? N'est-ce pas ainsi que
Rom. 9.22.23. *celui qui se glorifie*, apprend à *ne se glorifier que dans le Seigneur ;* en reconnoissant que ce n'est point de soi-même qu'il tient l'être, mais que c'est uniquement de ce souverain Seigneur, & que c'est de lui seul, qui l'a fait tout ce qu'il est, qu'il doit tout attendre, tout espérer & tout recevoir ? *Cùm cognoscit non suum, sed illius esse, non solum ut sit, verùm etiam ut non nisi ab illo benè sibi sit, à quo habet ut sit* (a). Mais, dira-t-on, ces méchans eux-mêmes auroient été bons, si Dieu l'avoit voulu. Eh ! combien a-t-il mieux fait de vouloir que les uns & les autres fussent tels qu'ils ont voulu être : les uns bons, & non sans récompense ; les autres mauvais, & non point impunément ; & dès-là utiles à ceux qu'il a voulu retenir dans le devoir par l'exemple d'une juste sévérité ? *Quanto melius hoc Deus voluit, ut quod vellent essent : sed boni infructuosè, mali autem impunè non essent, & in eo ipsi aliis utiles essent ?* Mais il

(a) *Ibid.*

prévoyoit que leur volonté ſeroit mauvaiſe ? Oui. il le prévoyoit ; & c'eſt parce qu'il ne peut être trompé dans ſa préſcience, que ça été non ſa volonté, mais la leur qui a été mauvaiſe : *Præſciebat ſanè, & quia falli non poteſt ejus præſcientia, ideò non ipſius, ſed eorum eſt voluntas mala.* Pourquoi donc les a-t-il créés, ayant prévu ce qu'ils feroient de mal ? Il a prévu auſſi le bien qu'il tireroit de ce mal.

Il les a fait de telle ſorte, qu'en les faiſant, il leur a laiſſé à eux-mêmes quelque choſe à faire : *Sic enim eos fecit ut eis relinqueret undè & ipſi aliquid facerent.* Et il les a fait tels, que venant à ſe porter au mal, par le choix de leur volonté propre, ils ne peuvent ſe ſouſtraire à ſa puiſſance, ni empêcher qu'il n'uſe bien d'eux & du mal qu'ils ont fait. C'eſt en eux que ſe trouve le principe & la ſource de la mauvaiſe volonté ; & c'eſt de Dieu qu'ils reçoivent la nature, toujours bonne en elle-même, & comme ouvrage du Créateur : c'eſt lui qui leur impoſe la juſte punition qu'ils s'attirent par leur méchanceté ; c'eſt lui qui les place au rang & au lieu qu'ils doivent occuper dans l'univers ; c'eſt lui enfin qui les donne comme un ſpectacle aux gens

de bien, afin qu'ils leur ſoient un exemple propre à inſpirer une ſalutaire terreur, & comme une ſorte d'incitation à la pratique des vertus oppoſées aux vices qui attirent de pareils châtimens (*a*). Mais, dira-t-on encore, il pourroit changer & rendre bonne la volonté de tous ces méchans, puiſqu'il eſt tout-puiſſant ? *Sed poſſet, inquiunt, etiam ipſorum voluntatem in bonum convertere, quoniam omnipotens eſt ?* Oui, certainement, il le pourroit. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ? C'eſt parce qu'il ne l'a pas voulu : *Quia noluit.* Et pourquoi ne l'a-t-il pas voulu ? C'eſt lui-même qui le ſçait : *Penes ipſum eſt.* Et nous ne devons point rechercher ce qui eſt au-deſſus de nous, ni vouloir pénétrer ce qui ſurpaſſe nos forces.

Je penſe d'ailleurs avoir aſſez montré quel bien c'eſt que la créature raiſonnable : je ne parle pas ſeulement de celle qui n'a jamais péché, & ne péchera jamais, & qui n'a nul beſoin d'être intimidée par la crainte d'aucun ſupplice ; je parle de celle qui ſe précautionne contre le mal qu'elle ſeroit expoſée à commettre, par l'attention qu'elle fait à ce mal même, & aux juſtes & rigoureux châti-

(*a*) *Ibid. c. 9. p. 279. 280.*

mens qu'il attire ſur ceux qui s'y livtent. Or cette créature, qui eſt en ſoi un bien ſi excellent, quoique d'un ordre inférieur, ſe trouveroit anéantie, ſi Dieu avoit rendu bonnes toutes les volontés mauvaiſes, & n'avoit point permis qu'il y eût dans le monde aucune iniquité qui dût être réprimée par de juſtes châtimens: *Quod genus bonæ creaturæ utique non eſſet, ſi omnium malas voluntates in bonum Deus convertiſſet, & nulli iniquitati pœnam debitam infligeret;* de ſorte, comme nous l'avons déja dit, que de deux grands biens qu'il a plû à la magnificence du Souverain Être de créer & d'inſtituer pour la décoration de l'Univers, il n'en reſteroit plus qu'un ſeul.

Eſt-ce donc que Dieu eſt l'auteur de la malice qu'il punit dans les méchans, & dont il fait ſervir la punition au bien de qui il lui plaît ? Non certes ; car qui pourroit le penſer ? Mais ayant prévu que les méchans ne le ſeroient que parce qu'ils voudroient l'être, & que par leur propre déréglement, il n'a pas laiſſé de les créer. Et pourquoi ? Afin qu'ils fuſſent utiles à ce genre de perſonnes qu'il lui a plu de créer de telle ſorte qu'ils ne puſſeut faire des progrès dans le bien, qu'autant qu'ils ſeroient attentifs à conſidérer ce qui

ſe paſſe à l'égard des méchans, & à comparer le ſort malheureux de ceux-ci avec le ſort heureux des gens de bien : *Cùm eos vitiis propriis malos futuros eſſe præſciret, non eos tamen creare deſtitit, utilitati deputans eorum quos in hoc genere creavit, ut ad bonum proficere niſi malorum comparatione non poſſent.*

Si les méchans n'exiſtoient point, le grand bien que Dieu ſçait en tirer n'exiſteroit point. Car n'eſt-ce pas un grand bien qu'ils ſoient, ainſi que nous l'avons montré, très-utiles à ce genre de perſonnes dont nous venons de parler ? Or, quiconque d'entre les hommes ne veut point que ce genre de perſonnes exiſte, ne veut point lui-même exiſter. Et que veut-il donc, que demande-t-il donc, ſinon d'être anéanti ? *Si enim non eſſent (mali,) nulli rei prodeſſent. Parum-ne boni eſt actum ut ſint, qui certe illi generi utiles ſunt ; quod genus quiſquis non vult ut ſit, nihil aliud agit, niſi ut in eo non ſit.*

» (*a*) Mais il n'étoit, direz-vous, ni » difficile, ni pénible au Dieu tout-puiſ- » ſant, de faire que toutes les choſes qu'il » a créées euſſent tellement leur ordre, » qu'aucune créature ne pût tomber dans

(*a*) De Lib. Arbit. Liv. chap. 11. p. 620.

» la misere : car étant tout-puissant, il le » pouvoit ; & étant infiniment bon, il » ne nous envioit pas ce bonheur ; pour- » quoi donc faut-il qu'il y ait dans cet » Univers quelque être misérable ? «

Pour réponse, je vous dirai d'abord, que toutes les créatures, depuis les plus élevées jusqu'aux plus basses, se trouvent si bien rangées dans ce même Univers, & toutes placées dans un ordre & dans des proportions si justes, que c'est être aveugle, ou jaloux de ce bel ordre, c'est vouloir absolument le détruire que de dire : *Cela devroit n'être pas, ou cela devroit être ainsi.*

J'ai déja distingué deux sortes de natures douées de raison & d'intelligence : d'une part, celle des Anges bienheureux, qui n'ont jamais voulu, ni ne voudront jamais pécher ; de l'autre, celle de l'homme qui a été créée & instituée de telle sorte, qu'elle auroit pû ne jamais pécher si elle l'eût voulu. J'ai observé que la premiere de ces natures étoit sans doute la plus excellente : je puis même ajoûter ici qu'elle est si excellente, qu'il ne semble pas que l'on puisse rien ajoûter à sa perfection. J'ai remarqué enfin, que la seconde de ces natures, celle qui a pû ne jamais pécher, si elle ne l'eût voulu, mais

qui l'ayant voulu s'eſt rendue miſérable, ne laiſſe pas, quoiqu'inférieure à la premiere, d'être excellente en ſon genre.

Celui donc qui n'eſt pas content de la maniere qu'il a plu au Souverain Être de régler toutes choſes dans ce grand Univers, & qui dit : *Ceci* ou *cela ſeroit mieux de telle ou telle autre ſorte*, prétend de deux choſes l'une : ou il veut ajoûter quelque choſe à la perfection de la plus noble créature, (ſçavoir l'Angélique) & alors il eſt injuſte & immodéré ; ou il veut anéantir l'autre, (ſçavoir la Nature humaine) & alors il eſt méchant & jaloux de l'un des plus grands biens qui exiſtent dans l'Univers, & ſervent à ſa décoration.

Et il eſt d'autant plus injuſte & plus méchant, que cette nature qu'il veut anéantir, eſt infiniment au-deſſus des Etres purement corporels, leſquels il ne peut s'empêcher d'eſtimer dignes de louanges. C'eſt comme s'il diſoit, qu'il ne devroit point y avoir de Lune, & qu'on n'a que faire de ſa clarté, quoiqu'il avoue que celle d'un flambeau qui eſt beaucoup moindre, eſt belle néanmoins dans ſon genre, & certainement très-louable & très-avantageuſe dans toutes ſes propriétés. Que s'il ne dit pas

que *la Lune ne devroit pas être*, mais qu'*elle devroit être telle que le Soleil*, il ne comprend donc pas qu'il ne dit autre choſe, ſinon qu'il ne devroit point y avoir de Lune, mais deux Soleils. En quoi il ſe trompe doublement, de vouloir ajouter quelque choſe à la perfection de l'Univers, quand il demande un ſecond Soleil, ou de vouloir en diminuer, quand il veut que la Lune ſoit anéantie.

Peut-être, dira-t-il, qu'il ne ſe plaint point du défaut de clarté de la Lune, parce que la médiocrité de ſa lumiere ne la rend pas plus miſérable, mais que ce qui fait le ſujet de ſes plaintes, c'eſt la miſere des ames.

Je réponds, qu'il eſt vrai que la Lune n'eſt point miſérable pour être moins éclatante que le Soleil, comme le Soleil lui-même n'eſt point non plus heureux à cauſe de ſon grand éclat : car quoique l'une & l'autre ſoient des corps céleſtes, ce ſont néanmoins des corps, & nul corps ne peut être, par rapport à lui-même, heureux ou miſérable, quoiqu'il puiſſe être le corps de perſonnes, ou miſérables, ou heureuſes.

Ainſi quand j'ai employé ces comparaiſons du Soleil & de la Lune, c'a été

pour faire ſentir que ſi c'eſt être injuſte, ou même ridicule, de vouloir que l'on retranche les corps qui paroiſſent obſcurs, ou qu'ils ſoient rendus égaux aux plus lumineux, au lieu de rapporter ces différentes lumieres à la perfection de l'Univers; c'eſt l'être bien davantage de vouloir anéantir les natures ſpirituelles, qui bien que d'un ordre inférieur, ſont pourtant toujours très-excellentes en elles-mêmes, ou égaler les moins parfaites à celles qui ſe trouvent élevées à la plus haute perfection, & ainſi les mêler & les confondre les unes avec les autres.

Comme donc, par rapport aux choſes corporelles, nous voyons dans l'éclat plus ou moins vif des corps lumineux, la diverſité du tout, & une diverſité qui plaît, par l'harmonie qui réſulte de toutes les différentes parties qui compoſent ce grand tout, penſons qu'il en eſt de même par rapport aux ſubſtances ſpirituelles, & à la différence des eſprits; nous trouverons alors que cette miſere qui ſe rencontre dans les ames qui ont dû être malheureuſes, parce qu'elles ont voulu pécher, ſert à nous faire connoître qu'elles contribuent à la perfection & à la beauté de l'Univers; & que bien loin que Dieu n'ait pas dû les créer, il

doit même être glorifié d'avoir fait tant d'autres créatures qui ſont encore au-deſſous de ces ames miſérables. *Ut univerſitatis perfectioni nec illæ deſint animæ, quæ miſeræ fieri debuerunt, quia peccatrices eſſe voluerunt : tantumque abeſt ut Deus tales facere non debuerit, ut etiam cæteras creaturas laudabiliter fecerit, longè inferiores animis miſeris.*

» Mais ſi notre miſère, direz-vous » encore, contribue à la perfection de » l'Univers, il y auroit donc manqué » quelque choſe, ſi nous euſſions été » toujours heureux ; & ſi l'ame ne de- » vient miſérable qu'en péchant, nos » péchés ſont donc néceſſaires à la par- » faite beauté de cet Univers qui eſt » l'ouvrage du Créateur ; mais cela étant, » comment peut-il y avoir de la juſtice » à punir des péchés, ſans leſquels cet » admirable ouvrage n'eût point eu ſon » parfait accompliſſement ? »

Je réponds que ni les péchés, ni la miſère ne ſont point néceſſaires à la perfection du monde ; mais que les ames, en tant qu'elles ſont des Etres doués de raiſon, d'intelligence, & de liberté, y contribuent, quand après avoir péché par leur volonté, elles deviennent enſuite miſérables. Que ſi la miſere duroit plus

que leurs péchés, ou ſe faiſoit ſentir avant qu'elles péchaſſent, alors on diroit avec raiſon qu'il y a de la difformité dans l'ordre & le mouvement du monde; & ſi les péchés ſe commettent, & que la miſere ne ſuive pas, l'injuſtice déshonore auſſi cet ordre. Mais quand ceux qui ne péchent point, ſont heureux, l'Univers eſt dans toute ſa beauté; & quand ceux qui péchent ſont miſérables, il ne laiſſe pas auſſi d'y être.

Ainſi comme il y a toujours des ames, les unes heureuſes après leurs bonnes œuvres, & les autres miſérables après leurs péchés, la beauté & la perfection de l'Univers ſubſiſte toujours dans les différentes natures. Car ni le péché, ni le ſupplice ne ſont pas des natures, ils n'en ſont que les plaies & les tourmens. Les playes ſont volontaires, & elles attirent les tourmens qui ſont involontaires: il eſt dans le péché un mouvement volontaire & déréglé, qui déshonore la nature & y cauſe une ſorte de honte & d'ignominie; & c'eſt pour cela qu'il eſt ſuivi d'un état pénible, où les ames pécheresſes ſont forcées de contribuer, malgré elles, à la beauté de l'Univers: de maniere que leur état de ſouffrance n'a rien en ſoi de honteux, & que c'eſt au contraire

contraire la peine du péché qui en corrige la honte, & rétablit ce bel ordre qui doit régner dans ce même Univers: *Voluntaria quæ in peccato fit, turpis affectio eſt: cui propterea, pœnalis adhibetur, ut ordinet eam, ubi talem eſſe non turpe ſit, & decori univerſitatis congruere cogat, ut peccati dedecus emendet pœna peccati.*

(Deux exemples éclairciront ce que je viens de dire, & feront comprendre comment en effet l'état de ſouffrance, loin d'avoir en ſoi rien de honteux, ſert au contraire à l'ornement des différentes natures.)

Si nous voyons quelque homme excellent & juſte, dont, pour avoir ſatisfait à ſes devoirs, le corps eſt brûlé au milieu des flammes, nous l'aimons davantage quand le feu conſume ſes membres, que s'il ne ſouffroit rien de ſemblable: car nous admirons la nature de ſon ame que de ſi grands renverſemens dans le corps ne peuvent ébranler. Mais quand nous voyons tourmenter par un pareil ſupplice les membres d'un voleur, d'un aſſaſſin, nous applaudiſſons à l'ordre des Loix. Tous deux donnent de l'ornement à leurs tourmens; mais l'un par le mérite de ſa vertu, & l'autre par le mérite de ſon péché: *Ornant ergò am-*

bo illa tormenta, ſed ille merito virtutis, iſte peccati.

Que ſi après ces feux, ou même auparavant, nous voyions cet homme juſte tout transformé, être élevé dans les airs pour aller contribuer à la beauté du ſéjour Céleſte, aſſurément nous nous réjouirions. Mais ſi après ou devant le ſupplice de ce Scélérat, nous le voyions dans toute la malice de ſa volonté, être élevé dans le Ciel, & placé ſur un Trône de gloire pour toute l'éternité, qui n'en ſeroit offenſé ? Une telle ame ne convient point au ſéjour du Ciel par ſon péché, mais elle convient au ſéjour de la terre par ſon ſupplice ; enſorte qu'à quelque déréglement qu'elle ſe porte par le choix libre de ſa volonté, la beauté du monde, dont Dieu eſt le modérateur & l'Auteur, eſt ſi bien réglée, qu'elle ſera toujours la même : *Habitationi cœleſti talis anima non congruit per peccatum, terreſtri autem congruit per ſupplicium ; ut quòlibet elegerit, ſemper ſit pulchra univerſitas decentiſſimis partibus ordinata, cujus eſt conditor & adminiſtrator Deus.*

DISSERTATION

Extraite *du Journal Chrétien*, *

Sur la certitude des témoignages qui nous assurent la vérité des faits Evangéliques, & sur le poids que donne aux Motifs de Crédibilité l'autorité des Ecrivains qui les ont fait valoir.

Par M. l'Abbé *Joannet.*

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

E N nous donnant la raiſon, cette brillante faculté de l'ame, ce rayon de lumiere émané du ſein de la Divinité, ce préſent ſublime qui élève l'homme au-deſſus de

* Cette Diſſertation ſemble faite pour ſervir de Diſcours préliminaire au ſecond Volume des *Motifs de Crédibilité*, où ſont raſſemblées les autorités

tous les êtres créés dépourvûs d'intelligence, l'Etre Suprême a prétendu nous donner un flambleau qui nous éclaire, un conducteur qui nous dirige, qui nous montre le vrai, qui force, en quelque ſorte, la volonté d'en convenir, quoiqu'il ne vienne pas toujours à bout de la déterminer à s'y conformer. Utile dans l'ordre naturel, à la conſervation, à la perfection de notre être, ce précieux don eſt encore, dans l'ordre ſurnaturel, d'un prix plus excellent; puiſqu'il eſt, en quelque ſorte, l'inſtrument deſtiné par l'Etre Suprême, & dont il veut que nous nous ſervions, pour connoître & apprécier nos devoirs, notre fin, & les moyens propres à nous y faire parvenir. Nous ne pouvons donc, non-ſeulement, faire un meilleur uſage de la raiſon, que de l'appliquer à la connoiſſance des objets relatifs à la Religion; mais nous devons nous fier à la conviction éclairée, réfléchie & intime de cette raiſon, dès qu'elle poſe

des Ecrivains qui ont manié les preuves de la Divinité de la Religion Chrétienne. Ceux qui ont lû cette Diſſertation diſperſée dans pluſieurs Volumes du *Journal Chrétien*, la retrouveront ici avec plaiſir, par la facilité de lire de ſuite un morceau, dont on ne peut ſentir toute la ſolidité & toute la force, qu'autant qu'on ne perd pas de vûe l'enſemble de toutes ſes parties.

ſur la certitude des régles du vrai, qui lui font donner un aſſentiment invincible aux jugemens fondés ſur ces régles.

Ces régles du vrai ſont de trois ordres, & ces trois ordres ſont relatifs aux trois ordres d'objets, ſur leſquels peut s'exercer la raiſon.

La raiſon peut s'exercer, ou porter des jugemens ſur ce qui eſt intime à l'ame, comme le ſont ſes idées & ſes ſentimens, objets purement intellectuels & métaphyſiques. Elle peut porter des jugemens ſur les choſes qui tombent ſous les ſens, objets ſenſibles & phyſiques. Elle peut porter des jugemens ſur les choſes dont l'exiſtence ne lui eſt connue, ni par les idées ni par le ſentiment, ni par l'application de ſes ſens; mais par des rapports étrangers à elle-même.

Or l'Etre Suprême ayant donné à l'ame la faculté de s'exercer ſur ces trois ordres d'objets, doit lui avoir donné des régles du vrai, qui mettent les connoiſſances qu'elle acquiert par ſa faculté, à l'abri de toute incertitude. Sans quoi, ce penchant invincible de la raiſon pour aſſeoir ſes jugemens ſur certains caractères de vérité, ne pourroit la raſſurer contre toute crainte de donner dans l'erreur. Par conſéquent la raiſon qui a été donnée à

l'homme pour le conduire, ceſſeroit d'être un flambeau propre à le guider; puiſqu'on pourroit ſuppoſer, qu'en ſe fiant à ſes plus pures lumières, l'homme s'écarteroit tellement du vrai, qu'il ne lui reſteroit aucun moyen de s'en rapprocher.

Et ce qui doit rendre cette vérité extrêmement ſenſible, ce ſont les conſéquences pratiques que l'homme tire néceſſairement de ſes jugemens ſpéculatifs. *Il y a un Dieu:* voilà un jugement ſpéculatif, dont les conſéquences pratiques amenent tous les devoirs relatifs de la Créature au Créateur. Otez la certitude de ce premier jugement, vous anéantiſſez la certitude des conſéquences: l'homme ne peut plus ſe convaincre qu'il a des devoirs de dépendance, de reconnoiſſance à remplir; l'homme n'eſt plus coupable de ne point tendre à la fin ſeule que Dieu a pu ſe propoſer dans la création: Dieu même devient un Légiſlateur injuſte, en impoſant à l'homme des devoirs, & en ne lui donnant pas des moyens ſûrs & infaillibles pour connoître ſes Loix.

Les conſéquences pratiques que nous tirons néceſſairement des nos jugemens ſur les objets ſenſibles, démontrent encore la néceſſité, que Dieu ait donné à l'homme des régles infaillibles pour aſ-

surer la vérité de ces jugemens. Il est vrai que cette néceſſité d'une régle du vrai, ne s'étend pas à tous les objets ſenſibles. L'homme peut douter ſi ſes jugemens ſur la nature du feu, de l'air, de la matière en général, &c, ſont exactement vrais; ſans qu'il réſulte des conſéquences pratiques qu'il tirera ou qu'il ne voudra pas tirer de ces jugemens, de grands inconvéniens, ou à ſon déſavantage, ou au déſavantage de la Société. Mais il n'eſt pas moins vrai, que ſi cette incertitude de nos jugemens s'étendoit à tous les objets ſenſibles, il en réſulteroit des déſordres infinis. On pourroit, par une erreur des ſens, puiſque cette erreur ſeroit poſſible, voir des yeux, toucher de la main ſon pere, & lui plonger le poignard dans le ſein, en croyant voir & toucher ſon ennemi. Une mere pourroit donner à ſon enfant un tiſon allumé, au lieu du pain qu'elle croit voir & manier, &c: en un mot, tous les hommes ſeroient dans le cas de ces eſprits aliénés, par le dérangement des organes de leurs ſens, qui ne voient point, qui ne font point ce qu'ils imaginent voir & faire réellement: on verroit traîner aux ſupplices de prétendus coupables, qui ne ſeroient que des infortunés, que Dieu même auroit jettés dans

une erreur invincible, par le défaut d'un moyen infaillible d'assûrer la vérité de leurs jugemens. Ainsi l'Univers ne seroit rempli que de visionnaires, auxquels Dieu auroit imposé néanmoins des Loix d'œconomie, de conservation, d'ordre, &c. L'absurdité de cette hypothèse est frappante & le devient encore bien davantage, par l'uniformité des jugemens des hommes sur les objets, auxquels ils peuvent appliquer justement tous leurs sens.

Disons la même chose des jugemens portés sur la troisiéme classe d'objets, sur lesquels la raison peut prononcer. Il est certain qu'il peut y avoir des choses, dont je ne peux connoître que la possibilité par l'idée ; & dont il m'est cependant essentiel de connoître sûrement l'existence, si cette existence a eu lieu en effet. Prenons pour exemple la Révélation. Par l'idée, je vois qu'il est possible que Dieu ait donné des Loix positives aux humains. Par l'idée, je vois qu'il est possible qu'il ait intimé ces Loix par l'organe des hommes ; par l'idée, je vois qu'il est possible que les ayant une fois intimées, de maniere à ne laisser aucun doute sur la Divine inspiration de l'organe qu'il lui a plû de choisir, il laisse aux hommes

qui viendront enſuite, le ſoin de remonter à cette ſource, pour s'aſſurer qu'il a manifeſté ſa volonté. Or, ſi tout cela eſt poſſible, il faut donc que Dieu nous ait donné un moyen infaillible de connoître, ſi tout cela eſt, ou ſi tout cela eſt reſté ſeulement dans l'ordre des poſſibles. Car s'il nous l'avoit refuſé, ce moyen, nous ne pourrions être juſtement reſponſables des conſéquences pratiques que nous auroit occaſionné l'incertitude de nos jugemens ſur cette révélation.

Il eſt donc démontré, par la ſageſſe, la véracité, la juſtice de Dieu même, qu'il nous a donné des régles infaillibles, pour nous aſſûrer de la vérité de nos jugemens; mais régles en même tems proportionnées aux trois claſſes d'objets ſur leſquels peut s'exercer la faculté de concevoir & de raiſonner.

Ces régles infaillibles, pour juger de la vérité de nos jugemens, ſont la certitude Métaphyſique, la certitude Phyſique & la certitude Morale.

On appelle certitude Métaphyſique, celle qui naît, ou de l'évidence, ſoit de la connexion qu'on prononce ſe trouver entre les idées, comme dans ce jugement: *le tout eſt plus grand que ſa partie. Il y a un Dieu.* Soit de la diſconvenance qu'on

prononce ſe trouver entre les idées, comme dans ce jugement ; *la même choſe ne peut être & n'être pas. Dieu ne peut être menteur.* Ou elle naît du ſentiment intime de ce qui ſe paſſe dans notre ame, ce qu'on appelle auſſi conſcience, comme ſont ces jugemens : *Je penſe, je crains, je veux.* Cette premiere régle ſert à examiner la vérité des jugemens que nous formons ſur les objets de la premiere claſſe.

On appelle certitude Phyſique, celle qui réſulte de la juſte application des ſens, pour décider ſur l'exiſtence des objets ſenſibles, ou ſur leur maniere d'exiſter. Ainſi l'application juſte des ſens, de l'ouie, de la vûe, du tact, de l'odorat, du goût, ſur un objet, nous conduit à juger, que ce qui frappe tous ces ſens eſt néceſſairement un corps. On voit que la vérité des jugemens, qui ſe portent ſur les objets de la ſeconde claſſe, dépend de leur conformité avec cette ſeconde régle du vrai.

On appelle certitude Morale celle qui eſt fondée ſur le témoignage des êtres intelligens. Elle s'applique aux jugemens portés ſur les objets, dont nous ne pouvons connoître que la ſeule poſſibilité, par l'idée, & dont nous ne pouvons con-

noître l'exiſtence actuelle ou paſſée, par l'application de nos ſens. C'eſt ſur cette régle du vrai que poſe la certitude de nos jugemens ſur les objets de la troiſiéme claſſe, tels que ſont les jugemens ſuivans : *Il a exiſté une Ville d'Athènes. Il y a eu un Alexandre. Il y a une Ville de Pekin.*

Parmi ces Régles du vrai, qui nous certifient la vérité de nos jugemens, il y en a qui ne ſont ſuſceptibles d'aucun degré du plus ou du moins de certitude; & il y en a qui ſont ſuſceptibles de ces différences.

La premiere Régle, ou la certitude Métaphyſique eſt toujours au plus haut degré où elle puiſſe être. (*a*) C'eſt ce qui fait que les jugemens, dont la vérité poſe ſur cette certitude, ne peuvent être faux dans aucune hypothèſe, non pas même par la toute-puiſſance de Dieu. Car Dieu même ne peut pas faire, que penſant je ne penſe point; comme il ne peut pas

(*a*) Au reſte, nous ne prétendons pas ici qu'une vérité Mathématique, par exemple, qui porte ſur un grand nombre de démonſtrations antérieures, ſoit d'une évidence égale à celle qui n'exige pas de remonter à autant de vérités prouvées; mais nous diſons que cette premiere ou ſeconde vérité n'eſt pas plus certaine que la derniere.

faire, que la même chose soit & ne soit point. Il n'en est pas de même des autres Régles.

La certitude Physique augmente ou diminue, par l'application plus ou moins juste, plus ou moins constante, plus ou moins réfléchie des sens, sur les objets sensibles. Ainsi le jugement que je formerai sur l'existence d'un corps que j'aurai vû à une juste distance, sur lequel j'aurai porté la vûe à différentes repriſes, & que j'aurai considéré chaque fois avec une attention particulière; ce jugement, dis-je, aura plus de degrés de certitude, que si je l'avois prononcé, en conséquence d'un coup d'œil léger, passager & à une très-grande distance.

La certitude Physique augmente encore, à proportion qu'on applique plus ou moins de sens, pour s'assûrer de la vérité de l'objet. Ainsi, si un même corps avoit frappé ma vûe par la réflexion de la lumiere, mon odorat par l'exhalaison de quelqu'une de ses parties, mon tact par sa résistance, mon ouie par son choc, mon goût par sa saveur; cette application de tous mes sens, donneroit à mon jugement une plus grande certitude, que si cette certitude n'étoit fondée que sur l'application d'un seul de mes sens.

Cette certitude peut encore acquérir un degré de plus, par le concours de la certitude morale. Car si je suis moralement sûr que ce même corps, qui a produit sur moi telles sensations, les a également produites dans les organes de tous ceux qui ont appliqué leurs sens à ce même objet, ma certitude deviendra supérieure à celle qui résulteroit de ma seule expérience.

La troisiéme Régle est également susceptible de différens degrés de certitude. Le nombre, & plus encore le caractère des témoins; l'uniformité, la constance, la perpétuité, les risques de leurs témoignages, ajoûtent nécessairement à la certitude d'un jugement qui ne seroit pas appuyé sur toutes ces espèces d'autorités.

Que conclurre de ce que nous venons d'établir? Les principes suivans.

Premiere Conclusion, ou premier Principe. Quoique la certitude Physique & la certitude Morale puissent n'être pas toujours des Régles infaillibles du vrai, à raison des différens degrés dont elles sont susceptibles; ces deux certitudes, portées au plus haut degré dont elles sont susceptibles, fonderont des jugemens infaillibles. Nous en avons fourni la preuve plus haut, en montrant l'incompatibilité des

Loix prescrites & des devoirs imposés aux hommes, avec la défectibilité de tous les moyens par lesquels ils pourroient parvenir à la connoissance de ces Loix, & s'assûrer de la conformité de leurs actions avec leurs devoirs.

Les jugemens fondés sur ces deux espèces de certitudes, portées à leur plus haut degré, sont encore infaillibles en ce sens, que chaque certitude portée à son plus haut degré, donne, par rapport à la classe des objets qui lui sont relatifs, la plus grande certitude qu'il soit humainement possible d'avoir sur les objets de cette classe. Et cette infaillibilité de nos jugemens, ainsi appuyés, est fondée sur la véracité de Dieu.

2e. *Conclusion, ou* 2e. *Principe.* Quand même la certitude Physique, ou la certitude morale, portées l'une & l'autre à leur plus haut degré, pourroient être sujettes à l'erreur, il seroit contre toute raison de tirer des conséquences pratiques opposées aux jugemens qui seroient fondés sur ces espèces de certitude. Ainsi, en supposant que mon tact peut me tromper, en me faisant sentir l'ardeur d'un charbon enflammé, quoiqu'il soit éteint; que ma vûe peut me tromper, en me présentant comme un tonneau de poudre à

canon, ce qui n'eſt, en effet, qu'un tonneau rempli de graine noire ; ce ſeroit l'acte de la plus inſigne folie, ſi, ſur la poſſibilité abſolue d'une erreur de mes ſens, & jugeant d'une maniere oppoſée à mes ſenſations, je jettois dans le tonneau de poudre le charbon qui me paroît me brûler. La raiſon eſt qu'il eſt inſenſé d'agir ſans motifs ſuffiſans ; bien plus encore contre tous les motifs poſſibles de n'agir pas. Or puiſque, par ſuppoſition, on ne peut avoir, par rapport aux objets de la ſeconde & de la troiſiéme claſſe, de certitude infaillible ; c'eſt la plus inſigne folie d'agir contre toutes les certitudes qu'il ſoit poſſible d'avoir, quand même leur défectibilité ſeroit démontrée dans toutes ſortes de degrés.

3e. *Concluſion, ou* 3e. *Principe.* Chaque eſpèce de certitude ne peut ſervir de Régle que par rapport à la claſſe des objets, en faveur deſquels elles nous ont été données. La certitude Métaphyſique ne peut ſervir qu'à aſſûrer la vérité de nos jugemens ſur les objets intellectuels ou de pur ſentiment. La certitude Phyſique ne peut ſervir qu'à aſſûrer la vérité de nos jugemens ſur les objets ſenſibles. La certitude Morale qu'à aſſûrer la vérité de nos jugemens ſur les objets ſenſibles qui

n'exiſtent plus ou qui exiſtent loin de nous ; & ſur les vérités ſpéculatives auxquelles une intelligence particulière ne peut pas atteindre, ou qu'elle ne veut pas ſe donner le ſoin d'obſerver.

Corollaire. Il ſeroit donc contre toute raiſon d'exiger la certitude Métaphyſique ou Phiſique, pour aſſûrer la vérité des jugemens qu'on porte ſur les faits qui ſe ſont paſſés dans des tems fort éloignés. Ce ſeroit exiger qu'on vît par l'organe de l'oreille, & qu'on entendît par celui de la vûe.

La ſuite fera voir que cette petite diſcuſſion préliminaire, ſur la néceſſité, l'exiſtence, la nature & l'uſage des Régles du vrai, étoit eſſentielle à l'objet que nous nous ſommes propoſé, pour ôter tout ſubterfuge à l'inconſéquence ou à la mauvaiſe foi des Incrédules. Ayant à les combattre par des raiſonnemens que nous fourniſſent les trois claſſes d'objets ſur leſquels peut s'exercer la raiſon humaine, il étoit néceſſaire d'examiner d'abord le fond qu'on doit faire ſur les Régles qui ſervent à aſſûrer la vérité de ces jugemens.

Ces Notions ou Principes, préſuppoſés, on peut former ce raiſonnement qui ſert de baſe aux preuves de la Divinité de la Religion Chrétienne.

» Si les faits consignés dans nos Livres » Saints ne sont point supposés, la Reli- » gion Chrétienne est évidemment Di- » vine. Or les faits consignés dans nos » Livres Saints ne sont point supposés : » donc la Religion Chrétienne est évi- » demment Divine. »

On voit que ce raisonnement porte sur des vérités dans l'ordre Métaphysique, comme la premiere proposition ; & dans l'ordre Physique & Moral, comme la seconde. L'une & l'autre vont faire le sujet de trois Dissertations, où, en leur donnant le développement convenable, nous rendrons sensible l'application des Régles de vérité qui leur sont propres, & auxquelles on doit les soumettre.

[*On ne trouvera point ici la premiere Dissertation, pour laquelle on peut recourir au* Journal Chrétien (Oct. 1760.) *Il suffit de prévenir ceux qui ne l'ont pas lûe, & qui n'ont pas la facilité de la lire, que l'Auteur y* montre la connexion essentielle des membres de la Proposition conditionnelle ; « si les faits Evangéli- » liques ne sont point supposés, &c. » Il entre dans le développement & les preuves de toutes les vérités qui sont implicitement compriſes dans cette premiere Proposition, en établissant 1°. la possibi-

lité des miracles, c'eſt-à-dire, des événemens en oppoſition contradictoire avec les Loix de la nature ; en établiſſant 2°. que nos Livres Saints renferment le récit de faits miraculeux ; 3°. que de pareils événemens n'ont pû être produits, médiatement, ou immédiatement, que par une volonté ſpéciale de Dieu même ; 4°. que ces faits, ſuppoſés vrais & opérés par Dieu même, ne l'ont été qu'en confirmation de la Religion de Jeſus-Chriſt. Il y démontre chacune de ces Propoſitions par le genre de preuves qui conviennent à la claſſe de leurs objets : la premiere & la troiſiéme, par des preuves Métaphyſiques ; c'eſt-à-dire par des raiſonnemens fondés ſur les idées néceſſaires des choſes ; la 2e. par des preuves Phyſiques, c'eſt-à-dire, par des raiſonnemens fondés ſur les obſervations conſtantes, univerſelles & uniformes des Loix de la nature ; la 4e. enfin par des preuves Morales, c'eſt-à-dire, par des raiſonnemens fondés ſur les faits, & ſur le rapport des Hiſtoriens qui nous les ont tranſmis. Ces vérités ſont miſes ſous un jour qui ne laiſſe de ſubterfuge qu'au Pyrrhoniſme univerſel. Mais l'Incrédule, qui reconnoît des premiers principes, dont la force lui fait admettre ces vérités, attend aux preu-

ves de la vérité des faits consignés dans nos Livres Saints. Ces faits sont-ils inconteſtables ? C'eſt ſur quoi il exige des démonſtrations rigoureuſes ; & c'eſt l'objet de cette Diſſertation.]

DISSERTATION

Sur la certitude des Témoignages, qui nous assûrent la vérité des Faits Evangéliques.

Les faits consignés dans nos Livres Saints ne soint point supposés.

PREUVE GÉNÉRALE.

TOus les caractères qui peuvent & qui doivent faire regarder une histoire comme authentique, se réunissent en leur faveur.

Trois objets de discussion rapprocheront à peu-près tous ces caractères : la conformité d'une Histoire avec les monumens subsistans des mêmes tems ; la nature des faits, & le caractère des Historiens, tiré de leurs Ecrits mêmes.

Premiere Régle de Critique pour examiner la vérité d'une Histoire : *La voie de comparaison avec les monumens encore subsistants des mêmes tems.*

C'est par la voie de comparaison que la Critique juge d'abord de la vérité ou

de la fauſſeté d'une Hiſtoire. Elle examine ſi le ſtyle reſſemble à celui de l'âge auquel on l'attribue ; ſi les anecdotes ne ſont point altérées ; ſi les perſonnages & les faits ne ſe démentent point ; ſi elle ſe rapporte avec la poſition des Lieux, les uſages des tems, les mœurs & la Religion des Peuples, qui ſont connus par d'autres monumens. Car pour rejetter, avec fondement, une Hiſtoire, il faut la trouver en défaut, ſinon dans toutes ces parties, du moins dans pluſieurs, & juſtifier ce défaut ſur des monumens d'une authenticité reconnue. Or quels ſont les monumens que l'Incrédule confrontera avec les Livres de Moyſe ? Par quelle autorité convaincra-t'il de faux ces Livres de la plus haute Antiquité, & dont la conſervation intéreſſoit la gloire d'un Peuple entier ? Sera-ce avec les rêveries Egyptiennes ou Chinoiſes, avec ce qui eſt écrit des tems fabuleux de l'ancienne Grèce ; monumens ſi dépourvûs de ſolidité, chargés de faits ſi révoltans pour la raiſon, embarraſſés d'un cahos d'événemens ſi oppoſés entre eux, que la Critique la moins ſévére n'oſe appuyer ſur de ſi fragiles fondemens, aucun Syſtême raiſonnable de Chronologie, pour guider dans la route des tems antérieurs & même poſtérieurs à Moyſe ?

Il ne reſte donc à juger l'Hiſtoire compoſée par le Légiſlateur des Hébreux, que ſur l'autorité des Hiſtoriens poſtérieurs qui ont écrit des Pays & des Peuples dont Moyſe a parlé. Or que les Incrédules nous montrent, entre eux & lui, une oppoſition qui démente formellement ce premier Hiſtorien connu; qui donne même à conjecturer ſolidement, que ce qu'il nous apprend des tems où il vivoit, n'eſt qu'une fiction ingénieuſe, par laquelle il a voulu abuſer des Contemporains aveugles, & tromper la poſtérité néceſſairement crédule; mais qu'ils nous montrent cette oppoſition autoriſée par des monumens d'une authenticité égale à celle de l'Hiſtoire de Moyſe; qu'ils nous la montrent dans des Ecrivains, auxquels la Critique n'aura à reprocher ni bévûes, ni infidélités; car il faut que l'autorité qui fait rejetter celle d'un Ecrivain, ſoit à l'abri des reproches ſur leſquels on s'appuie pour le rejetter. Juſqu'à ce qu'ils nous ayent adminiſtré des preuves de cette nature, nous ſerons toujours en droit d'avancer, que ſi l'Hiſtoire de Moyſe n'eſt point autoriſée par des monumens ſubſiſtans des tems où il écrivoit; elle n'eſt du moins contredite par aucun monument ſemblable, ni mê-

me par aucun monument postérieur, qui mérite une solide croyance ; & c'est ce qui nous suffit pour le présent, que la premiere Régle de Critique pour juger de la vérité d'une Histoire, ne puisse déroger à la vérité des faits rapportés dans les Livres de Moyse.

La voie de comparaison, par laquelle on ne peut attaquer le Pentateuque, sera peut-être plus efficace contre les Historiens Evangéliques ; & comme on a plus de facilité pour confronter leurs récits sur les faits étrangers qu'ils ont liés à la vie de Jesus-Christ avec ce qu'en rapportent les autres Historiens, peut-être aussi l'Incrédule prouvera-t'il plus facilement & plus invinciblement le peu de fonds qu'on doit faire sur ce qu'ils racontent du Législateur des Chrétiens. Mais c'est ce que nos ennemis n'ont pas encore tenté, ou ce qu'ils ont tenté sans succès. Tout ce que nos Historiens Sacrés nous disent des mœurs, des lieux, des affaires publiques, du gouvernement civil & religieux des Juifs, se trouve conforme à ce qu'en ont écrit les Historiens de la Nation. Tous les traits d'Histoire profane, que la chaîne des événemens naturels & des intérêts politiques les a forcé de mêler à l'Histoire de leur Divin Maî-

tre, eſt confirmé par le témoignage des Ecrivains de Rome. Juſqu'à préſent la malignité, la fureur, la critique des plus mortels ennemis du Chriſtianiſme ne les a point convaincus, ne les a pas même accuſés de faux ſur ces objets.

Et certes, c'eſt déja là un grand préjugé en faveur de nos Hiſtoriens Sacrés, qu'ils ne ſe trouvent point en défaut ſur tous les objets de comparaiſon que fourniſſent leurs Ecrits. Car on n'exigera pas, ſans doute, que les Hiſtoriens Juifs, Grecs ou Romains, ſe ſoient chargés de tranſmettre à la poſtérité les faits particuliers, qui ne regardent que la vie de Jeſus-Chriſt. La prétention ſeroit auſſi abſurde que celle qui ſeroit refuſer toute croyance à l'Hiſtoire particulière d'un Pays, parce que tous les traits propres qui le concernent, ne ſe trouvent pas conſignés dans les Hiſtoires générales & particulières des autres Pays & des autres Peuples.

Quelque abſurde cependant que ſoit cette prétention, nos Hiſtoriens Sacrés pourroient y ſatisfaire, du moins en partie; & dès-lors autant, peut-être même plus qu'une ſaine Critique ne peut l'exiger. Oui pluſieurs des faits qu'ils rapportent, & de ces faits dont le peu de vraiſemblance

ſemblance leur ôtent toute croyance dans l'eſprit de nos Incrédules, ſe trouvent en gros ou en partie, quelques-uns défigurés, à la vérité; mais la plûpart ſans altération, dans les Hiſtoriens étrangers & profanes.

Nous ne parlerons pas ici du Pentateuque, quoique, ſuivant d'habiles Critiques, le fond de la Mythologie des Grecs ne ſoit que l'hiſtoire de Moyſe, revêtue d'emblêmes & de figures, qui la font méconnoître à des yeux peu attentifs. Nous avouerons bien même que ces rapports de la Fable avec le Pentateuque, dans la ſuppoſition que ces rapports ſe-roient démontrés, ne formeroient pas une preuve ſans réplique de la vérité des faits qu'il renferme; mais ils aſſureroient du moins aux livres de Moyſe la plus haute antiquité; point eſſentiel, qui ajouteroit à la preuve que nous avons donnée ci-deſſus, qu'il ne reſte aux Incrédules, pour rejetter les faits qui y ſont conſignés, d'autre motif que leur peu de vraiſemblance, motif dont nous ſerons bientôt ſentir le peu de ſolidité.

Ce ſont ſur-tout des rapports, entre nos Hiſtoriens Evangéliques & les Hiſtoriens profanes, que demandent nos en-

nemis. Sur cela, nous les prions de ſuivre le récit que nous allons faire.

» C'étoit une opinion conſtante, & cette opinion étoit fondée ſur une ancienne Prophétie conſignée dans les Livres ſacrés du peuple Juif; que c'étoit de la Judée que devoit ſortir le Meſſie, & que toutes les révolutions qui devoient précéder ſa venue, étoient arrivées *dès le tems de Jéſus de Nazareth* (a) ». *Ce Meſſie, ou plutôt ce* Dieu qui mérite notre vénération, eſt deſcendu du Ciel en terre pour faire le bonheur des hommes. Ce grand bienfait du Ciel leur fut marqué par l'apparition d'une nouvelle étoile, qui leur annonçoit, non pas des morts ni des maladies, mais la venue de ce Dieu Sauveur. Les Chaldéens, fort diſtingués par leur ſageſſe & leur habileté dans l'Aſtronomie, ayant remarqué le nouvel aſtre, & examiné ſon mouvement nocturne, ſe déterminerent à aller chercher ce Dieu qu'il annonçoit, & qui ne venoit que de naître. L'ayant trouvé, ils lui rendirent les vœux & les hommages qui convenoient à la majeſté

(a) *Tacite*, Liv. 5. Célèbre Hiſtorien Latin, preſque contemporain de Jéſus-Chriſt. *Suétone*, Vie de Veſpaſien, chap. 4. Cet Hiſtorien célèbre avoit vécu dans le ſiécle de J. C.

d'un ſi grand Dieu, quoique ſa majeſté fût voilée ſous la figure d'un enfant. » (*b*) Il parut enfin dans le monde », ſous le gouvernement de Ponce-Pilate, ce Jéſus, cet homme ſage, ſi toutefois on doit l'appeller homme; car il faiſoit des œuvres admirables. Il enſeignoit la vérité à ceux qui prenoient plaiſir à être inſtruits; ce qui lui attacha pluſieurs Juifs & même beaucoup de Gentils. Il étoit le Chriſt. Les principaux de notre nation l'accuſerent & le traduiſirent devant Pilate, qui le fit crucifier. Ceux qui l'avoient ſuivi pendant ſa vie, ne l'abandonnerent point après ſa mort; parce que, trois jours après, il leur apparut vivant & reſſuſcité. Les ſaints Prophètes avoient prédit ces choſes de lui, & pluſieurs autres merveilles. C'eſt de lui que les Chrétiens, que nous voyons encore aujourd'hui, ont tiré leur nom ». (*c*) Ce Jéſus étoit un vrai Prophète, qui connoiſſoit l'avenir, qui l'a prédit, & dont toutes les prédictions ont été accomplies

(*b*) Chalcidius, dans ſon Commentaire ſur le Timée de Platon. Cet Ecrivain vivoit dans le 3e ſiécle, & n'étoit point Chrétien, mais Philoſophe Platonicien, comme d'habiles Critiques l'ont reconnu.

(*c*) Flavius Joſeph. Antiquités Judaïques. Liv. 18e. Cet Hiſtorien Juif nâquit l'an 37 de J. C.

de point en point. Celles de ſon Diſciple Pierre, faites aux Juifs, ſur leur ruine prochaine & ſur celle de Jéruſalem, furent toutes exactement vérifiées par l'événement, qui devoit être regardé comme l'effet d'une force majeure & d'une volonté divine. » (*d*) *La mort de ce Prophète fut ſuivie d'un prodige inoui*; « car la 4e année de la 202e Olympiade (qui concourt avec la 18e de l'Empire de Tibere, & celle de la mort du Chriſt) il y eut une éclipſe du ſoleil, la plus grande qu'on eût encore vue. Il s'éleva à la ſixiéme heure du jour, une nuit ſi profonde, que les étoiles paroiſſoient dans le Ciel, & un grand tremblement de terre renverſa pluſieurs maiſons de la Ville de Nicée en Bythinie (*e*). « Les Diſciples de Jeſus eurent le ſort de leur Maître. »

(*d*) Phlégon, dans ſon 13e ou 14e livre de l'Hiſtoire des Olympiades, cité par Euſébe. Cet Hiſtorien a vécu ſur la fin du premier ſiécle ou au plus tard, dès le commencement du ſecond.

(*e*) *Idem*. Thalus, Auteur Grec, plus ancien que Phlégon, avoit auſſi parlé, au 3e livre de ſes Hiſtoires Syriaques, de ces ténébres ſoudaines qui obſcurcirent la terre en plein midi, la 18e année de l'empire de Tibere; quoique de l'aveu de tous les Aſtronomes, il n'ait pu y avoir d'éclipſe naturelle du Soleil pendant tout le cours de cette année.

Ananus le jeune, Grand Sacrificateur, homme violent & audacieux, de la ſecte des Saducéens, prit le tems de la mort de Feſtus & qu'Albinus n'étoit pas encore arrivé, pour aſſembler un conſeil, devant lequel il fit venir Jacques, frere de Jéſus, nommé le Chriſt, & quelques autres; les accuſa d'avoir contrevenu à la Loi, & les fit lapider. (*f*). » « L'Empereur Claude chaſſa de Rome les Juifs qui ne ceſſoient de remuer par l'impulſion du Chriſt (*g*). Ses Sectateurs, plus connus ſous le nom de « Chrétiens, gens adonnés à une ſuperſtition nouvelle... furent punis de divers ſupplices (*h*). » Néron s'étant apperçu que les Romains étoient indignés contre lui, du plaiſir qu'il avoit pris à contempler du haut d'une tour l'incendie de Rome, qui dura ſix jours & ſix nuits, s'aviſa d'un expédient qui fut d'accuſer les Chrétiens, & de faire tomber ſur eux tout l'odieux de cet événement. « Il voulut donner un objet à la haine publique, pour faire ceſſer les bruits fâcheux qui couroient ſur lui à cette occaſion, & il fit ſouffrir les plus affreux ſupplices à ceux que le peuple

(*f*) Joſephe. Antiquités Judaïques.
(*g*) Suéton. Vie de l'Empereur Claude.
(*h*) *Idem.* Vie de Néron.

appelloit Chrétiens. L'Auteur de ce nom eſt Chriſt, qui fut ſupplicié par Ponce-Pilate, Gouverneur de la Judée, ſous l'Empire de Tibere. Cette ſuperſtition réprimée pour quelque tems, reprenoit de nouvelles forces, & s'étendoit non-ſeulement dans la Judée, d'où étoit ſorti ce mal, mais auſſi dans la Ville, où tout ce qu'il y a d'atroce & de honteux ſe retire & ſe pratique; les premiers qui furent arrêtés, confeſſerent qu'ils étoient Chrétiens; on connut par cette confeſſion, que cette Secte étoit très-nombreuſe. Ils furent condamnés, non pas tant comme auteurs de l'embraſement, que comme des hommes odieux à tout le genre humain. (*i*) » Cependant tout ce que le Gouverneur de Bithinie avoit pu apprendre ſur ces hommes *ſi odieux*, non-ſeulement par leurs propres témoignages, mais par le témoignage même de ceux qui avoient quitté leur Secte après l'avoir embraſſée, c'eſt-à-dire, par leurs ennemis, c'eſt « qu'à certains jours marqués ils avoient coutume de s'aſſembler avant le lever du Soleil, pour chanter alternativement des hymnes à Chriſt, comme s'il eût été un Dieu; que dans ces

(*i*) Tacite. Annal. Liv. 15, c. 44.

assemblées ils s'engageoient, par serment, non à aucun crime, mais à ne commettre ni larcin, ni vol, ni adultere, à observer inviolablement leur parole, & à ne point dénier un dépôt; qu'après cela ils se séparoient & se rassembloient encore de nouveau pour prendre ensemble un repas qui n'avoit rien ni d'exquis, ni de criminel. » (*k*) « Mettez à profit l'exemple des Galiléens (*l*), qui par l'hospitalité qu'ils exercent, par le soin qu'ils ont de la sépulture, & par cette gravité concertée dont ils sçavent si bien se parer, ont trouvé le secret de donner tant de cours à leur *doctrine*. . . . Que les Prêtres de nos Dieux ayent soin d'instruire les peuples sur l'obligation de faire l'aumône; car il est certainement honteux pour nous, que nul ne mendie parmi les Juifs (*m*), & que les Galiléens, outre leurs pauvres, nourrissent encore

(*k*) Pline le jeune. Lettre à l'Empereur Trajan. Il fleurissoit l'an 107 de J. C.

(*l*) C'est ainsi que l'Empereur Julien vouloit qu'on nommât les Chrétiens, qu'il sçavoit être jaloux de porter un nom qui caractérisât les Disciples de J. C.

(*m*) On confondoit à Rome les Chrétiens avec les Juifs; parce que le Christianisme avoit pris naissance dans la Judée, & que les premiers Chrétiens étoient d'origine Juive.

les nôtres que nous laiſſons ſans ſecours; » (n) & cette Religion ſi odieuſe, ſi perſécutée dans ſes membres, étoit dès le premier ſiécle de l'Egliſe, déja ſi connue dans les Provinces de l'Empire Romain, que » non-ſeulement elle s'étoit répandue dans les Villes, mais dans les Villages mêmes & dans toute la campagne; enſorte qu'une multitude de perſonnes de tout ordre, de tout âge, de tout ſexe, ſe trouvoient impliquées dans la proſcription des Chrétiens. (o)

L'attente où les Juifs étoient du Meſſie, vers le tems d'Auguſte; ſa naiſſance annoncée par une nouvelle étoile; l'adoration des Mages; la vie ſainte & les prédications de Jéſus; les prédictions & même celles de ſes Apôtres, accomplies contre Jéruſalem & ſon Temple; les ténèbres miraculeuſes & le tremblement de terre qui la ſuivirent; la prédication de l'Evangile dans l'Empire Romain; ſes ſuccès prodigieux; les mœurs pures des Chrétiens; les perſécutions qu'ils eurent à eſſuyer dès leur naiſſance: Incrédules, voyez quels ſont les Auteurs qui rapportent ces faits; & demandez-nous que l'hiſtoire profane juſtifie les récits

(n) Epît. de l'Emp. Julien à Arſace. 49 & 62.
(o) Pline à Trajan.

de nos Hiſtoriens ſacrés : nous mettons dans vos mains les écrits de nos adverſaires eux-mêmes que nous vous citons.

Et voulez-vous que nous allions encore chercher d'autres monumens chez nos plus mortels ennemis ? J'y conſens. Prenez les Livres ſacrés des Juifs : liſez leur prophéties : confrontez-les avec nos Evangéliſtes. Trouverez-vous ces derniers en défaut ou en contradiction avec les premiers ? Ou compterez-vous pour rien cette conformité, parce que les Hiſtoriens du Chriſt ont pu ajuſter leurs récits ſur le ſyſtême connu des Prophéties Judaïques ? Mais convenez du moins que cette conformité, bien loin d'être un motif de rejetter les faits qu'ils rapportent, eſt un titre de plus pour ne pas les croire ſuppoſés. Ce ſont du moins deux monumens qui s'accordent : l'un qui annonce la choſe, l'autre qui la montre arrivée. Vous faut-il quelque comparaiſon encore plus frappante ? Nous ne craindrons pas de vous la fournir. Vous ne ſoupçonnerez pas, ſans doute, les Juifs de s'être ligués pour appuyer notre cauſe. Ils ont eu toujours trop d'intérêt, & ils ont montré trop de paſſion à la décrier, pour être des témoins ſuſpects,

quand ils ſeront appellés en témoignage par des Chrétiens. Liſez le Talmud, & vous verrez qu'il y eſt fait mention des miracles de Jéſus, & de ceux qu'ont fait ſes Apôtres. Vous y trouverez ces miracles reconnus pour réels; mais attribués, il eſt vrai, à la magie & au démon: attribution qui, vraie ou fauſſe, eſt toujours une preuve ſans réplique, que les Juifs n'ont pas nié l'exiſtence de ces faits. Vous trouverez le ſouvenir de ces faits extraordinaires dans les lettres de l'Empereur Julien: rejetterez-vous cette autorité? Vous les trouverez cités dans les objections de Celſe, de Porphyre, contre le Chriſtianiſme, comme des opérations diaboliques, j'en conviens, mais toujours comme des faits, puiſqu'on ne diſputoit que ſur la cauſe qui les avoit produits. Ces miracles, ils étoient dépoſés dans les archives de l'Empire Romain. Pilate avoit conſigné les détails des merveilles que J. C. avoit opérées en Judée, dans des actes qu'il avoit envoyés à Rome, ſuivant l'uſage établi d'informer le Sénat de tout ce qui ſe paſſoit de plus remarquable dans les Provinces de l'Empire. S. Juſtin, Tertullien, dans leur apologie pour le Chriſtianiſme, invitoient les Empereurs Ro-

mains à consulter ces actes, pour justifier par ces monumens peu suspects, les fondemens miraculeux de la Religion Chrétienne. Direz-vous que ces Défenseurs de la foi en appelloient à des actes faux, supposés? Mais lisez leurs apologies, & jugez si des Ecrivains, capables comme eux de manier des preuves solides avec la plus forte éloquence, ont pu recourir, pour appuyer leur cause, à une imposture aussi grossière, dont la découverte si facile, devoit leur faire perdre toute croyance.

Vous nous demandez des monumens étrangers qui confirment les récits de nos Historiens Evangéliques: peut-être la demande est-elle injuste. Car, c'est demander que nous trouvions, chez nos ennemis mêmes, la preuve de la sagesse & de la divinité de notre foi, en même-tems avec la preuve de leur folle & extravagante obstination dans la Religion de leurs peres. Vous récusez pour témoins, ceux des Payens & des Juifs que l'évidence des motifs de croire a rendus Chrétiens; & vous ne voulez vous rendre qu'à l'autorité de ceux qui ont vu sans croire; & qui, n'ayant pas cru, auroient informé toute la postérité de leur folie, en consignant dans leurs écrits les

motifs puiſſans qu'ils avoient de croire. Peut-être même exigeriez-vous, ſi vous l'oſiez, avec la moindre apparence de droit, que les Payens infidèles & les Juifs opiniâtres nous euſſent conſervé les détails de la vie & des prodiges de Jéſus, avec autant de ſoin & d'exactitude que ſes Diſciples. Mais notre objet n'eſt pas de vous rendre ridicules : ainſi nous ne vous ſuppoſerons pas cette prétention déraiſonnable ; mais ce que vous ne nous demandez pas, & ce que nous vous propoſons, ce ſont des pièces de comparaiſon les plus ſingulières, les plus authentiques, les plus victorieuſes que vous puiſſiez exiger, imaginer même. Juſqu'à préſent la critique n'a jugé les hiſtoriens profanes que ſur les faits de leur tems, ou des tems qui l'avoient précédé ; parce qu'ils n'ont pas oſé porter leurs regards ſur l'avenir, ou qu'ils ont eu au moins la prudence de ne faire que conjecturer les événemens des âges ſuivans. Nos Hiſtoriens ſacrés ont fait plus : ils ont prédit ce qui ne devoit arriver que dans les ſiècles très-poſtérieurs. Ils ont vu, dans les âges les plus reculés, la chûte des Empires qui ſubſiſtoient de leur tems. Ils ont vu s'élever ceux qui devoient leur ſuccéder, & cela, avant la

naiſſance même de leurs Fondateurs. Ils ont appellé par leur nom les Princes qui les rendroient floriſſans. Ils ont vu, en particulier, le Peuple Juif dans toutes les grandes révolutions qu'il a eſſuyées juſqu'à J. C. Ils ont vu toutes les actions les plus ſingulières de cet Homme-Dieu; & on diroit que ce ſont moins des Prophètes qui annoncent des choſes à venir, que des Hiſtoriens qui décrivent ce qui ſe paſſe ſous leurs yeux. Liſez, comparez & jugez. Liſez ſur-tout les anathêmes que rapportent nos Evangéliſtes contre Jéruſalem, contre ſon Temple, contre la Synagogue & contre toute la nation; anathêmes, dont ils ont déclaré le motif dans le Deïcide des Juifs; anathêmes dont ils n'ont pu voir l'exécution. Voyez enſuite le ſac de Jéruſalem par Tite; ſon Temple dévoré par les flammes, renverſé juſques dans ſes fondemens, malgré les ſoins & les attentions du vainqueur, pour le ſouſtraire à l'incendie. Liſez dans un Hiſtorien Payen les vains efforts d'un Empereur Apoſtat du Chriſtianiſme, pour démentir la Prophétie (1) qui condam-

(1) Ce fut dans l'eſpérance de décréditer toutes les prédictions de Jeſus par une ſeule, que Julien » entreprit de rebâtir à des frais immenſes le ſa-

noit ce monument d'un culte proſcrit, à reſter ſous ſes ruines : voyez la Synagogue ſans temple, ſans autel, ſans ſacrifice, ſans Prophéte : voyez la nation Juive diſperſée, ſans autorité, ſans ſceptre, ſans chef, ſans Roi ; toujours ſubſiſtante, quoique ſans faire corps, tandis que tant de peuples ſubſiſtans en corps ſe ſont entièrement éteints ; mais parce qu'il eſt prédit qu'elle ſubſiſteroit juſqu'à la fin du monde : ne faiſant jamais corps, malgré la multitude toujours ſub-

meux Temple de Jéruſalem . . . Il chargea du ſoin de cet ouvrage Alypius d'Antioche . . . Pendant que de concert avec le Gouverneur de la Province, il employoit tous ſes efforts pour faire réuſſir cette entrepriſe, d'effroyables tourbillons de flammes qui ſortoient par des élancemens continuels des endroits contigus aux fondemens, rendirent la place inacceſſible. Enfin, cet élément perſiſtant toujours avec une eſpèce d'opiniâtreté, à repouſſer les ouvriers, on fut obligé d'abandonner l'entrepriſe ». Qui eſt-ce qui nous fournit cette anecdote ſi favorable à la vérité des prédictions de J. C. ſi honteuſe à la mémoire de l'Apoſtat qui prétendoit en démontrer la fauſſeté ? Eſt-ce un Auteur Chrétien, intéreſſé à décrier cette entrepriſe ? Non. C'eſt un Hiſtorien Payen, qui parle, à la vérité, avec modération, & même avec éloge, de la Religion Chrétienne, mais dont l'Empereur Julien étoit le Héros ; c'eſt Ammien-Marcellin, ſujet & courtiſan de ce Prince. Lib. 23, cap. 1.

ſiſtante de ſes membres ; parce que le tems, marqué par les Oracles, de ſon retour au Dieu de ſes Peres qu'elle a crucifié, n'eſt pas encore venu. Liſez nos Hiſtoriens ſur ces faits qu'ils annoncent ſi clairement, ſi poſitivement ; comparez à ces prédictions les événemens que vous avez ſous les yeux : le Judaïſme proſcrit & l'Univers Chrétien ; & prononcez ſur la foi que mérite une hiſtoire confirmée par tant de témoignages authentiques que nous fourniſſent nos ennemis eux-mêmes.

Car nous ne croyons pas que vous vouliez recourir à une mauvaiſe défaite, & vous rejetter ſur les prétendues falſifications, additions faites par les Chrétiens, dans les ouvrages des Auteurs Juifs ou Payens, qu'ils citent en leur faveur. Si après la révolution de pluſieurs ſiécles, quelque prétendu Critique ſoutenoit que l'hiſtoire de Louis-le-Grand fût ſuppoſée ; & s'il répondoit à l'objection qui lui ſeroit faite ſur la conformité des Ecrivains étrangers avec les nationaux, à l'égard de la plûpart des faits, que les François ont falſifié tous ces textes étrangers, qu'ils ont réformé les uns, ajouté aux autres ; comment conviendroit-il de qualifier cette tranchante ré-

plique? N'auroit-on pas du moins droit d'exiger qu'il donnât quelque vraiſemblance à ces prétendues interpolations, en expliquant la manière dont tous ces exemplaires étrangers ſeroient venus en leur pouvoir ? Et après qu'il auroit mis en évidence cette poſſeſſion, ne ſeroit-on pas en droit d'exiger quelque bonne preuve, qu'ils ont en effet altéré tous ces monumens ? Et ſeroit-il cenſé d'en admettre d'autre preuve, que quelques exemplaires d'une antiquité inconteſtable, & antérieure au grand nombre d'autres monumens, où les faits ſeroient différemment expoſés ? Et ſi la critique, animée par l'intérêt des deux partis, n'avoit rien trouvé de favorable, n'avoit même rien découvert que de contraire aux prétentions du détracteur de Louis XIV. que faudroit-il penſer, ſur-tout de ceux qui viendroient après lui réveiller cette mauvaiſe querelle ? Voilà les termes où nous en ſommes avec les Incrédules. Des hommes ſans conſidération & ſans pouvoir, haïs, perſécutés & mis à mort pendant le cours de trois ſiécles, protégés enfin par les Maîtres du monde, ſe ſont emparés de toutes les bibliothèques ; ont fait dévorer par les flammes tous les manuſcrits qui faiſoient contre eux ; n'en ont conſervé

que quelques-uns où ils ont pris ſoin de faire des changemens, des altérations conformes à leur ſyſtême de Religion ſans qu'il ſoit échappé à leurs recherches, à leurs interpolations, un ſeul manuſcrit, ni par le ſoin des Philoſophes, ennemis ſecrets du Chriſtianiſme; ni par la méchanceté des mauvais Chrétiens (ce qui n'arriveroit sûrement pas dans notre ſiècle) ni par l'eſprit de curioſité des Sçavans; & cela, ſans qu'aucun manuſcrit ait été tranſporté avant la proſcription générale, dans les pays barbares & idolâtres, où les Romains avoient pénétré, pluſieurs ſiécles avant que la foi y fût reçue; en un mot, ſans qu'il reſte aucun veſtige qui puiſſe convaincre ſur ces interpolations. Voilà ce que nous oppoſe l'habile Critique de nos Philoſophes incrédules. Mais la choſe n'eſt-elle pas poſſible, reprendra peut-être quelqu'un d'entr'eux? Soit; mais comme la réſurrection de J. C. eſt poſſible. Vous niez ici l'exiſtence, malgré la poſſibilité: vous devez donc, à votre tour, me prouver l'exiſtence du fait que vous ſuppoſez, ſi vous voulez qu'il ſorte de la claſſe des poſſibles. Juſques-là, votre conteſtation, fondée ſur la ſeule poſſibilité, ſera vaine contre une poſſibilité égale, dont j'ai établi

l'exiſtence par des faits. Ce que rapportent nos Hiſtoriens ſacrés eſt poſſible : leurs récits, dans ce qu'ils ont traité de commun avec les autres Ecrivains, ne peuvent être convaincus de faux : dans les faits extraordinaires qu'ils ont avancés ; ils ſe trouvent même confirmés par des autorités étrangères : voilà des faits, dont je peux conclure, que s'il falloit s'en tenir à la première règle de critique, qui eſt la voie de comparaiſon, vous ne pourriez raiſonnablement rejetter leur témoignage. Mais paſſons à la ſeconde, qui eſt l'examen même des faits que rapporte l'Hiſtorien ; & voyons ſi les faits conſignés dans nos livres ſaints, doivent faire refuſer toute croyance à nos Hiſtoriens ſacrés.

DEUXIÉME REGLE

De Critique pour examiner la vérité d'une hiſtoire : la nature des faits, relativement au but & au génie de l'hiſtoire qui les renferme.

L'Incrédule ne pouvant diſconvenir que les hiſtoires étrangères au Judaïſme & au Chriſtianiſme, nous fourniſſent des pièces de comparaiſon favorables à nos Hiſtoriens ſacrés, ne manquera pas de nous demander, ſi nous croyons que ces foibles rapports ſuffiſent pour fonder la croyance de tous les faits qui ſont conſignés dans nos livres ſaints ? Non, ſans doute ; non, nous ne prétendons pas que quelques caractères de vérité répandus dans une hiſtoire, juſtifient tout ce qu'elle renferme de faits. Nous ſçavons que la fiction cherche à en impoſer par les rapports combinés des tems, des lieux, des uſages, des perſonnages mêmes, avec les événemens qu'elle imagine. Mais ce que nous prétendons, & ce que la raiſon & la critique ne déſa-

voueront point, c'eſt que ces rapports deviennent un motif de croire la vérité des faits ſuppoſés; c'eſt qu'un Lecteur, un Critique judicieux ne taxeront point de fables l'hiſtoire qui lui offrira ces rapports, s'il n'a des monumens authentiques qui contrediſent la vérité de ces faits.

Mais ſi ces monumens lui manquent, ne lui doit-il pas être permis, la critique même n'exige-t-elle pas qu'il examine la nature des faits, dont le plus ou le moins de vraiſemblance peut entraîner ou éloigner la perſuaſion?

A cela je réponds que, ſi par *la nature des faits*, on entend leur poſſibilité; alors la nature des faits n'appartient pas directement à la diſcuſſion hiſtorique. On ne nous propoſe pas d'examiner s'il eſt poſſible que les eaux du Jourdain retournent vers leur ſource, pour laiſſer un libre paſſage à un peuple nombreux; ou qu'un cadavre, depuis trois jours dans le tombeau où il éprouve déja la diſſolution de ſes parties, en ſorte animé & plein de vie. Ces faits ſont-ils arrivés? Voilà ce que l'on propoſe à la ſaine Critique de découvrir. Cette vérité eſt ſi ſenſible, que ſi on vouloit juger de l'exiſtence des faits par leur poſſibilité, il y

auroit très-peu de fictions, combinées avec art, dont il ne fallût adopter les événemens comme réels. Si au contraire on ne vouloit prononcer ſur la vérité des faits hiſtoriques, qu'autant que ces faits paroîtroient vraiſemblables, il n'y a point d'hiſtoire; même la mieux avérée, qui ne perdît de ſon crédit ſur des points d'ailleurs univerſellement reconnus pour vrais; preuve que ce n'eſt pas même leur vraiſemblance qu'il eſt principalement queſtion de diſcuter. Ce que doit faire une Critique ſage & judicieuſe, c'eſt d'examiner, non leur nature en général; mais leur nature relative au but & au caractère de l'hiſtoire qui les renferme, pour prononcer ſur la croyance que méritent ces faits.

Mais ſi les faits paroiſſent de nature à ſortir, non-ſeulement de la claſſe des événemens vraiſemblables; mais même de celle des événemens poſſibles, y aura-t-il une autorité humaine, dont le poids puiſſe balancer cette apparence d'impoſſibilité? Oui; ſi cette impoſſibilité n'eſt pas de l'évidence la plus marquée & d'une évidence commune; oui, ſi cette impoſſibilité n'eſt que morale ou naturelle. Car, ſi elle n'eſt que morale, cette impoſſibilité prétendue n'eſt que

dans l'ordre des choſes peu vraiſemblables : or la vraiſemblance n'eſt pas néceſſaire pour avoir la certitude des faits. Si cette impoſſibilité n'eſt que naturelle, elle peut être vaincue par l'Auteur de la nature. Si elle eſt d'une impoſſibilité abſolue, dont l'évidence ſoit commune à tous les hommes, ou du moins à tous les hommes ſuffiſamment inſtruits ſur les objets de cette impoſſibilité ; alors il n'y aura aucune autorité qui puiſſe contrebalancer cette impoſſibilité abſolue ; mais je dis auſſi que, dès-lors l'autorité humaine, dans le plus haut dégré, ne ſe réunira jamais pour aſſurer l'exiſtence des faits qui ſeront dans l'ordre de ces choſes abſolument impoſſibles. Car, comme nous avons vu, *par le ſecond principe*, que la certitude phyſique & la certitude morale, portées à leur plus haut dégré, ſont des règles infaillibles du vrai, il eſt abſolument impoſſible que ces règles infaillibles du vrai atteſtent l'exiſtence d'une choſe évidemment impoſſible. Ainſi, dès que la choſe ſera évidemment impoſſible, jamais l'autorité humaine, à ſon plus haut dégré, ne ſe réunira pour atteſter ſon exiſtence ; & ſi cette autorité humaine ſe réunit évidemment pour atteſter ſon exiſtence, il eſt hors de doute

que la choſe qui paroît impoſſible, ne l'eſt point réellement. Voilà donc deux moyens de connoître la poſſibilité ou l'impoſſibilité des faits : l'un qui appuie ſur la connoiſſance intime, évidente & commune de toutes les cauſes & de tous les effets de la nature ; l'autre qui porte ſur la connoiſſance de l'autorité qui certifie ces faits. Or, comme il n'eſt point d'homme qui puiſſe ſe promettre d'acquérir auſſi facilement, auſſi promptement, & qui puiſſe s'aſſurer d'avoir acquis auſſi sûrement le premier moyen que le ſecond, il n'eſt point d'homme ſage & judicieux qui ne doive s'attacher au ſecond moyen préférablement au premier. Par conſéquent, celui qui argumenteroit contre nous, en prouvant que les faits rapportés dans nos livres ſaints, ne ſont point vraiſemblables, ne prouveroit rien contre leur exiſtence atteſtée ſuffiſamment par l'autorité humaine ; & tous ſes raiſonnemens métaphyſiques, qui certes ne ſeront jamais d'une évidence univerſelle, ſur l'impoſſibilité naturelle ou même abſolue de ces faits, ne prouveroient encore rien, à moins qu'on ne détruiſît évidemment la vérité de la certitude morale, ſuppoſée à ſon plus haut dégré, par laquelle ces faits ſeroient atteſtés.

Quant à l'impoſſibilité abſolue des faits rapportés dans nos livres ſaints, les Incrédules n'ont jamais, que je ſçache, entrepris de la démontrer ; & nous croyons même avoir démontré le contraire. Pour ce qui eſt de leur impoſſibilité naturelle, ou morale, qui les rend peu vraiſemblables, nous en convenons avec nos adverſaires ; mais bien loin d'en conclure avec eux qu'ils ſont ſuppoſés, nous croirions être fondés à tirer, de leur peu de vraiſemblance même, la preuve de leur réalité. Voici notre raiſonnement fondé, non ſimplement ſur la nature des faits ; mais ſur leur nature relative au but & au caractère de l'hiſtoire qui les rapporte.

L'hiſtoire du Pentateuque décéle un homme de génie : nos ennemis n'en diſconviennent pas. Au contraire, ils font valoir, peut-être plus encore que nous, les talens naturels de celui à qui nous l'attribuons ; mais pour en conclure qu'un homme qui avoit autant de reſſources dans l'eſprit, que Moyſe, a pu aiſément en impoſer à un peuple auſſi groſſier & auſſi crédule que le peuple Hébreu. Ce n'eſt pas là, ſans doute, la conſéquence que nous en tirerons ; mais nous nous contentons ici de ce témoignage des Incrédules,

Incrédules, pour juſtifier ce que nous avançons ſur le génie de l'Auteur, tel qu'il nous eſt préſenté par ſes Livres mêmes. Génie profond, qui dans le centre de la ſuperſtition & de l'idolatrie, découvrit aux hommes l'eſſence, les droits, de la Divinité & le culte le plus digne d'elle; génie entreprenant & hardi, qui uſa de l'autorité qué Dieu lui avoit confiée pour ſubjuguer une Nation révoltée contre le joug, abaiſſer devant lui les Chefs, comme les derniers des Tribus, & les aſſervir à des Loix pénibles, ſous les peines les plus rigoureuſes; génie ſage & prévoyant: il forme en effet une ſuite des Loix qui caractériſent ſa Nation, qui la ſéparent néceſſairement de tous les Peuples qui l'environnent, qui en font encore une Nation à part, malgré ſa diſperſion parmi tous les peuples du monde; génie ferme & intrépide, que les conſpirations & les révoltes n'étonnent point, que le danger de perdre ou ſon autorité ou même la vie, ne fit jamais plier; & qui ſeul oſoit tenir tête à la Nation entière mutinée & rebelle; car c'eſt ainſi que nos ennemis eux-mêmes peindroient ce Légiſlateur ſingulier, d'après la lecture de ſes Loix & l'hiſtoire de ſon gouvernement. Or,

quel reſſort nos Incrédules lui font-ils mettre en œuvre, pour parvenir à cette autorité, pour jouir de cet Empire qu'il uſurpa aux Hébreux, Empire le plus inoui, le plus deſpotique, dont l'hiſtoire nous ait conſervé le ſouvenir ? Ils font jouer à ce génie ſublime, le rôle d'un miſérable Impoſteur, qui compoſe la fable mal tiſſue de quelques événemens, prodigieux à la vérité, mais qui n'ont exiſté que dans ſon imagination, & ſur leſquels il a l'imbécillité d'appeller la Nation entière en témoignage. Nos Incrédules, par une contradiction biſarre, font tenir à ce génie ſublime ce diſcours inſenſé : » Reſpectez mon autorité, » ſoumettez-vous à mes Loix ; c'eſt moi » qui vous ai ouvert le ſein de la Mer, » pour vous frayer un paſſage, & qui ai » fait périr vos ennemis dans la route » même qui vous a ſauvés : c'eſt moi » qui ai fait jaillir, dans un déſert aride, » l'eau du rocher qui vous a abreuvés : » c'eſt moi qui ai commandé aux vents » de vous apporter une nourriture auſſi » délicieuſe qu'inattendue ; & qui ai or- » donné à la roſée de ſe condencer, » pour vous fournir un aliment dont » la durée étoit à ma volonté : c'eſt moi » qui ai forcé la terre d'ouvrir ſes en-

» trailles, pour engloutir, ſous vos yeux, » des milliers de vos freres qui avoient » eu l'audace de me réſiſter : c'eſt moi, » &c » ; tandis que tous ces prétendus prodiges, ſur leſquels Moyſe vouloit appuyer ſon deſpotiſme, n'étoient que les délires d'une imagination échauffée, & ne pouvoient qu'exciter la riſée ou l'indignation d'un peuple jaloux de ſa liberté, eſclave de ſes foibleſſes, ennemi de l'ordre, & paſſionné pour les ſuperſtitions Egyptiennes ! De quelle utilité pouvoient être pour l'ambitieux Légiſlateur, des inventions ſi mal concertées, ſi facilement démenties ? Il étoit bien plus ſimple & bien plus sûr, de feindre quelques entretiens ſecrets avec la Divinité, de ſéduire un ou deux faux témoins de quelques prétendus prodiges opérés à part ; de leur offrir à partager les fruits de l'impoſture, de s'en défaire enſuite pour en aſſurer le ſecret. Mahomet fut & plus ſenſé & plus adroit, non-ſeulement d'avoir donné à ſes Diſciples une Loi bien plus amie des foibleſſes humaines que celle de Moyſe ; mais de n'avoir établi ſa miſſion divine & ſon empire, que ſur des prodiges prétendus qui pouvoient être ſuppléés par l'adreſſe, ou ſur des viſions ſuppoſées, & dont il ſe diſpenſoit de donner des preuves.

Voici donc ce qui réſulte néceſſairement du peu de vraiſemblance même des faits attribués à Moyſe & rapportés dans le Pentateuque.

Si les faits miraculeux du Pentateuque ſont ſuppoſés, Moyſe ne peut pas être l'Auteur des Livres qui le compoſent. Or la critique la plus rigoureuſe ne peut affoiblir les preuves ſans nombre qui donnent ces Livres à Moyſe. Tous les actes, tous les monumens, tous les Ecrivains d'une Nation entière, dont ces Livres ſont la baſe & la règle, tant du gouvernement civil que du culte religieux, les attribuent à Moyſe: il faut donc ou nier que Solon, Numa, Lycurgue, ſoient Auteurs des Loix que les monumens d'Athènes, de Rome, de Sparte leur attribuent, ou convenir que les Loix des Hébreux ont été écrites par Moyſe. Il faut donc en venir au Pyrrhoniſme hiſtorique le plus abſurde, ou avouer que Moyſe eſt Auteur du Pentateuque; & s'il en eſt l'Auteur, les faits miraculeux qu'il y rapporte ne peuvent être ſuppoſés: & ils ne peuvent l'être, par-là même qu'ils ſont contre toute vraiſemblance.

Car il ne faut pas perdre de vûe toutes les circonſtances de ces faits. Ils ſont peu vraiſemblables par eux-mêmes; ils

ſont de nature à ne pouvoir être illuſoires; ils ſont rapportés comme ayant été opérés ſous les yeux d'une Nation entière, dont tous les membres en ont ſenti & partagé les avantages; ils ſont crus, atteſtés, reconnus pour réels par toute cette Nation, appellée en témoignage de leur vérité, de manière qu'elle en conſacre le ſouvenir par ſes fêtes, par ſes cérémonies religieuſes, par les Loix auxquelles elle s'aſſujettit; circonſtances ſingulières & frappantes qui donnent la plus grande force à ce raiſonnement : ſi ces faits avoient été dans l'ordre commun des événemens, les eſprits les plus difficiles auroient pû les croire ſans beaucoup d'examen. Si, dans l'ordre des événemens extraordinaires, ils euſſent été donnés comme des faits opérés dans le ſecret, ils n'euſſent pû en impoſer qu'à des eſprits crédules; s'ils euſſent été contredits par une partie de la Nation, on pourroit ſuppoſer que l'intérêt, la prévention, l'imbécillité les auroient fait adopter par l'autre partie; s'ils n'euſſent été d'aucune conſéquence pour les mœurs, c'eſt-à-dire, s'ils n'euſſent entraîné aucune obligation, ou du moins aucune Loi pénible & ſévère, l'indifférence, le peu d'importance de leur objet auroient per-

mis qu'ils s'accréditaſſent dans l'eſprit des ſimples. Or toutes ces ſuppoſitions ſont démenties par les circonſtances : les faits rapportés dans le Pentateuque ſont donc d'une certitude morale d'autant plus grande, qu'ils ſont peu vraiſemblables : ou la croyance publique, dans les choſes qui ſont du reſſort des ſenſations, ne doit être d'aucune autorité ; ou les faits rapportés par Moyſe ſont inconteſtables.

Paſſons aux faits Evangéliques, &, pour ne pas entrer dans des diſcuſſions qui ne finiroient point, bornons-nous au fait de la Réſurrection de J. C. C'eſt-là le fait eſſentiel : ſur lui poſe toute la Religion Chrétienne, en ſorte que, comme dit S. Paul, notre foi eſt vaine, ſi J. C. n'eſt pas reſſuſcité. Mais s'il eſt reſſuſcité, notre foi porte évidemment ſur la véracité de Dieu même.

Or quelles ſont nos preuves de la certitude de ce fait ? J'oſerai le dire ; ſon peu de vraiſemblance même. Oui ; puiſque les Auteurs du Code de Loix le plus ſage qui ait jamais exiſté, pour rendre heureuſes toutes les Sociétés qui en ſuivroient l'eſprit, ont rapporté ce fait ſi peu vraiſemblable, il faut qu'il ſoit vrai. Oui ; puiſque les Légiſlateurs les plus ſages qui ayent jamais été, appellent en témoignage

de ce fait, ſi peu vraiſemblable, une foule de témoins, Juges compétens pour décider de ſa réalité, plus intéreſſés à dévoiler l'impoſture qu'à l'accréditer, il faut que le fait ait été d'une évidence phyſique d'autant plus grande, qu'il étoit moins vraiſemblable. On ne perſuadera jamais que des hommes ſenſés, (& tels ſeront certainement les Evangéliſtes, dans l'eſprit des Incrédules eux-mêmes, dès qu'il ne ſera pas queſtion des prodiges qu'ils rapportent, mais ſeulement de la morale qu'ils prêchent) jamais, dis-je, on ne ſe perſuadera que des hommes ſenſés ſe ſoient auſſi manifeſtement contredits, ſe ſoient auſſi lourdement mépris que l'auroient fait nos Hiſtoriens Sacrés, ſi le fait de la Réſurrection de J.C. étoit ſuppoſé. Que prêchent-ils dans leur Dogme ? Le culte d'un ſeul Dieu; & en ſuppoſant fauſſement la Réſurrection de J.C. ils feroient rendre le culte Divin à un homme ! A quoi tend leur doctrine ? A renverſer les autels élevés aux héros du Paganiſme, qui avoient été quelquefois les bienfaiteurs des humains; & par la ſuppoſition de J. C. reſſuſcité, ils en éléveroient à un impoſteur, puni par une mort infâme, d'avoir oſé ſe comparer à Dieu même ! Quelle morale annoncent-

ils? La plus auſtère & la plus épurée, qui condamne juſqu'au menſonge officieux, juſqu'à l'invocation du nom de Dieu pour affirmer une vérité qu'il n'eſt pas néceſſaire de faire valoir; & ils donnent, ſi J. C. n'eſt pas reſſuſcité, l'exemple le plus inoui de l'impudence la plus opiniâtre à publier & à ſoutenir la plus coupable impoſture! Que prétendent-ils? Changer la face de l'Univers par un nouveau culte, par une nouvelle morale; & cette entrepriſe, dépourvue également de moyens raiſonnables & de toute apparence de ſuccès, ils la fondent ſur la croyance d'un fait ſuppoſé & en même temps le moins vraiſemblable; d'un fait ſuppoſé, & pour lequel ils ont la ſtupidité d'appeller une foule de ſpectateurs en témoignage; d'un fait ſuppoſé, & dont ils ont l'imbécille ſimplicité de prolonger la preuve ſenſible & palpable juſqu'à quarante jours de converſation entre le Maître & ſes nombreux Diſciples! Cependant ces Hiſtoriens, ſi on en juge par leurs Ecrits iſolés des prodiges qu'ils racontent, ne ſont rien moins qu'inſenſés & ſtupides. Il falloit donc que ce fait fût pour eux d'une certitude phyſique d'autant plus évidente, qu'il étoit moins vraiſemblable, pour qu'ils n'ayent pas

craint d'en faire la pierre fondamentale de leur édifice.

Je ne ſçais pas ce qu'on pourroit oppoſer à ce raiſonnement, ſur le peu de vraiſemblance des faits miraculeux du Deutéronome & des Evangiles; mais il en faut au moins conclure que ce peu de vraiſemblance n'eſt pas une raiſon ſuffiſante de les rejetter comme faux, dans une Hiſtoire qui n'eſt démentie ſur aucun des objets qu'elle a de commun avec les autres Hiſtoriens; dans des Ecrivains qui ont eu le plus grand intérêt à ne point ſe décréditer par des faits prétendus, qu'on pouvoit aiſément convaincre de ſuppoſitions chimériques; dans des Ecrivains dont le bon ſens, la prudence, la ſageſſe, ſi bien conſtatés d'ailleurs, doivent rendre très-peu vraiſemblable une ſuppoſition auſſi abſurde que le ſeroit celle des faits qu'ils rapportent, ſi ces faits n'étoient que ſuppoſés. Ou la Critique ne doit rien conclure du but & du génie de l'Hiſtoire qu'elle examine, pour prononcer ſur la vérité des faits; ou cet examen conduit à avouer les faits de notre Hiſtoire Sacrée.

TROISIÈME RÈGLE

De critique pour s'assurer de la vérité d'une Histoire : le caractère de l'Historien, connu par son Histoire même.

OUtre les voies de comparaison & la nature des faits, la Critique a encore, dans le caractère de l'Ecrivain connu par son Ouvrage, un moyen de s'assurer de sa fidélité historique. Car si elle s'apperçoit qu'il ait pû être animé de quelqu'intérêt ou national ou particulier ; si elle le voit attentif à pallier ou à dissimuler les faits qui pourroient l'éloigner du but qu'il se propose ; si entraîné, ou seulement invité par les circonstances à parler de lui-même, il ne se peint que sous des traits flatteurs ; si l'art brille, éclate dans toute sa composition, alors une juste défiance fait rejetter à la Critique une autorité légitimement suspecte. Mais si la simplicité, la candeur, la sincérité, le désintéressement lui paroissent faire le caractère de l'Historien qu'elle cherche à connoître,

elle eſt forcée de ſe rendre à l'autorité d'un témoignage qui n'a contre lui ni la nature des faits, ni la voie de la comparaiſon. Or la Critique a-t-elle jamais découvert ces différens caractères de véracité dans aucun Hiſtorien, à un dégré auſſi frappant que dans nos Ecrivains Sacrés ? Nous ne développerons ces traits que par rapport à nos Auteurs Evangéliques. Ce que nous avons dit du caractère de Moyſe, pour l'application de la ſeconde Règle de Critique, peut nous diſpenſer d'y revenir.

Premier trait de véracité dans nos Hiſtoriens Evangéliques, la ſimplicité. Elle caractériſe ſi éminemment leurs Ecrits, que, par cette qualité ſeule, ils ont attiré l'attention, excité la ſurpriſe, mérité les éloges de pluſieurs hommes célèbres, qui, ſans les reſpecter comme des Auteurs inſpirés, les liſoient comme des modèles parfaits de la ſimplicité de ſtyle. Nulle expreſſion recherchée : celle qui préſente le plus clairement, le plus naturellement l'idée à l'eſprit, eſt celle qu'ils paroiſſent avoir toujours préférée. On ne ſçait, en effet, ce qu'on doit admirer davantage en les liſant, ou la ſublimité de leur morale, à laquelle l'eſprit humain ne pourroit donner plus de perfec-

tion ; ou la manière de l'expoſer, à laquelle il ne pourroit ſubſtituer des termes plus ſimples & plus précis. Point de tours étudiés, de tranſitions adroites : ils offrent preſque tous les événemens ſous la même forme ; ils entament la plûpart de leurs récits par le même tour. Les faits ſe ſuivent ſans être annoncés ou préparés de loin ; ils n'ont d'autre liaiſon entr'eux que celle du tems, dont quelquefois même les Evangéliſtes s'écartent, ſans conſéquence à la vérité, mais auſſi ſans ſcrupule. Et ces faits, tout étonnans, tout humilians qu'ils ſont, nulle réfléxion qui en faſſe remarquer la merveille, ou qui en colore la petiteſſe. En un mot, on ſent, à chaque page, que s'ils ont viſé à ſéduire, ils ne ſe ſont propoſé d'y parvenir que par la ſuppoſition des faits, & non par l'art de les préſenter.

Quelle candeur lorſque les circonſtances de la vie de leur bon Maître les force de parler d'eux-mêmes ! La grandeur de leurs vûes leur eût interdit ſans doute les aveux humilians qu'ils font ſur leurs perſonnes, ſi un penchant plus impérieux que la réfléxion, ne leur en eût diſſimulé les conſéquences. Ils n'oublient pas que leur projet eſt de changer la face de la

terre, de faire plier l'orgueil philoſophique ſous les ténèbres myſtérieuſes de la foi; de ſoumettre les paſſions au joug ſévère de l'Evangile; de renverſer les Temples & leurs Idoles; de faire déſerter la Synagogue elle-même, & de ſe donner, dans l'Univers entier, des Diſciples ſi fidèles, que les ſupplices les plus affreux & l'opprobre d'une mort infâme ne puiſſent leur faire ouvrir les yeux ſur la ſéduction. Ils répètent ſouvent les ordres qu'ils ont reçûs de leur Maître, ſur une miſſion ſi étrange; & par l'oubli ſingulier d'une diſcrétion que devoit ſuggérer la prudence la plus commune, ils apprennent à l'Univers que ces mêmes hommes, qui penſent à exécuter un ſi grand projet, ſont de pauvres pêcheurs, ſans naiſſance, ſans nom, ſans talens, ſans reſſources. Ils apprennent qu'ils n'ont eu d'autre occupation juſqu'à un âge avancé, que celle de conduire une barque & de jetter des filets; qu'ils n'ont d'autres diſpoſitions aux Sciences que celles d'un eſprit groſſier & ſtupide, qui ſouvent ne concevoit rien aux leçons de leur Maître; qu'ils étoient ſi ſujets aux paſſions humaines, que l'ambition des premières places excitoit entr'eux de la jalouſie & de la rivalité; qu'ils avoient le cœur ſi

foible & ſi lâche, que la vûe ſeule des ennemis qui en vouloient à celui qu'ils regardoient comme le Meſſie, comme leur Père, comme leur Dieu, le leur avoit fait honteuſement abandonner ; que le traître qui le vendit, étoit un de leur troupe ; qu'à la parole d'une vile ſervante, le premier d'entr'eux l'avoit renié ; qu'un ſeul l'avoit ſuivi au pied de la Croix ; qu'après ſa mort, ils commencèrent à douter de la vérité de ſes paroles & de ſes promeſſes ; que leur incrédulité alla juſqu'à vouloir s'aſſûrer de la réalité de ſa Réſurrection, en ſondant les playes de ſes mains & de ſon côté..... Quelle candeur dans des Hiſtoriens ſi intéreſſés à diſſimuler, à pallier du moins leurs foibleſſes & leurs vices, pour ne pas décréditer leur témoignage, avilir leur miniſtère, & indiſpoſer contre leurs perſonnes ! A ces aveux ſi étranges en ſuccèdent d'autres, que la prudence ne jugera pas moins déplacés. Ils veulent faire des Diſciples à Jeſus, & pour prix du ſacrifice de toutes les facultés de l'ame, de tous les penchans, de toutes les affections du cœur, ils ne leur promettent, dans ce monde, que la haine publique, que des croix & des ſupplices. Le fils traduira ſon père devant les tribunaux,

en haine de ſa foi ; le mari ſon épouſe ; le domeſtique ſon maître ; les Juges enverront au gibet leurs mères, leurs frères, leurs ſœurs ; tandis que les bourreaux tremperont leurs mains dans le ſang de leurs concitoyens, de leurs parens & de leurs amis. Et ces récompenſes ſi ſingulières, ces promeſſes ſi effrayantes, ces Prophéties ſi capables d'éloigner les Proſélytes, au nom de qui les aſſurent-ils, les font-ils, les annoncent-ils ? Au nom de leur Maître, qui a changé ſous leurs yeux la nature des élémens, qui a rendu la vûe aux aveugles, l'ouie aux ſourds, le marcher aux boiteux, l'uſage de leurs membres aux paralytiques, la vie aux morts, & qui s'eſt reſſuſcité lui-même par ſa ſeule puiſſance ; c'eſt-à-dire, au nom de leur Maître, revêtu de la puiſſance & de la vertu de Dieu, Dieu lui-même. Et contre ces perſécutions futures, ſi certaines par l'autorité qui les a prédites, ſi terribles par les circonſtances qu'elles réuniront, quelle défenſe, quelles reſſources leur permettent-ils d'employer ? La douceur, la ſoumiſſion, la patience, la mort, à l'exemple de Jeſus expirant ſur la Croix. Ah ! ſi c'eſt-là la marche de l'impoſture & de la ſéduction, quels ſont les Hiſtoriens

dont la candeur autoriſera le témoignage ?

Voici cependant de nouveaux traits de leur ſincérité ; mais d'une ſincérité d'autant plus remarquable, qu'elle a pour objet Jeſus lui-même, & qu'elle eſt preſque toujours en contrariété avec leurs vûes. Car que prétendent-ils ? Faire avouer, par la Synagogue, Jeſus de Nazareth pour le Meſſie. Or, malgré les chimères que la Nation s'étoit faites ſur les circonſtances glorieuſes de ſa venue, ils ne lui donnent pour trône qu'une crêche, pour cortège que la pauvreté & l'humiliation, pour courtiſans que de ſimples Pêcheurs, pour conquête que la Gentilité ſubſtituée à la Synagogue, pour char de victoire que la Croix, pour eſclaves qui illuſtrent ſon triomphe que la mort & le péché. Ils ne déguiſent, ni l'état obſcur de ſes parens, ni les fonctions viles de ſa première jeuneſſe, ni les crimes qu'on lui reproche, ni la haine que le Sacerdoce lui porte, ni l'ignominie & l'opprobre de ſon ſupplice. Tous ces traits, il eſt vrai, ſe rapportoient bien mieux aux Oracles des Prophêtes ſur le Meſſie, que l'empire terreſtre dont la vanité du peuple Juif ſe promettoit de le voir revêtu ; mais tous ces traits n'en

étoient pas moins oppoſés aux vœux habituels & à l'attente actuelle de la Nation. Et ce même Meſſie, qu'ils préſentent ſous des traits ſi contraires à l'idée que les Juifs s'en étoient formée, en même temps qu'ils le montrent expirant ſur la Croix, ils crient au Déïcide; ils accuſent leur Nation de ce crime inoui; ils lui en annoncent le châtiment dans ſa réprobation, ſa diſperſion, le ſac de Jéruſalem & la deſtruction de ſon Temple. Eſt-ce-là flatter pour ſéduire? Eſt-ce-là inventer des fictions agréables, ou diſſimuler des faits révoltans, pour enchaîner des eſprits qu'on veut ſubjuguer?

Mais les Juifs n'étoient pas les ſeuls qu'avoit en vûe leur prétendue ſéduction. Ils aſpiroient également, & même principalement, à faire adorer Jeſus de Nazareth par la Gentilité. Quel moyen l'ambition de leurs vûes leur ſuggère-t-elle pour y parvenir? Il eſt vrai qu'à chaque page de ſon hiſtoire, ils font opérer à Jeſus des prodiges que les yeux mêmes ont peine à avouer; mais ſi d'une part ils le montrent, dans leurs récits, agiſſant avec la vertu & la puiſſance de Dieu même, ils le font voir de l'autre ſoumis aux beſoins, aux infirmités de la nature humaine; livré ſans défenſe au

pouvoir de ſes plus cruels ennemis; condamné comme un blaſphémateur & un ſcélérat; mourant enfin, ſur un gibet, comme le dernier des hommes; en ſorte qu'ils allient toujours, dans leurs récits, deux choſes, en apparence, ſi incompatibles, qu'on ne peut concevoir comment les mêmes Auteurs, qu'on ſuppoſe avoir imaginé les unes, ont pû y réunir les autres. Et dans la ſuppoſition même qu'ils n'auroient rien inventé de ce qu'ils rapportent, on ne peut attribuer qu'à un excès de ſimplicité, qu'à une ſincérité, peut-être ſans exemple, qu'ils n'ayent pas ſouſtrait à la connoiſſance de ceux qu'ils vouloient gagner au Chriſtianiſme, une partie de ces vérités hiſtoriques, ſi peu propres à les perſuader.

Que reſte-t-il donc à oppoſer à l'autorité de leur témoignage? Des vûes d'intérêt. Mais de quelle eſpèce peut-on leur en ſuppoſer? Un intérêt national? Et pourroit-on les en ſoupçonner, dans la ſuppoſition même où ils n'auroient rapporté que des faits? Ne devroit-on pas, au contraire, les regarder comme les plus juſtes, à la vérité, mais en même tems comme les plus cruels accuſateurs de la Nation entière, puiſqu'ils auroient laiſſé aux âges futurs des monumens qui la

couvriroient à jamais d'opprobre, au jugement de tout l'Univers ? Si, au contraire, comme nos ennemis le ſuppoſent, ſi toute l'hiſtoire de Jeſus n'eſt qu'un roman fabriqué par l'impoſture, ſi ſes miracles ſont faux, ſi ſa réſurrection prétendue eſt le fruit des artifices de ſes Diſciples, devenus ſes Hiſtoriens ; ſi les Juifs n'ont mis à mort, dans Jeſus, qu'un ſéducteur dangereux, qu'un blaſphémateur impie, quel nom donner aux calomniateurs qui ont voulu faire tomber ſur leur Nation l'horreur du Déïcide, par un tiſſu de menſonges qui tendent à faire paſſer Jeſus pour un Dieu ?

Sera-ce un tendre intérêt à la réputation, à la gloire, à la mémoire de ce Jeſus ? Oui, ſans doute, je l'imaginerois en eux, quand même je n'en aurois d'autre preuve que l'hiſtoire qu'ils nous en ont laiſſée ; oui, je l'imaginerois dans eux cet intérêt de tendreſſe & d'amour, & je l'imaginerois bien au-deſſus même de toutes mes idées, ſi ce Jeſus étoit véritablement un Dieu caché ſous le voile de l'humanité, ainſi que leurs Écrits me l'atteſtent. Mais ſi ce Jeſus ne fut pour eux, comme le ſuppoſent nos Incrédules, qu'un ſéducteur, qui, ſous l'appas de vaines promeſſes pour la vie à venir, les

condamnoit à toutes les peines, à toutes les horreurs de la vie préſente, à la haine publique, à la perſécution, à la mort; ſi ce Jéſus ne fut pour eux qu'un fourbe, qui leur ordonnoit de publier, comme témoins, des miracles ou qu'il n'avoit pas opérés, ou qu'ils n'avoient point vûs; ſi ce Jéſus ne fut pour eux qu'un faux Prophète, qui ne leur eût point prédit ſa mort ignominieuſe & ſa glorieuſe réſurrection; ou ſi, le leur ayant prédit, il ne fût point mort ſur la Croix, ou qu'étant mort, il ne fût point reſſuſcité; ſi ce Jéſus ne fut pour eux qu'un impoſteur, qui leur avoit promis vainement d'opérer en ſon nom des prodiges beaucoup plus merveilleux encore, que ceux qu'ils ſont ſuppoſés par les Incrédules avoir cru ſur ſa ſeule parole; ſi ce Jéſus ne fut en un mot pour eux qu'un homme, & le plus impie de tous les hommes; oui, je l'aſſure, tout homme ſenſé l'aſſurera comme moi: nul intérêt ne pouvoit les attacher à ſa perſonne, à ſa mémoire; & au lieu de ſe livrer à la haine publique, par la fiction de Prophéties qu'il n'avoit point faites, de miracles qu'ils n'avoient point vus, de prodiges qu'ils n'avoient point eux-mêmes opérés, ils ne pouvoient avoir d'autre intérêt que celui de dévoiler les

fourberies qui leur en avoient imposé, pour perdre l'imposteur qui les avoit séduits. C'étoit là le cri de l'honneur, de la bonne foi, de la Religion; c'étoit-là, surtout, le cri du ressentiment, voix souvent plus impérieuse sur la plûpart des hommes du commun, que celle de la Religion, de la bonne foi & de l'honneur. Au contraire, après l'avoir abandonné, désavoué, trahi, lorsqu'ils le regardoient comme un homme puissant en œuvres, & en paroles; ils meurent pour lui, lorsqu'ils sont supposés avoir reçu les preuves les plus indubitables, les plus piquantes, les plus humiliantes, qu'il n'étoit qu'un séducteur.

Mais ils trouvoient, direz-vous peut-être, leur intérêt personnel à forger & à publier ces impostures. Cet intérêt, sans doute, n'étoit pas pour la vie à venir. Quelle récompense auroient pu attendre d'un Dieu, jaloux de sa gloire & du culte qui n'est dû qu'à lui, des hommes qui se proposent d'élever des Autels, des Temples, non-seulement à un vil mortel, mais à un vil mortel que vous supposez leur être encore connu comme le plus fourbe & le plus impie de tous les hommes? Des hommes, qui non-seulement lui rendent eux-mêmes un culte Divin;

mais qui ajoutent menſonges ſur menſonges, impoſtures ſur impoſtures, pour attirer, s'il ſe peut, tous les hommes à ce culte idolatrique ? Que devoient-ils attendre d'un Dieu, que la Religion, où ils avoient été élevés, leur montroit comme le plus terrible vengeur de ce crime, ſur le peuple même qu'il s'étoit choiſi ? Leur imagination pouvoit-elle leur diſſimuler ſi groſſièrement les exemples effrayans, dont leurs Livres Hiſtoriques avoient conſervé la mémoire ?

Leur ſuppoſerez-vous pour motifs de tant d'impoſtures prétendues, de vues conſéquemment ſi hardies en même-tems & ſi coupables, un intérêt temporel ? Mais pour nous mieux aſſurer ſi ce motif a pu avoir lieu, jettons un coup d'œil ſur l'objet de leur Apoſtolat. Que ſe propoſoient-ils ? De faire adopter à l'Univers une Morale qui interdiſoit tous les plaiſirs purement charnels ; qui anathématiſoit la cupidité & l'attachement aux biens de la terre, comme une eſpèce d'idolatrie, qui réprouvoit l'ambition comme la ſource de tous les vices. Ils ſe propoſoient de prêcher une Religion qui demandoit une continuelle violence, qui exigeoit toutes ſortes de ſacrifices, qui ne promettoit que des peines ; qui ordonnoit de les ai-

mer, de les rechercher & de chérir ceux qui en ſeroient ou la cauſe ou les inſtrumens. Or pour faire adopter cette Religion ſi ſévère, ces préceptes ſi rigoureux, n'ayant (ſelon la ſuppoſition de nos Incrédules) pour perſuader, ni l'autorité de leur Maître, qu'ils ſçavoient n'être qu'un fourbe; ni la protection du Ciel, qu'ils ſçavoient ne devoir qu'irriter par leur coupable entrepriſe; ni la faveur & le penchant des hommes, que leur morale effrayante ne pouvoit que révolter, & que leur caractère mépriſable ne pouvoit qu'éloigner; quelle reſſource leur reſtoit-il pour eſpérer de perſuader? Il ne leur reſtoit que celle de l'exemple; mais d'un exemple d'autant plus à l'abri de tout ſoupçon, qu'ils s'en promettoient un effet plus prodigieux, le changement de tout l'Univers. Auſſi ne les voyons-nous, dans le cours de leur Apoſtolat, que ſous les livrées de la pauvreté; occupés des plus viles fonctions pour fournir à l'entretien de la vie la plus frugale; mais livrés bien plus encore au ſoin de parcourir les Bourgades, les Villes, les Provinces, les Royaumes, pour annoncer la Religion du Chriſt; nous les voyons dans les périls, dans les naufrages, dans les fers, dans les tortures,

au milieu des feux, ſous le tranchant du glaive, ſur la Croix, dans les humiliations pendant tout le cours de leur vie; enſorte que ce n'eſt qu'à leurs cendres qu'on a rendu des honneurs preſque Divins.

Critiques, que demandez-vous encore pour vous repoſer ſur le témoignage de nos Hiſtoriens Sacrés ? Nous vous fourniſſons des moyens de comparaiſon, dans des monumens qui nous ſont étrangers, dans des monumens que nous trouvons chez nos ennemis mêmes, dans des événemens annoncés & qui ſubſiſtent depuis dix-ſept ſiècles ? Ces rapports ne vous convainquent pas : nous vous offrons l'examen de la nature des faits, & en les conſidérant relativement au but & au génie de ceux qui les rapportent, vous êtes forcé de convenir que leur peu de vraiſemblance même devient un motif de les avouer pour vrais. Votre eſprit balance encore : examinez donc ſi la ſimplicité, la candeur, la ſincérité, le déſintéreſſement des Hiſtoriens doivent vous laiſſer quelque doute ſur la vérité de leur témoigage. Toutes ces preuves fondées ſur les regles les plus ſévères de la Critique, ne diſſipent pas toutes vos inquiétudes. Cependant en quelle occaſion

êtes vous

êtes-vous auſſi ſcrupuleux ſur les fondemens de la certitude hiſtorique? Eh bien, à la bonne heure, que l'importance de l'objet juſtifie ici votre délicateſſe. Vous ne voulez vous rendre qu'à une démonſtration morale la plus rigoureuſe. J'y conſens. J'eſpère ne vous laiſſer rien à deſirer après le développement des preuves particulières, qui aſſurent la vérité des faits Evangéliques.

PREUVES PARTICULIERES,

Fondées ſur le poids des témoignages qui nous aſſurent la vérité des faits Evangéliques.

QUelque sûres que ſoient les Règles de Critique hiſtorique, que vous avez expoſées dans la Diſſertation précédente; quelque juſte même que ſoit l'application que vous en avez faite à vos Hiſtoriens Sacrés, tous vos raiſonnemens, nous dira peut-être quelque Incrédule, n'opéreront point ma conviction, ſi vous me laiſſez quelque doute ſur la ſuppoſition même des Livres Evangéliques, ou ſur la foi qu'ils ont méritée. Car ſi ces Livres ne ſont point de l'âge auquel vous les attribuez; ſi ces Livres ne vous reſtent point tels qu'ils ont été écrits dans leur origine; ſi leurs Auteurs eux-mêmes & les témoins qu'ils citent, n'étoient point Juges compétens des faits qu'ils rapportent; ſi leur témoignage n'a point été reçu, dans le tems où le peu d'éloignement des faits donnoit moins priſe à la crédulité; ou ſi ces prétendus témoins n'ont été

crus, ſur leur parole, que par des eſprits ſimples, ignorans, ſuperſtitieux; tandis que les Sages & les Génies de tous les tems poſtérieurs auroient rejetté ces faits comme apocriphes, & le témoignage des prétendus témoins comme illuſoire; ſi toutes ces hypothèſes ſe trouvent vraies, vos faits miraculeux ſont évidemment auſſi faux que les monumens prétendus où ils ſont conſignés. Par conſéquent toute votre prétendue démonſtration s'écroule, & mon incrédulité eſt autoriſée.

Eh bien, j'y conſens: reſtez dans votre incrédulité, ſi toutes vos ſuppoſitions, & même ſi quelques-unes de ces ſuppoſitions reſtent problématiques. Mais ſi nous pouvons y ſatisfaire, en établiſſant d'une manière inconteſtable des vérités qui leur ſoient contradictoires, convenez donc auſſi, que jamais la certitude morale n'a moins laiſſé lieu au Pyrrhoniſme, qu'à l'égard des faits Evangéliques. Pour répondre à toutes vos incertitudes, nous allons donc établir les propoſitions ſuivantes.

1°. Nos Livres Saints ont l'antiquité que les Chrétiens leur attribuent, & ſont des Auteurs dont ils portent les noms. 2°. Ils nous ſont reſtés, principalement quant aux faits, tels qu'ils ont été écrits

par leurs Auteurs. 3°. Ces Auteurs, qui ſe donnent pour témoins des faits qu'ils rapportent, & la multitude de ceux qu'ils diſent en avoir été les témoins, ou qui les ont crus, pouvant s'aſſurer par eux-mêmes de la fidélité des premiers témoignages, étoient Juges compétens pour connoître de ces faits. 4°. Ceux qui ont cru ces faits, ſans les avoir vûs, n'ont pu ſe rendre à l'autorité des premiers témoins, qu'en vertu de preuves proportionnées & au peu de vraiſemblance de ces faits, & aux conſéquences extrêmement graves qu'entraînoit leur croyance, & à la fermeté de leur foi ſur la vérité de ces faits. 5°. Ces hommes qui ont cru ſi fermement ſur l'autorité des premiers témoins, ne nous ont laiſſé aucun motif raiſonnable de juger, que la foibleſſe & la légereté aient déterminé leur croyance. 6°. Les Ecrivains qui ſe ſont attachés à la chaîne de la Tradition ſur l'authenticité de ces faits, & qui ne nous ont laiſſé d'autre témoignage, ſur ces faits, que leurs écrits en faveur de la Religion, ſont d'un plus grand poids, pour en appuyer la croyance, que les Auteurs qui ont combattu, même directement, la Religion. 7°. Enfin les Incrédules qui n'ont combattu que par leurs mœurs ou

par des traits passagers de leurs Ecrits, l'authenticité de ces faits, ne doivent point contrebalancer l'autorité de ceux qui, par leurs mœurs ou par des traits passagers de leurs Ecrits, ont reconnu cette authenticité. Autant de propositions, dont les preuves établiront, de la maniere la plus convaincante, le poids des témoignages qui nous assurent la vérité des faits Evangéliques, & qui acheveront de mettre en évidence cette Proposition : *Or les faits consignés dans nos Livres Saints ne sont point supposés.*

PREMIÉRE PROPOSITION.

Nos Livres Saints ont l'antiquité que les Chrétiens leur attribuent, & ſont des Auteurs dont ils portent les noms.

APrès ce que nous avons déja établi ſur l'origine du Pentateuque, qui remonte aux tems les plus reculés ; après le témoignage authentique de tous les ſiécles antérieurs, qui en reconnoiſſent Moïſe pour Auteur, nous croyons ne devoir point nous étendre ſur cet objet. Il nous ſuffira de demander aux Contradicteurs, quelles ſont les autorités poſitives & irréfragables qu'ils peuvent oppoſer à la tradition immémoriale d'un Peuple, intéreſſé à conſtater le tems de ſon origine, le nom de celui qui lui a donné des Loix & qui les lui a tranſmiſes ? Que peuvent-ils oppoſer au témoignage unanime & invariable de tous les Ecrivains de cette Nation, qui ſe ſont tous accordés pour faire remonter l'exiſtence de ces Livres à l'origine même de la Nation réu-

nie en corps, & qui en donnent Moïſe pour Auteur? Que peuvent-ils oppoſer au ſuffrage des Samaritains, les ennemis mortels & irréconciliables de cette Nation, qui conviennent également & de l'Auteur auquel les Juifs ont toujours attribué le Pentateuque, & du tems où il a été écrit? Si des doutes, des ſuppoſitions, peuvent contrebalancer de pareilles preuves, il faut jetter au feu tous les monumens de l'Hiſtoire: les jugemens que l'entendement humain pourroit appuyer ſur les faits qui y ſont conſignés, le plus clairement, le plus univerſellement, ceſſeroient d'être déſormais à l'abri de l'incertitude.

L'ancienneté des Livres du Nouveau-Teſtament, & la connoiſſance des Auteurs à qui nous les attribuons, ne poſent pas ſur des fondemens moins ſolides. Nos prétentions ſont que ces Livres ont été écrits, il y a environ dix-ſept ſiécles, & qu'ils ont été écrits par les Diſciples de Jéſus-Chriſt. Or, ſur quoi ſont fondées ces prétentions?

1°. Sur les Livres mêmes. Car ſi on examine les faits qui y ſont rapportés & la maniere dont ils y ſont rapportés, on verra que les Auteurs profanes rapportent ces mêmes faits au tems où nous

prétendons que nos Livres Saints ont été écrits ; & que les Auteurs de ces Livres Saints rapportent ces faits, comme s'étant passés dans le tems où ils les écrivoient.

Nous nous fondons 2°. sur la multiplicité du témoignage de ces Livres mêmes. Qu'un imposteur tente de supposer un Ouvrage peu important, & de nulle conséquence, pour un tems éloigné de celui où il l'a fabriqué, & qu'il réussisse à tromper une Nation, qui n'a aucun intérêt marqué à démêler l'imposture : c'est une supposition que nos Incrédules ne laisseroient peut-être point passer, si nous la faisions contre leurs intérêts. Mais qu'un, ou plusieurs imposteurs soient parvenus à faire croire à la Société Chrétienne, que les Livres du Nouveau-Testament étoient des monumens Apostoliques, tandis qu'ils les avoient fabriqués eux-mêmes ; qu'ils soient parvenus à persuader les différentes Eglises, auxquelles ils avoient jugé à propos de supposer ces monumens adressés par les Apôtres, que S. Paul, par exemple, les avoit visitées en effet, leur avoit envoyé des Pontifes pour les gouverner, leur avoit écrit pour les instruire, pour les exhorter ou pour les reprendre ; & qu'ils les aient persuadées, sans qu'il

ſubſiſtât aucune preuve de ces faits, malgré les preuves même contraires, que la tradition de ces Egliſes ne pouvoit manquer de leur fournir ſur les perſonnages qui les avoient fondées ; & qu'ils les aient perſuadées au point de leur faire regarder ces Ecrits ſuppoſés comme le dépôt, la Régle de leur foi ; au point de les réſoudre à plutôt mourir, que de s'écarter de la Doctrine qu'enſeignent ces Ecrits, plutôt même que de les confier à des mains profanes : voilà ce que croient invinciblement nos prétendus Eſprits-forts; & ſur quoi il ſeroit permis de leur demander, ſi en cela ils ne font pas preuve de la plus ſotte crédulité ? Que n'aſſignent-ils donc le tems, où ces Ecrits ſuppoſés ont pris naiſſance, & qu'ils fixent une époque qui s'éloigne de la nôtre ? Diront-ils que ces Livres ſont poſtérieurs de pluſieurs ſiècles au tems où vivoit Jéſus-Chriſt ? Mais nous leur montrons, en remontant juſqu'à lui, de ſiècle en ſiècle, des monumens où ces Ecrits ſont cités comme ſubſiſtans. Rapprocheront-ils leur ſuppoſition du premier ſiècle de l'Egliſe ? Mais nous leur en démontrons l'impoſſibilité; puiſqu'en remontant ainſi juſqu'au ſiècle même où les Egliſes d'Ephèſe, de Corinthe, de Rome, &c,

avoient été fondées, on éloigne la poſſibilité d'avoir fait illuſion à ces nouveaux Chrétiens ſur la perſonne de ceux qui avoient formé leurs Egliſes, & qui leur avoient laiſſé les monumens de leur croyance. Diront-ils que ces Ecrits ont été fabriqués par un ſeul Fauſſaire? Mais comment concilier le caractère, le ton, le ſtyle ſi variés de ces divers Ecrits, avec le génie d'un ſeul Ecrivain? Diront-ils que c'eſt l'Ouvrage de pluſieurs impoſteurs? Mais s'ils ont été d'intelligence, comment ont-ils pû ne pas ſe rapporter entièrement dans l'ordre des récits & dans toutes les circonſtances des faits? Et s'ils ne ſe ſont point entendus pour l'exécution de leur projet, comment ont-ils pu ſe trouver ſi conformes dans l'eſſence des faits & dans tout le corps de la Doctrine? Mais ſi c'eſt l'ouvrage de pluſieurs, comment l'impoſture n'a-t-elle percé nulle part? Comment les impoſteurs ont-ils pu ni ſe démentir eux-mêmes, ni ſe trahir mutuellement? Où ſont les traces, où ſont les preuves de leur complot? La poſſibilité y fut-elle: oppoſe-t-on, en bonne règle, la poſſibilité aux preuves de fait?

Nous nous appuyons 3°. ſur la Tradition immémoriale de l'Egliſe générale,

de toutes les Egliſes particulières, des Egliſes même Schiſmatiques & des Sectes qui ont diviſé l'Egliſe Chrétienne, leſquelles reconnoiſſent toutes, & d'un commun accord, les Livres Evangéliques, les Actes, les Epîtres de S. Paul, de S. Pierre, de S. Jacques, de S. Jean, de S. Jude, au moins le plus grand nombre de ces Epîtres; en un mot, tous nos Monumens Sacrés, pour avoir été compoſés, & écrits par les Apôtres ou par des Diſciples de Jéſus-Chriſt. Nous nous appuyons ſur l'autorité de pluſieurs Manuſcrits examinés avec ſoin par la plus habile critique; & qu'elle convient porter tous les caractères d'une antiquité qui remonte aux premiers ſiècles de l'Egliſe. Nous nous appuyons ſur des Ouvrages ſans nombre d'Ecrivains Eccléſiaſtiques, dont la chaîne, depuis Jéſus-Chriſt juſqu'à nous, atteſte l'exiſtence antérieure de nos Livres Sacrés, par les paſſages de leurs écrits qui ſuppoſent ces Livres, & dans leſquels les Auteurs de ces Livres ſont cités. Nous nous appuyons ſur les faux Evangiles, les faux Actes attribués aux Apôtres, dont l'antiquité même prouve celle des vrais, comme leur ſuppoſition rejettée prouve la canonicité des autres. Nous nous appuyons ſur le témoi-

gnage des Payens mêmes : les Ecrits de Celſe, de Porphyre, de Julien l'Apoſtat, ſont des preuves d'autant plus invincibles de notre aſſertion, que ces Ecrivains ont été les plus mortels ennemis du Chriſtianiſme; & qu'ils ne ſe ſont point inſcrits en faux contre le tems & les Auteurs auxquels nous aſſignons nos Livres Sacrés. Mais ce n'eſt pas non plus ſur ce point de critique, trop bien conſtaté, que l'Incrédulité fonde ſon triomphe. Elle veut bien admettre que ces Livres ont pris naiſſance avec le Chriſtianiſme ; mais qu'ils nous ſoient parvenus tels qu'ils ont été écrits, c'eſt ce qu'elle refuſe de reconnoître, & ce que nous allons établir.

SECONDE PROPOSITION.

Nos Livres Saints nous ſont reſtés, principalement quant aux faits, tels qu'ils ont été écrits par leurs Auteurs.

ET comment y ſuppoſer quelque altération eſſentielle? Comment en ſuppoſer, avec quelque vraiſemblance, dans les Livres de Moiſe? Ne ſuffit-il pas de conſidérer de quelle importance étoient ces Livres pour la Nation, dont ils régloient les Loix civiles & le culte religieux; le reſpect que portoient les Juifs à ces Livres qu'ils regardoient comme Sacrés, à leur Auteur qu'ils reconnoiſſoient avoir été inſpiré d'en haut; pour éloigner, à cet égard, tout doute raiſonnable? Quel particulier eût tenté, ou de réformer de ſa pleine autorité les Loix de Moïſe, ou de les annuller, ou de leur en ſubſtituer d'autres? Avec quel zèle le Peuple & les Prêtres ne ſe feroient-ils pas élevés contre l'entrepriſe du téméraire qui l'eût oſé? Ceux mêmes que la Nation regardoit

comme inſpirés du Ciel, les Prophètes, qui ſuccéderent à Moïſe, n'auroient pas réuſſi dans un pareil projet. Jamais leur autorité n'eût contrebalancé celle du ſaint Légiſlateur; & leur crédit ſur l'eſprit du Peuple auroit diminué, à proportion qu'ils ſe ſeroient éloignés de l'eſprit de Moïſe. Auſſi dans leurs exhortations, dans leurs reproches, dans les ordres qu'ils intimoient de la part du Ciel, on retrouve les vues, les préceptes, les Loix du premier Chef de la Nation. Les Livres de Moïſe ſont la baſe de leurs écrits; on voit en les liſant, qu'ils tiennent à ces Livres, comme pluſieurs ruiſſeaux à une ſource commune; enſorte que leur conformité avec le Pentateuque a fondé l'autorité de leurs Ecrits, pour les Juifs, comme elle fonde pour nous l'inaltérable authenticité du Pentateuque. Et l'on prétend qu'un monument ſi important & ſi reſpecté a été altéré dans quelque partie eſſentielle! Qu'on nous donne donc des preuves poſitives de ces altérations? Au défaut de ces preuves, qu'on nous donne du moins des vraiſemblances? Qu'on nous diſe comment les Prophètes, qui pouvoient ſeuls eſpérer de ſoutenir par leur crédit une pareille entrepriſe, comment ces Prophètes, dont les reproches

étoient toujours fondés sur le violement des Loix de Moïse ; dont les anathêmes portoient toujours sur l'autorité des Loix de Moïse ; dont les promesses heureuses avoient toujours pour fondement le retour du Peuple à l'observation des Loix de Moïse ; qu'on nous dise comment il seroit possible que ces Prophètes prétendus, qui seroient supposés avoir altéré ces Loix, n'eussent jamais trouvé parmi les Prêtres & les Docteurs de la Loi, des hommes instruits ; parmi les Grands & le Peuple des esprits hautains, & indociles, qui fissent tomber leurs reproches, leurs menaces & leurs promesses, par la preuve facile de la supposition, de la falsification, de l'altération ? Il n'étoit question que de produire l'original, qui étoit conservé avec soin & placé à côté de l'Arche.

Il reste donc à dire que les Livres de Moïse ont été altérés par quelque particulier, sans que la Nation s'en soit aperçue : hypothèse également dénuée de preuves & même de vraisemblance. Quoi, un Particulier pourroit altérer les Ordonnances de nos Rois, les Loix de notre Jurisprudence ; & cette altération échapperoit aux hommes de Loix & aux Tribunaux établis pour les conserver & les faire

obſerver ! Quoi, un Particulier pourroit altérer le texte de nos Evangiles ; & cette altération ſe déroberoit à la vigilance de l'Egliſe Chrétienne ! C'eſt là préciſément ce qu'on ſuppoſe être arrivé à l'égard du Pentateuque. On veut que ce Livre, dont l'original étoit conſervé comme le plus précieux monument de la Nation, dont chaque Tribu étoit obligée d'avoir une copie fidèle ; qui étoit lu aux Aſſemblées publiques ; qui étoit conſulté dans les affaires particulières, & dans les jugemens qui regardoient la vie & les biens des Citoyens ; qui régloit le culte & les Cérémonies de l'Egliſe Judaïque ; dont les faits étoient rappellés à la mémoire de la Nation par des ſolemnités annuelles ; & qui s'y conſervoient avec une ſi religieuſe attention, que les Peres devenoient coupables, lorſqu'ils négligoient d'en tranſmettre le ſouvenir à leurs enfans, ou par des récits ou par des lectures journalières ; on veut qu'un Livre de cette eſpèce ait pû être altéré ſans qu'on s'en ſoit apperçu, ſans qu'on ait réclamé ! Où eſt la vraiſemblance ? Et que peut-on oppoſer à une aſſertion qui n'a contre elle, ni la vraiſemblance, ni les faits ?

Des faits, reprendra l'Incrédule ? Nous en avons. Nous en avons dans les varié-

tés du Texte & des Verſions; nous en avons dans des additions manifeſtes faites au texte; nous en avons dans les erreurs de Chronologie.

J'en conviens: ce ſont-là les reproches, & les reproches les plus plauſibles que l'Incrédulité puiſſe faire aux Livres de Moïſe. Mais qu'en faut-il conclure? Je laiſſe à la critique impartiale le ſoin de prononcer ſur l'expoſé ſuivant, ou de réclamer contre.

Il eſt certain que la lecture des Livres de Moïſe a été de tout tems en très-grande recommandation dans la Synagogue; que cette lecture faiſoit même une partie des devoirs religieux du Peuple Juif; par conſéquent, que des copies ſans nombre de ces Livres Sacrés devoient être répandues dans tout le Corps de la Nation. De cette multitude de copies, les unes ont dû être faites par des mains exactes & habiles; & les autres par des Copiſtes ou inattentifs ou ignorans. Quelques-unes de ces copies répandues dans les familles, & qui reſtoient en propriété à une foule de Particuliers, ſur-tout aux Chefs de la Nation, aux Docteurs de la Loi, aux Prêtres, aux Prophètes, ont dû avoir le ſort des Livres ſur leſquels nos Scholiaſtes ſe ſont exercés. Ceux qui s'appli-

quoient à l'étude particulière de ces Livres Saints, à l'explication ou au développement de la Loi, ont pu charger leurs Manuſcrits, ou de Notes, ou de Réflexions, ou de Commentaires. Ces Manuſcrits ou détériorés, ou uſés par le tems, ont paſſé des Peres à leurs héritiers; & ceux-ci, ou par mégarde, ou à deſſein, ont mêlé quelques Scholies avec le texte, dans les nouvelles copies qu'ils ont laiſſées à leur famille. C'eſt ainſi que j'expliquerois à un Antagoniſte de bonne foi, l'origine des défectuoſités prétendues du Pentateuque, ou plutôt des variétés qui ſe font remarquer dans quelques Manuſcrits. Il concevroit qu'un Copiſte a pu ſe tromper dans le ſigne des dates; ou couper le fil d'un récit, & par-là interrompre l'ordre des faits : il concevroit que toute la Nation a pu ordonner qu'on ajoutât aux Livres de Moïſe la circonſtance de la mort de celui qui avoit été ſon Hiſtorien & ſon Légiſlateur, pour en perpétuer l'époque & le ſouvenir; & il concevroit l'origine d'une ſemblable addition, bien plus aiſément que la fiction imbécille, par laquelle on ſuppoſe que le fabricateur des Livres de Moïſe auroit été aſſez éclairé pour faire un Ouvrage ſi bien marqué au coin de la ſageſſe & du génie; & auroit

été en même tems assez stupide, pour faire raconter par Moïse même, l'événement de sa mort, les regrets qu'elle causa à tout le Peuple, & le serment d'obéissance que la Nation fit à son Successeur. Il en concluroit, que la vérité, simple dans ses démarches, a pu lier ici des faits, que l'imposture, aussi adroite que prévoyante, n'auroit pas manqué d'écarter, pour éloigner tous les soupçons qu'il étoit si facile de prévenir.

Mais nous avons à faire à des ennemis qui n'ont pas toujours la bonne foi en partage, & que nous n'aurons garde d'imiter. Ainsi nous leur abandonnerons que les Livres de Moïse ont souffert quelque altération par rapport aux dates, par rapport aux noms des lieux ou des personnes, & qu'on y a fait même quelques additions légeres; mais nos ennemis conviendront du moins, que ces additions légeres, ces noms dénaturés, ces dates obscures ne sont d'aucune conséquence par rapport aux événemens principaux de l'Histoire de Moïse. Ils conviendront du moins; que les monumens qui font preuve de ces altérations, prouvent encore bien plus fortement la vérité des événemens principaux, par leur conformité à les présenter & à les détailler. Or, c'est tout ce que

nous demandons. Ce n'eſt ni par les dates, ni par les noms de Villes, ni par les additions faites évidemment au Texte, que nous prétendons démontrer la miſſion Divine de Moïſe : c'eſt par les événemens miraculeux qu'il apporta en preuve de ſa Légiſlation. Ce n'eſt point ſur la juſteſſe de la Chronologie de Moïſe, ſur l'ordre de ſes récits, ſur ſon exactitude géographique, que nous en appellons au jugement de la plus ſévère critique ; c'eſt ſur l'exiſtence des faits qui ont conſtaté le pouvoir que Dieu avoit donné à Moïſe ſur la nature. Qu'un ſeul de ces faits reſte inconteſtable, ſa miſſion d'en haut eſt conſtatée. Or, ce n'eſt pas ſeulement en faveur d'un de ces faits mémorables, que nous appellons en témoignage les monumens de l'Hiſtoire : c'eſt en faveur de tous. C'eſt ſur tous ces faits que nous défions l'Incrédulité de produire aucun témoignage hiſtorique qui les contrediſe. Les autorités mêmes, qu'elle va chercher contre nous, dépoſent en notre faveur. Plus elle en produit, plus elles conſtatent la vérité de ces faits ; puiſqu'aucune verſion ne varie à leur égard. Il eſt peu, peut-être même n'eſt-il point d'Auteur connu & célèbre dans l'antiquité, dont les Ouvrages n'aient point ſouffert

de variantes : quel critique s'eſt jamais aviſé d'en conclurre, que l'original avoit été ſuppoſé ? Quel critique, un peu judicieux, n'a pas conclu, que tous les endroits de ces différens Manuſcrits qui s'accordoient n'avoient jamais été altérés ? Le corps de Loix qu'a laiſſé Moïſe, les faits ſur leſquels poſe la Divinité de ſa Légiſlation, nous ſont donc reſtés tels qu'il les a écrits ; ou il faut renoncer à toute Régle de critique, pour conſtater le vrai Texte des originaux.

Je me ſuis un peu étendu ſur l'objet préſent, parce que toutes les raiſons qui ſervent à conſtater la fidélité du Pentateuque, tel que nous l'avons reçu de la Synagogue, & tel que la Synagogue l'avoit reçu de Moïſe, peuvent s'appliquer aux Livres Hiſtoriques du Nouveau Teſtament. Car l'Egliſe Chrétienne avoit encore un plus grand reſpect pour la parole de Dieu écrite, que n'en avoit la Synagogue. Elle avoit au moins un égal intérêt de conſerver, dans toute ſa pureté, cette parole Divine. Elle n'avoit pas un précepte moins rigoureux que la Synagogue, de faire part à ſes proſélytes & à ſes enfans de cette Divine parole. Elle n'avoit pas un moindre nombre de Prêtres & de Docteurs, à qui étoit confié le ſoin de

répandre, de développer, d'expliquer cette Divine parole, & qui devoient en être parfaitement instruits : par conséquent, ou cette Divine parole n'a point été altérée, ou les altérations n'ont pu être déguisées & ignorées ; & si elles ont été nécessairement connues, elles ont été aussi nécessairement rejettées.

Mais ce que l'Eglise Chrétienne offre de plus que l'Eglise Judaïque, en preuve de la fidélité du Texte des Evangiles ; c'est la multitude prodigieuse des Ecrivains, qui depuis plus de dix-sept siècles, ont cité ces Livres Divins, & dont les citations sont conformes à nos originaux ; ensorte que si les originaux, & toutes leurs copies venoient aujourd'hui à périr, on pourroit les retrouver en entier, dans les citations éparses de nos Ecrivains Ecclésiastiques. C'est l'étendue de l'Eglise Chrétienne, qui a embrassé, dès son origine, toutes les Nations connues de l'Univers; étendue qui n'a pu permettre une intelligence frauduleuse pour corrompre le Texte Sacré. Il faudroit supposer, à cet effet, une communication de vues impraticable dans les premiers siècles ; une union d'intérêt, qu'aucun motif n'a pu faire naître, que mille motifs ont dû éloigner ; assigner une époque de cette

corruption, faite d'intelligence dans toutes les parties du monde, & dont aucun monument ne nous a laiſſé des traces. Ce ſont au contraire des monumens ſans nombre, qui ſubſiſtent dans l'Egliſe Chrétienne, & qui ſe ſont perpétués depuis ſon origine juſqu'à nous, qui atteſtent ſa vigilance pour écarter de ces Livres Sacrés le moindre alliage de la parole de l'homme avec la parole de Dieu. Aſſemblées fréquentes des Egliſes particulières, aſſemblées générales de l'Egliſe Univerſelle, où les Chefs & les Députés de toutes les Egliſes du monde ſe rendoient, avec les dépôts de la foi de chaque Egliſe, & conſtatoient la foi commune & invariable, par leur témoignage uniforme. Ce ſont les Evangiles ſuppoſés que l'Egliſe a proſcrits; les faux Actes, les faux écrits attribués aux Apôtres, que le défaut d'authenticité lui a fait tenir pour apocryphes. De maniere que les Ouvrages qu'elle a rejettés du Canon des Ecritures, deviennent la preuve la plus convaincante, & qu'on n'a pu ſurprendre ſa vigilance, & qu'on n'a pu corrompre ſa fidélité. C'eſt la vigueur avec laquelle elle s'eſt toujours élevée contre les Sectaires & les Hérétiques, ou qui oſoient altérer le Texte Sacré, ou qui, en

conſervant le Texte dans ſa pureté, en corrompoient le ſens par des explications contraires à la Tradition immémoriale de toutes les Egliſes; entrepriſes qu'elle a toujours anathématiſées, par la condamnation de leurs interprétations arbitraires, & par la proſcription de leurs Editions falſifiées. C'eſt la fermeté avec laquelle cette Egliſe fidéle a ſoutenu les combats, les inſultes, la fureur des téméraires, juſqu'à les retrancher plutôt de ſon ſein, que de ſouffrir la moindre atteinte au dépôt ſacré de la parole de J. C., qui lui a été tranſmiſe par les Apôtres & par leurs ſucceſſeurs.

Ne pouvons-nous pas défier l'Incrédulité la plus éclairée, de nommer parmi les Ouvrages de l'Antiquité, le plus inconteſtablement reconnus pour authentiques, un Ouvrage, qu'on ait eu autant d'intérêt de conſerver dans ſa pureté; dont on ait eu autant de copies ſucceſſives, dans un eſpace de dix-ſept ſiècles, pour juſtifier le Texte des premiers originaux; ſur lequel il y ait autant de monumens de la vigilance, non d'une Secte, d'un Peuple, d'une Nation, mais d'une foule de Sectes, d'un grand nombre de Peuples, de preſque toutes les Nations du monde, pour lui conſerver ſon intégrité,

intégrité, du moins dans les faits; & nous conviendrons qu'il y a dans le monde un Livre, dont l'authenticité, dans toutes ſes parties & dans tous ſes détails, égale celle de nos Evangiles. Mais où le trouveront nos Incrédules? Et ſi leurs jugemens ſe croient bien fondés ſur la tradition, pour aſſurer que l'Iliade, telle que nous l'avons, eſt l'Ouvrage d'Homère: par quelle contradiction inconcevable ſe refuſent-ils au plus grand témoignage qu'il ſoit poſſible d'avoir, que nos Livres Saints nous reſtent tels qu'ils ont été écrits par leurs Auteurs? Ce n'eſt que dans le cœur, que peut être la ſource d'une contradiction ſi étonnante & ſi ſenſible de l'eſprit.

Et qu'on ne nous diſe pas, que la multitude des Sectes qui ſe ſont élevées dans le Chriſtianiſme, fournit une preuve invincible d'altération dans nos Livres Saints; parce qu'elles ont fondé leur ſéparation ſur le Texte même de ces Livres Sacrés. Ce ſeroit perdre de vue notre objet préſent. Nous ne prétendons pas que ces Livres n'ont ſouffert aucune altération dans le ſens de quelques propoſitions dogmatiques ou morales; mais nous ſoutenons que ces altérations ont été apperçues, condamnées & rectifiées par le

jugement de toutes les Egliſes particulières, conformément aux principes de la foi dont leurs Fondateurs Apoſtoliques les avoient laiſſé dépoſitaires. Nous ne prétendons pas, qu'il ne s'eſt fait aucune altération du Texte dans les différentes copies ou éditions de ces Livres Saints; mais nous ſoutenons que ces altérations ont été remarquées, proſcrites, anathématiſées par le Corps aſſemblé de toutes les Egliſes, comme contraires au véritable Texte dont toutes ces Egliſes avoient conſervé le dépôt. Nous ne prétendons pas prouver même ici directement, que nos Livres Saints n'ont été altérés, ni dans le Dogme ni dans la Morale; mais ce que nous ſoutenons principalement, c'eſt qu'ils ne l'ont point été dans les faits, dans les circonſtances eſſentielles des faits: c'eſt rélativement à cet objet particulier, que nous appellons en témoignage de l'intégrité de nos Livres Saints, non-ſeulement toutes les Egliſes Chrétiennes qui ſont reſtées dans l'unité de la foi, non-ſeulement toutes les Egliſes qui ſe ſont ſéparées de celle de Rome, & qui en ſont devenues les ennemies les plus implacables; mais les Ecrits des Juifs, des Hiſtoriens Payens, & des Adverſaires que l'Idolatrie oppoſa aux Prédica-

teurs de l'Evangile ; Ecrits qui atteſtent l'exiſtence de ces faits, puiſqu'il n'y eſt queſtion que de la puiſſance à laquelle on devoit les attribuer. Voilà le vrai point de vue, du moins le point de vue eſſentiel de notre ſeconde propoſition ; & ſous ce point de vue, nous croyons l'avoir miſe dans un dégré d'évidence morale, qui ne peut laiſſer aucun doute ſur l'intégrité de nos Livres Saints, du moins par rapport aux faits.

TROISIÉME PROPOSITION.

Nos Hiſtoriens Sacrés, qui ſe donnent pour témoins des faits qu'ils rapportent, & la multitude de ceux qu'ils diſent en avoir été témoins ou qui les ont cru, pouvant s'en aſſurer, étoient Juges compétens pour connoître de ces faits.

N'Écrire que ce qu'on a vû de ſes propres yeux, ou du moins que ce qu'on a appris de témoins oculaires, c'eſt cé que peu d'Hiſtoriens ont fait, quoique ce ſoit un des plus ſolides fondemens de la vérité de l'Hiſtoire. Ne parler des choſes qu'on a vues ou qu'on a appriſes, qu'en ſimple témoin, ſans vouloir en pénétrer les motifs, en imaginer les reſſorts, en prévoir les effets, ce ſeroit, dans un Hiſtorien, un caractère de ſimplicité, qui, s'il ne tournoit pas au profit de ſa gloire, formeroit un préjugé avantageux à ſa fidélité. Qui veut en impoſer, fait plus d'apprêts. Qui les néglige, ne peut faire ſoupçonner de ſemblables vûes; & voilà le caractère de nos Hiſtoriens Sacrés. Ce qu'ils ont rapporté, ils l'ont vû & entendu; &

ſur ce qu'ils ont vû & entendu, nulle réflexion par laquelle ils paroiſſent vouloir en développer les cauſes, ou les préſenter ſous un point de vûe favorable à un ſyſtême qu'ils ſe ſeroient formé. Jeſus dit telles paroles: Jeſus fit telle action: nous étions préſens, quand il fit cette action, ou qu'il dit ces paroles: voilà où ſe borne tout leur talent hiſtorique. S'ils euſſent prétendu approfondir les maximes du Maître dont ils étoient les Hiſtoriens, ou leur donner des ſens détournés qu'il n'eût point expliqué lui-même; s'ils euſſent cherché à pénétrer les motifs cachés qui le faiſoient agir, les moyens ſecrets par leſquels il opéroit ſes prodiges; nous pourrions leur demander raiſon des intentions, & des vûes qu'ils lui auroient ſuppoſées; des reſſorts qu'ils lui auroient fait mettre en œuvre. Nous pourrions, par une défiance raiſonnable d'une pénétration qui n'eſt rien moins que commune, exiger des preuves d'une capacité néceſſaire pour avoir raiſonné juſte ſur les maximes & ſur les faits qu'ils rapportent. Mais leurs récits ſimples & naïfs ne donnent point lieu à ces inquiétudes & à ces ſoupçons. Toute l'Hiſtoire qu'ils ont écrite ne contient que ce qu'ils ont vû, que ce qu'ils ont entendu, des faits, ou des

diſcours. Ils ne raiſonnent ſur ces diſcours & ces faits, ni en Philoſophes, *ni* en Phyſiciens, ni en Politiques, ni même comme il eſt permis de le faire *aux* Hiſtoriens. Encore une fois, ils ſe bornent ſimplement à écrire ce qu'ils *ont vû* & à rapporter ce qu'ils ont entendu. Or quels ſont les hommes à qui on refuſeroit la capacité néceſſaire, pour rapporter avec fidélité un événement qui ſe paſſe ſous leurs yeux, avec ſes circonſtances eſſentielles ; ou pour rendre, ſans l'altérer, une Sentence qui ſeroit prononcée, & qui ſeroit inculquée avec un ſoin particulier ? Suppoſons même que l'altération pût avoir lieu par rapport à ce dernier objet. * Sûrement on ne pourra ſuppoſer à nos Hiſtoriens Sacrés une incapacité réelle par rapport au premier. Qu'on les caractériſe tant qu'on voudra, d'une ſimplicité, d'une ignorance, d'une crédulité

* Le Lecteur intelligent ſentira que cette ſuppoſition ne peut tirer à conſéquence ; parce que s'il eſt une fois bien établi, que nos Hiſtoriens Sacrés ont ropporté les faits avec fidélité, ces faits conſtatent dès-lors la Divinité de Jeſus-Chriſt ; & ſi Jeſus-Chriſt eſt Dieu, il n'aura pas manqué de moyens, pour que ſes Hiſtoriens rapportaſſent fidélement, & ſans la moindre altération, les paroles de vie ſur leſquelles ſon Egliſe devoit fonder ſes Dogmes & ſa Morale.

ſans égale ; il ſera toujours vrai de dire que, par rapport aux faits en eux-mêmes, leurs organes naturels étoient auſſi bons Juges que ceux des Juifs les plus déliés, les mieux inſtruits, & les moins crédules. Qu'une foule de Citoyens ſe tranſporte ſur le bord d'un caveau ; qu'ils en voient tirer un cadavre qui infecte ; j'en croirai autant aux organes de la plus vile populace, qu'à ceux des Sçavans & des Eſprits-forts, dont la foule pourroit être compoſée. Si même ce cadavre, tiré du tombeau, avoit paru ſe ranimer, marcher, retourner à ſon domicile, au milieu de la multitude ; le rapport des uns & des autres me ſeroit encore égal, ſinon ſur les circonſtances ou ſur la manière dont tout cet événement auroit pû être diſpoſé, du moins ſur le fait eſſentiel, qui eſt l'exhumation, la corruption, & la nouvelle vie de ce cadavre. En un mot, l'œil du Peuple & l'œil du Sçavant ne voient pas différemment le globule qu'un habile joueur de gibeciere place ſous le gobelet, & l'oiſeau qui y paroît lorſque le gobelet eſt renverſé, en quoi conſiſte le fait ; mais le Peuple ne pénétre pas, & le Sçavant devine l'art de la ſubſtitution, en quoi conſiſte, non le fait, mais la manière de l'opérer. A la bonne

heure donc que nos Hiſtoriens Sacrés ayent été trop ſimples, trop ignorans, trop crédules, pour voir la manière dont s'eſt opéré le fait, par exemple, de la réſurrection de Lazare (nous verrons bientôt ce qu'il faut penſer de cette ſuppoſition); du moins reſtera-t-il évident que, pour le fait en lui-même, ils étoient, ainſi que tous les autres témoins de ce fait, en état de décider ſi Lazare étoit dans le tombeau, ſi ſon corps y offroit la vûe d'un cadavre plutôt que celle d'un corps animé, ſi ce cadavre étoit infect, s'il parut enſuite plein de vie, & s'il retourna lui-même à ſa maiſon, au milieu de la multitude qui l'y accompagna; & c'eſt tout ce que nous demandons pour le préſent.

C'eſt tout ce que vous demandez, reprendra l'Incrédule; mais en vous l'accordant, vous n'en êtes pas plus avancés. Je ne vois encore, dans ceux que vous me produiſez comme Juges compétens des faits, que des témoins qui peuvent avoir été trompés, ou plutôt que tout me dit avoir été trompés ſur les faits mêmes. Car dans le tour, par exemple, d'un Joueur de gobelets, l'événement eſt à la vérité d'un oiſeau qui a pris la place d'un globule, événement que l'œil du Peuple

voit également comme l'œil de l'homme inſtruit ; mais ce n'eſt point là le fait, ce n'en eſt que l'apparence. Le fait réel eſt la ſubſtitution de l'oiſeau au globule que le gobelet paroiſſoit couvrir ; & c'eſt ce fait réel qui échappe aux yeux du Peuple. Dans le trait que rapporte Cicéron (*Lib. de Divin.*) de l'augure Attius-Navius, qui partagea en préſence de Tarquin & de tout le Peuple, un caillou avec un raſoir, en preuve de la certitude de ſon art divinatoire, le Peuple étoit ſans doute auſſi bon Juge que les plus éclairés de l'aſſemblée, ſur la préſence du raſoir & du caillou, & ſur le partage qui fut fait de l'un après qu'il eut été frappé de l'autre ; mais ce n'étoit point là le fait : ce n'en étoit que l'apparence. Le fait réel étoit la diſpoſition antérieure qu'on avoit donnée au caillou, pour une opération faite d'intelligence entre le Devin prétendu & l'ambitieux Roi de Rome. En ſe ſoumettant lui-même, dans cette occaſion, à la volonté prétendue des Dieux, qui ſe manifeſtoit par l'oppoſition de Navius à ce que ce Prince faiſoit ſemblant de s'être propoſé, il donnoit l'exemple & l'ordre d'une ſoumiſſion pour les volontés du Ciel, que le nouveau Miniſtre des Dieux, conſacré par cette ſupercherie, intimeroit

dans la ſuite au gré de ſon ambition & de ſa politique. La préparation du raſoi & du caillou, l'intelligence de Naviu & de Tarquin, voilà le fait réel qui n'é chappa point, ou qui n'auroit point échap pé aux yeux d'un Politique, d'un Philo ſophe. La ſéparation du caillou, ſans au cun préparatif qui la facilitât, voilà l'ap parence du fait qui dupa la multitude De même vos témoins n'ont vû que l'ap parence du fait de Lazare reſſuſcité ; mai le fait réel s'eſt dérobé à leur crédule ſim plicité.

Le réſultat de cette objection eſt, que nos Hiſtoriens & les témoins qu'ils citen pour garants des faits miraculeux qu'il rapportent, ont pû être trompés ſur ce faits. Voyons ſi cette objection eſt ſolide ; & pour cela examinons la nature & les circonſtances de ces faits.

Faits ſinguliers, ſi ſinguliers même, que nos Incrédules ſeroient tentés d'en nier la poſſibilité ; ſi extraordinaires, que l'im poſture n'a peut-être jamais tenté de les copier fidélement, par le déſeſpoir de par venir à faire illuſion. Ces faits devoient donc attirer d'autant plus l'attention des ſpectateurs, qu'ils portoient, du moins l'apparence, l'empreinte d'un merveilleux qui n'eſt point dans l'ordre de la nature.

Plus on eſt Peuple à cet égard, plus l'ame applique toutes les facultés qui peuvent ne lui rien laiſſer perdre du ſpectacle qui la frappe. D'où je conclurai juſtement que les Spectateurs des faits Evangéliques ont apporté une merveilleuſe attention, pour en connoître toutes les circonſtances. Or ces circonſtances ſont frappantes, & paroiſſent bien propres à éloigner tout ſoupçon de preſtige & d'illuſion.

Faits publics. Ce n'eſt point dans le ſecret d'une maiſon particulière, où tout peut être diſpoſé en faveur de l'impoſture, que ces faits ſe ſont paſſés. C'eſt dans des maiſons où grand nombre de perſonnes ſe ſont raſſemblées ; c'eſt dans les places publiques, dans les rues, ſur les chemins; c'eſt dans le Temple, ou à la porte du Temple, fréquenté non ſeulement par le concours des Citoyens, mais par celui de toute la Nation ; c'eſt au milieu des Campagnes où Jeſus eſt environné d'une multitude de Peuple ; circonſtance déja très-contraire à toute ſuſpicion de preſtige, par la difficulté de faire réuſſir l'artifice au grand jour, & ſous les yeux de quiconque voudroit en être le ſpectateur.

Faits qui n'ont pû être prévus ni préparés. Jeſus les opère au moment qu'il paroît s'y attendre le moins. C'eſt lorſqu'il

eſt occupé à inſtruire ſes Diſciples ; lorſqu'il ſe tranſporte d'une Ville dans une autre ; lorſqu'il ſe trouve environné de pluſieurs milliers de perſonnes qui l'ont ſuivi dans un lieu déſert, où il fournit ſubitement & en abondance de quoi les raſſaſier ; en un mot, c'eſt dans des momens où un impoſteur n'auroit pû ajuſter ſes machines, parce qu'il n'eût pû prévoir l'occaſion de les faire jouer.

Faits auſſi multipliés que diverſifiés. Un fourbe n'a qu'un cercle de preſtiges ; le Charlatan le plus habile n'a pas même le pouvoir de faire illuſion ſur tous les effets de la nature. Mais la puiſſance de Jeſus s'étend ſur tout : ſur les élémens, ſur les infirmités, ſur les eſprits comme ſur les corps. Il appaiſe la mer, il calme les vents, il guérit les malades, il redreſſe les boîteux, il rend l'ouie au ſourd, la parole au muet, la vûe à l'aveugle, les ſenſations au paralytique, la vie aux morts ; il commande aux Démons ; il lit dans les cœurs ; il pénétre l'avenir. La nature entière lui obéit comme à ſon Maître.

Faits en quelque ſorte plus miraculeux encore par la manière dont ils ſont opérés, que pas leur effet même. Un mot tire Lazare du tombeau ; un ſigne multiplie

tellement cinq pains & deux poiſſons, que douze corbeilles ſuffiſent à peine à en contenir les reſtes, après le repas de plus de cinq mille perſonnes. Les opérations, en apparence les plus contraires aux effets qui en réſultent, ont le ſuccès le moins attendu : un peu de terre détrempée de ſa ſalive, & appliquée ſur les yeux d'un aveugle de naiſſance, lui rend la vûe. Jeſus Chriſt n'a pas même beſoin de paroles, de ſignes & d'aucune action extérieure pour produire les plus grands prodiges. L'Hémorroïſſe touche le bas de ſa robe, & eſt guérie au même inſtant. Il n'eſt pas même néceſſaire que ſa préſence force la nature de reconnoître ſon pouvoir. Le Centurion, la Cananéenne retrouvent, ſelon la parole de Jeſus, en pleine ſanté, l'un ſon fils, l'autre ſa fille, dont la maladie preſſante les avoit engagés à venir implorer ſon ſecours bienfaiſant. Guériſons opérées dans l'inſtant ; opérées en entier ; opérées d'une manière durable. Miracles opérés ſans oſtentation : il recommanda ſouvent le ſecret ſur le bienfait & ſur le bienfaiteur ; miracles opérés ſans vûes de reconnoiſſance ou d'ambition, le Maître & les Diſciples ſont toujours dans leur état de pauvreté & d'abandon, & Jeſus ſe dérobe, par la

fuite, aux empreſſemens du Peuple, qui veut lui donner le titre & l'autorité des Rois.

Et ſur qui Jeſus opère-t-il ces prodiges? Ce n'eſt pas ſur des hommes dont les infirmités cachées peuvent être ſimulées; ce n'eſt pas ſur des maladies & des langueurs que le tems n'a point conſtatées; ce n'eſt pas ſur des perſonnages inconnus, & que l'artifice ait pû apoſter. Ce ſont des maladies que la ſupercherie ne peut ni imiter, pour en ſuppoſer l'exiſtence, ni pallier, pour en ſuppoſer la cure, telles que la lèpre. Ce ſont des infirmités de naiſſance, ou que tous les remédes humains n'ont pû faire ceſſer. Ce ſont des Démoniaques ſi furieux, qu'on évitoit de paſſer auprès des tombeaux où ils faiſoient leur demeure, & d'où ils ne ſortoient que pour infeſter les chemins publics. Ce ſont des aveugles qui depuis long-tems ſollicitoient la charité des paſſans ſur la route de Jéricho; c'eſt un des Satellites à qui Pierre vient de couper l'oreille, qu'un miracle ſoudain remet dans ſon premier état. Ce ne ſont pas ſeulement des gens de la lie du Peuple, qu'on pourroit peut-être ſoupçonner de connivence: c'eſt dans les familles des premiers de l'Etat, de la milice, de la Synagogue, que s'opèrent

les guériſons les plus ſurprenantes; & ces guériſons multipliées ſont ſi bien conſtatées, que de tous les environs des lieux, où paſſe Jeſus, on lui apporte des infirmes de toutes les eſpèces, qui ſe trouvent rétablis par le ſeul attouchement du bas de ſa robe.

Et qui prend-t-il pour témoins de ſes miracles? Le plus ſouvent les Saducéens, les Hérodiens, les Scribes, les Phariſiens, dont ſes juſtes reproches lui ont fait autant d'ennemis mortels. Eux-mêmes, pour le tenter, lui préſentent un jour du Sabbat un homme perclus d'une main, afin de le ſurprendre ou en défaut de puiſſance, ou en contravention à la Loi de Moïſe. Et quelle eſt la reſſource de leur envie & de leur fureur contre Jeſus? Eſt-ce de crier à la ſupercherie, au preſtige, à l'illuſion? Non: les faits ſont trop notoires, trop à l'abri de toute connivence. Il ne leur en reſte d'autre, que d'attribuer tous ces prodiges à la magie & au pouvoir du Démon.

Et s'il ne prend pour témoins du plus grand de tous les prodiges, que ſes ſeuls Diſciples, comment les trouve-t-il diſpoſés à croire ſa réſurrection? Il faut qu'il ſe faſſe voir à tous; ou ceux qui ne l'auront point vû reſteront dans leur incré-

dulité ; encore Thomas ne ſe rend-t-il qu'après avoir ſondé la plaie que la lance a faite à ſon côté ! Il ſemble même que Jeſus cherche à fortifier leur Foi, par la multitude des Diſciples auxquels il ſe communique, par le ſéjour qu'il fait au milieu d'eux. Ils l'ont vû, pendant quarante jours, converſant, mangeant, vivant en ſociété avec eux, comme dans les années de ſa vie mortelle. Eſt-il poſſible de ſe tromper ſur de pareils faits, après tant d'épreuves réitérées, après tant de précautions priſes pour s'aſſurer, après le témoignage mutuel de tant de témoins raſſemblés ? Qu'un incrédule me diſe, que toutes les circonſtances de ces faits peuvent avoir été ſuppoſées par nos Hiſtoriens Sacrés ; je trouverai cette ſuppoſition dans l'ordre des choſes poſſibles : mais qu'on admette ces faits avec toutes leurs circonſtances, & qu'une multitude d'hommes de plus de cinq cens, pour ne parler que des Diſciples de Jeſus-Chriſt, ayent cru voir & entendre ce qu'ils n'ont ni vû ni entendu ; & que tous ces faits ſi ſinguliers par leurs circonſtances n'aient été que des preſtiges, qui n'ont cependant jamais pû être dévoilés par les plus habiles, les plus intéreſſés, les plus jaloux, les plus ruſés de toute la Nation, dont

ces pratiques détruiſoient le crédit & la conſidération, voilà ce qui n'eſt admiſſible dans aucune hypothèſe. Oui, j'oſe l'avancer, & je ne crains pas d'être démenti par nos plus célèbres Incrédules. Il n'eſt aucun d'eux, qui ne fût convaincu de la réalité de ces faits, s'il les voyoit de ſes propres yeux, avec toutes les circonſtances qui les accompagnent dans nos Hiſtoriens Sacrés : il n'eſt aucun d'eux qui osât compter ſur le rapport de ſes ſens, dans l'uſage le plus commun de la vie, s'il pouvoit former quelque doute ſur la fidélité de leur rapport, à l'égard de faits ainſi circonſtanciés. Ou il faut convenir que nos Hiſtoriens n'ont pû être trompés ſur ces faits, & qu'ils étoient Juges compétens pour en connoître ; ou il faut nier que le récit qu'ils en font ſoit fidèle. Mais comment le nier après le caractère * connu de ces mêmes Écrivains ? Comment le nier, ſur-tout s'ils en ont été crus dans le tems même où il étoit plus facile de les convaincre de faux ? Or, c'eſt un fait que l'Incrédulité ne nous conteſtera

* Voyez la *troiſième Règle de Critique pour s'aſſurer de la vérité d'une Hiſtoire.* Il en réſulte que nos Écrivains Sacrés ont toutes les qualités que peut exiger la plus ſévère Critique, pour conſtater la ſincérité d'un Hiſtorien.

pas. Car il eſt certain, par toutes les preuves hiſtoriques qui peuvent être exigées à cet égard, que l'Egliſe Chrétienne commença à s'établir dans le ſein du Judaïſme. Les Apôtres & les Diſciples de Jeſus étoient, preſque tous, des Juifs qui avoient abandonné la Synagogue, pour le ſuivre ; & les premiers Proſélytes qu'ils firent au Chriſtianiſme furent également des ſujets enlevés à l'Égliſe Judaïque. C'eſt dans Jéruſalem même, que les Chrétiens ſe multiplient ſi ſingulièrement, qu'à la première prédication de Pierre, près de trois mille hommes embraſſent la Loi de l'Evangile. Ainſi, c'eſt ſur les Lieux mêmes où les Evangéliſtes diſent & publient que les faits ſinguliers qu'ils rapportent ſe ſont paſſés ; c'eſt avec la facilité de ſe convaincre de la vérité ou de la fauſſeté, non-ſeulement d'un de ces faits, mais de tous, que ces faits ont été crus, & atteſtés ; car ces faits n'étoient point préſentés par ceux qui en rappelloient le ſouvenir, ou qui en avoient écrit l'Hiſtoire, avec les précautions qu'exigent des faits ſuppoſés. Les Apôtres citoient la nature & les circonſtances de ces faits : ils indiquoient les lieux où ils s'étoient paſſés ; ils nommoient les perſonnes en faveur de qui ces faits s'étoient opérés ; ils en appelloient au témoignage, non de

quelques témoins, mais d'une multitude prodigieuſe de Spectateurs ; non de quelques Partiſans de Jeſus-Chriſt, dès-lors témoins qui paroîtroient peut-être ſuſpects ; mais au témoignage même des Scribes, des Phariſiens, des plus cruels ennemis de Jeſus, qui l'avoient condamné & fait mourir ſur la Croix ; & ces faits, dont la ſuppoſition ne pouvoit être palliée aux eſprits les plus crédules, ont été crus, non par une petite portion d'hommes groſſiers & faciles, mais par une multitude de Juifs prévenus contre Jeſus, & ſi fermes dans leur témoignage ſur la vérité de ces faits, que les ſupplices & la mort n'ont pû leur en faire abandonner ou même diſſimuler la croyance. Incrédules, où ſont les faits conſignés dans l'Hiſtoire Profane, revêtus d'autant de circonſtances qui en caractériſent la nature, atteſtés par autant de témoins à qui il ne falloit que des yeux & des oreilles pour en conſtater la vérité, & atteſtés malgré le cri d'une Religion ſucée avec le lait, malgré les révoltes de la nature contre les obligations qu'entraînoit cette croyance ? Nouvelle conſidération qui ajoûte encore au poids de leur témoignage, & que nous réſervons à préſenter plus en détail dans le développement & la preuve de la propoſition ſuivante.

QUATRIÉME PROPOSITION.

Ceux qui ont crû ces faits ſans les avoir vûs, n'ont pû ſe rendre à l'autorité des premiers Témoins, qu'en vertu de preuves proportionnées & au peu de vraiſemblance de ces faits, & aux conſéquences extrêmement graves qu'entraînoit leur croyance, & à la fermeté de leur foi ſur la vérité de ces faits.

QUe les Spectateurs & les Témoins des faits Évangéliques y ayent ajoûté la foi qu'exigeoient toutes les circonſtances de ces faits, à l'égard d'hommes attentifs & ſuffiſamment pourvûs des organes naturels des ſenſations, c'eſt ce qu'on comprend aiſément. Mais que ces faits, tout incroyables qu'ils paroiſſent naturellement, ayent été regardés comme ſûrs, comme authentiques, par des hommes qui n'en avoient pas été les témoins, c'eſt ce qu'il n'eſt pas également aiſé de comprendre, à moins que leur croyance n'ait été entraînée par les preuves les plus frappantes & les plus inconteſtables. Il ne faut, pour s'en convaincre,

que faire attention au caractère de ces nouveaux Croyans, aux engagemens qu'ils contractoient par leur croyance, & à la fermeté dont ils en ont ſoutenu le témoignage. Nous en ferons l'expoſé en deux mots.

D'une part, je vois un Peuple attaché à une Loi autoriſée par une foule de prodiges avérés, & dont il reconnoît l'authenticité ; à une Loi dont le joug étoit pénible & accablant, mais que la Religion, l'éducation, l'uſage faiſoient reſpecter & aimer. De l'autre, je vois des Peuples livrés à des ſuperſtitions, condamnées, il eſt vrai, par la raiſon ; mais conſacrées par les Loix, autoriſées par l'habitude, ſoutenues par tout l'appareil du Myſtère, & chéries des paſſions, dont elles careſſoient les foibleſſes & juſtifioient les excès ; & c'eſt dans le ſein de ces Peuples, c'eſt dans le ſein du Judaïſme & de l'Idolâtrie, c'eſt dans le ſiècle le plus éclairé, ou du moins peu après les jours les plus brillans de Rome, que la croyance des faits Evangéliques trouve des partiſans dans la Paleſtine, dans la Gréce & dans l'Italie ! Et à quoi les engage cette croyance ? A proſcrire le culte & la Religion qu'ils ont juſqu'alors profeſſés ; à recevoir des règles de mœurs oppoſées à

celles qu'ils ont ſuivies ; à embraſſer une morale qui révolte la nature, & à reconnoître pour des vérités, des Dogmes qui échappent aux lumières de la raiſon. Qu'elle doit être puiſſante la conviction qui a opéré une pareille révolution dans les eſprits & dans les cœurs! mais ce n'eſt pas encore tout. Cette croyance ne devoit pas reſter cachée dans le ſecret des cœurs. Il falloit la publier, la répandre, la profeſſer devant les Peuples portés à la décrier, devant les Sages intéreſſés à la contredire, devant les Puiſſances de la terre acharnées à la détruire avec ceux qui en faiſoient profeſſion ; & cette croyance a été publiée, en effet, atteſtée & ſcellée du ſang de ces hommes qui n'ont cru les faits Evangéliques que ſur la parole des premiers témoins. Voilà des effets étonnans, preſqu'auſſi incroyables que les faits mêmes qui les ont produits ; tout cela n'eſt cependant qu'un fait, & même un fait que nos Incrédules ne conteſtent point. Or ſur ce fait inconteſtable nous raiſonnons ainſi.

Prétendre que des hommes ont pû croire des faits peu vraiſemblables, ſans preuves proportionnées à leur peu de vraiſemblance, qu'ils les ont crû, dès-lors, ſur le témoignage de gens légi-

timement ſuſpects de fanatiſme ou de ſimplicité groſſière, puiſqu'ils ne donnoient aucune preuve convaincante de la vérité de ces faits; qu'ils les ont cru ſur la parole d'hommes ſans état, ſans caractère, ſans réputation, ſans pouvoir, mépriſés même, odieux & perſécutés; qu'ils les ont cru, le Juif, malgré ſon reſpect d'habitude pour les Docteurs de ſa Loi; l'Idolâtre, malgré ſes préjugés en faveur des Prêtres de ſes Dieux & de ſes Sages, qui crioient au menſonge, à la ſimplicité, au ſortilège: c'eſt prétendre que ces faits peu vraiſemblables ont été crus préciſément à raiſon de leur peu de vraiſemblance. Or une pareille croyance poſe ſur une abſurdité de raiſonnement, dont il y a peut-être quelquefois des exemples; mais qu'on ne peut ſuppoſer, ſans preuves convaincantes, dans une multitude d'hommes de toute profeſſion, de tout état & de tout âge. Voilà cependant une abſurdité de croyance qu'il faudroit conſtater dans les Chrétiens qui ont cru ſur le rapport des premiers témoins, ſi ceux-ci ne leur ont pas donné, ſur la vérité des faits Evangéliques, des preuves proportionnées à leur peu de vraiſemblance.

Que la force des préjugés nourris dès

le premier âge par l'éducation, & confirmés enſuite par l'exemple, faſſe adopter à l'enfance des contes & des chimères, & aſſerviſſe encore une jeuneſſe inexpérimentée ou une vieilleſſe inconſidérée, cela ſe conçoit & ſe trouve même vérifié chaque jour. Mais que dans un âge mûr, comme dans les premières années & ſur le déclin de la vie, que des eſprits dégagés de préjugés comme des hommes imbus de faux principes, des génies cultivés comme des eſprits groſſiers & ſans culture, croyent, ſans examen & ſans preuves, des faits ſans vraiſemblance, qui choquent les principes reçus & les préjugés de l'éducation ; que le Juif croie reſſuſcité, celui que ſes pères ont mis à mort comme un blaſphémateur ſacrilège ; que le Gentil reconnoiſſe pour ſeul Dieu, un homme, dont la vie, paſſée dans la pauvreté & les humiliations, a été terminée par un ſupplice infâme ; que le Philoſophe qui juſqu'alors a regardé, malgré les préjugés de l'éducation & l'autorité des Loix, les Divinités de la Gréce & de Rome comme de vaines Idoles, ait adoré le gibet du Chriſt, ait reconnu ſa Divinité, ſans avoir crû ſa réſurrection ; ou qu'il ait crû ſa réſurrection, dont il n'avoit pas été témoin, ſans preuves proportionnées à l'étonnante

tonnante ſingularité de ce prodige, ſur le ſimple témoignage de ceux qui l'atteſtoient ; c'eſt une abſurdité de croyance, dont nulle Religion n'offriroit des exemples, s'il ne plaiſoit à nos Incrédules de la ſuppoſer dans ceux qui ont crû les faits Evangéliques, ſur le rapport des premiers témoins.

Que l'imbécilité de l'eſprit, que l'indolence qui refuſe d'approfondir la vérité d'un fait dont le merveilleux amuſe l'imagination, conduiſe à la crédulité, lorſque cette crédulité n'engagera à rien ; lorſqu'elle ne tirera à aucune conſéquence par rapport aux règles des mœurs ; qu'elle n'impoſera aucun devoir, ſur-tout de ces devoirs pénibles & révoltans pour la nature ; qu'elle ne forcera de rompre aucune chaîne, ſur-tout de ces chaînes chéries, dont les paſſions déguiſent le poids, & ne laiſſent ſentir à l'ame que les douceurs ; cela ſe conçoit. Mais que des hommes s'engagent à renoncer aux honneurs que l'ambition leur a fait acheter par mille travaux, & peut-être par autant de baſſeſſes ; aux richeſſes dont ils ont éprouvé les avantages ſenſibles ; aux plaiſirs dont ils ont ſenti les amorces flatteuſes ; que le pauvre s'engage à eſtimer une pauvreté, qui juſqu'alors a fait ſon déſeſ-

poir ; que l'infirme s'engage à chérir ſes ſouffrances, dont l'aiguillon cruel a fait le tourment de ſes jours ; que les riches s'engagent à n'eſtimer leurs richeſſes, que pour les répandre dans le ſein de l'indigence ; que les Grands enflés de leur naiſſance & de leur élévation, s'engagent à regarder & à traiter, comme leurs frères, les eſclaves & les ſujets qui leur obéiſſent ; que des hommes, en un mot, livrés à toutes les paſſions ſi naturelles à l'homme, s'engagent à fuir les honneurs & les richeſſes, ou à les poſſéder ſans orgueil & ſans attachement ; à rechercher les humiliations & les croix, ou à les ſupporter du moins ſans altération & ſans murmure ; à aimer leurs ennemis les plus cruels, & à ne haïr que leur propre corps, à ne haïr qu'eux-mêmes ; & qu'ils s'engagent à faire des ſacrifices ſi rigoureux, ſi révoltans, ſur la croyance de faits peu vraiſemblables, dont ils n'auroient eu d'autres garants que l'audacieuſe impoſture de ceux qui diſoient en avoir été les témoins ; & qu'ils embraſſent cette croyance en s'obligeant d'atteſter eux-mêmes ces faits comme s'ils les avoient vûs avec l'examen le plus réfléchi ; en s'obligeant de mourir plutôt de mille morts, que de démentir jamais leur croyance ; & qu'ils s'y enga-

gent ſans des preuves convaincantes, irréſiſtibles de la vérité de ces faits, ce ſeroit une crédulité monſtrueuſe & inconcevable dans un ſeul homme ; quel en ſeroit donc le prodige, le merveilleux, dans une foule d'hommes de toutes les conditions, de tous les caractères & de toutes les Nations ! La ſuppoſition d'une pareille abſurdité de croyance & de conduite, ne ſeroit-elle pas elle-même la plus grande abſurdité ? C'eſt cependant la ſuppoſition de nos Incrédules.

Car ces révolutions étonnantes ſe ſont faites dans les eſprits & dans les cœurs, en Grèce, en Paleſtine, en Italie, dans toutes les Provinces de l'Empire Romain. Des millions d'hommes de tout âge, de tout rang, de tout état, ont contracté ces engagemens effrayans pour la nature, en conſéquence des faits Evangéliques qu'ils ont regardé comme authentiques ; & ces faits qu'ils n'avoient point vûs, dont ils n'avoient pû être les témoins, ils en ont atteſté la vérité dans l'exil, dans les fers, au milieu des tortures, ſous le tranchant du fer & ſur les buchers. Ils avoient donc eu, ſur la vérité de ces faits, des preuves indubitables, des preuves proportionnées & à leur peu de vraiſemblance, & à la rigueur des ſacrifices auxquels ils

s'engageoient en les croyant, & à la fermeté de leur témoignage. Sans avoir été Spectateurs de ces faits, ils ſont donc pour nous de nouveaux témoins, dont la vie & la mort, pendant trois ſiècles de perſécution, ont atteſté, dans toutes les parties du monde, la vérité des faits Evangéliques. Nous verrons dans l'examen de la cinquième Propoſition quel peut être le poids de ce nouveau témoignage.

CINQUIÉME PROPOSITION.

Ceux qui ont cru la vérité des faits Evangéliques ſur l'autorité des premiers Témoins, ne nous ont laiſſé aucun motif raiſonnable de juger, que la foibleſſe & la légèreté aient déterminé leur croyance.

CRoire, ſans examen, ce qui s'accorde avec les lumières de l'eſprit; croire, ſans examen, ce qui flatte le penchant du cœur, rien n'eſt plus conforme à l'expérience journalière, par rapport aux choſes mêmes qui ont le moins de probabilités. Croire au contraire, ſans examen, ou contre le réſultat de l'examen, ce qui offenſe les lumières de l'eſprit, ce qui révolte les penchans du cœur; & le croire en conſéquence d'un fait contre toute vraiſemblance, appuyé lui-même ſur un témoignage peu ſolide; & que ce témoignage cependant en impoſe à toute eſpèce d'hommes, & qu'il en impoſe pendant une longue ſuite de ſiècles; & qu'il n'en impoſe jamais avec plus de force, qu'à proportion qu'on ſe rapproche davantage du tems où a commencé

l'impoſture, & où il étoit plus facile de la démaſquer ; c'eſt un myſtère, dont les inconſéquences humaines n'ont que très-rarement juſtifié l'hypothèſe. Cependant on a vû quelquefois ce phénomène ſingulier de croyance, dépourvue de motifs raiſonnés, dans les choſes mêmes les plus eſſentielles : mais, ou cette crédulité ſtupide n'avoit pour objet que des matières abſtraites, ou elle portoit ſur des faits difficiles à vérifier, ou elle n'étoit que peu répandue, ou elle n'étoit que paſſagère, ou elle étoit ſans conſéquence, ou enfin elle avoit pour principes la foibleſſe & la légèreté.

Mais l'Hiſtoire permet-elle de ſoupçonner rien de ſemblable dans ceux qui ont reçu les premiers témoignages des faits Evangéliques ? Comment ſoupçonner de foibleſſe des hommes qui ne croyoient, que pour renoncer à toutes les douceurs de la vie ; qui ne croyoient, que pour aller à la mort ? des hommes ſi peu eſclaves de leurs ſens, que la vûe des plus affreux ſupplices ne pouvoit les intimider, que le ſpectacle de toutes les délices de la terre ne pouvoit amollir ? Eſt-ce dans la Société des Martyrs, qu'on doit ſoupçonner de ces ames foibles, qui ſe laiſſent dominer par l'impreſſion des ſens ?

& ſi elles ont montré un courage & une fermeté ſi héroïques, pour défendre au milieu des tourmens la vérité des faits Evangéliques, ſur quel fondement les croire aſſez foibles, pour avoir donné croyance, ſans preuves bien atteſtées, à ces faits, d'un aveu commun, les moins vraiſemblables, &, par la ſuppoſition de nos Adverſaires, les moins prouvés ? La conſtance, la fermeté, ſont l'appanage des eſprits lents à prendre un parti. La cire facile à recevoir une empreinte, la perd aiſément : de même un eſprit prompt à croire un fait dépourvû de preuves, n'adhère que foiblement à une croyance ſi mal établie. Comment pouvoir donc ſe perſuader, qu'il y adhérera au prix de tout ce que les hommes peuvent eſtimer, au riſque de tout ce qu'ils peuvent craindre? Comment ſe perſuader que cette adhéſion aura pour objet un fait qu'il n'a aucun intérêt de défendre, qu'il a toutes ſortes d'intérêts de déſavouer, s'il eſt faux ? Comment ſe perſuader que cette obſtination ſi peu motivée, & ſi préjudiciable, ſera commune à tous ceux, ou preſque à tous ceux qui auront une fois adopté la croyance de ce fait ? Comment ſe perſuader que le nombre de ces obſtinés ſera comparable aux grains de ſable

de la mer ; & que dans ce nombre prodigieux d'eſprits obſtinés contre toutes les règles du ſens commun, & le plus commun, on comptera des hommes de tous les Peuples & de toutes les Langues, de tout âge & de toute condition, des hommes recommandables par leur ſageſſe ſur tout autre objet, & diſtingués par leurs lumières autant que par la ſainteté de leurs mœurs ? J'oſe le dire, jamais fait n'a demandé plus de preuves, & des preuves plus frappantes, plus irréſiſtibles, pour pouvoir être atteſté par ceux mêmes qui n'en avoient pas été les témoins, comme l'ont été nos faits Evangéliques ; & jamais la manière d'atteſter un fait n'a dû laiſſer moins de doute ſur la ſolidité des preuves qui en ont opéré la conviction, que n'en doit laiſſer la nature du témoignage de nos Martyrs, ſur ces mêmes faits Evangéliques. Il eſt contre la nature, qu'une fermeté de croyance ſi inconcevable ait ſon principe dans les Motifs de Crédibilité les plus foibles. Mourir pour un fait, eſt la plus grande preuve de fait que l'homme puiſſe donner, qu'il n'en a adopté la croyance, qu'après la plus forte conviction.

Mais à la preuve qui nous eſt fournie par le Martyre, que ceux qui ont cru la

vérité des faits Evangéliques ſur l'autorité des premiers Témoins, n'y ont pas été déterminés par la foibleſſe & la légèreté, ajoûtons-en une autre. Quoique moins victorieuſe, ſelon moi, que la précédente, elle fera peut-être plus d'impreſſion ſur nos Incrédules, qui aiment à calculer les probabilités, pour en extraire des vérités ſouvent équivoques, mais qu'ils veulent bien prendre pour des démonſtrations.

Quand nous établiſſons la force des témoignages, qui ont conſtaté aux Chrétiens des premiers ſiècles la certitude des faits Evangéliques, ſur la conviction étonnante que ces témoignages ont opérée dans les Martyrs, nos Incrédules ne manquent pas de nous ramener au Fanatiſme, qui a fait des Martyrs dans les Religions même les plus abſurdes : objection victorieuſe, à laquelle ils n'imaginent pas de réplique. Nous ne répéterons pas ici ce qui leur a été répondu ſi ſouvent ſur la mauvaiſe foi d'une comparaiſon, qui tombe au premier examen de la multitude des Martyrs que fourniſſent les Annales Chrétiennes, & de l'objet pour lequel cette multitude de Martyrs a donné ſon ſang & ſa vie. Nous leur demanderons ſeulement ſur quelles preuves ils établiſſent le ſoupçon de Fa-

natiſme dans ceux qui ont atteſté, par leur mort, la vérité des faits Evangéliques? Eſt-ce ſur les motifs peu ſolides de leur croyance? Mais ce ſeroit ſuppoſer ce qui eſt en queſtion, ſçavoir, qu'ils ont crû ſans preuves, tandis que nous prétendons au contraire qu'ils ont eu les preuves les plus convaincantes pour croire. Eſt-ce ſur la fermeté & la conſtance de leur croyance, qui a ſoutenu les opprobres, les ſupplices & la mort? Mais s'ils avoient eu les preuves les plus convaincantes pour croire, ils auroient dû, en effet, mourir plutôt de mille morts, que de renoncer à leur foi, puiſqu'ils euſſent été convaincus qu'elle avoit un Dieu même pour garant. Eſt-ce ſur les faits qui appuyoient leur croyance? Mais ces faits, quelque peu vraiſemblables qu'ils fuſſent, la raiſon n'a pas dû les leur faire regarder comme impoſſibles à la toute-Puiſſance. Elle devoit au contraire les leur préſenter comme dignes de Dieu par la manière ſurhumaine dont ils s'opéroient, & par leur objet direct & immédiat, qui étoit le ſoulagement des affligés & l'avantage de l'humanité. Eſt-ce par la Doctrine & la Morale dont ces faits atteſtoient la Divinité? Mais en fut-il jamais de plus ſublime & de plus pure, qui fît rendre à Dieu un culte plus digne de ſa

Majeſté, & qui élevât plus l'homme au-deſſus de lui-même ? Tout les invitoit donc à croire ces faits s'ils ont pû leur être conſtatés ; & on ne peut les ſoupçonner ou les accuſer de Fanatiſme, qu'autant qu'ils y auroient ajoûté foi, ſans avoir eu des preuves ſuffiſantes de leur vérité. Nous avons déja vû que la fermeté de leur croyance devroit, à cet égard, éloigner le moindre ſoupçon de légèreté ; voyons ſi les témoignages encore ſubſiſtans de leur ſageſſe ne doivent pas nous garantir la prudence de leur foi.

Car c'eſt la voie que ſuggère le doute méthodique, de ne croire les faits que ſur le rapport de témoins, dont le caractère autoriſe le témoignage ; & lorſqu'on ne peut conſulter ces premiers témoins, & qu'il eſt d'ailleurs conſtant que leur témoignage a été reçu, un doute prudent doit faire balancer, juſqu'à ce qu'on ſe ſoit aſſuré du caractère de ceux qui ſe ſont rendus à la première autorité. Quoique nous ne ſoyons pas dans le cas de ne pouvoir conſulter les premiers témoins des faits Evangéliques, cependant, pour donner plus de force encore à leur témoignage, par l'autorité de ceux qui l'ont reçu, examinons le caractère d'eſprit de ces derniers ; & pour nous en aſſurer, conſultons

leur vie, conſultons leurs Ecrits. Or ſi nous en jugeons par ces monumens conſacrés & à notre inſtruction & à notre édification, quel poids ne donneront-ils pas & au témoignage que ces illuſtres Croyans ont admis, & à celui qu'ils nous ont laiſſé dans leur propre conviction ? Car rien n'y décèle des hommes, ou aveuglés par quelque paſſion, ou déterminés par quelque eſpèce d'intérêt, ou faciles à être ſéduits par un défaut de lumières naturelles, ou propres à être emportés par la précipitation de leur jugement. J'en fais Juges les Incrédules eux-mêmes : que peuvent-ils conclure des Ouvrages des Pères des premiers ſiècles de l'Egliſe, & des traits que l'Hiſtoire nous a conſervés de leur vie, ſinon que c'étoient des ames fortes, d'une vûe vaſte, d'une capacité peu commune dans leur ſiècle, d'un attachement au vrai, du moins à ce qu'ils croyoient tel, que rien ne pouvoit affoiblir, d'un jugement ſain, d'une trempe d'eſprit mâle, d'une éloquence admirée même de nos jours, des hommes enfin à qui ils n'auroient rien à reprocher, s'il ne leur plaiſoit de regarder comme puérile leur crédulité ſur des faits prétendus apocryphes ; mais qui ont ſçû démêler dans ces faits, vrais ou faux, n'importe, tous les principes qu'un eſprit pé-

nétrant peut y découvrir ; qui en ont tiré toutes les conſéquences qu'un eſprit juſte peut en déduire ; qui ont fait valoir ces principes & ces conſéquences avec toute la force de raiſonnement, toute la beauté d'imagination, toute la clarté & tout le pathétique, dont ces objets étoient ſuſceptibles. Oui, leur prétendue crédulité à part, ils ſeroient forcés de les regarder, & ils les regarderoient en effet comme les plus beaux génies, comme les hommes les plus reſpectables de leur tems. Mais cette prétendue crédulité n'eſt point prouvée ; bien loin d'être démontrée, elle n'eſt que ſuppoſée, & ſuppoſée même contre toutes les probabilités. Car ira-t on comparer des hommes de ce caractère à un Peuple groſſier qui ſe laiſſe aiſément ſurprendre ; à des eſprits bornés que le merveilleux ſubjugue ? & cela, non en faveur d'une opinion qui peut flatter ou l'imagination, ou la vanité, ou la prévention ; mais à l'égard de faits qu'il n'y a pas plus de gloire à adopter qu'à rejetter ; car ce ſont de ces vérités dont on ne fait honneur ni à l'eſprit ni au cœur ; à l'égard de faits qu'il y avoit autant de riſques à adopter comme vrais, s'ils euſſent été faux, qu'il y en avoit à les croire faux s'ils étoient vrais ; à l'égard de faits ſur leſquels il ne

falloit qu'entendre des témoins ou conſtater leur témoignage, en examiner l'unanimité, les motifs, la fermeté; à l'égard de faits, qu'ils prenoient pour baſe de la règle de leurs mœurs, dont ils ne ſe contentoient pas de conſerver en ſecret la croyance, mais qu'ils s'efforçoient au contraire de rendre publique, de répandre dans tous les eſprits, & de perpétuer, autant qu'il étoit en eux, dans tous les ſiècles. Incrédules, calculez ici les probabilités; & dites de bonne foi en faveur de qui ſeront les réſultats.

SIXIÉME PROPOSITION.

Les Écrivains qui ſe ſont attachés à la chaîne de la Tradition, ſur l'authenticité des faits Evangéliques, & qui ne nous ont laiſſé, ſur ces faits, d'autre témoignage que leurs Ecrits en faveur de la Religion, ſont d'un plus grand poids, pour en appuyer la croyance, que les Auteurs qui ont combattu, même directement, la Religion.

LEs faits ne ſe prouvent que par le témoignage des hommes, & ne ſe détruiſent que par une implicance démontrée. Cependant malgré les témoins ſans nombre, & du plus grand poids, en fait de témoignage, que nous produiſons en faveur des faits Evangéliques; malgré les efforts impuiſſans des Incrédules, depuis tant de ſiècles, pour démontrer l'impoſſibilité de ces faits, ils s'obſtinent toujours à les nier; & ces hommes qui rejettent toute eſpèce d'autorités pour croire, ſe fondent cependant ſur des autorités, pour ne croire pas. Quand nous leur diſons que notre foi par rapport aux faits

Evangéliques eſt fondée ſur celle des Chrétiens qui ont crû au rapport des premiers témoins, ils nous diſent que leur incrédulité ſur ces mêmes objets eſt fondée ſur celle des Juifs qui n'ont pas crû ; ſur celle des Gentils qui n'ont pas crû ; ſur celle d'une foule de grands hommes qui avoient crû d'abord ſans examen, & qui ont, dans la ſuite, non-ſeulement rétracté leur croyance, mais qui ont combattu par leurs Ecrits la foi qu'ils avoient profeſſée. C'eſt ainſi que l'iniquité ſe dément dans ſes voies ; & qu'elle tire vanité de ne pas ſe laiſſer ſubjuguer par l'autorité, tandis qu'elle la ſuit ſervilement, & contre toute raiſon.

Je dis contre toute raiſon, & même contre ſes principes. Car nos Incrédules ne nous objectent-ils pas continuellement l'empire des préjugés inſinués & entretenus par l'éducation ; préjugés auxquels ils attribuent la fermeté de croyance des premiers Chrétiens & de ceux qui ſont encore ſoumis de bonne foi au joug de l'Evangile ? Ne nous objectent-ils pas la force des intérêts temporels qui font adopter, ou ſimuler du moins, les opinions les plus abſurdes ; motifs qu'ils donnent à la foi extérieure de tant d'hommes célèbres, qu'ils eſtiment avoir été de trop

grands hommes pour avoir été Chrétiens? Ne comptent-ils plus pour un des plus puiſſans reſſorts de la croyance publique, l'autorité du Gouvernement contre tous ceux qui attaquent la Religion de l'Etat, eux qui, par un blaſphême affreux, juſtifient, ſur ce principe, le ſupplice de Jeſus-Chriſt ? Ont-ils donc oublié juſqu'où peut aller le fanatiſme d'un Pyrrhonien, d'un Incrédule, (car il y a des Fanatiques dans toutes les Sectes, dans celle de nos prétendus Eſprits-forts, comme dans celle des Derviches) eux qui avouent franchement qu'ils ne croiroient pas à la réſurrection d'un mort, ſur laquelle tout Paris leur rendroit témoignage pour l'avoir vûe ? Ne croyent-ils donc plus à l'indifférence en fait de Religion, à l'indolence ſur l'examen de celle qu'on profeſſe, à la honte de rétracter celle qu'on a reçûe de ſes Pères, eux qui attribuent la perſévérance des Chrétiens dans la foi, à l'habitude de la routine, à la gêne du travail qu'entraîne tout examen, à l'opinion que Dieu étant également honoré dans toutes les Religions, le culte Chrétien l'honore autant que tout autre culte ? Ont-ils perdu de vûe l'intérêt des paſſions, qui font, parmi les Croyans eux-mêmes, tant d'hommes

inconſéquens par les mœurs, eux qui prétendent que toutes ces paſſions auroient dû ſe taire dans tous les Juifs & les Gentils, pour faire de tous autant de Croyans ? Ou voudroient-ils nous faire entendre, & croiroient-ils nous perſuader, que les tems ont changé la nature des hommes ; que, dans les premiers ſiècles de l'Egliſe, les Juifs & les Gentils étoient ſans préjugés ſur la Religion, ou que ces préjugés étoient foibles ; qu'ils n'avoient aucun intérêt temporel qui dût les fixer dans leur Religion, quoique le rang & la fortune de tous ceux qui tenoient au culte public par leurs fonctions, dépendiſſent de leur perſévérance ; que le Gouvernement public étoit ſans autorité pour la manutention du culte reçu ou qu'il ne l'exerçoit pas, tandis que les places publiques regorgeoient du ſang des déſerteurs de la Religion autoriſée par les Loix ; prétendroient-ils nous perſuader qu'à la naiſſance du Chriſtianiſme, la manie de ne rien croire n'avoit pas encore fait des Fanatiques ; que l'indifférence en fait de Religion, n'avoit point de Partiſans ; que tous les eſprits étoient diſpoſés à n'en ſuivre une, qu'après l'examen approfondi de ſa ſupériorité ſur les autres ; & que la mauvaiſe

honte de ſe démentir ſur une erreur long-tems avouée, n'en rendoit aucun infidèle à la vérité reconnue ? Leurs prétentions ſans doute ne vont pas juſques-là : elles ſeroient anéanties par le témoignage de l'Hiſtoire. La vérité Evangélique avoit donc à vaincre, dans les premiers tems du Chriſtianiſme, autant d'obſtacles pour le moins, que nos Incrédules en trouvent aujourd'hui pour faire adopter leur Syſtême de Religion : elle en avoit même infiniment davantage, & cela de l'aveu des Incrédules. Les Proſélytes du Chriſtianiſme n'avoient pas en effet l'avantage de vivre dans un Gouvernement qui n'exigeât point, ſous les plus rigoureuſes peines, l'exercice extérieur de la Religion dominante dans l'Empire ; au lieu que les Proſélytes de l'Incrédulité ne courent aucun riſque de leurs biens & de leurs vies, en ne faiſant aucun exercice public de la Religion Chrétienne. Les Proſélytes du Chriſtianiſme, ſi l'on en croit nos ennemis, n'avoient pas l'avantage de pouvoir ſe vanter que leurs Maîtres & leurs Chefs étoient les plus beaux génies de leur tems ; au lieu que les Proſélytes de l'Incrédulité peuvent ſe glorifier, d'après les éloges reſpectifs & les prétentions bien ou mal appuyées de leurs Docteurs,

qu'ils marchent ſur les traces des plus grands hommes, non-ſeulement du ſiècle préſent, mais de tous les ſiècles antérieurs, non-ſeulement de l'Europe, mais de toutes les parties du monde où la raiſon a eu la force de ſecouer les préjugés. Les Proſélytes du Chriſtianiſme, au dire de nos ennemis, n'avoient pas l'avantage de trouver dans des pièces authentiques, dans des démonſtrations rigoureuſes, une certitude irréſiſtible de la croyance qu'ils embraſſoient ; au lieu que les Proſélytes de l'Incrédulité ont, dans les Ouvrages ſans nombre, dans les productions lumineuſes de leurs illuſtres Chefs, des motifs de ne pas croire, qui ſont, ſi on les en croit, d'une certitude Géométrique & d'une évidence ſenſible. Les Proſélytes du Chriſtianiſme n'avoient pas l'avantage d'embraſſer une Religion qui diminuât le nombre des devoirs ou qui en adoucît la rigueur, qui juſtifiât les paſſions ou qui excusât leurs excès ; au lieu que les Proſélytes de l'Incrédulité viſent au terme heureux de ſecouer toute eſpèce de joug, de ne connoître plus de devoirs, de n'être retenus par aucune crainte, & de ne ſuivre d'autres Loix que celles d'une nature conduite par le penchant, & inſpirée par la paſſion. Voilà certes de

grands avantages de l'Incrédulité ſur le Chriſtianiſme, pour ſe faire des Partiſans ; & il faut convenir que ces avantages ne ſont pas ſtériles : le nombre des Incrédules ſe multiplie tous les jours. Mais enfin, quelque progrès qu'ait fait l'Incrédulité, depuis que ces grandes lumières du monde, les Spinoſa, les Hobbés, les Bayle, les Lamétrie, les... les.... les... &c, ont brillé aux yeux de l'Europe, elles en ont laiſſé la plus grande partie dans ſes anciennes ténèbres. Les Croyans ont encore leur même culte auſſi étendu, auſſi public, auſſi ſuivi qu'il l'étoit auparavant. Il y a eu & il y a encore des Croyans ſur le Trône, à la tête du Miniſtère public, des Armées, & des Tribunaux : il y en a encore dans les Sociétés des Gens de Lettres, parmi les Sçavans en tout genre, parmi les Artiſtes les plus célèbres. Comment donc a-t-il pû ſe faire qu'un Syſtême de croyance, tel que le vôtre, pouvons-nous dire aux Incrédules, Syſtême ſi lumineux, ſi commode, ſi honorable, car vous êtes les ſeuls Eſprits-forts ; ſi libre, car on ne vous attaque ni dans vos biens, ni dans vos vies, pour vous forcer à des actes extérieurs d'une Religion que vous mépriſez ; comment a-t il pû ſe faire qu'un pareil Syſtême n'ait

pas ſubjugué tous les eſprits & entraîné tous les humains ? Je vous entens : l'ignorance, l'indolence, retiennent les uns dans leurs préjugés ; l'intérêt, la politique & l'autorité du Gouvernement empêchent les autres de ſe déclarer pour le parti le plus évidemment ſûr & le plus favorable. Mauvais raiſonneurs ou raiſonneurs de mauvaiſe foi ! Pouvez-vous donc vous déguiſer que ces mêmes raiſons ont dû laiſſer, pendant pluſieurs ſiècles, une foule de Juifs & de Gentils attachés à leur culte & à leurs préjugés ; que ces mêmes motifs ont dû les empêcher de rendre un témoignage extérieur à la vérité dont ils étoient convaincus ? Pouvez vous vous déguiſer qu'à ces raiſons & à ces motifs ſe joignoient encore d'autres obſtacles bien plus puiſſans à la confeſſion publique de la vérité ? & vous vous appuyez ſur l'autorité de ceux qui n'ont pas crû les faits Evangéliques ! Croiriez-vous donc l'autorité de ceux qui ne ſe ſont pas rendus à vos ſublimes ſpéculations, ou qui n'oſent pas les adopter publiquement, ſuffiſante pour anéantir vos démonſtrations prétendues, & la conviction ſuppoſée de ceux qui ſuivent votre parti ? Diſons-le : il y a beaucoup d'Incrédules ; mais il eſt étonnant qu'il

n'y en ait pas un bien plus grand nombre. Tous les Juifs & tous les Gentils n'ont pas été perſuadés de la vérité des faits Evangéliques ; mais, quel qu'ait été le nombre de ceux qui ont fait profeſſion de les croire, il eſt étonnant que le nombre n'en ait pas été infiniment plus petit ; & parmi ceux qui n'en ont pas fait une profeſſion extérieure, il y a cent probabilités, contre une, qu'un grand nombre des Incrédules apparens a été intérieurement convaincu de la vérité de ces faits. L'autorité de ceux qui n'ont pas crû les faits Evangéliques, ne peut donc contrebalancer dans aucun eſprit raiſonnable, & ſurtout dans l'eſprit de nos Incrédules, l'autorité de ceux qui les ont atteſtés, même ſur la foi ſeule de la Tradition.

Mais les Incrédules ne nous oppoſent pas ſeulement l'autorité de ceux qui ſe ſont contentés de ne pas croire la vérité des faits Evangéliques. Ils prétendent nous attérer par l'autorité des plus grands hommes qu'ait eu l'Incrédulité, & dont les Ouvrages immortels feront à jamais preuve de leur génie. Nous ne diſputerons pas aux Incrédules la gloire de compter parmi eux des hommes célèbres par l'étendue de leurs connoiſſances & par la profondeur de leurs vûes. Mais ils ne nous

diſputeront pas, je penſe, qu'on peut être doué du plus beau génie, avoir acquis une foule de connoiſſances, & cependant ignorer des faits qu'on a négligé d'approfondir. Cette négligence, reprendra un Incrédule, eſt ſuppoſée gratuitement à des hommes, tels que les Spinoſa, les Hobbés, les Collins, les Bayles, les Lamétrie, &c, &c, &c, qui ont écrit directement contre la Religion, & par-là, indirectement au moins, contre les faits qui en ſont la baſe. Soit, répondrai-je à mon tour : mais dès-lors il faudra m'accorder auſſi, que cette négligence ſeroit encore moins vraiſemblable dans ceux qui ont écrit en faveur de la Religion, & par conſéquent en faveur de la certitude des faits qui l'appuyent, comme les Adiſſon, les Hutchinſon, les Abbadie, les Nicole, les Paſcal, les Fénélon, les Boſſuet, &c. Nous voilà donc à autorités contre autorités ; & il n'eſt plus queſtion que d'en comparer le poids, en examinant d'un œil réfléchi le caractère de leurs Ouvrages. Or quel contraſte n'en offre pas le paralléle ?

Que préſentent en effet les Ecrits Syſtématiques des plus fameux ennemis du Chriſtianiſme ? Une Métaphyſique obſcure qui renverſe les notions le plus univerſellement

verſellement reçûes ; qui confond les idées les plus diſtinctes ; qui détruit leurs générations ; qui altère leur nature : une Logique fauſſe, qui poſe pour principe ce qui eſt mis en queſtion ; qui part de principes oppoſés à tous ceux qui ſont généralement reçus ; qui ne ſe ſauve de l'odieux des conſéquences qui ſuivent immédiatement de leurs principes, que par des contradictions : une Morale affreuſe, qui renverſe toutes les Loix, qui anéantit tous les devoirs, qui ridiculiſe toutes les vertus, qui conſacre tous les vices ; & qui ne laiſſe d'autre récompenſe à l'Incrédule, dont le penchant le force d'être vertueux, que la honte d'être inconſéquent, & d'agir contre toutes les lumières de ſon eſprit, & contre l'évidence de ſon Syſtême.

Que trouve-t on dans ces Chefs-d'œuvre de l'eſprit humain ? des Sophiſmes captieux, dont l'entortillage cache des ſuppoſitions abſurdes, ou des conſéquences fauſſes ; des traits de plaiſanterie, quelquefois bonne, quelquefois mauvaiſe ; des contes apocryphes ou des faits ridicules ; des parallèles pleins d'infidélité, au lieu de réponſes ſolides à des raiſonnemens preſſans, des objections de mauvaiſe foi, où l'on combat les faits

par des ſuppoſitions ou par des poſſibilités, tandis qu'on devroit s'attacher à en attaquer les preuves : où l'on confond l'exiſtence des choſes avec leur manière d'être ; par exemple, l'exiſtence des objets de la Révélation, avec leur manière d'exiſter : où l'on nie quelquefois les qualités les plus diſtinctes de l'objet, parce que ſa nature n'eſt pas totalement connue, la ſpiritualité de l'ame, par exemple, ſon immortalité ; tandis que par une contradiction manifeſte, par la même raiſon que la nature de la matière n'eſt pas totalement connue, on lui attribue les qualités les plus oppoſées à ce qui en eſt connu, comme la penſée : où l'on conclut l'exiſtence des choſes par leur ſimple poſſibilité, qui n'eſt pas même démontrée, comme l'exiſtence de la matière de toute éternité, l'exiſtence des êtres finis & contingens en nombre infini ; tandis que par un jugement tout oppoſé, on nie la poſſibilité de certaines choſes, parce qu'on n'a pas une démonſtration Métaphyſique de leur exiſtence, comme le fait de la réſurrection d'un mort à la parole d'un homme ; où le défaut de compréhenſion de l'objet paroît une raiſon ſuffiſante pour ne le pas admettre, comme l'action d'un être ſpirituel ſur un être matériel, l'union

de l'un avec l'autre ; tandis qu'on donne pour principe les idées les plus incompréhenſibles, comme l'unité d'une ſeule ſubſtance dans toute la nature, quoiqu'on admette, dans cette même nature, une foule d'êtres & de manières d'être qu'on ne comprend point : où le dernier réſultat des Syſtêmes les plus ingénieux, les mieux ſuivis, & étayés avec le plus de ſoin, eſt de rejetter toute eſpèce de certitude, comme le Pyrrhonien ; de n'admettre aucune certitude morale, on du moins de ne lui donner aucune autorité en fait de Religion, comme le Déiſte & le Théiſte ; de ſapper toutes les Règles des mœurs, en détruiſant juſqu'aux idées du bien & du mal moral, comme le Matérialiſte & l'Athée : je le demande, non à un Chrétien décidé, non à un Incrédule déclaré, leur ſuffrage ſeroit ſuſpect ; mais à un homme d'un jugement ſain, & qui, juſqu'à préſent ſeroit reſté dans un doute méthodique, s'il falloit qu'il jurât ſur la parole ſeule du Maître, s'il falloit qu'il ſe décidât par la ſeule autorité ; je le demande, de quel poids ſeroit pour lui celle des Coriphées de l'Incrédulité ? Quel contrepoids lui fourniroit-elle pour balancer l'autorité de ceux qui ont écrit en faveur de la Religion, d'un Nicole, d'un Abadie, d'un

Boſſuet, &c? Dans ceux-ci, il remarqueroit des Ecrivains qui partent de principes que ſon eſprit & ſon cœur avoueroient ; qui établiſſent des notions, qu'une expérience réfléchie ſur lui-même & ſur ſes opérations juſtifieroit ; il ſe trouveroit conduit par le fil de leurs idées à une progreſſion de vérités, dont la lumière diſſiperoit ſes doutes. Principes ſimples, notions claires, marches méthodiques, logique exacte, vûes profondes, raiſonnemens preſſés : quels hommes ! quels génies ! & s'il n'avoit d'autres preuves, en faveur ou contre la certitude des faits Evangéliques, que l'autorité des Ecrivains qui les ont admis ou qui les ont rejettés, de quel côté ce parallèle devroit-il faire pencher la balance ; pour quel parti la raiſon lui diroit-elle de ſe décider ? C'eſt encore ici que l'on pourroit dire à l'Incrédule de recourir à ſes calculs, & de nous donner le réſultat des probabilités.

Mais les Incrédules ne prétendent pas ſeulement nous écraſer par le poids de l'autorité des plus célèbres Incrédules qui ont élevé des Syſtêmes contre la Religion : ils nous oppoſent encore la foule des mécréans qui ont combattu indirectement la vérité des faits Evangéliques. Examinons cette dernière reſſource de l'Incrédulité.

SEPTIÉME ET DERNIÉRE PROPOSITION.

Les incrédules qui n'ont combattu que par leurs mœurs, ou par des traits paſſagers de leurs Ecrits, l'authenticité des Faits Evangéliques, ne doivent point contrebalancer l'autorité des Croyans qui, par leurs mœurs, ou par des traits paſſagers de leurs écrits, ont témoigné reconnoître cette authenticité.

IL faut l'avouer : le nombre des incrédules de mœurs & de langage, c'eſt-à-dire, de ceux qui ne font aucun acte extérieur de Chriſtianiſme ; qui blaſphêment contre ſes Dogmes, ſes Cérémonies & ſes Loix ; qui tournent en ridicule la crédule ſimplicité des vrais Fidéles, le nombre de ces Citoyens, ſans culte & ſans Loix religieuſes, s'eſt prodigieuſement multiplié dans notre malheureux ſiécle. Le nombre même des Ecrivains, qui font leurs preuves publiques d'incrédulité, ne s'accroît que trop tous les jours. Soit adhéſion intime à quelque ſyſtême oppoſé au Chriſtianiſme ; ſoit deſir de ſe

faire un nom, en prétendant ſuivre les routes les moins frayées; ſoit envie de ſe faire lire par la multitude qui court après la nouveauté & l'indépendance, ou du moins d'être remarqué en ſe ſignalant par une audace aujourd'hui en faveur, il n'eſt aucune eſpéce d'Arts & de Sciences, aucune matière futile ou importante, enjouée ou ſérieuſe, qui n'ait fait éclore quelque Ecrivain, dont le mépris ou la haine pour le Chriſtianiſme n'ait éclaté par des traits répandus dans ſon Ouvrage. Cette profeſſion publique d'incrédulité de théorie, de la part des uns, & de pratique, de la part des autres, ſubjugue une foule d'eſprits, ou trop indolens, pour ſe décider par leur propre examen, ou trop bornés pour en faire un ſolide. Ainſi l'autorité & l'exemple les entraînent ſous les drapeaux commodes de l'irréligion. Il y a tant de Mécréans, diſent-ils, & parmi ces Mécréans, il y a tant d'honnêtes gens, tandis que parmi les Chrétiens, les mœurs du plus grand nombre ſont en contraſte avec la foi, que le parti des premiers ne peut être celui des méchans : il y a, parmi ces incrédules, tant de gens de mérite & d'eſprit, tandis que la foule oppoſée compte tant de petits génies, & d'eſprits foibles, que

le parti des anti-Chrétiens ne peut être celui des ſots. C'eſt ainſi que ſe ſont décidés & que ſe décident encore tous les jours le plus grand nombre des incrédules, qui n'ont jamais lû, & qui ne liront jamais les Ouvrages ſyſtématiques contre la Réligion, non plus que ceux qui l'établiſſent & qui la défendent. Voyons quel fond la raiſon permet de faire ſur ce raiſonnement; & ſi, en partant du principe de l'autorité, pour ſe décider en fait de croyance, cette autorité doit faire rejetter l'authenticité des Faits Evangéliques. Nous nous attacherons d'abord à examiner l'autorité des mœurs des Incrédules, par comparaiſon à celle des mœurs des Croyans. Nous viendrons enſuite à l'autorité fondée ſur le témoignage des Ecrits.

PREMIERE PARTIE.

De l'autorité des Mœurs des Incrédules & des Croyans, pour faire rejetter ou reconnoître la certitude des Faits Evangéliques.

Les Incrédules décidés ne liront vraiſemblablement pas ces Diſſertations; mais des Chrétiens éprouvés ou chance-

lans dans leur foi, & portés à ſe laiſſer aller au torrent de l'autorité, pourront les lire : c'eſt à un d'eux que j'adreſſe la parole.

Pour renoncer à votre foi, vous vous appuyez donc, lui dirai-je, ſur l'autorité du grand nombre des Incrédules, & ſur leurs mœurs qui vous paroiſſent bien mieux que celles des Chrétiens, conſtater leur adhéſion intime aux principes de leur croyance. Mais avant que de vous décider, voudriez-vous obſerver avec moi, qu'en général les mœurs ne décident point de la croyance. Il y en a qui croyent en Jeſus-Chriſt, & qui n'obſervent point ſes Loix. Il y en a qui n'admettent que les devoirs dictés par la nature, & qui ne laiſſent pas de les enfreindre. Il y en a qui ne reconnoiſſent ni bien ni mal moral, & qui ſont, au dire des Incrédules, des modéles de toutes les vertus ſociales. L'expérience la plus commune convainc donc, qu'entre les lumières de l'eſprit & les déterminations de la volonté, il y a ſouvent trop d'oppoſition, pour oſer fonder inconteſtablement ſur les opérations de l'un, la néceſſité des opérations de l'autre. Or ſi les lumières de l'entendement ne déterminent pas néceſſairement les actes de la volonté, comme le ſentiment in-

time en convainc l'homme le moins réfléchi ; les actes de la volonté, ou les mœurs, ne prouvent pas infailliblement l'adhésion de l'esprit aux principes qui leur sont analogues. Par conséquent un Incrédule, par le défaut de mœurs, n'est pas nécessairement un Incrédule par défaut de croyance. Votre incrédulité porteroit donc à faux, en se fondant sur l'autorité de gens, dont la façon de penser, ou dont la croyance peut n'être qu'apparente.

Il est cependant vrai qu'un esprit juste peut, des mœurs, conclure quelquefois l'adhésion de l'esprit à certains principes. Mais dans quel cas ? Dans le cas, où les déterminations de la volonté sont pénibles à la nature, & ne sont commandées par aucun intérêt sensible & pressant ; ou, en un mot, il en coûte des efforts, qui ne peuvent avoir d'autres motifs, que l'adhésion de l'esprit à certains principes. Quand je vois un Turc, exempt d'ambition comme de besoins, observer à la rigueur, pendant tout le cours de sa vie, le jeûne de son Ramadan, se faire un scrupule d'avaler même sa salive pendant le jour ; n'oser tremper sa tête dans le bain, de peur que quelque goutte d'eau ne s'insinue dans sa bouche par les narines ;

qpand je le vois faire une pénitence pénible & ſecrette de ces inobſervations même involontaires, & qui n'ont pas eu de témoins : j'en dois conclure qu'il croit à ſon Prophête ; & je le conclus, parce que ſes mœurs ont néceſſairement un motif, & que je n'en connois pas d'autres que celui de ſa croyance. Mais ſi je vois un héritier avide avancer, par un poiſon ſecret, les jours de celui dont il attend la ſucceſſion, je n'en dois pas conclure que cet exécrable aſſaſſin ne reconnoît ni bien ni mal moral ; parce que je vois, dans la jouiſſance que lui procure ſon crime, un motif ſuffiſant à une paſſion effrénée pour le commettre. Ainſi en voyant dans le monde, une foule d'hommes qui vivent comme s'ils ne croyoient pas même en Dieu, je n'en conclurai pas que ce ſont des Athées : tandis qu'en portant mes pas dans les ſolitudes des Chartreux, des Peres de la Trappe, &c. je conclurai de l'auſtérité continuelle de la vie de ceux qui les habitent, qu'ils croyent en Dieu & en Jeſus Chriſt. Le Proſélyte du Chriſtianiſme a donc une autorité réelle, en fait de croyance, dans les Fidéles qui ſe conforment, en ſecret comme en public, aux Loix de l'Evangile ; parce qu'il n'y a que le motif de la croyance qui puiſſe

les assujettir à ces Loix dures & pénibles: le Prosélyte de l'Incrédulité n'a donc pas une autorité également réelle, en fait d'Incrédulité, dans ceux qui vivent comme s'ils étoient Incrédules; parce que leurs mœurs commodes peuvent avoir un tout autre principe que leur défaut de croyance. On conçoit aisément tout l'avantage qu'on pourroit tirer de ce raisonnement, si on l'appliquoit, non-seulement aux Chrétiens qui pratiquent, ou qui ont pratiqué dans le siècle, les préceptes de l'Evangile; non-seulement aux personnes religieuses, qui ont observé & qui observent, dans le Cloître, jusqu'à la perfection de ses conseils; mais encore à la multitude des Martyrs, dont la mort pour Jesus-Christ ne peut laisser aucun doute sur la conviction de leur esprit par rapport à la vérité des faits Evangéliques: conviction aussi démontrée, qu'il est possible que le soit une opération de l'esprit, qui ne peut être vûe en elle-même que par Dieu seul: conviction à laquelle on ne peut opposer celle des Chefs même de nos Incrédules, 1°. parce que leurs Ecrits ne sont pas plus une preuve de leur Incrédulité, que ceux de nos Ecrivains les plus célèbres ne le sont de la sincérité de leur foi; car c'est ce que nos

ennemis objectent à l'autorité que nous voulons tirer des Pascal, des Bossuet, &c. 2°. Parce que leurs mœurs peuvent partir d'un principe très-différent de leur Incrédulité ; car ils nous objectent eux-mêmes que les mœurs les plus dépravées se trouvent avec la foi dans un grand nombre de Croyans. Concluons : il n'est donc pas démontré qu'il y ait autant d'Incrédules d'esprit, ou par principes, qu'il y a d'Incrédules de fait, ou par les mœurs. Le nombre des Mécréans n'est donc pas à un point d'évidence, qui puisse autoriser à embrasser leur parti.

Il y a tant d'honnêtes gens parmi les Incrédules, ajoûtez-vous, que leur part ne peut être celui des méchans. Je ne disconviendrai pas que parmi ceux qui font une profession extérieure d'Incrédulité, le très-grand nombre ne soit de ceux qui la Société ne peut reprocher ou prouver les crimes qui conduisent au gibet. Mais vous est-il bien démontré que toute cette foule de Citoyens de tout état, de l'un & de l'autre sèxe, qui n'ont ni mœurs ni principes, qui deshonorent leurs familles par de basses manœuvres qui aviliſſent leur être par d'infames commerces, qui ruinent leur corps par des débauches outrées, qui violent les droi

du ſang par un caractère dénaturé, les droits de la Patrie par une vie oiſive, les droits de l'union conjugale par des commerces adultères & publics, le droit des gens par des rapines ſecrettes, des concuſſions palliées, des ſalaires refuſés, des dettes déniées, des emprunts faits avec la connoiſſance d'une impoſſibilité morale, & quelquefois Phyſique, d'y ſatisfaire; vous eſt-il bien démontré que tous ces individus, auxquels un Déiſte n'accordera certainement pas le titre d'honnêtes gens, ne ſont point de la claſſe de ceux qu'on nomme Incrédules ? Vous eſt-il bien démontré que les priſons, les maiſons de force, les galères, les échaffauds ne ſont point fréquentés par des hommes d'une Incrédulité auſſi avérée, que celle des Vanini, des Collins, des Lamétrie, des..... des..... des, &c ? Vous eſt-il bien démontré qu'on n'a plus de mauvais penchans, dès qu'on eſt Incrédule; ou qu'à force de mettre à l'aiſe ces mauvais penchans, en diminuant les motifs qui peuvent les tenir en reſpect, on vient plus aiſément à bout de les dompter & de les ſoumettre ? Vous eſt-il bien démontré que tous ces ſcélérats qui chargent la terre de leur poids ; que toutes ces victimes publiques de la lubricité,

que toutes ces perſonnes d'une vertu au moins équivoque, ſont des Croyans : Voyez dans leur Domeſtique, examinez dans leurs parties de plaiſir, ſuivez dans les Temples, ces hommes des dernières claſſes des Citoyens par leurs fonctions, & au-deſſous même de leur état par leurs mœurs : ne les entendrez-vous pas blaſphémer, avec autant de fermeté que le plus fier Incrédule, contre l'Etre Suprême ; tourner en dériſion nos Myſtères les plus auguſtes, nos cérémonies religieuſes les plus ſaintes, les Fidèles qui ont la ſimplicité de croire notre ſainte Religion, & qui ſont aſſez dupes pour en obſerver les préceptes rigoureux ? L'Incrédule le plus décidé fait-il une profeſſion plus ouverte d'Incrédulité, & a-t-il des titres mieux conſtatés pour être aſſocié à la claſſe diſtinguée des Eſprits-forts ? Ah ! que de ces prétendus Eſprits-forts, s'il ne faut, pour en obtenir le titre, que ne croire pas par ignorance, & blaſphémer ce qu'on ignore ! Oui, je ne crains pas de l'avancer, tout Incrédule n'eſt pas un ſcélérat ; mais tout ſcélérat, dans le moment où il fait un trait de ſcélérateſſe, eſt un Incrédule. Dans ce moment, il ne croit plus en une Religion ſainte, au Dieu vengeur des crimes. Ce n'eſt qu'au moment, où

le remord vient agiter ſon cœur coupable, qu'il reprend ſa croyance, ou qu'il commence du moins à douter. Il eſt Incrédule le poignard, le poiſon à la main : il croit ſur l'échaffaud. Nous le revendiquons comme nôtre, lorſqu'il expie ſon crime dans ſon cœur ; mais il ne peut être revendiqué que par les Incrédules, lorſqu'il le commet.

Il y a tant d'honnêtes gens parmi eux! Quoi donc ſeroit-ce à l'honnêteté des mœurs qu'on reconnoîtroit les Incrédules, plutôt que les Croyans ; ou ſuffiroit-il de n'être pas flétri par Arrêt, pour être cité comme honnête homme? Sur ce pied, le nombre des malhonnêtes gens, parmi les Croyans qui font une profeſſion bien déclarée du Chriſtianiſme, n'excéderoit pas celui des Incrédules, de ceux ſur-tout qui le ſont moins par principes que par fait ; c'eſt-à-dire, par les mœurs & le propos. Qu'on nous montre donc en quoi ces honnêtes gens méritent qu'on les diſtingue, par un titre qu'on ſemble refuſer à ceux qui leur ſont oppoſés de ſentimens ! Seroit-ce aux Incrédules, familles affligées, que vous devez les ſoulagemens qui vous tirent de l'opprobre & de la misère ? Victimes coupables de la Juſtice humaine, qui doit des exem-

ples de terreur aux méchans ; infortunés abandonnés à vos remords, aux horreur du ſort qui vous attend, & au dénû ment de tout ce qui vous preſſe ; ſeroit-c à la voix des Incrédules que vous enten driez ouvrir vos cachots, ſeroit-ce à leu humanité généreuſe, que vous devrie ces vêtemens qui vous couvrent, cett chaleur qui vivifie vos membres engour dis par le froid, ces alimens qui ſuppléen à ceux qu'une juſtice rigoureuſe ne vou accorde, que pour vous empêcher d mourir ? Eſt-ce leur main, qui va eſſuye vos larmes ; eſt-ce leur cœur, qui va s'at tendrir ſur vos remords ; eſt-ce de leu bouche que ſortent les paroles de conſo lation qui ſuſpendent vos peines ? Eſt-c dans les Hôpitaux qu'on les trouver raſſemblés, pour partager, en faveur d leurs Frères ſouffrans, des ſoins que tout la ſollicitude des Chrétiens & des Chré tiennes, qui s'y ſont conſacrés par état ne peut donner à la multitude ? Ah ! c'eſ dans les places publiques, c'eſt dans le ſalles de ſpectacles qu'on trouvera bien plus sûrement le grand nombre de ce honnêtes gens réunis, pour y inſulter à la foi, & pour y prêcher la corruption des mœurs. Voilà où ils parlent auſſi quel quefois de l'humanité ; mais ils ont grand

ſoin de laiſſer à la ſimplicité des Croyans, le ſoin de juſtifier la ſainteté & les droits de ſon empire. Non, non, ce n'eſt pas la main des femmes Incrédules, qui prépare l'appareil qui doit ſervir à la guériſon des pauvres bleſſés; ce n'eſt point l'attentive charité des femmes Incrédules, qui va porter dans des réduits obſcurs, des ſoulagemens à une mère dans les douleurs de l'enfantement, à de tendres enfans dans l'extrémité de la misère, à des vieillards que l'âge & les infirmités ont réduit même à l'impoſſibilité de mendier des ſecours. Non, non, ces azyles de l'innocence, de la foibleſſe, de la pauvreté, de la douleur, non l'humanité ne les doit point à nos prétendus Eſprits-forts : conſultez-en les Archives, liſez les noms des Fondateurs, vous verrez que la charité des Croyans les a élevés; & ſi quelque Incrédule y avoit coopéré, cet Acte de généroſité ne pourroit être attribué à ſes ſentimens, puiſqu'il n'auroit point été commandé par ſon Incrédulité.

Il y a tant d'honnêtes gens parmi eux! Il y en a ſans doute, s'ils pratiquent la Loi naturelle. Mais qu'on prenne le Code des Mœurs * que l'un d'eux a donné au Public, & qu'on juge du nombre de ces

* Le Livre intitulé *les Mœurs.*

honnêtes gens, par le nombre de ceu
qui en font la règle de leur vie ; o
qu'on diſe, que pour être honnête hom
me, il n'eſt pas néceſſaire d'obſerver l
Loi naturelle. Ah! qu'elle eſt violée ſou
vent cette Loi ſainte, cette Loi innée
cette Loi impreſcriptible, par ceux mê
mes, qui la réclament pour bornes d
leurs devoirs ! Sentimens trahis, cult
idolatrique rendu, exemples d'idolâtri
donnés ; voilà ſans doute des crimes
ſelon cette Loi Sacrée ; & voilà des cri
mes commis par tous les Incrédules qu
ſe trouvent dans la Galerie de la Cha
pelle de Verſailles, à la Meſſe du Ro
Ils y fléchiſſent le genou devant une Croix
ils y adorent un morceau de pain : Hypo
crites, qui veulent faire croire qu'ils pen
ſent comme le Maître ! Lâches, qui, pa
crainte, trahiſſent les ſentimens qu'il
n'étalent avec tant d'audace dans leur
Livres, que parce qu'ils le font impuné
ment ; & qui ſont toujours prêts à viole
la première de toutes les Loix, s'ils en
reconnoiſſent une ſeule, de n'adorer qu
le ſuprême Auteur de tout, dès qu'ils ne
pourront l'obſerver ſans riſque ! Où ſe-
ront donc les malhonnêtes gens, ſi de
pareilles baſſeſſes ne portent aucune at-
teinte à l'honnêteté des mœurs ; & où ſont

les Incrédules, qui, dans pareille occaſion, ne ſeront pas malhonnêtes gens?

Il y a tant d'honnêtes gens parmi eux! mais ceux qui méritent ce titre, ſont-ils honnêtes gens, parce qu'ils ſont Incrédules? Vous même, qui cherchez des motifs pour vous ranger, avec quelque apparence de raiſon, ſous les drapeaux de l'Incrédulité, vous-même prononcez: eſt-ce pour devenir plus honnête homme, que vous vous propoſez de renoncer, dans votre cœur, à la Religion ſainte, que vous avez juſqu'ici profeſſée? Eſt-ce pour remplir plus fidèlement les devoirs purement civils de votre état? Eſt-ce pour être plus exact à tenir vos paroles données? Eſt-ce pour devenir plus ennemi du plus léger menſonge; pour être plus en garde contre le moindre propos qui puiſſe nuire à la réputation de votre prochain; pour être moins attaché aux biens de la terre, & les répandre avec plus de généroſité dans le ſein des pauvres; pour tenir plus en bride des paſſions, qui cherchent toujours à s'échapper des bornes que la raiſon leur preſcrit; pour être, en un mot, meilleur Citoyen, meilleur ami, fils plus reconnoiſſant, père plus tendre, époux plus fidèle? Si vous avez été vraiment Chrétien, un ſeul jour de votre vie, vous

avez été tout cela ; & ſi vous êtes ſincè
avec vous-même, votre cœur vous dit
que vous n'aſpirez à devenir Incrédul
que pour ceſſer d'être, avec moins de r
mords, ce que vous ne pouviez être alc
qu'avec des efforts ſoutenus, qui cot
mencent à laſſer votre courage. Cepe
dant il faut être tout cela, pour être I
crédule & honnête homme ; parce q
tous ces devoirs tiennent de près à la L
naturelle. Je vous le demande : ſere
vous honnête homme : ou du moins, e
ce pour le devenir plus ſûrement, q
vous ceſſerez d'être Chrétien ?

Je le ſçais : vous me répondrez qu'
n'eſt honnête homme, qu'autant qu'
remplit les devoirs, auxquels on s'eſt aſ
jetti ; & que ces devoirs étant plus mu
tipliés pour le Chrétien, que pour l'I
crédule, il y a, proportions gardée
beaucoup plus d'honnêtes gens pārı
ces derniers, que parmi ceux qui fo
profeſſion du Chriſtianiſme.

Mais ne devez-vous pas obſervei
1°. que ſi l'on n'eſt pas honnête homm
parce qu'on ne remplit pas les devoi
auxquels on s'eſt aſſujetti ; quelquefc
on ceſſe de l'être, pour ne s'être pas a
ſujetti à certains devoirs qu'on devoit
preſcrire. Le Citoyen, qui ſe perſua

fauſſement qu'il ne doit ſon ſervice ni au Prince, ni à l'Etat, eſt-il honnête homme, parce que ſa fauſſe perſuaſion eſt le principe de ſon inutilité dans la Société, & du vol ſecret qu'il fait à ſon Roi du tribut que celui-ci a droit d'exiger ? Une conſcience erronée, ſur les devoirs, ne juſtifie donc pas les actions qu'elle autoriſe. Et qui vous a aſſuré, que l'Incrédule (& ſur-tout celui qui ne l'eſt que par air, par libertinage, ſans connoiſſance de cauſe, ſans avoir étudié avec ſoin le pour & le contre) n'eſt point, par rapport aux devoirs du Chriſtianiſme, dans le cas d'une conſcience criminellement erronée? Sur ce principe, combien d'honnêtes gens prétendus ne faudroit-il pas retrancher du nombre de ceux mêmes des Incrédules qui obſervent, dans toute ſon étendue, la Loi naturelle?

2°. Si l'honnêteté des mœurs peut être de quelque autorité pour décider en faveur d'un parti, cette autorité devra l'emporter, par-tout où l'honnêteté des mœurs ſera plus héroïque. Or ſi cette honnêteté eſt fondée ſur la pratique des devoirs, plus ces devoirs ſeront multipliés & pratiqués, plus cette honnêteté des mœurs ſera digne d'admiration, & devra avoir de poids. Sur ce principe, de quel côté

l'honnêteté des mœurs doit-elle faire pen
cher la balance, en faveur du Chrétien
ou en faveur de l'Incrédule ? Dans celui
ci, je vois un homme qui s'eſt affranch
d'une foule de Loix pénibles, auxquelle
le Chrétien s'eſt aſſujetti. L'Incrédule l
plus aſſervi n'eſt lié que par les Règles de
mœurs, que le Chrétien regarde comme
ſacrées ; & celui-ci en admet une foule
d'autres, dont le premier ne reconnoî
point l'obligation. En ſuppoſant donc que
tous les Incrédules rempliſſent fidèlemen
les devoirs de la Loi naturelle, & que les
trois quarts des Chrétiens ſont habituel-
lement infidèles à toutes les Loix que la
Foi leur impoſe, le petit nombre de ceux
qui répondront aux obligations de choi
dont ils ſe ſont liés, n'offrira-t-il pas une
honnêteté de mœurs, beaucoup plus hé
roïque que celle de tous les Incrédules
& ſi l'on eſt fondé à dire de ces derniers
qu'ils ſont tous honnêtes gens, ne l'eſt
on pas à dire que la portion des autres
compoſe une Société de bien plus hon
nêtes gens encore ? Un bon Chrétien eſt
néceſſairement un honnête homme : un
mauvais Chrétien ne ſera pas, ſi l'on veut
un honnête homme ; mais il peut être
très-mauvais Chrétien, quoiqu'en rem
pliſſant beaucoup plus de devoirs eſſen

tiels, que le plus honnête même de tous les Incrédules. Ce qui réſultera du moins évidemment de l'honnêteté des mœurs des Chrétiens ſidèles, c'eſt que leur adhèſion aux vérités ſpéculatives de la Religion eſt au moins auſſi prouvée par l'autorité de leurs mœurs, que l'adhéſion des Incrédules aux Règles de mœurs qu'ils admettent ; c'eſt que l'autorité de leurs mœurs eſt, au moins, d'un poids auſſi grand, pour confirmer la ſolidité des principes de leur Foi, que celle des Incrédules honnêtes gens, pour faire valoir les principes prétendus de leur Incrédulité.

Je dis plus : les mauvaiſes mœurs des Chrétiens ne prouvent, ni contre l'adhéſion intime de leur eſprit aux principes de leur Foi, ni contre la ſolidité des motifs ſur leſquels cette Foi eſt établie. L'Incrédule m'en fournira lui-même la preuve. Car que je lui demande, ſi jamais un Déiſte n'a manqué aux obligations de la Loi naturelle, il aura ſans doute la ſincérité de convenir que très-peu, dans le cours d'une longue vie, n'ont pas eu à ſe reprocher d'en avoir violé quelques préceptes eſſentiels. Mais ſi j'inſiſte : & dans le tems que ces Incrédules agiſſoient contre les Règles de mœurs que la lumière naturelle leur preſcrivoit, ceſ-

ſoient-ils par-là même d'adhérer aux pri
cipes de cette Loi intérieure ? Il n'oſe
pas ſans doute nier que cette adhéſion i
time ſoit compatible avec une action o
poſée. Ou il faut nier que les violateu
de toute Loi quelconque ſoient ſujets a
remords, ou il faut admettre que l'adh
ſion intime de l'eſprit à des vérités pra
ques, n'empêche, d'une manière invi
cible, ni les penchans dépravés du cœu
ni les déterminations de la volonté, ve
les objets oppoſés aux devoirs fondés ſ
ces vérités reconnues. C'eſt-là le ca
trop commun, où l'on connoît la Loi, c
on en ſent la ſageſſe, & où on la viol
Video meliora, proboque ; deteriora ſequo
Il ſuit de-là, que l'Incrédule ne peut p
conclure du grand nombre même
Chrétiens qui agiſſent contre les règl
des mœurs preſcrites par la Foi, qu'i
ceſſent dès-lors d'être intimement pe
ſuadés de la ſolidité des principes, ſ
leſquels ces règles ſont appuyées. P
conſéquent ceux qui profeſſent ouvert
ment le Chriſtianiſme, & qui ne rougi
ſent point du nom de Croyans en Jeſu
Chriſt, ſont encore, malgré l'oppoſitio
de leurs mœurs avec leur Foi, des témoi
qui dépoſent en faveur de la vérité d
faits, ſur leſquels poſent les Loix qu'il
tranſgreſſent. Cett

Cette concluſion, qui peut ſurprendre au premier coup d'œil, étonnera moins ſi l'on conſidère la répugnance naturelle & violente de tout homme ſenſé & ami de ſon repos, pour les inconſéquences de conduite & pour les déchiremens des remords. Comment raiſonne l'Incrédule naiſſant ? Les Loix de la Religion Chrétienne ſont d'une pratique auſtère & gênante : je ſuis déterminé à ne pas les obſerver. Mais ne les pas obſerver, & croire qu'elles émanent d'une autorité Divine, c'eſt m'expoſer à des remords qui me préſenteront toujours une créature foible & rebelle, en bute aux coups vengeurs d'un Légiſlateur tout-puiſſant & irrité ; mais faire une profeſſion publique de reconnoître l'autorité Divine qui a conſacré & impoſé ces Loix, & agir ouvertement contre ces Loix, faire même gloire de les violer, porter les autres par conſeils, par inſtigations, par exemples, à les enfraindre, ce ſeroit faire preuve ou d'une foibleſſe impardonnable, ou d'une folie ſtupide, ou d'une méchanceté abominable. Je ne veux cependant ni me gêner, ni être troublé dans mon déſordre par de continuels remords : il ne me reſte que de ne pas croire à l'autorité d'où ſont émanées ces Loix ; & pour mon honneur,

comme pour mon repos, il faut que j
ſois Incrédule. Le mauvais Chrétien, qu
rentre quelquefois en lui-même, eſt
comme l'Incrédule naiſſant, également
gêné par les Loix de Jeſus-Chriſt, égal
ment agité de remords lorſqu'il les viol
également confus d'une inconſéquen
honteuſe qui met une ſi grande oppo
tion entre ſes principes & ſes mœurs
mais, ce que ne fait pas l'Incrédule,
préfère la perte de ſon honneur & de ſo
repos, à la perte de ſa Foi. Sur cela n
doit-on pas s'écrier, quelle n'eſt do
pas la force des motifs qui fondent cet
Foi ! Quelle n'eſt donc pas la force de
grace qui la défend dans le cœur du Chr
tien le plus infidèle ; puiſqu'en ſecoua
ſon joug, mille fois plus cruel & pl
affreux pour celui qui le porte malg
lui, qu'il n'eſt dur & peſant pour cel
qui s'y ſoumet, il pourroit briſer l
entraves, ſe mettre en liberté, jouir
tous les avantages de la nature, & ne
connoître d'autres devoirs, que ce
que l'infamie & les ſupplices forcent
remplir ! Et pour ſe mettre dans cette he
reuſe liberté, ſelon l'Incrédule, dans ce
affreuſe indépendance, ſelon nous, q
lui faut-il ? Anéantir la Foi dans ſon cœu
Non, On peut être Eſprit-fort à moi

de frais. Se vanter ſeulement qu'on doute de tout, qu'on ne croit rien, & que la Foi eſt le parti des petits eſprits, ou des fourbes, ou des dupes ; cela ſuffit, ſinon pour ſe délivrer de l'importunité des remords, du moins pour ſe mettre à l'abri du reproche honteux d'inconſéquence. Oui, je le répète : le mauvais Chrétien qui, avec toute la facilité qu'il a pour faire parade d'Incrédulité, conſerve encore la Foi dont il fait une profeſſion déclarée, devient, par ſa croyance, un témoin d'autant moins ſuſpect de la ſolidité & de la force des Motifs de Crédibilité, qu'il a un intérêt plus ſenſible, ou du moins plus apparent, de ſe refuſer à leur conviction. Par conſéquent, tout homme qui voudroit ne ſe décider, en fait de croyance, que par l'autorité des mœurs, non-ſeulement trouve dans les Chrétiens fidèles à la Foi qu'ils profeſſent, mais même dans ceux qui en violent les Loix, une adhéſion de l'eſprit aux Motifs de Crédibilité beaucoup plus forte, beaucoup mieux conſtatée, que ne l'eſt l'adhéſion des Incrédules aux principes de leur Incrédulité.

Mais ſon incertitude elle-même poſe-t-elle ſur la bonne foi ? Ignorez-vous donc, pourrois-je lui dire, ou avez-vous perdu de vue le grand nombre d'Ecrivains qui ont rendu hommage à la Religion, & par conſéquent à la vérité des Faits qui en démontrent la Divinité ? Ne parlons pas des grands hommes qui, depuis dix-ſept ſiècles, n'ont écrit, n'ont travaillé que pour l'enſeigner & la répandre. Ne parlons pas de ces hommes illuſtres, que les Ordres Religieux ont produits dans tous les genres de Sciences, & qui nous ont laiſſé, dans mille traits de leurs Ouvrages, des preuves de leur adhéſion intime aux fondemens de la Foi; preuves d'autant moins ſuſpectes, que la nature de ces Ouvrages n'exigeoit pas qu'ils y parlaſſent de Religion. Peut-être rejetteriez-vous tous ces témoignages, comme venant de gens intéreſſés par leur état à déguiſer leurs vrais ſentimens, & à en affecter de faux ? Car c'eſt là, encore une fois, la grande reſſource des Incrédules, lorſqu'on leur oppoſe autorité à autorité. Ne remontons pas même juſqu'aux ſiècles où l'Incrédulité avoit moins de partiſans, & où, par conſéquent, la Foi trouveroit, du côté de l'autorité, des avantages trop ſupérieurs. Bornons-nous

au moment le plus favorable à l'Incrédulité, à la moitié du dernier ſiècle, & à ce qui s'eſt écoulé du ſiècle préſent. Ne ſortons pas même de la France ; la ſolidité de penſer, qui paroît être l'appanage de nos voiſins, ne nous y fourniroit pas autant d'Incrédules que parmi nous. On ne me ſoupçonnera pas, ſans doute, de profiter de tous les avantages de ma cauſe, en me réduiſant aux ſeuls Ecrivains François, depuis un ſiècle, & en laiſſant même ceux qui, par leur état d'Eccléſiaſtiques ou de Religieux, ne pouvoient parler mal de la Religion.

Parcourez enſuite, continuerois-je de dire à ce Chrétien mal aſſuré, parcourez tous les objets des connoiſſances humaines, depuis les plus relevés juſqu'aux plus abjects ; Méraphyſique, Morale, Mathématiques, Chronologie, Hiſtoire, Poéſie, Fictions Romaneſques ; comptez, ſi vous le pouvez, tous les Auteurs qui ont écrit dans ces différens genres ; ou bornez-vous, ſi vous l'aimez mieux, à ceux qui y ont excellé. Examinez enſuite leurs Ecrits, & convainquez-vous par vous-même du très-petit nombre de ceux qui ont laiſſé, dans leurs Ouvrages, des témoignages de leur Incrédulité, par comparaiſon ſur-tout au nombre de ceux qui y

ont consigné des preuves de leur Christianisme, & de leur adhésion intérieure aux principes de la Foi. Jettez encore un coup d'œil sur toutes ces sociétés de gens de Lettres qui sont répandues dans le Royaume, & qui ne sont pas composées de la portion la moins éclairée & la moins instruite des Citoyens ; peut-être y trouverez-vous des membres suspects d'irréligion ; mais ce sera le très-petit nombre. Peut-être y trouverez-vous des Tolérans, qui prétendent qu'on doit laisser à un chacun la liberté de penser ; mais, parmi ceux là même, vous découvrirez des Chrétiens ; le grand nombre, le nombre dominant sera de ceux qui croyent, ou qui du moins n'ont donné aucune preuve authentique qu'ils ne croyent pas en Jesus-Christ, ou qui ont désavoué & rétracté les témoignages contraires qu'ils auroient pû en avoir donnés. Consultez les monumens & les archives de ces sociétés, les écrits qu'elles avouent, les éloges qu'elles autorisent, les ouvrages qu'elles couronnent, vous n'en trouverez point où l'Incrédulité se montre à découvert : vous en trouverez un grand nombre où la Foi triomphe, & où les talens rendent leur hommage à la Religion. Si l'autorité peut subjuguer, peut décider un être pensant,

à laquelle doit-il ſe rendre ?

Mais, repliquera peut-être le Chrétien chancelant, que je me propoſe de raffermir par l'autorité ; mais tous ces témoignages ſont équivoques. Ils ſont forcés par les circonſtances, & déguiſent les ſentimens réels du plus grand nombre, trop éclairé pour croire, & trop lâchement prudent pour oſer paroître ne croire pas.

Vous voilà donc réduit à ſonder les cœurs, où vous ne pouvez lire, lui répondrai-je, pour trouver une autorité en contrepoids avec celle qui devroit vous décider. Et ſur quel fondement pouvez-vous appuyer votre conjecture ? Sur les mœurs ? Je vous ai fait voir qu'elles ſont ſouvent en contraſte avec les ſentimens. Sur les Ecrits ? Vous prétendez qu'il ne faut pas y ajouter foi. Quelle voie cachée & inconnue peut donc vous conduire à la connoiſſance des ſentimens intérieurs ? Le commerce familier ? Quel fond faire ſur des hommes convaincus de faux, par des témoignages publics qui ſe trouvent en oppoſition avec leurs entretiens ſecrets ? Vous-même décidez.

Suppoſons cependant que le nombre de ces hommes faux, réuni aux Incrédules déclarés, égale celui, non-ſeulement des Ecrivains qui, ſans y être engagés par

état, ſe déclarent hautement & franchement pour la Religion ; mais qu'il égale encore la totalité de ceux qui doivent, par état, écrire en ſa faveur, & ſoutenir ſes droits. Suppoſons encore que le dégré de mérite perſonnel met au même niveau ces deux claſſes de Croyans & d'Incrédules ; je vous le demande : dans cette égalité de témoignages, lequel doit l'emporter ?

Le témoignage de l'Incrédule ? Mais il eſt faux dans le plus grand nombre. Il n'en eſt point, ou preſque point, qui n'ait rendu, & qui ne rende encore tous les jours, quelque hommage extérieur & public à la Religion. Il eſt inconſéquent & mal ſoutenu : les plus illuſtres d'entre eux ont déſavoué, rétracté, contredit, dans leurs Ouvrages, ce qu'ils y avoient avancé, peut-être du ton le plus décidé. Ce témoignage eſt au moins ſuſpect : la plûpart ont un intérêt ſenſible à paroître ne pas croire, pour ſauver devant les hommes la honte d'une inconſéquence de conduite, qu'offriroient leurs mœurs rapprochées de leur croyance. Rien n'aſſure la conſtance & la fermeté de ce témoignage dans les Incrédules : combien n'en a-t-on pas vûs, dans le calme des paſſions, lorſque l'âge refroidit la bouillante ardeur

du ſang, ſur un lit de douleur, à l'approche de la mort, agités de craintes, troublés de remords, reconnoître leur égarement, ou convenir de leur mauvaiſe foi, & par une profeſſion de Foi, tardive à la vérité, mais que l'on ne peut ſuſpecter d'être inſpirée par les paſſions, ſe réunir à la claſſe, juſques-là ſi mépriſée, des ſimples Croyans ? Témoignage aveugle, c'eſt-à-dire, donné ſans examen, ſans connoiſſance de cauſe, ſans avoir approfondi les raiſons de croire, comme celles de ne croire pas ; ſans même avoir peſé celles-ci, avant que d'être décidé à les trouver bonnes & ſolides. Car ce qui doit ne laiſſer aucun doute que ces Ecrivains qui attaquent clandeſtinement la Religion dans quelques coins de leurs Ouvrages, ignorent, ſelon toute la rigueur du terme, les principes, l'eſſence & les preuves de notre ſainte Religion ; qu'ils n'ont pris la peine de lire que les ſyſtêmes de l'Incrédulité, & les difficultés qu'elle oppoſe à notre croyance ; c'eſt le ton dogmatique & décidé, avec lequel ils débitent leurs principes ruineux, bien plus difficiles à croire que nos plus étonnans Myſtères : c'eſt l'air de confiance & de ſupériorité, avec lequel ils renouvellent des objections auſſi anciennes que le Chriſtianiſme, & qui leur

paroiſſent inſolubles, parce que leur eſprit, trop foible, ou trop prévenu, n'en voit pas la ſolution ; parce que leur indolence ou leur obſtination ne leur a pas permis de la chercher dans une multitude de nos Livres, où ces difficultés ſont réſolues : ce ſont les faux expoſés qu'ils font de la Doctrine Chrétienne, lorſqu'ils s'aviſent d'en parler, tantôt en nous prêtant des principes que nous n'admettons point, tantôt en confondant nos conſéquences avec nos principes, tantôt en ſuppoſant que nous prétendons donner des explications nettes & préciſes de nos Myſtères, que nous tenons nous-mêmes pour incompréhenſibles ; tantôt en exigeant de nous des preuves Métaphyſiques, de ce que nous avouons nous-mêmes n'être connu que par le témoignage des hommes ; enſorte que, ſur la matière de la Religion, ils font preuve d'une ignorance qui les tient toujours éloignés de l'état de la queſtion, & qui leur fait ſouvent combattre les chimères qu'ils ſe forment.

Et quand nous n'aurions pas, dans leurs Ecrits mêmes, des preuves indubitables de cette ignorance, ne ſerions nous pas juſtement fondés à ſuppoſer que ces Ecrivains n'ont point mis le tems néceſſaire à l'examen des faits qui appuient la Re-

ligion ? Rien n'eſt plus naturel à l'homme, que de ſe refuſer aux connoiſſances d'où naiſſent des devoirs, qui contrarient les penchans, qui font gémir les paſſions. Un intérêt ſenſible & préſent ne force pas même toujours la répugnance naturelle que nous nous ſentons, pour tout ce qui nous donne des entraves. Nos plus grands efforts n'ont ſouvent pour objet, que d'immoler une paſſion plus forte. Il n'y a que la Religion qui puiſſe commander le ſacrifice de toutes, & donner des motifs de les faire. Mais ces motifs n'ont rien de ſenſible, n'ont rien de préſent ; la voix des paſſions au contraire eſt preſſante, & leur ſatisfaction offre des contentemens, ſinon durables & ſans mêlange, réels du moins & délicieux au ſens. Quoi de plus naturel, quand on eſt déterminé à s'y livrer, que d'éloigner tout ce qui pourroit en affoiblir les impreſſions agréables, en faiſant ſuſpecter leur légitimité ? Le malade qui n'a pas le courage de ſupporter l'opération qui lui rendroit la ſanté, ne s'amuſe pas à conſidérer les inſtrumens cruels qui auroient ſervi à ſa guériſon, ni à ſe convaincre qu'ils l'auroient sûrement opérée : ce ſeroit perpétuer ſon effroi & ſe livrer au remords.

Voilà où en ſont la plûpart des Incrédules, même Auteurs. S'ils étoient de bonne foi, ils conviendroient qu'ils ne ſçavent, ſur notre Religion, qu'une ſeule choſe, qui eſt qu'on y croit des Myſtères incompréhenſibles; mais ſur quels fondemens les croyons-nous? C'eſt ce qu'ils n'ont jamais examiné; c'eſt du moins ce que l'intérêt de leurs mœurs, la nature de leurs occupations, la manière dont ils parlent des objets de notre croyance, font juſtement préſumer qu'ils n'ont jamais examiné.

Quand nous ſuppoſerons, au contraire, que les Ecrivains, qui ſans avoir traité directement de la Religion, ont cependant rendu hommage à ſa vérité, ne l'ont fait qu'avec connoiſſance de cauſe; quand nous ſuppoſerons que leur foi a été raiſonnée, motivée, éclairée, cette ſuppoſition pourra-t-elle paroître hazardée? Car enfin, eſt-il probable que ces hommes, d'un mérite au moins égal à celui des Incrédules qu'on leur oppoſe; d'une conduite tout au moins auſſi irréprochable; qui avoient une oppoſition qu'on peut encore ſuppoſer égale, à ſe charger de nouveaux devoirs; intéreſſés, autant que les Incrédules, à ne point troubler leurs

plaiſirs par des remords fatiguans & ſtériles; eſt-il probable que ces Ecrivains ſe ſont aſſujettis ſans connoiſſance, ſans examen, à une croyance qui leur impoſoit les devoirs les plus pénibles pour le tems préſent, & les plus inutiles pour les tems à venir; à une croyance, qui, dans le cas où ils n'auroient pas rempli ces devoirs, les expoſoit aux agitations d'une conſcience, qui ne laiſſe jamais que des contentemens imparfaits, lorſqu'on agit contre ſes lumières? Et s'ils ont examiné pour croire, ſe ſeroient-ils chargés du joug onéreux du Chriſtianiſme, après s'être convaincus de la foibleſſe de ſes fondemens?

Et qu'on ne diſe pas que ces hommes reſtent enſevelis dans des préjugés de l'éducation, auxquels le tems a donné la force de vérités! Pourquoi donc ces Ecrivains eſtimables par leurs connoiſſances dans les Sciences & les Arts, n'auroient-ils pu ſecouer ces préjugés déſagréables, tandis que tant d'autres, dites-vous, ſont parvenus à s'en défaire? Quoi! il n'y aura pas juſqu'à la plus vile populace, juſqu'à l'artiſan le plus groſſier, juſqu'à un petit échappé de collège, qui n'ait la force de briſer le joug de ces prétendus préjugés, non-ſeulement ſur la vérité de la Religion,

mais mêmes ſur les règles des mœurs, ſur le bien & le mal moral, & on veut que tout ce qu'il y a eu d'Ecrivains & d'Auteurs du premier mérite, dans tous les Ordres de la Société, qui ont fait une profeſſion publique & ſincère de Chriſtianiſme, ayent été les dupes aveugles des plus groſſiers préjugés, puiſqu'ils n'échappent pas même à l'ignorance craſſe de tant d'impies de toutes les claſſes de Citoyens! Non, non, l'homme né dans l'eſclavage & parvenu à l'âge de penſer, ne s'endort plus ſous le poids des chaînes qui l'accablent, à l'ombre des préjugés de l'éducation qui lui en ont fait un devoir. Dès que la liberté réclame contre le joug, il le briſe, ou il le ronge. On peut bien ſe laiſſer dominer par des opinions qui flattent ou le ſens ou l'amour-propre; mais y reſter aſſervi, par choix, lorſqu'elles combattent l'un & l'autre: c'eſt ce que les paſſions ne ſouffrent point. N'en viennent-elles pas juſqu'à obſcurcir aux yeux de l'entendement les vérités les mieux établies, les principes les plus évidens? Théïſtes, ce ſont elles qui vous font traiter de préjugés les vérités du Chriſtianiſme. Epicuriens, ce ſont elles qui vous font taxer de préjugés les vérités morales du Déiſme. Matérialiſtes,

ce ſont elles qui vous font regarder comme des préjugés les vérités dogmatiques de l'Epicuriſme. Pyrrhoniens, ce ſont elles qui vous font attribuer à l'empire des préjugés juſqu'aux certitudes phyſiques du Matérialiſte & de l'Athée. Qui les en croira, ne verra par-tout que des préjugés; & là où il ceſſera d'en voir, là les paſſions auront ceſſé de parler. Or, qui de l'Incrédule ou du Croyant, doit paroître prêter davantage l'oreille à la voix des paſſions? Et qu'on juge par-là, lequel eſt le plus ſoumis à l'empire des préjugés.

Voilà donc le Chrétien chancelant, qui pour embraſſer un parti, ne veut conſulter que l'autorité de ceux qui le ſuivent; le voilà donc confirmé encore dans ſa foi ſur la preuve, que les Incrédules qui n'ont combattu que par leurs mœurs ou par des traits paſſagers de leurs Ecrits, l'authenticité des Faits Evangéliques, ne doivent point contrebalancer l'autorité des Croyans, qui, par leurs mœurs & par des traits paſſagers de leurs Ecrits, ont reconnu cette authenticité.

CONCLUSION.

C'EST ainſi que Dieu, dans ſa très-grande miſéricorde, a tellement multiplié les motifs de croire, les a enchaînés d'une manière ſi forte & ſi indiſſoluble, les a tellement proportionnés à tous les caractères & à tous les eſprits, que l'homme ſimple ou indolent, qui veut s'en rapporter aveuglément à l'autorité; que l'homme actif & judicieux, qui veut en balancer le poids; que l'homme profond & métaphyſicien qui veut remonter juſqu'aux idées primitives, ſe trouvent forcés, dès qu'ils agiſſent de bonne-foi, de reconnoître la vérité & la Divinité de notre ſainte Religion, par la certitude inconteſtable des faits, dont Dieu s'eſt ſervi pour manifeſter ſa révélation. Les témoins de ces faits, & par conſéquent de cette révélation, ſubſiſtent depuis le moment où ils ont été opérés, juſqu'au tems préſent. Ils ſubſiſtent encore dans cette foule de Fidèles de tous les Ordres de Citoyens, qui font une profeſſion publique de croire ces faits, & qui font plus encore, en con-

formant leurs mœurs à leur croyance. Ils ſubſiſtent dans cette foule d'Ecrivains de toutes les Nations de l'Europe, qui ſuppoſent, qui reconnoiſſent, qui établiſſent, qui font valoir l'authenticité de ces faits dans leurs Ouvrages, & qui s'élévent avec force contre ceux qui les attaquent. Ils ſubſiſtent dans les mauvais Chrétiens même, qui avec tant de facilité, tant d'intérêt pour paroître du moins ne croire pas, préferent de rougir de l'inconſéquence d'une conduite en contraſte avec leur foi, au titre ſi commode, ſi impoſant, ſi facile à obtenir, d'incrédule. Ils ſubſiſtent, pour cet homme ſimple qui ne veut point examiner par lui-même les fondemens ſur leſquels poſe la certitude de ces faits, les Témoins en ſubſiſtent pour lui dans cette foule d'hommes reſpectables par leurs mœurs, & recommandables par leur mérite, qu'il ne peut ſuppoſer s'être toujours laiſſé entraîner par le torrent des préjugés, avoir toujours cru ſans examen, & avoir perſiſté dans leur croyance, après s'être bien convaincus de ſon peu de ſolidité. Qui voudroit donc ne ſe déterminer, en fait de croyance, que par l'exemple, que par le nombre, que par le degré de l'autorité, que par la certi-

tude qu'on ne lui en impoſe point pour lui faire embraſſer une croyance à laquelle on n'eſt point attaché ſoi-même, deviendroit Chrétien. Au contraire, il n'y a point d'exemple & d'autorité qui doive déterminer à devenir incrédule ; parce qu'il n'y a aucune certitude que l'Incrédule le plus décidé, le ſoit avec connoiſſance de cauſe, par principes & par conviction.

Mais ſi pour s'aſſurer de la vérité de ces faits, l'homme conſulte la raiſon que le Ciel lui a donnée pour juger ſur ce qu'il lui eſt utile & eſſentiel de connoître; s'il examine la nature des témoignages qui aſſurent l'authenticité des Faits Evangéliques; s'il les pèſe avec le ſens froid de la réflexion, qui ne ſe laiſſe ni emporter par les préjugés, ni aveugler par les paſſions, quelle conviction profonde n'opéreront pas ſur lui les preuves multipliées de la certitude de ces faits ! preuves ſi accumulées, que jamais fait hiſtorique n'en a réuni d'autant d'eſpèces & en auſſi grand nombre; preuves ſi déciſives, que ſi l'Incrédule vouloit ſuppoſer, pour un moment, que ces faits, qui ſe ſont paſſés depuis dix-ſept ſiècles, ſont réellement arrivés, il ne pourroit imaginer d'autres preuves de leur exiſtence, plus

capables d'en conſtater l'authenticité ; preuves combinées avec tant de ſageſſe, proportionnées avec tant d'indulgence à la plus foible portée des humains, qu'elles juſtifieront toujours la providence contre l'opiniâtreté de l'Incrédule qui s'y ſera refuſé.

Que lui faudroit-il donc pour ſe rendre? La preuve de ces faits ne peut ſe tirer de l'eſſence des idées, puiſqu'ils ne ſont point dans l'ordre des choſes dont l'exiſtence eſt néceſſaire en elles-mêmes. Ces faits ne peuvent plus tomber ſous les ſens; puiſque dix-ſept ſiècles ſe ſont écoulés depuis leur exiſtence. Exiger de les voir, pour croire qu'ils ont exiſté, ce ſeroit une folie inſigne : leur exiſtence paſſée ne ſeroit pas même prouvée par leur exiſtence préſente. Il n'y a donc que la voie du témoignage, qui puiſſe fonder la certitude qu'ils ont exiſté. Or jamais témoignage fût-il plus multiplié, plus authentique, plus à l'abri de toute ſuſpicion, que celui qui nous eſt donné ſur la certitude des Faits Evangéliques ? Leur exiſtence a été crue pendant dix ſept ſiècles; & un grand nombre de ceux qui l'ont crue, nous ont laiſſé dans des Ecrits pleins de juſteſſe & de ſolidité, dans une conduite dirigée par la prudence & la ſageſſe,

dans des mœurs épurées & conformes à leur foi, des preuves indubitables, & de la maturité de l'examen qui a précédé leur croyance, & de la pénétration néceſſaire pour faire cet examen, & de la conviction qui l'a ſuivie; conviction d'autant plus étonnante, qu'elle a été opérée malgré les préjugés d'une Religion ancienne qu'il falloit abandonner, malgré la révolte des paſſions qu'il falloit réduire au ſilence, malgré les riſques préſens & continuels de la miſere, des tourmens, de la mort, auxquels il falloit s'expoſer, pour profeſſer cette croyance. Elle l'a cependant été avec une intrépidité, une conſtance que les ſupplices les plus affreux n'ont pu étonner, ébranler, altérer. Quelle fermeté de croyance! & quelle force invincible de preuves & de témoignages, n'a-t-il donc pas fallu pour l'opérer dans des hommes, pour qui ces faits n'étoient pas moins paſſés que pour nous, n'étoient pas moins extraordinaires que pour nous, & qui, par la proximité des tems, étoient plus en état que nous de découvrir la ſupercherie & la ſuppoſition, ſi ces faits euſſent été réellement ſuppoſés par des impoſteurs? Mais ils ont vu les témoignages & la croyance de ces Faits, ſe répandre par toute la terre avec une rapi-

dité qui tenoit du prodige. Ils ont vu, en conſéquence de ces faits, le Payen ſuperſtitieux, le Philoſophe orgueilleux, le Juif opiniâtre, embraſſer un culte proſcrit par toutes les Puiſſances humaines. Ils ont vu des milliers d'hommes de tout âge, de tout ſexe, de tout rang, atteſter la vérité de ces faits ſur les échaffauds, dans les tortures, ſous le fer, au milieu des bûchers; & ils ont jugé que ces faits n'avoient pu obtenir de croyance dans les eſprits, qu'en vertu de preuves proportionnées & à leur peu de vraiſemblance, & aux conſéquences extrêmement graves qu'entraînoit la conviction de leur exiſtence, & à la fermeté invincible de cette conviction. Ils ont vu que ceux qui s'étoient donnés pour témoins oculaires de ces événemens miraculeux, n'avoient pu être trompés ſur leur exiſtence; puiſqu'il s'agiſſoit de faits qui par leur ſingularité, devoient attirer toute l'attention des Spectateurs; de faits qui par leur publicité, & leur inſtantanéité, devoient éloigner tout ſoupçon de preſtige & de connivence; de Faits qui, par leur diverſité & leur multiplicité, ne pouvoient être attribués au hazard; de faits qui, par la manière dont ils étoient opérés, par leur durée, par le déſintéreſſement de celui qui les

opéroit, ne pouvoient venir que d'une puiſſance ſupérieure aux forces de la nature; de Faits, qui avoient eu pour témoins les ennemis, comme les Diſciples de Jéſus; qui avoient eu pour objets des hommes connus de toute la Ville, de toute la Nation chez qui ils s'opéroient; qui n'avoient pas même été révoqués en doute par ceux qui les voyoient d'un œil d'envie,& dont l'unique reſſource, pour les contredire, avoit été de les attribuer à l'eſprit de menſonges & de ténèbres. Voilà ce qu'ils ont vu atteſté par l'Hiſtoire; Hiſtoire, dont ils n'ont pu ſuſpecter l'authenticité, principalement quant aux Faits, par l'intérêt qu'on a eu de la conſerver telle qu'on l'avoit reçue des premiers Hiſtoriens; par la multitude des copies ou des paſſages, qui s'en étoient répandus dans toutes les Langues & chez tous les Peuples, avec toutes les conformités eſſentielles; par les monumens ſucceſſifs de dix-ſept ſiècles, qui conſtatent la vigilance de toute la Société Chrétienne, pour conſerver ce dépôt dans l'intégrité où elle l'a reçu des Evangéliſtes. Et ce dépôt, ils n'ont pu douter qu'il ne vînt des Diſciples mêmes de Jéſus, puiſqu'en remontant par la voie de la Tradition & d'une multitude infinie de monumens de

leur exiſtence, juſqu'au tems de leur origine, on ſe trouve à l'époque du ſiècle où eſt né, a vécu, eſt mort Jéſus-Chriſt, au rapport même des Hiſtoriens Juifs & Payens. Quelle force, quel enchaînement, quelle multiplicité de témoignages pour les convaincre! & que peuvent exiger de plus nos Incrédules, pour être eux-mêmes convaincus que nos Livres Saints n'ont point été ſuppoſés, & qu'ils doivent être regardés comme des monumens inconteſtables de la vérité hiſtorique?

Mais ſi l'Incrédule ſe défie encore de la foibleſſe d'eſprit, de la précipitation de jugement de ceux qui ont cru ces Faits, ou ſur la foi de la Tradition, ou ſur la force de ces monumens, qu'il les examine lui-même avec l'œil ſcrupuleux de la Critique. Qu'il voie ſi jamais Hiſtorien, par ſa ſimplicité, par ſa candeur, par ſa ſincérité, par ſon déſintéreſſement, par la pureté de ſes vues, a mérité, comme nos Hiſtoriens Sacrés, qu'on s'en rapportât à ſa bonne foi, & qu'on le crût incapable d'artifice & de menſonge. Qu'il examine même la nature des Faits qu'il révoque en doute, & qu'il les combine avec les vues & le caractère des Hiſtoriens qui les rapportent; il en conclura

que

que le peu de vraiſemblance même de ces faits, eſt une preuve de leur exiſtence, puiſqu'ils ſont rapportés par des Ecrivains qui avoient le plus grand intérêt à ne point s'éloigner de leur but par des ſuppoſitions arbitraires qu'on pouvoit aiſément convaincre de faux; par des Ecrivains d'ailleurs dont le bon ſens, la prudence, la ſageſſe ſe manifeſtent d'une manière ſi ſenſible dans toutes les autres parties qui compoſent leurs Ouvrages. Il découvrira même dans des Auteurs, qu'il ne pourra ſoupçonner d'intelligence ou de connivence avec nos Hiſtoriens Sacrés, il découvrira une partie conſidérable de ces faits étonnans, qu'il lui plaît de regarder comme apocryphes. Il verra que ces Auteurs Juifs & Payens font mention d'un Jeſus qui a étonné le monde par les prodiges qui ont accompagné ſa naiſſance, ſa vie & ſa mort; par les prédictions qu'il a faites & que l'événement a juſtifiées; par la pureté & la ſublimité de ſa doctrine, par la manière miraculeuſe dont elle s'eſt répandue en moins d'un ſiècle, dans toute l'étendue de l'Empire Romain; par la force & le courage invincibles qu'il inſpiroit à ſes Diſciples, pour braver les tourmens & la mort, plutôt que de manquer à la foi qu'ils lui

avoient jurée. Et comme l'Incrédule trouvera dans les Hiſtoriens profanes des traits de conformité avec ce que nos Hiſtoriens Sacrés rapportent en faveur de la Religion qu'ils prêchoient, il trouvera ceux-ci conformes de même aux premiers, dans les traits d'Hiſtoire profane, que la chaîne des événemens les a forcés de mêler à l'Hiſtoire de leur Divin Maître. Enſorte que, ſoit qu'il juge de l'authenticité de ces monumens par la foi qu'ils ont obtenue, ſoit qu'il en juge par la nature même de ces monumens; il ſera forcé de convenir, que jamais Fait, dont on n'a pû être inſtruit que par le témoignage des hommes, n'a réuni un complexe de preuves auſſi multipliées dans leur enſemble, auſſi frappantes dans le détail de chacune en particulier; & que par conſéquent la preuve morale de la vérité de ces Faits eſt au plus haut degré où elle puiſſe être portée.

Et ſi, non content de s'aſſurer de la vérité de ces Faits, l'Incrédule veut examiner la connexion qu'ils ont avec la Divinité de la Religion Chrétienne, il verra que ces Faits n'ont été opérés qu'en confirmation de la Divinité de Jeſus-Chriſt & de ſa doctrine; que ces Faits opérés pour confirmer des dogmes & une

Morale ſi dignes de la grandeur, de la ſageſſe, de la ſainteté de Dieu, n'ont pu avoir, pour premier Auteur, que l'Etre Suprême; que ces Faits, opérés par l'Etre Suprême, en faveur de la Révélation, ſont en oppoſition contradictoire avec les Loix connues de la Nature, & ne peuvent tenir à aucune Loi naturelle qui nous ſoit inconnue; que ces événemens contradictoires aux loix de la nature, non-ſeulement ne ſont point démontrés impoſſibles, mais que leur poſſibilité, au contraire, eſt démontrée par toutes les preuves phyſiques & morales de leur exiſtence; que ces preuves phyſiques & morales, étant portées à leur plus haut degré, opérent une certitude qui équivaut, dans l'ordre des choſes dont on ne peut acquérir la connoiſſance que par cette voie, à la certitude métaphyſique, laquelle ne peut avoir lieu, que par rapport à l'ordre des choſes qui tiennent à l'eſſence des idées; que ſi ces Règles de vérité, dans leur plus haut degré, pouvoient être ſujettes à l'erreur, ou il ſeroit impoſſible que Dieu donnât aux hommes des Loix poſitives & communes, ce qui répugne à ſon ſouverain domaine; ou il leur auroit refuſé un moyen néceſſaire de connoître infailliblement

ces Loix, connoiſſance auſſi eſſentielle à leur bonheur, que la certitude infaillible des principes métaphyſiques, ce qui répugne à ſa juſtice & à ſa bonté; & que par conſéquent *la Religion Chrétienne eſt évidemment Divine, puiſque les Faits conſignés dans nos Livres Saints ſont infailliblement vrais.*

C'eſt ainſi, ô mon Dieu, qu'il vous a plu de juſtifier la foi de ceux qui croient en vous & en votre Fils, Jeſus-Chriſt, (*rationabile obſequium*) & de rendre inexcuſable l'incrédulité de ceux qui ſe refuſent à la force victorieuſe des Motifs qui leur prouvent que vous nous avez parlé par vos Envoyés & par votre Divin Fils lui même. Mais ce n'eſt pas, ô mon Dieu, leur raiſon, ce rayon de lumiere émané de votre ſageſſe, qui les égare. C'eſt leur eſprit faſciné par l'orgueil, c'eſt leur cœur corrompu par les paſſions, qui obſcurciſſent leurs lumières naturelles. Accordez-leur, Dieu de miſéricorde & de bonté, accordez-leur la même faveur dont nous vous remercions dans les tranſports de notre reconnoiſſance. Que votre grace éclaire leur eſprit, qu'elle touche leur cœur, & qu'elle les diſpoſe à cette maturité, à cette ſincérité d'examen, qui après les avoir convaincus que

vous avez parlé, leur fera croire d'une foi aveugle les Myſtères qu'il vous a plu de nous révéler, & les rendra ſoumis aux Loix par leſquelles vous avez voulu nous faire ſentir notre dépendance, éprouver notre fidélité, & nous faire mériter vos éternels bienfaits. Augmentez-en nous, comme en eux, cette foi, qui eſt le plus ſignalé de vos dons; & donnez-nous la force de la juſtifier, de la publier par nos œuvres, pour qu'elle ſoit notre unique guide ici bas, & la meſure de notre récompenſe dans l'éternité. Ainſi ſoit-il.

Fin du premier Volume.

TABLE

Raisonnée des matières contenues dans le premier volume (*).

PREMIERE PARTIE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Première Observation sur les Incrédules en général.

PROGRÈS & audace de l'incrédulité dans notre siècle. Page 1.
Ordonnance de nos Rois & Arrêts des Parlemens contre les impies. 3.
Caractères d'opprobre & d'ignominie attachés aux impies. 9.

Seconde Observation sur les Athées.

Différentes classes des Athées. 11
Assertions des Athées. 11
Quels sont les Maîtres de cette première

(*) Cette Table est nécessaire, sur-tout par rapport à la troisiéme partie, dont elle lie les idées qu'on n'a pas cru devoir rapprocher dans l'ouvrage, afin de donner de suite la doctrine de chaque Pere sur les Motifs de Crédibilité.

espèce d'impies. 12
Système monstrueux de Spinosa. 13
Assertions & conséquences odieuses de l'Athéisme. 15
Caractère de Bayle. 16
Quelle doit être la conduite des bons citoyens avec les impies? 18

Troisième Observation sur les Déistes.

Il y a peu de vrais Déistes. 19
Système des Déistes. 20
Abus de ce système. Ibid.
Preuves succinctes contre les Déistes, de la nécessité d'une révélation. 22

Preuves courtes & sensibles de la Religion Chrétienne.

Les deux points fondamentaux de la Religion Chrétienne. 25
Preuves du premier : il y a un Dieu; *c'est-à-dire, un être incréé, existant par lui-même, infiniment parfait, seul, unique & spirituel.* 26
Tous ces attributs ne peuvent convenir à la matière. 28
Preuve de l'existence de Dieu par ses ouvrages : le Ciel, la terre, l'homme, &c. 38
Preuve du second point fondamental de la Religion Chrétienne : Dieu a parlé. 45
Nécessité de la révélation, par l'insuffi-

ſance de la raiſon. Ibid.
Exiſtence de la révélation fondée ſur la plus grande certitude morale qu'on puiſſe avoir d'un fait, & ſur les abſurdités ſans nombre qui ſuivroient de la non-exiſtence de la Révélation. 46
La Révélation Divine eſt de tradition preſque générale. 48
L'authenticité des Livres Saints qui la renferment, atteſte l'exiſtence de la Révélation. 49
Caractère des Livres Saints qui en démontrent l'authenticité. 50
Les myſtères & les miracles qu'ils renferment ne ſont pas des motifs ſuffiſans pour les rejetter. 55
Leur authenticité n'a pas été révoquée en doute par ceux qui avoient le plus d'intérêt de la nier. 57
Les témoignages qui l'atteſtent ſont du plus grand poids. 58
Démonſtration de la Divinité de la Religion Chrétienne formée par le réſumé des vérités prouvées antécédemment. 62
Abſurdités qui réſulteroient de l'Hypothèſe que Dieu n'a pas parlé. 63
Preuves nouvelles de la Divinité de la Religion Chrétienne. On ne peut l'attribuer à des hommes. Elle a des preuves internes & de ſentiment, des preuves ex-

ternes ou de fait qu'elle ne peut être l'ouvrage que de Dieu. 66
Réponse aux objections du Déiste, sur le tems, le lieu & la maniere dont s'est faite la Révélation. 69
Les Déistes prennent & donnent le change, en discutant les Mystères que renferme la Révélation. Ce qu'il faut examiner, c'est s'il y a des preuves inconteſtables de faits qu'elle existe. 72
Le fidèle qui croit est en sureté : l'incrédule ne peut être que dans le doute. 74
L'incrédule ne peut pas disconvenir que les motifs de croire ne soient très supérieurs en force à ceux de ne croire pas. 75
En ne croyant pas, l'Athée & le Déiste risquent tout : la crédulité du fidèle ne lui fait courir aucun risque. 76
Conclusion, *où l'on rapproche tous les Motifs de Crédibilité.* 83
Remarques importantes. *Croire que la seule Religion Chrétienne peut suffire au salut.* 87
Croire les vérités révélées par le motif que c'est Dieu qui les a révélées. 88
Croire que la foi est un don de Dieu. Ibid.
Croire que les Saintes Ecritures & la Tradition exigent notre foi. 89
Croire l'infaillibilité de l'Eglise ensei-

gnante. 90
Croire qu'il n'y a qu'une ſeule Egliſe véritablement Epouſe de J. C. 93
Croire que l'Egliſe Romaine eſt la ſeule véritable, parce qu'elle a ſeule les caractères de l'Epouſe de J. C. 95.

IIe PARTIE.

Témoignage des Juifs & des Payens en faveur de la Religion Chrétienne. *Nos adverſaires ſont pour nous.* 107
Les Athées & les Déiſtes n'ont pour eux que leurs ſemblables. 109
Témoignages des Juifs. *J. C. a paru autems préciſément que les Juifs attendoient le Meſſie. Preuves tirées de Néhémias, Docteur Juif; des Juifs envoyés à S. J. Baptiſte; des paroles de la Samaritaine.* 111
Des Phariſiens qui ne nioient point les miracles de J. C, mais qui les attribuoient au Démon. 112
De Joſephe, dans ſes Antiquités Judaïques, où il parle de J. C. de ſa doctrine, de ſa réſurrection. 113.
Réponſe à la prétention des Incrédules, que ce paſſage a été inſéré, par les Chrétiens, dans le texte de Joſephe. 114
Autre paſſage de Joſephe ſur l'Apôtre S. Jacques. 117

Le Juif Tryphon & les autres Juifs n'ont osé nier les prodiges opérés par J. C. 118
Témoignage des Payens : *Tacite & Suétone rapportent les bruits qui couroient sur le tems arrivé de la venue du Messie.* 120
Calcidius rapporte à la naissance du Messie l'apparition d'une nouvelle étoile, parle de l'adoration des Mages. Ibid.
Pilate avoit déposé dans les archives du peuple Romain le détail des merveilles opérées par J. C. 121
Les Disciples de J. C. connus & persécutés, au rapport de Suétone & de Tacite. 122
Tacite parle du supplice de J. C. & de celui de ses Disciples. 124
Phlégon parle des Prophéties de J. C. accomplies, de l'Eclipse extraordinaire arrivée à sa mort. 125
Thalus fait aussi mention de ces ténèbres mystérieuses. 127
L'Empereur Tibère veut faire mettre J. C. au nombre des Dieux de l'Empire. 129
Adrien & Alexandre Sevère eurent la même vénération pour lui. 130
Celse en attribuant à la magie les miracles de J. C. confirme leur existence. 131
Le témoignage de Porphyre est également concluant. 132
Pline le jeune écrit en faveur des Chrétiens, dont il atteste les bonnes mœurs. 135

Eloge forcé qu'en fait Julien l'Apoſtat. 139
Prophétie de J. C. vérifiée contre le Temple de Jéruſalem, au rapport d'Ammian Marcellin. 141
Julien l'Apoſtat confirme ce qui eſt rapporté par les Evangéliſtes, des miracles opérés par J. C. 146
Concluſion. Le témoignage des Juifs & des Payens prouve donc,
1°. *Que J. C. a exiſté.* 148
2°. *Qu'il a paru dans le tems où le Meſſie étoit attendu.* Ibid.
3°. *Que les circonſtances de ſa naiſſance & de ſa mort n'ont point été inventées par les Evangéliſtes.* Ibid.
4°. *Que ſes Prophéties ſur la ruine des Juifs & la converſion des Gentils ont été accomplies.* 149
5°. *Qu'il y avoit en J. C. quelque choſe de ſur-humain.* Ibid.
6°. *Que les Chrétiens ſe multiplierent prodigieuſement malgré les perſécutions & la ſévérité de la Morale de J. C.* Ibid.
7°. *Que J. C. a fait des choſes que ſes plus grands ennemis ont avoué ſurpaſſer les forces de la nature.* 150
Que doivent conclure les Incrédules de toutes ces preuves. 151

IIIe PARTIE.

Témoignages des Peres & des Docteurs de l'Égliſe des quatre premiers ſiècles, ſur la divinité de la Religion Chrétienne.

De S. Ignace, *Diſciple des Apôtres, Evêque d'Antioche & Martyr.* 159
De S. Juſtin, *Philoſophe, Apologiſte, Martyr, & Docteur de l'Egliſe.* 163
De S. Irénée, *Evêque de Lyon, Docteur de l'Egliſe & Martyr.* 169
De S. Clément, *Prêtre d'Alexandrie & Docteur de l'Egliſe.* 174
De Tertulien, *Prêtre & Docteur de l'Egliſe.* 178
*D'*Origène. 186
De S. Cyprien, *Docteur de l'Egliſe, Evêque de Carthage & Martyr.* 195
*D'*Euſebe, *Evêque de Céſarée, dans la Paleſtine.* 198
De S. Athanaſe, *Evêque d'Alexandrie & Docteur de l'Egliſe.* 221
De S. Cyrille, *Patriarche de Jéruſalem.* 228
De S. Grégoire de Nazianze, *Docteur de l'Egliſe.* 235
De S. Jean Chryſoſtôme, *Evêque de Conſtantinople & Docteur de l'Egliſe.* 243

De S. Augustin, *Evêque d'Hippone & Docteur de l'Eglise.* 262
De quel poids doivent être ces témoignages. 159

Les objets de ces témoignages rapprochés.

L'existence de Dieu prouvée par le cri de la Nature. Tertulien. 180
Cri du Ciel & de la Terre, qu'il n'y a que l'Etre immuable qui soit véritablement. S. Augustin. 291
L'univers nous tient ce langage par ses révolutions perpétuelles. Idem. 292
Pourquoi le monde n'a pas toujours été. Idem. 293
Sa création ne suppose pas en Dieu un changement de volonté. Idem. 294
Pourquoi Dieu n'a pas créé l'homme tel qu'il n'eût voulu jamais pécher. Idem. 297
On convient de la prééminence de la nature qui n'auroit jamais voulu pécher. Idem. Ibid.
Mais il faut convenir aussi de la bonté de celle qui auroit pu ne jamais pécher, si elle l'avoit voulu. Idem. 298
Pourquoi Dieu se seroit-il borné à créer la premiere? Idem. Ibid.

Il y a différens ordres de biens, ou de perfections. Idem. 299
Vouloir que Dieu ne puisse produire de bien que dans l'ordre le plus parfait, ce seroit réduire tous les ordres de biens *possibles, à un seul possible.* Idem. Ibid.
Pourquoi Dieu a créé ceux que dans sa préscience il a sçu devoir être mauvais? Idem. 301
Excellence de la créature raisonnable, tant celle qui ne péchera jamais, que celle qui, sujette à pécher, a besoin d'être intimidée par la crainte du supplice. Idem. 304
Si les méchans n'existoient point, le grand bien que Dieu sçait en tirer, n'existeroit point. Idem. 306
Réponse aux difficultés qu'on peut faire sur cette matière. Idem. 307 & suiv.
Fondemens de la Religion de J. C. Idem, 264
Elle est aussi ancienne que le monde. S. Clément d'Alexandrie. 175
Tertullien. 181
Preuves générales de sa Divinité. S. Cyprien. 195
Authenticité des Livres Saints. Tertullien. 187
L'accomplissement des Prophéties prouve que ces Prophéties ne pouvoient venir

que d'hommes inſpirés de Dieu. Origène. 186
Combien eſt vain le parallèle qu'on prétend faire des Oracles du Paganiſme avec les Prophéties. Euſébe de Céſarée 201
Ces prétendus Oracles ont été détruits par la vertu de J. C. Idem. 203
Les Evangiles ſont des Auteurs à qui on les attribue. S. Irénée. 171
Ceux qui les ont écrits ont été inſpirés. Idem. 176
Ce en quoi ils ſe rapportent & ce en quoi ils different, prouve qu'il n'y a point eu entre eux de colluſion, comme il n'y a point de contradiction. S. Grégoire de Nazianze. 244
La Nature Divine & la Nature Humaine étoient réunies en J. C. Saint Ignace. 160
S. Athanaſe. 222
S. Clément d'Alexandrie. 175
Pourquoi le Verbe de Dieu s'eſt incarné. S. Athanaſe. 225
Le Meſſie eſt fils de Dieu, & Dieu lui-même. Tertulien. 183
Les Prophéties qui regardoient le Meſſie ont été accomplies en J. C. Euſébe de Céſarée. 207
Idem. 214
S. Athanaſe. 224

S. Cyrille de Jérusalem. 228
Toute la Passion de J. C. a été prédite par les Prophètes de L. A. T. Idem. 229
Sa Résurrection a été également prédite. Idem. 233
L'accomplissement des Prophéties en J. C. & par J. C. prouve invinciblement sa Divinité. S. Justin. 163
Tertulien. 182
Eusébe de Césarée. 198
S. Jean Chrysostôme. 255
S. Augustin. 265
Absurdité du soupçon que tant de prophéties si claires & si précises aient été fabriquées par les Chrétiens. Idem. 266
Les Juifs eux-mêmes appellés en témoignage contre un pareil soupçon. Idem. Ibid.
Leur aveuglement sur ces faits, dont ils étoient les dépositaires & les témoins, ne prouve rien : il avoit été prédit. Idem. 267
Leur dispersion toujours subsistante est une preuve sans réplique. Idem. Ibid.
La vertu seule d'un Dieu peut avoir opéré en Jésus-Christ. Eusébe de Césarée. 211
Dogme de sa Résurrection reçu dès la naissance du Christianisme. S. Ignace. 161
Cette Résurrection est le *plus grand des miracles.* S. J. Chrysostôme. 249

Se reſſuſciter ſoi-même eſt le plus grand des prodiges. S. Auguſtin. 279
Auſſi J. C. a-t il appuié principalement ſur ce miracle, la preuve de ſa Divinité. Idem. 280
Ce Miracle, le plus grand de tous les Miracles, eſt auſſi le mieux avéré. Origène. 189
S. Athanaſe. 229
S. J. Chryſoſtôme. 250
Les précautions des Juifs eux-mêmes en ont conſtaté la certitude. S. Auguſtin. 274
L'incrédulité des Apôtres a porté ce fait juſqu'au dernier degré de conviction. Idem. 285
Après en avoir été convaincus, ils ont convaincu toute la terre. Idem. 285
Quel dégré de certitude ne donne pas à ce fait le témoignage des premiers Chrétiens. Euſébe de Céſarée. 208
Les Martyrs prouvent la certitude des faits évangéliques. S. Juſtin. 166
Le caractère de leurs perſécuteurs & celui de ceux qui ont toléré les premiers Chrétiens, prouvent en faveur du témoignage qu'ils ont rendu à J. C. Tertulien. 179, 180
Les miracles de J. C. conſignés dans les Archives de l'Empire Romain. Tertulien. 184

Les prédictions de J. C. sur le Temple de Jérusalem, vérifiées contre Julien l'Apostat. S. Grégoire de Nazianze. 241
Combien les miracles de J. C. different des prestiges attribués à Apollonius de Thyane. Eusébe de Césarée. 217
Les miracles opérés par J. C. ont été continués par ses Disciples. S. Irénée. 170
Ils ne peuvent être attribués qu'à la vertu de Dieu. Origene. 188
Ils prouvent que ceux qui les opéroient étoient les envoyés de Dieu. Idem. 191
Excellence & sainteté de la Loi de J. C. S. Augustin. 273
Sublimité de sa Morale. S. Justin. 165
Les mœurs des premiers Chrétiens prouvoient la vérité de leur Religion. S. Grégoire de Nazianze. 237
Différence énorme entre la Morale de J. C. & celle des Payens. Idem. 239
Le Platonisme même prodigieusement inférieur au Christianisme. Eusébe de Césarée. 205
La maniere dont s'est établie & répandue la Religion Chrétienne, est une preuve frappante de sa Divinité. Origène. 190
S. Athanase. 221
S. Grégoire de Nazianze. 235
S. Jean Chrysostôme. 246
La preuve de la Divinité de J. C. & de sa

Religion, tirée de la conversion du monde, maniée par S. Justin. 167
Et par Origène. 193
Les obstacles qu'ont surmonté les Apôtres pour opérer ce changement, prouveroient seuls la Divinité de la Religion. S. Jean Chrysostôme. 255
Le monde changé par la mort de J. C. seroit un motif suffisant pour s'attacher à sa Religion. S. Augustin. 268
Merveilles de ce changement, commencé sur les Apôtres, & continué par leur ministère, en vertu du nom de J. C. Idem. 270
Ces merveilles avoient été prédites. Idem. 272
Elles ont suffi pour convertir des Sages & des Philosophes du Paganisme à la Religion Chrétienne. Idem. 262

IVe PARTIE.

Dissertation sur la certitude des Témoignages qui nous assurent la vérité des Faits Evangéliques. 315
1.° *Ces faits ne sont point supposés, si l'on en juge par les Règles de critique pour examiner la vérité d'une Histoire.* 332
Première Régle. *La voie de comparaison avec les monumens encore subsistans des mêmes tems.* Ibid.

IIe Règle. *La nature des faits, relativement au but de l'Hiſtoire qui les renferme.* 355
IIIe Règle. *Le caractère de l'Hiſtorien, connu par ſon ouvrage.* 370
2°. *Ces Faits ne ſont point ſuppoſés ſi l'on en juge par l'authenticité des livres qui les renferment.* 386
1°. *Nos livres ſaints ont l'antiquité que les Chrétiens leur attribuent, & ſont des Auteurs dont ils portent les noms.* 390
2°. *Ces livres nous ſont reſtés, principalement quant aux Faits, tels qu'ils ont été écrits par leurs Auteurs.* 397
3°. *Les Hiſtoriens, qui ſe donnent pour témoins des faits qu'ils rapportent, & la multitude de ceux qu'ils diſent en avoir été les témoins, ou qui les ont crus, peuvent s'aſſurer de leur vérité, étoient juges compétens pour connoître de ces Faits.* 412
4°. *Ceux qui ont cru ces faits ſans les avoir vus, n'ont pu ſe rendre à l'autorité des premiers témoins, qu'en vertu des preuves proportionnées & au peu de vraiſemblance de ces faits, & aux conſéquences extrêmement graves qu'entraînoit leur croyance, & à la fermeté de leur foi ſur la vérité de ces faits.* 428
5°. *Ces hommes qui ont cru ſur la foi des*

premiers témoins, ne nous ont laissé aucun motif raisonnable de juger que la foiblesse & la légereté aient déterminé leur croyance. 437
6°. *Les Ecrivains qui se sont attachés à la tradition, & qui ne nous ont laissé, sur les Faits Evangéliques, d'autre témoignage que leurs écrits en faveur de la Religion, sont d'un plus grand poids, pour en appuyer la croyance, que les Auteurs qui ont combattu, même directement, la Religion.* 447
7°. *Les Incrédules qui n'ont combattu que par leurs mœurs, l'authenticité des Faits Evangéliques, ne doivent point contrebalancer l'autorité des Croyans qui, par leurs mœurs, ont témoigné reconnoître cette authenticité.* 462
8°. *Les Incrédules qui n'ont combattu cette authenticité, que par des traits passagers de leurs Ecrits, ne doivent pas contrebalancer l'autorité des Croyans, qui ont supposé dans des traits passagers de leurs Ecrits, la vérité de ces Faits.* 484

ERRATA.

pag.	lig.	
2	28	les Bayles, *liſez* les Boyles.
10		*liſez* à la note marginale : *in confuſione ipſorum.*
21	18	tant de, *liſ.* tous.
33	16	*après* néceſſairement, *mettez une virgule au lieu du point.*
33	17	*après* matière, *mettez un point au lieu de la virgule.*
33	24	Dicarque, *liſ.* Dicéarque.
46	22	*effacez* : M. Racine.
62	19	liſ. *ſelon la premiere vérité.*
	22	liſ. *ſelon la ſeconde vérité.*
64	27	*après* s'écrie, *liſ.* parlant de J. C.
65	15	oppoſez, *liſ.* comparez.
73	7	la vaine, *liſ.* la vraie.
73	9	*catecheſimus*, liſ. *catechiſmus.*
75	26	dit Bayle, *liſ.* dit encore.
78	22	ces, *liſ.* les.
80	1	ni un, *liſ.* ni par un.
80	12	les devoirs, *liſ.* & ces devoirs.
85	13	réunies enſemble, *rayez* enſemble.
91	4	*portez* à la pag. 92 ces trois paſſages, *Euntes, &c. Qui vos, &c. Ego rogabo, &c.*
95	30	*ad catech.* ajoutez c. 6.
111	1	*liſ.* il eſt certain, ſelon les Juifs mêmes, que J. C. a paru au tems préciſément qu'ils attendoient le Meſſie.
115	14	Windiſgratz, *liſ.* Windeſgratz.
121	13	*après* Mages, commencez *à lineâ.*
128	26	Julien, *ajoutez*, comme il a déja été dit,
133	16	Ecate, *liſ.* Hécate.

Omiſſions du ſecond Volume, page 313.

VI. Mais peut-être Moyſe a-t-il voulu tromper les Iſraélites groſſiers, pour uſurper & conſerver le gouvernement. Pour entreprendre de tromper, il faut eſpérer pouvoir réuſſir, autrement ce ſeroit une folie ; Moyſe pouvoit-il raiſonnablement avoir cette eſpérance ? Comment auroit-il donné pour miraculeux ce qui n'auroit été que l'effet de la nature, à la face de tout un peuple ſouvent mutiné contre lui, & prêt quelquefois à le lapider ? Aucun, dans un ſi grand nombre, n'auroit-il remarqué & découvert ſa fourberie ; la fourberie pouvoit-elle même avoir lieu ?

Ces prodiges, Moyſe les annonce pluſieurs jours avant qu'ils paroiſſent ; pouvoit-il les prévoir, ſi celui qui devoit les opérer ne le lui eût révélés ? Les connoiſſances humaines peuvent-elles nous apprendre que dans trois ou quatre jours des éclairs, des tonnerres, des feux & une voix paroîtront & ſe feront entendre ſur une telle montagne ; qu'un ro-

cher frappé donnera des eaux en abondance; que la terre ouvrira ſon ſein pour engloutir des coupables; que la mer livrera un paſſage, enſorte que les eaux ſupérieures s'arrêteront comme une montagne, pour reprendre à point nommé leur cours naturel; qu'une nourriture merveilleuſe tombera ſur la terre, pour être recueillie par les Iſraélites; qu'elle ceſſera de tomber préciſément le jour du ſabbat, après être tombé la veille en ſi grande abondance, que tout le peuple pouvoit en faire une proviſion pour deux jours. Si ces merveilles & tant d'autres ſemblables, ne ſont pas des effets naturels heureuſement employés à la fraude, Moyſe a-t il pu les inventer? Pouvoit-il compoſer des cantiques qui en contiſſent l'hiſtoire, les faire chanter à tout un peuple qu'on ſuppoſe en être le témoin, & établir des fêtes pour en tranſmettre la mémoire à la poſtérité?

VII. Plus on réfléchit ſur les circonſtances & les ſuites de la plûpart des miracles rapportés par Moyſe, plus on eſt convaincu que les Iſraëlites ne les auroient point admis, s'ils euſſent pû ſe refuſer à l'évidence. Un habile homme pourra bien faire adopter à quelques diſ-

ciples ſes ſentiments ſur des matieres de pure ſpéculation; mais il ne perſuadera jamais à un million d'hommes, qu'ils ont vu pendant quarante ans une multitude d'événements, tous plus ſurprenants les uns que les autres, lorſque ces événements n'ont de réalité que dans ſon imagination. Les Iſraëlites ſe feroient élevés contre, avec d'autant plus de fondement, qu'il prenoit occaſion de ces faits miraculeux pour leur reprocher leurs murmures, leurs idolâtries, leurs révoltes contre le Seigneur, & pour les charger de loix les plus ſéveres, & de pratiques les plus gênantes. Quelques-uns même de ces miracles étoient déshonorans pour une partie de la nation. Tels furent ceux du ſerpent d'airain & de la punition de Coré, Dathan & Abiron. Ce dernier événement, ſur-tout, devoit avoir la plus grande authenticité; s'il avoit pû être ſujet à la moindre conteſtation, les Tribus de Ruben & de Lévi auroient-elles ſouffert qu'on fît paſſer, juſqu'à la poſtérité la plus reculée, l'hiſtoire controuvée de la rébellion de leurs chefs, & le genre de ſupplice inoui dans lequel Moyſe prétend qu'ils périrent?

VIII. Moyſe, dit M. Paſcal, étoit habile homme, cela eſt clair ; donc s'il avoit eu deſſein de tromper, il eût fait enſorte qu'on ne l'eût pu convaincre de tromperie : car, s'il eût débité des fables, il n'y a point de Juif qui n'eût pu reconnoître l'impoſture ; donc, puiſque les Juifs ont reçu unanimement la Loi de Moyſe, ils avoient vu de leurs propres yeux les merveilles dont il fait mention.

IX. On démontre, par une multitude de bonnes raiſons, que les Livres de Moyſe n'ont point été altérés ; & quelle altération encore les adverſaires du Pentateuque ſeroient-ils obligés de produire & de vérifier, pour faire diſparoître le fond & les preuves de la révélation divine ? Qu'on ne prenne pas ici le change mal-à-propos, & qu'on ſe place dans le vrai point de vue de la queſtion. Il faudroit que ce fût une altération qui tombât ſur toute la légiſlation de Moyſe, ſur tous ſes miracles, ſur toutes ſes communications intimes avec Dieu ; une altération, en un mot, qui équivalût à la fabrication ou ſuppoſition du Pentateuque ; & en effet, qu'il reſte une partie de la Loi, des miracles & des révélations de Moyſe, il s'enſuivra toujours

que Dieu s'eſt manifeſté aux Juifs & qu'il a établi leur Religion.

Or, toute la reſſource des impies eſt de nous citer dans le Pentateuque, quelques différences dans des points chronologiques, ou dans des noms de villes : attaque frivole ; maniere de procéder totalement étrangere à la controverſe ; diſons même, toute en faveur des défenſeurs du Pentateuque & de la révélation. Car enfin, d'où viennent ces variétés, ſinon de l'antiquité du livre même, qui a paſſé par les mains de tant de copiſtes depuis tant de ſiècles que la langue, dans laquelle il eſt écrit, a ceſſé d'être commune ? Il n'y a point de varieté dans un livre qu'on n'a point lu, qu'on n'a point copié, qu'on n'a point tranſmis avec zèle & comme un dépôt précieux aux générations ſucceſſives ; au lieu que quand tout le monde lit un ouvrage, le cite, le copie, l'explique, l'interpréte, il eſt impoſſible que toutes ſes parties ſoient toujours préſentées dans les mêmes termes. Ne voyons-nous pas ce qui arrive tous les jours aux Prédicateurs, aux Théologiens, aux Ecrivains qui produiſent des textes de l'Ecriture ? Ne changent-ils pas, ſans le vouloir, les mots qui conſtituent ces paſſages, & ne ſeroit-ce pas la ſource

d'une infinité de variantes, s'il étoit néceſſaire, poſſible, ou utile de tenir compte de ces changemens? Que conclure de là? Sinon que le livre qui donne occaſion à ces petits inconvéniens, eſt de tous les livres le plus public, le mieux lu, le plus anciennement reſpecté, autoriſé, & par conſéquent le plus vrai, quant au fond, qui ſoit au monde.

X. Ceux qui conteſtent ces livres à Moyſe, ne ſont plus recevables à venir le troubler dans la poſſeſſion où il a été maintenu pendant plus de trois mille ans. Il faudroit qu'ils euſſent pour cela des preuves démonſtratives : il faut des raiſons d'une entiere évidence, pour contrebalancer le poids d'une poſſeſſion ſi ancienne, appuyée de l'autorité de J. C. & des Apôtres, & ſoutenue du conſentement unanime des Egliſes Juive & Chrétienne.

Mais il s'en faut bien que les raiſons des nouveaux Incrédules ſoient de cette nature. Il y a, diſent-ils, dans le Pentateuque, des choſes dont Moyſe n'a pu être l'auteur. On en convient. Ceux qui ont retouché le Pentateuque, y ont fait quelques additions & quelques retranchemens : il ſemble qu'en quelques endroits

on ait voulu abréger la narration ; & on remarque que la ſuite des matieres & du diſcours, eſt quelquefois interrompue ; on avoue que cela paroît être plûtôt un deſſein prémédité, qu'un effet de la négligence des Copiſtes.

On a ajouté, par exemple, à la fin du Deutéronome, le récit de la mort de Moyſe ; il eſt viſible que ce morceau n'eſt pas de Moyſe lui-même. Mais ſi quelqu'un eût eu aſſez de malice pour former le deſſein de tromper le public en publiant ſes propres ouvrages ſous le nom de Moyſe, eſt-il concevable qu'il pût être aſſez mal habile pour ne pas appercevoir qu'il agiſſoit directement contre ſon propre deſſein, en écrivant des choſes poſtérieures au tems de ce Légiſlateur ? Un homme qui auroit pû forger le Pentateuque, n'auroit pas été capable d'une ſemblable bévue ; & tout homme de bonne foi qui auroit écrit le Pentateuque, excepté Moyſe, n'auroit pû parler comme il a parlé, ni écrire ce qu'il a écrit. Le Pentateuque porte des preuves contre tout autre auteur que Moyſe ; il n'a pû être écrit ni par un impoſteur, ni par un homme de bonne foi. La fourberie eſt trop viſible ſi c'eſt un impoſteur ; & il eſt contradictoire qu'un homme de bonne

foi cherche à tromper. Il n'y a que le ſentiment qui donne cet ouvrage à Moyſe inſpiré de Dieu, qu'on puiſſe ſuivre.

On remarque dans toute ſa conduite, & dans ſes écrits, un caractère de probité & de candeur qui ne peut être faux, parce qu'il ſe ſoutient par-tout, & que rien n'y reſſent, ni l'affectation ni l'artifice. S'il a eu quelque foibleſſe, il ne l'a pas diſſimulée; il rapporte avec la même naïveté celles de ſon frere & de ſa ſœur. Il parle des choſes les plus extraordinaires avec un froid & une tranquillité qui ne peut convenir à un homme qui veut ſurprendre, qui invente, qui conte des choſes ſurprenantes, qui a deſſein de les perſuader contre ſa propre conviction, & qui craint d'être convaincu de faux. Il ne paroît preſque pas lui-même dans ſa narration; ou s'il y paroît, ce n'eſt jamais comme un homme qui veuille ſe déguiſer ou ſe flatter. Il parle de lui comme d'autre; il en dit ſimplement le bien & le mal, ſans prendre ces ſubtiles précautions que l'amour propre ſuggere aux hypocrites & aux trompeurs pour ſe cacher, & pour ne pas découvrir ce qui leur eſt déſavantageux. On ne voit rien d'embrouillé ni d'équivoque dans ſon ſtyle; point de ces détours & de ces digreſſions

où un auteur artificieux veut écarter ſon lecteur pour lui faire perdre de vue la vérité, pour gliſſer adroitement le faux dans un récit embarraſſé, & pour couvrir le menſonge qui ſe feroit trop ſentir dans une narration ſimple & claire. Moyſe va droit à ſon but; s'il y avoit dans ſes écrits de la contradiction & du faux, rien ne feroit plus aiſé que de l'en convaincre.

Il eſt vrai que quelquefois il y a peu d'ordre dans le récit des événemens, & qu'ils ſont en quelques endroits placés hors du tems qui leur convient; mais cela même eſt peut-être une des plus grandes marques de la ſincérité de l'Auteur, qui écrivant des choſes préſentes & connues de tout le monde, n'a pas apporté la même diligence à les arranger, qu'auroit fait un Auteur qui ſeroit venu après lui, & qui auroit eu des vues moins droites.

XI. Rien n'eſt plus abſurde que ce raiſonnement des Déïſtes: la chronologie des livres des Rois n'eſt pas toujours d'accord avec les Paralipomènes; donc les Iſraëlites n'ont point paſſé la mer rouge; donc ils n'ont point mangé la manne dans le déſert.

Des fautes de chronologie ont bien pû, par la négligence des copiſtes, ſe gliſſer

dans des livres inſpirés, ſans que perſonne y prît garde. Mais auroit-on pû y inſérer les merveilles les plus éclatantes, ſans que la Nation témoignât ſon indignation, ſi elles étoient fauſſes ?

Les difficultés de chronologie n'obſcurciſſent point les miracles. Rien n'eſt plus clair & plus certain que les grands événemens. Les premieres merveilles ont été confirmées pendant quinze ſiècles par un grand nombre d'autres, qui n'ont été reçues avec la même foi & le même reſpect, que parce qu'elles étoient également certaines.

LISTE ALPHABÉTIQUE

Des Ecrivains Ecclésiastiques & Laïcs, Orthodoxes & Hétérodoxes, Juifs & Payens mêmes, qui sont cités en preuves de la Religion, dans cet Ouvrage.

Auteurs Juifs.

Joseph.
Néhumias.
Tryphon.

Auteurs Payens.

Ammian Marcellin, Historien.
Celse, Philosophe Epicurien.
Chalcidius, Philosophe Platonicien.
Julien, l'Apostat.
Lampride, Historien.
Phlégon, Historien.
Pline, le jeune,
Porphyre, Philosophe Platonicien.
Suétone, Historien.
Tacite, Historien.
Thalus, Historien.

Auteurs Eccléſiaſtiques des quatre premiers ſiécles du Chriſtianiſme.

S. *Athanaſe*, Evêque d'Alexandrie.
S. *Auguſtin*, Evêque d'Hippone.
S. *Clément*, d'Alexandrie.
S. *Cyprien*, Evêque de Carthage & Martyr.
S. *Cyrille*, Patriarche de Jéruſalem.
Euſébe, Evêque de Céſarée en Paleſtine.
S. *Grégoire*, de Nazianze.
S *Jean Chryſoſtôme*, Evêque de Conſtantinople.
S. *Ignace*, Diſciple des Apôtres, Evêque d'Antioche.
S. *Irénée*, Evêque de Lyon.
Origene.
Tertullien.

Auteurs Modernes.

M. M.
De *Belſunce*, mort Evêque de Marſeille.
De *Bougainville*, de l'Académie Françoiſe.
Bourdaloue, Jéſuite.
Dom *Calmet*, Bénédictin.
Dom *Cellier*, Bénédictin.

L'Abbé de *C. D. P.*
L'Abbé *Duguet.*
De *Fénelon*, Archevêque de Cambrai.
De *Fontenelle.*
L'Abbé *Joannet.*
De *la Boiſſiere*, Jéſuite.
De *la Bruyere.*
De *Laſſitau*, Evêque de Siſteron.
La Preſſe, Jéſuite.
Le Febvre, Jéſuite.
Mairan, Bénédictin,
Maſſillon, Evêque de Clermont.
Mauduit, Jéſuite.
Nicole.
D'Orléans, Jéſuite,
Paſcal.
L'Abbé de *Pontbriand.*
Regnault.
L'Abbé *Rook.*
Soret, Avocat.
L'Abbé *Trublet*, de l'Académie Françoiſe.
De *Tournemine*, Jéſuite.
L'Abbé de *Vence.*

Auteurs Proteſtans.

M. M.
Abbadie.
Adiſſon.

Boile
De *Beauſobre.*
Hutchinſon.
Saurin.
Turettin.
Vernet.

Ouvrages périodiques & autres, ſans nom d'Auteurs, dont on a rapporté des morceaux.

Accord de la foi & de la Raiſon.
Dictionnaire de Trévoux.
Diſcours préliminaire de l'Ouvrage intitulé : *S. Auguſtin contre l'Incrédulité.*
Journal Chrétien.
Journal de Trévoux.
La Religion vengée.
Penſées philoſophiques d'un Citoyen de Montmartre.
Préface de l'Editeur des *Lettres de M de Fénelon.*
Principes de la Foi chrétienne.
Spectateur Anglois.

VA1 1529765

163
L
43

Digitized by Google